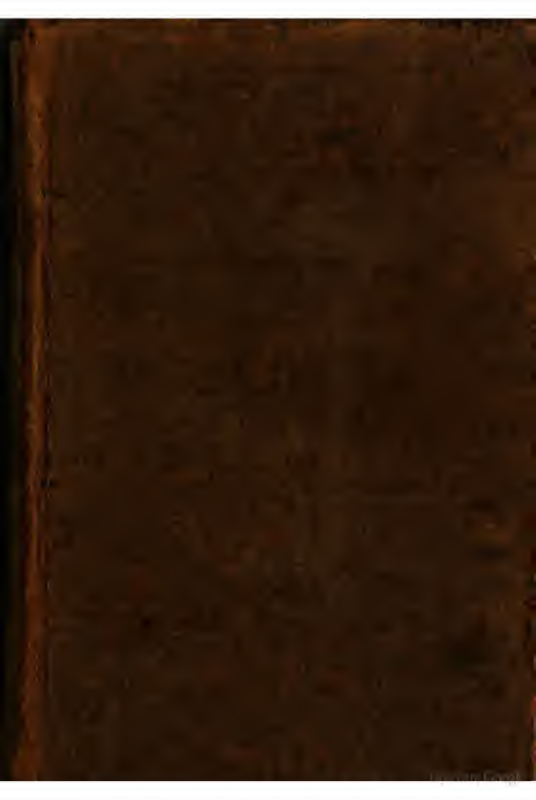
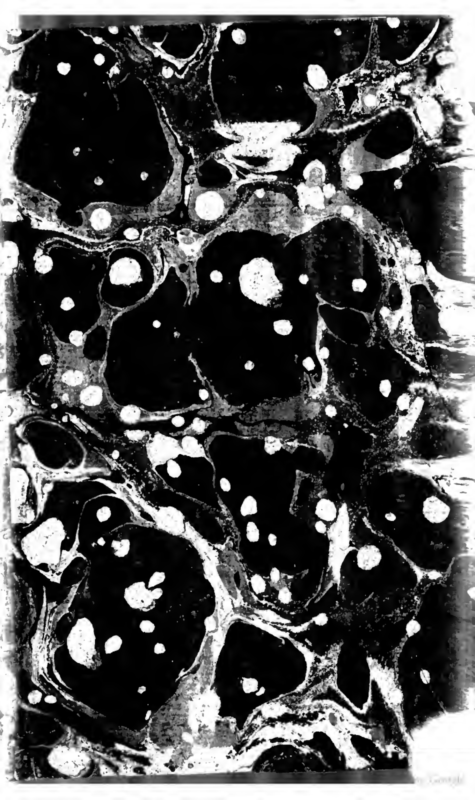






SHAKESPEARE.

TOME TREIZIÈME.

SHAKESPEARE

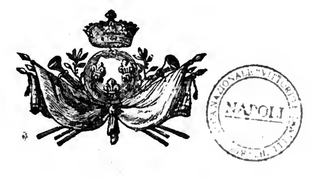
TRADUIT

DE L'ANGLAIS,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR M. LE TOURNEUR.

TOME TREIZIÈME.



A PARIS,

Chez l'AUTEUR, cul-de-sac Saint-Dominique, près le Luxembourg;

Et MÉRIGOT jeune, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



LA VIE ET LA MORT
DE RICHARD III,
ROI D'ANGLETERRE.

PERSONNAGES.

EDOUARD IV, *Roi d'Angleterre.*

EDOUARD, *Prince de Galles, dans la suite Edouard V.* } Fils d'Edouard IV.
RICHARD, *Duc d'York.* }

GEORGE, DUC DE CLARENCE, *frere d'Edouard IV.*

UN JEUNE FILS DE CLARENCE.

RICHARD, *Duc de Glocestre, frere d'Edouard IV, & ensuite Roi sous le nom de Richard III.*

LE CARDINAL BOURCHIER, *Archevêque de Cantorbery.*

L'ARCHEVÊQUE D'YORK.

L'ÉVÊQUE D'ELY.

LE DUC DE BUCKINGHAM.

LE DUC DE NORFOLK.

LE COMTE DE SURREY.

LE COMTE RIVERS, *frere de la Reine Elisabeth, femme d'Edouard.*

LE MARQUIS DE DORSET. } Fils de la Reine.
LE LORD GRAY. }

LE COMTE DE RICHEMOND. *Depuis Roi sous le nom d'Henri VII.*

LE LORD HASTINGS.

SIR THOMAS VAUGHAN.

SIR RICHARD RATCLIFF. }
LE LORD LOVEL. } Seigneurs attachés au Duc de Glocestre.
SIR WILLIAM CATESBY. }

SIR JAMES TYRREL.

LE LORD STANLEY.

LE COMTE D'OXFORD. }
SIR JAMES BLOUNT. } Seigneurs attachés au Comte de Richemont
SIR WALTER HERBERT. }

SIR ROBERT BRAKENBURY, *Lieutenant de la Tour de Londres.*

CHRISTOPHE URSWICK, *Prêtre.*

UN AUTRE PRÊTRE.

LE LORD MAIRE DE LONDRES.

ELISABETH, *Reine, femme d'Edouard IV.*

LA REINE MARGUERITE D'ANJOU, *veuve d'Henri VI.*

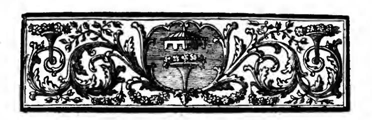
ANNE, *veuve d'Edouard, Prince de Galles, fils d'Henri VI, mariée ensuite au Duc de Glocestre.*

LA DUCHESSE D'YORK, *mere d'Edouard IV, du Duc de Clarence, & de Richard III.*

LE SHERIFF (*ou Prévôt*) UN SERGENT, UN GREFFIER, CITOYENS, SOLDATS, &c.

La Scène est en Angleterre.

Quoique cette Tragédie porte pour titre, *la Vie & la Mort de Richard III*; elle comprend tout au plus les huit dernières années de sa vie. Elle ouvre par l'emprisonnement de George, Duc de Clarence, qui fut enfermé dans la Tour l'an 1477; & elle finit par la mort de Richard à la bataille de Bosworth, qui se donna le 22 Août 1485. Il paroît qu'on avoit publié plusieurs Drames sur ce sujet avant Shakespeare, sous les dénominations de Chant, Balade, Livre, Intermède, qui tous alors se mettoient indifféremment pour celui de *Pièce*. Theobald & Steevens.



LA VIE ET LA MORT DE RICHARD III, *ROI D'ANGLETERRE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une rue de Londres.

RICHARD, *Duc de* GLOCESTRE, *seul.*

RICHARD.

Enfin le soleil d'York (†) a chassé l'hiver & nos disgraces, & ramené la saison des beaux jours &

(†) Allusion à la devise d'Edouard IV, qui avoit pris un Soleil, en mémoire des trois Soleils, qu'on dit avoir paru le jour de la bataille qu'il remporta sur la Maison de Lancastre, à la Croix de Mortimer. *Steevens.*

de notre gloire : & les nuages, qui opprimoient notre illustre Maison, sont ensevelis dans le sein du profond océan. Maintenant notre front est ceint des guirlandes de la victoire, & nos armes brisées, suspendues en trophées, servent de monument à nos exploits. Les effrayantes alarmes ont fait place à la douce confiance de la paix, & le bruit de nos marches guerrières s'est changé en concerts de plaisir & d'alégresse. La guerre au visage affreux, a adouci les rides de son front menaçant, & maintenant, au lieu de monter des coursiers (†) vêtus de l'armure des combats, & de porter l'effroi dans l'ame de nos ennemis, initiée dans les cercles de nos Ladys, elle (§) danse d'un pied léger aux sons lascifs d'un luth voluptueux. Mais moi..., qui ne suis point formé pour ces jeux, ni tourné de façon à caresser

(†) *Barbed*, sans doute une corruption de *Barded. Equus Bardatus*, en latin du moyen âge, étoit un cheval orné de ses harnois de guerre. — On remarque dans l'*Espion Turc*, que les Cuirassiers Allemands, quoique armés & *Barbed*, hommes & chevaux, n'étoient pas en état de tenir contre la Cavalerie Françaife. *Steevens.*

(§) La guerre est personifiée & employée ici poétiquement pour les *Guerriers*. Jonhson suppose aussi, que cela pourroit se rapporter à la Maison d'York, à son frere Edouard.

de l'œil une glace amoureuse : moi, qui, grossièrement moulé, ne puis déployer les graces de la galanterie devant une Nymphe folâtre & legère ; moi en qui la perfide nature a mutilé les belles proportions, à qui elle a malignement refusé des traits & une physionomie, objet défiguré, imparfait & jetté avant le terme sur ce monde vivant, à peine à demi ébauché, & encore d'une manière si défectueuse & si bisarre, que les dogues mêmes, si je m'arrête auprès d'eux, aboient après moi ; moi, dans ces ébats efféminés de la paix, je n'ai aucun plaisir où je puisse occuper mes loisirs, à moins que je ne passe mon tems à suivre mon ombre au soleil, & à anatomiser ma propre difformité. — Hé bien puisqu'on m'a refusé les graces & le don de plaire aux Belles (†), je suis déterminé à faire le rôle de méchant ; & je voue ma haine aux frivoles amusemens

(†) Shakespeare insinue ici que la méchanceté de Richard provenoit de sa difformité, & de l'envie qu'excitoit en lui la comparaison de sa personne avec les autres, ce qui le portoit à troubler les plaisirs qu'il ne pouvoit partager. C'est ainsi qu'avec beaucoup d'art, il conserve l'honneur de la nature humaine, & excite en nous une sorte de compassion pour les disgraces du criminel, en même tems qu'il nous remplit d'horreur pour ses vices. — Cependant on remarque que sa difformité

de ce tems. J'ai ourdi des plans, tendu des pièges dangereux, ſur d'abſurdes prophéties; j'ai ſemé des libelles & des ſonges, propres à ſouffler entre mon frère & le Roi une haine mortelle : & pour peu que le Roi Edouard ſoit auſſi franc, auſſi fidèle à ſa parole, que je ſuis rusé, fourbe, & traître, ce jour même doit voir Clarence claquemuré, d'après une prophétie qui annonce que la lettre G donnera la mort aux héritiers d'Edouard. Penſées, replongez-vous dans le fond de mon ame : j'apperçois Clarence qui s'avance.

SCÈNE II.

RICHARD, CLARENCE *eſcorté de Gardes*; & BRAKENBURY.

RICHARD.

BONJOUR, mon frère. Que ſignifie cette garde armée qui ſuit votre Grace?

a été exagérée par les Hiſtoriens. *Parvæ ſtaturæ erat, curtam habens faciem, inæquales humeros, dexter ſuperior, ſiniſterque interior.* Jo. Roſſi Hiſtor. Regum Angliæ.

CLARENCE.

C'eſt ſa Majeſté, qui chériſſant la ſûreté de ma perſonne, m'a donné cette eſcorte, pour me conduire à la Tour.

RICHARD.

Et pour quelle cauſe ?

CLARENCE.

Parce que mon nom èſt *George*.

RICHARD.

Hélas, Milord, cette faute n'eſt pas la vôtre. Il devroit s'en prendre à vos patreins, & les empriſonner à votre place. Oh! il y a apparence, que ſa Majeſté a le projet de vous faire baptiſer de nouveau dans la Tour..... Mais au vrai, Clarence, quelle eſt la raiſon ?... Puis-je le ſavoir ?

CLARENCE.

Oui, Richard, quand je le ſaurai moi-même: car je proteſte que je l'ignore: mais autant que j'ai pu comprendre, il prête l'oreille à des prophéties, à des ſonges; & il tire au hazard une lettre dans l'alphabet: cette lettre ſe trouve un *G*, & il prétend, qu'un Magicien lui a dit, que par le *G* ſa poſtérité

seroit deshéritée (†) : & parce que mon nom commencé par un G, il en conclut dans sa tête, que c'est moi qui suis désigné. Voilà les motifs, à ce que j'apprends, & autres imaginations pareilles, qui ont déterminé sa Majesté à me faire emprisonner.

RICHARD.

Oui, voilà ce qui arrive, lorsque les hommes sont gouvernés par les femmes. — Ce n'est pas le Roi qui vous envoie à la Tour : c'est Milady Gray son épouse, c'est elle, qui l'excite & le pousse à cette violente extrémité. N'est-ce pas elle, & le vénérable Lord Antoine Woodville son frère, qui lui ont fait envoyer Lord Hastings à la Tour, dont il vient d'être élargi ce jour même ? Nous ne sommes pas en sûreté, Clarence, nous ne sommes pas en sûreté.

CLARENCE.

Par le Ciel, je le crois en effet, que personne

(†) La Reine croyoit que, si son mari mouroit le premier, ses enfans ne succéderoient pas à leur pere : elle fut confirmée dans cette opinion par une prophétie qui couroit le monde, que le nom du successeur au Trône d'Edouard commenceroit par un G. Et comme le Duc de Clarence s'appelloit George, on concluoit qu'il assassineroit les fils du Roi Edouard, ce que fit en effet Glocestre. *Gray.*

n'eſt en ſûreté ici, que les parens de la Reine, & les Meſſagers nocturnes qui vont & viennent pour le Roi & ſa maîtreſſe Jeanne Shore. N'avez-vous pas ſu les baſſes ſupplications que le Lord Haſtings lui a faites pour obtenir ſa délivrance ? & que Milord Chambellan, adreſſant ſon humble prière à cette Divinité, a obtenu ſa liberté.

RICHARD.

Je veux vous apprendre une choſe : c'eſt que je penſe, que ſi nous voulons nous conſerver dans les bonnes graces du Roi, le moyen le plus court c'eſt de nous faire les vaſſaux de cette créature & de porter ſa livrée. Sa jalouſe veuve ſurannée, & la Shore, depuis que notre frère les a ennoblies, ſont de puiſſantes commères dans cette Monarchie.

BRAKENBURY.

Je demande pardon à vos Graces : mais ſa Majeſté m'a expréſſement enjoint de ne permettre à aucun homme, de quelque rang qu'il puiſſe être, un entretien particulier avec ſon frère.

RICHARD.

Oui ? Hé bien, s'il plaît à votre Seigneurie, Brakenbury, vous pouvez être en tiers, dans tout ce que

nous diſons : nous ne tramons pas de trahiſon, Sir. — Nous diſons que le Roi eſt ſage & vertueux, & que la noble Reine eſt dans ſon bel âge, belle & point jalouſe. — Nous diſons que la femme de Shore a un pied mignon, des levres vermeilles comme la ceriſe, un bel œil riant, une langue dorée ; que les parens de la Reine ſont maintenant de beaux Gentilshommes : qu'en dites-vous, Sir ? Tout cela n'eſt-il pas vrai ?

BRAKENBURY.

Milord, je n'ai rien (†) de commun avec ces affaires.

RICHARD.

Rien de commun avec la Shore ? Je te dis, ami, que celui qui a quelque choſe de commun avec elle, hors un ſeul homme, feroit bien de la voir en ſecret & ſeul.

BRAKENBURY.

Quel eſt cet homme, Milord, que vous exceptez ?

RICHARD.

Eh ? ſon mari, apparemment. — Homme, voudrois-tu me trahir ?

(†) Jeu de mots entre *Nought* rien, & *Naught* du mal.

BRAKENBURY.

Je ſupplie votre Grace de me pardonner, & de finir votre entretien avec le noble Duc.

CLARENCE.

Nous connoiſſons le devoir de ta charge, Brakenbury, & nous allons obéir.

RICHARD.

Nous ſommes des objets (†) réprouvés de la Reine, & il nous faut obéir! — Adieu, mon frere. Je vais trouver le Roi, & à quelque démarche qu'il vous plaiſe de m'employer, me fallût-il appeller la *Veuve* (§) du Roi Edouard, ma ſœur, je ferai tout, pour hâter votre délivrance. — En attendant, cette diſgrace cruelle dans un frère, m'affecte plus profondément que vous ne pouvez imaginer.

CLARENCE.

Je ſais qu'elle nous déplaît fort à tous deux.

RICHARD.

Allez, votre empriſonnement ne ſera pas long:

(†) Dans l'Anglais il y a ſimplement: *nous ſommes les Abjects de la Reine.*

(§) Il inſinue ici à mots couverts à Clarence l'idée de tuer le Roi. *Johnſon.* — *Steevens* entend ſimplement, *Veuve Gray*, par mépris.

je vous en délivrerai, ou l'on m'y verra à votre place. En attendant, tâchez de prendre patience.

CLARENCE.

J'y suis bien forcé (†). Adieu. (*Clarence sort avec Brakenbury*).

SCÈNE III.

RICHARD *seul.*

VA; suis ton chemin, par lequel tu ne repasseras jamais, crédule & trop sincère Clarence. Je t'aime tant, que dans peu j'enverrai ton ame dans le ciel, si le ciel veut en recevoir le présent de ma main. Mais qui vois-je ? Hastings, tout nouvellement élargi ?

(†) Allusion au proverbe: *la patience forcée est un remède pour un chien enragé.* Steevens.



SCÈNE IV.

RICHARD, HASTINGS.

HASTINGS.

SALUT & bonheur à mon gracieux Lord !

RICHARD.

J'en ſouhaite autant à mon digne Lord Chambellan. Je me félicite de vous voir rendu à la lumiére & à l'air libre. Comment avez-vous ſoutenu votre priſon ?

HASTINGS.

Avec patience, Milord, comme il faut que faſſent les priſonniers. Mais j'eſpère vivre, Milord, pour remercier les auteurs de mon empriſonnement.

RICHARD.

Oh ! ſans doute, ſans doute : & Clarence l'eſpére bien auſſi : car ceux qui ſe ſont montrés vos ennemis, ſont auſſi les ſiens, & leurs menées ont autant prévalu contre lui, que contre vous.

HASTINGS.

Il eſt bien affreux que l'aigle ſoit enfermé (†) ; tandis que de vils oiſeaux de proie exercent en liberté leurs ravages.

RICHARD.

Quelles nouvelles dans le monde ?

HASTINGS.

Il n'y a rien dans le monde d'auſſi fâcheux, que ce qui ſe paſſe ici à la Cour. — Le Roi eſt valétudinaire, foible & mélancolique, & les Médecins craignent beaucoup pour ſes jours.

RICHARD.

Oui, par ſaint Paul : voilà une nouvelle bien fâcheuſe en effet ! Oh ! il a fait auſſi une diette trop rigoureuſe & trop longue : & il a conſumé d'inanition ſa royale Perſonne : on n'y peut ſonger ſans douleur. Mais, garde-t-il le lit ?

HASTINGS.

Il eſt au lit.

(†) *Mew'd up. A mew*, étoit un lieu retiré, où l'on tenoit enfermé le faucon, juſqu'à ce qu'il eût mué. *Steevens.*

RICHARD.

RICHARD.

Allez-y le premier : & je vais vous ſuivre.
(*Haſtings ſort*).

SCÈNE V.

RICHARD *ſeul.*

Il ne peut vivre long-tems ; je l'eſpère : & pourtant il ne faut pas qu'il meure, avant que George ſoit depêché en poſte pour le Ciel. — Je vais entrer; pour irriter encore plus ſa haine contre Clarence par des menſonges armés de raiſons preſſantes : & ſi je n'échoue pas dans mes deſſeins profonds, Clarence n'a pas un jour de plus à vivre. Cela fait; que Dieu diſpoſe du Roi Edouard dans ſa miſéricorde & me laiſſe à mon tour la ſcène du monde pour y jouer mon rôle ! — Alors j'épouſerai la fille cadette de Warwick ... Oui : qu'importe que j'aie tué ſon époux & ſon père ? Le moyen le plus court de donner ſatisfaction à cette fille, c'eſt ... de devenir, moi, ſon mari & ſon père ; & c'eſt ce que je veux faire ; non pas tant par amour, que pour certaine autre vue profonde & ſecrette, à laquelle il faut que je

parvienne en l'épouſant. Mais mon triomphe eſt trop prématuré (†). Clarence reſpire encore : Edouard vit & règne : ce ſera quand ils auront diſparu, qu'il ſera tems de faire le compte de ce que j'aurai gagné.

(Il ſort.)

SCÈNE VI.

Le Théâtre change & repréſente une rue, où l'on voit arriver le convoi funèbre du Roi Henri VI, avec un détachement de troupes portant des hallebardes, qui l'eſcortent. LADY ANNE *mène le deuil.*

LADY ANNE *à ceux qui portent le corps.*

Déposez, dépoſez ici votre honorable fardeau (ſi pourtant l'honneur loge encore dans un cercueil) : laiſſez-moi un moment payer le tribut de mes pleurs à la mort prématurée du vertueux Lancaſtre. — Pauvre & froide (§) effigie d'un ſaint Roi ! froides cendres

(†) *Je vais au marché ſans mon cheval.*

(§) *Froide d'un froid de clé.* Alluſion au froid du métal d'une clé, qui étoit anciennement employée, pour arrêter tout ſaignement léger.

de la Maison de Lancaſtre! Reſtes inanimés de ce ſang royal! Permets que j'invoque ton Ombre, que je l'invite à entendre les gémiſſemens de la malheureuſe Anne, de la Veuve de ton fils Edouard, de ton fils inhumainement maſſacré, percé du même poignard & par la même main, qui t'a fait ces bleſſures! Vois; dans ces ſanglantes ouvertures, par où ta vie s'eſt écoulée, je verſe le baume inutile de mes triſtes larmes. Oh! maudite ſoit la main, qui a ouvert ces larges plaies! Maudit ſoit le cœur, qui a pu commettre cette cruauté! Malédiction ſur le ſang de l'homme qui a répandu par ces iſſues ton ſang précieux! Qu'il tombe ſur la tête du méchant abhorré, qui nous rend miſérables par ta mort, des calamités plus déſaſtreuſes, que je n'en peux ſouhaiter au ſerpent, à l'aſpic, au plus odieux des reptiles venimeux qui rampent ſur ce globe! Si jamais il a un fils, que ce fils ſoit jetté avant terme dans la vie: qu'il naiſſe monſtrueux & que ſon aſpect hideux & déſavoué de la nature trompe l'eſpérance de ſa mère & l'effraye à ſa vue; & qu'il ſoit l'héritier des malheurs de ſon père! Si jamais il a une épouſe, qu'elle devienne par la mort de ſon époux, plus miſérable encore que je ne le ſuis par la perte de mon jeune fils & par la tienne! — Allons,

amis ; reprenez votre fardeau ſacré, & portez à Chertſey, pour y être inhumé, le dépôt que nous a cédé ſaint Paul. — Et vous, qui êtes fatigués de l'avoir porté juſqu'ici, repoſez-vous & reſtez en ce lieu ; tandis que mes regrets vont accompagner le corps du Roi Henri.

SCÈNE VII.

Les mêmes.

RICHARD *abordant le convoi.*

RICHARD.

ARRÊTEZ, vous, qui portez ce corps ; & dépoſez ce cercueil.

LADY ANNE.

Quel noir Magicien évoque ici le Démon, pour venir troubler les pieux devoirs d'une charité reſpectable ?

RICHARD.

Miſérables, laiſſez-là ce corps, vous dis-je. Ou ; par ſaint Paul, je ferai un cadavre du premier qui oſe me déſobéir.

UN DES OFFICIERS.

Milord, rangez-vous, de grace, & laiſſez paſſer ce cercueil.

RICHARD.

Eſclave infolent! Arrête, quand je te l'ordonne: dérange de ma poitrine la pointe de ta hallebarde; ou, par ſaint Paul, je t'étends ſur le pavé, & te foule ſous mes pieds, pour punir ton audace, vil miſérable.

LADY ANNE *aux Gardes.*

Quoi! Vous tremblez, mes amis? Je vous vois tous effrayés? — Hélas; je ne vous blâme point. Vous êtes des mortels; & les yeux des mortels ne peuvent ſoutenir la vue d'un Démon..... Loin de nous, effroyable miniſtre des enfers! — Tu n'avois de pouvoir que ſur ſon corps mortel: tu ne peux rien ſur ſon ame: ainſi, loin de nous: fuis.

RICHARD.

Bel Ange, au nom de la charité, point tant d'imprécations.

LADY ANNE.

Horrible Démon, au nom du Dieu du Ciel, fuis, & laiſſe-nous en paix. Tu as fait ton enfer de cette

heureufe terre, que tu as remplie de cris de malédiction, & d'affreux gémiffemens. Si tu te plais à contempler tes odieux forfaits, contemple cet échantillon de tes affaffinats. — Oh, voyez, amis, voyez! les bleffures de Henri mort (†) r'ouvrent leurs bouches glacées, & faignent de nouveau. Rougis, rougis de honte, odieux amas de difformités: car c'eft l'horreur de ta préfence qui reproduit ce fang dans fes veines froides & épuifées, où il n'en refte plus. C'eft ton forfait inhumain & contre nature, qui par un prodige contre nature, provoque ces dernières gouttes. — O Dieu, qui formas ce fang, venge fa mort! Terre, qui le bois, venge fa mort! Ciel Jufte, écrafe d'un trait de ta foudre le meurtrier;

(†) Le corps de Henri fut porté au milieu d'un cortége de hallebardes & de glaives le foir de l'Afcenfion, de la Tour à l'Eglife S. Paul; & là mis fur une bière ou cercueil, le vifage découvert: le cadavre jetta du fang en préfence des affiftans: il refta là l'efpace d'un jour, & enfuite on le tranfporta à Black-Friars, où il faigna de nouveau. *Holinshed.*

C'eft une tradition généralement reçue, que le corps faigne à l'attouchement du meurtrier. M. Tollet obferve que cette opinion paroît venir des anciens Suèdois, ou nations du Nord, d'où les Anglais defcendent; & qu'ils fe décidoient par cette preuve dans les procès douteux. *Steevens.*

ouvre ton sein, ô terre! & dévore-le, comme tu dévores celui de ce bon Roi, que le bras de cet assassin, poussé par l'enfer, a lâchement égorgé!

RICHARD.

Vous oubliez, Madame, toutes les règles de la charité, qui rend le bien pour le mal, & bénit ceux qui nous maudissent.

LADY ANNE.

Scélérat, tu ne connois aucune loi, ni divine, ni humaine: & cependant il n'est point de bête si féroce, qui ne sente quelque atteinte de pitié.

RICHARD.

Je n'en sens aucune; preuve que je suis d'une autre espèce.

LADY ANNE.

Miracle!.. quand les démons avouent la vérité.

RICHARD.

Il est un prodige encore plus grand, c'est de voir tant de colère dans un Ange. — Daignez, divine merveille de votre sexe, daignez m'accorder un moment d'audience, & m'entendre me justifier en détail de ces crimes que vous m'imputez.

LADY ANNE.

Daigne, fléau contagieux de l'humanité, daigne plutôt me laisser le tems de maudire en détail ton excécrable individu, pour tes crimes notoires.

RICHARD.

O vous, plus belle que tous les noms que je pourrois donner à la beauté, accordez-moi votre patience à m'entendre & le loisir de me justifier.

LADY ANNE.

Monstre plus hideux que le cœur de l'homme ne peut le concevoir, il n'est point de justification admissible, que d'aller te suspendre toi-même à un infâme gibet.

RICHARD.

Par un pareil désespoir, je m'accuserois moi-même.

LADY ANNE.

Et ce désespoir t'excuseroit du moins en quelque sorte, en t'infligeant à toi-même cette juste vengeance de l'injuste carnage que tu fais des autres.

RICHARD.

Ne dites pas que c'est moi, qui les ai tués;

LADY ANNE.

Dis donc toi, qu'ils ne sont pas tués. Hélas! il n'est que trop vrai qu'ils sont morts, & sous tes coups, infernal scélérat.

RICHARD.

Je n'ai point tué votre mari.

LADY ANNE.

Il est donc vivant?

RICHARD.

Non; il est mort; & c'est de la main d'Edouard.

LADY ANNE.

Ta bouche infâme a vomi un mensonge. — La Reine Marguerite a vu ton poignard assassin fumant dans son sang: & le même poignard que tu dirigeas une fois contre son sein, si tes freres n'en eussent écarté la pointe.

RICHARD.

Je fus provoqué par sa langue calomnieuse, qui chargeoit mon bras innocent du crime de mes freres (†).

(†) Il vient, il n'y a qu'un moment de charger Edouard du meurtre de l'époux d'Anne.

LADY ANNE.

Tu fus provoqué par ton ame ſanguinaire, qui ne rêva jamais que ſang & carnage. — N'as-tu pas égorgé ce Roi?

RICHARD.

Je vous l'accorde.

LADY ANNE.

Tu l'accordes, monſtre? Hé bien, que Dieu m'accorde donc auſſi, que tu ſois plongé à jamais dans les enfers, pour ce forfait atroce! — Oh c'étoit un Roi ſi bon, ſi doux, ſi vertueux!

RICHARD.

Il n'en étoit que plus propre à rejoindre le Roi du Ciel, qui le poſſéde maintenant.

LADY ANNE.

Oui, il eſt dans le Ciel, où tu n'entreras jamais.

RICHARD.

Qu'il me remercie donc de l'y avoir envoyé : il étoit plus fait pour ce ſéjour, que pour la terre.

LADY ANNE.

Et toi, il n'eſt point d'autre ſéjour qui te convienne, que l'enfer.

RICHARD.

Il y auroit encore une autre place, si vous me permettiez de la nommer.

LADY ANNE.

Quelque cachot, sans doute.

RICHARD.

Non pas, Madame : mais votre appartement.

LADY ANNE.

Que l'insomnie cruelle habite l'appartement où tu reposes !

RICHARD.

Elle y sera, Madame, jusqu'à ce que j'y repose entre vos bras.

LADY ANNE.

Je l'espère ainsi.

RICHARD.

Et moi, j'en suis sûr. — Mais, aimable Lady, finissons cet assaut d'épigrammes & de satyres mordantes, & passons à une conversation un peu plus sérieuse. — Répondez : l'auteur de la mort prématurée de ces Plantagenets, Henri & Edouard, n'est-il pas aussi condamnable, que celui qui en a été l'instrument ?

LADY ANNE.

Tu as été à la fois & l'auteur & l'inſtrument maudit de leur trépas.

RICHARD.

C'eſt votre beauté qui a été l'auteur de ces actes? Oui, votre beauté, votre image, qui m'obſédoient pendant mon ſommeil, & qui me feroient entreprendre le meurtre de tous les humains, ſi je pouvois obtenir à ce prix de repoſer ſeulement une heure ſur votre ſein charmant.

LADY ANNE.

Si je pouvois le croire, je te déclare, homicide, que tu me verrois déchirer de mes ongles la beauté du viſage qui auroit eu le malheur de te plaire.

RICHARD.

Jamais mes yeux ne ſupporteroient la deſtruction de tant d'attraits. Vous ne les flétrirez jamais, tant que je ſerai préſent. Le Soleil vivifie l'Univers, & moi, c'eſt par eux que je vis: ce ſont eux qui ſont ma lumière & ma vie.

LADY ANNE.

Que la ſombre nuit engloutiſſe ta lumière, que la mort éteigne ta vie!

RICHARD.

Ne faites pas d'imprécations contre vous-même. Belle créature ; vous êtes l'une & l'autre pour moi.

LADY ANNE.

Je le voudrois bien, pour me venger de toi.

RICHARD.

C'est une haine bien contre nature, que de vouloir vous venger d'un homme qui vous aime!

LADY ANNE.

C'est une haine bien juste & bien raisonnable, que de vouloir être vengée de l'homme qui a tué mon époux!

RICHARD.

L'homme qui vous a privée de votre époux, Madame, ne l'a fait que pour vous en procurer un meilleur.

LADY ANNE.

Il n'en existe point de meilleur que lui sur la terre.

RICHARD.

Il en est un, Madame, qui vous aime plus, qu'il ne vous aimoit.

LADY ANNE.

Nommez-le.

RICHARD.

Un Plantagenet.

LADY ANNE.

Eh! c'étoit lui.

RICHARD.

Le nom est le même; mais celui qui vous adore est d'un caractère préférable.

LADY ANNE.

Où donc est-il?

RICHARD.

Il est devant vos yeux. (*Elle lui crache au visage*) Quoi! cette marque de mépris?... A moi?

LADY ANNE.

Je voudrois que ce fût du poison pour toi (†).

(†) Gray prétend que ce pourroit être une allusion au Sultan de Cambaye, qui s'étoit nourri de poisons dès son enfance, & qui en avoit contracté une nature si venimeuse, que lorsqu'il vouloit faire périr quelque Grand, il le faisoit fouetter nud, & crachoit ensuite sur ses plaies; & le malheureux ne tardoit pas à mourir.

RICHARD.

Jamais poiſon ne ſortit d'une bouche auſſi raviſſante.

LADY ANNE.

Jamais poiſon ne s'attacha à un reptile plus odieux: — Fuis de ma vue! Ta préſence eſt un fléau pour mes yeux.

RICHARD.

Ce ſont vos yeux, douce beauté, qui ont lancé le poiſon dans les miens.

LADY ANNE.

Que n'ont-ils le regard du baſilic pour te donner la mort!

RICHARD.

Je le voudrois: je mourrois du moins tout entier; au lieu qu'ils me font mourir ſans m'ôter la vie. —Oui; vos yeux ont tiré des larmes des miens (*il verſe des larmes*) & déshonoré par cette puérile foibleſſe mes yeux, à qui la pitié n'avoit jamais arraché de pleurs (†). — Non: j'ai vu pleurer mon père York & Edouard, au douloureux gémiſſement que pouſſa

(†) Tout ce morceau & beaucoup d'autres ont été ajoutés par le Poëte, depuis les premières éditions. *Johnſon.*

le jeune Rutland, lorſque l'affreux Clifford le perça de ſon épée; j'ai vu votre belliqueux père pleurer comme un enfant en me faiſant le tragique récit de la mort de mon père, & s'interrompre vingt fois, pour donner paſſage à ſes ſanglots & à ſes pleurs, & tous les aſſiſtans, les joues trempées de larmes, comme des arbres arroſés d'une pluie abondante; & à tous ſes ſiniſtres récits, mes yeux intrépides & ſecs ont dédaigné de jetter une larme honteuſe: mais ce que n'ont pu faire tous ces déſaſtres, votre beauté l'a fait, & mes yeux ſont aveuglés de mes larmes. Jamais je n'ai ſupplié ni ami, ni ennemi: jamais ma langue ne put apprendre un mot flatteur. Mais aujourd'hui que votre beauté fait l'objet de mon ambition, mon cœur ſuperbe s'abaiſſe à prier, & force ma langue à parler le langage de l'amour. (*Anne le regarde avec le dédain ſur les lèvres*). Ah! ne défigurez pas cette belle bouche par l'expreſſion du mépris: vos lèvres furent faites pour le baiſer de l'amour, & non pour la grimace de la haine. Si votre cœur, trop plein de vengeance, ne peut me pardonner; hé bien! j'arme vos mains de cette épée affilée, (*il lui offre ſon épée, qu'elle prend*) ſi c'eſt votre déſir, plongez-la dans ce cœur ſincère, & faites enfuir une ame qui vous adore: j'offre mon ſein nud

nud au coup mortel, & je vous demande à genoux la mort. (*Il découvre son sein : Anne pointe l'épée contre lui.*) Non, ne différez pas : c'est moi qui ai tué Henri ; — mais ce fut votre beauté (†) qui m'y força.... Allons, frappez. — C'est moi qui ai poignardé le jeune Edouard.... Mais ce fut ce visage céleste qui me rendit assassin. (*Elle laisse tomber l'épée de sa main.*) Reprenez cette épée, ou ordonnez-moi de me relever avec ma grace.

LADY ANNE.

Lève-toi, fourbe dangereux : quoique je désire ta mort, je ne veux pas être ton bourreau.

RICHARD.

Hé bien, ordonnez-moi de me tuer moi-même, & je vous obéis à l'instant.

LADY ANNE.

Je te l'ai déja dit.

RICHARD.

C'étoit dans votre colère ... mais redites-le moi

(†) Shakespeare confirme ici l'observation, que les femmes ne s'offensent jamais d'entendre l'éloge du pouvoir de leur beauté. *Johnson.*

encore, & à votre ordre, cette main, qui par amour pour vous tua l'objet de votre amour, tuera encore, par amour pour vous, un amant plus tendre que votre époux. Vous ferez complice de leurs morts à tous deux.

LADY ANNE.

Je voudrois bien connoître ton cœur.

RICHARD.

Vous le voyez fur ma langue.

LADY ANNE.

Je crains bien qu'ils ne foient faux tous deux.

RICHARD.

Il n'y eut donc jamais d'homme fincère.

LADY ANNE.

Allons ... reprenez votre épée.

RICHARD.

Dites donc que je fuis pardonné.

LADY ANNE.

Vous le faurez dans la fuite.

RICHARD.

Mais puis-je vivre dans l'efpérance ?

LADY ANNE.

Tous les hommes ont la consolation d'espérer.

RICHARD *lui présentant une bague.*

Daignez porter cet anneau.

LADY ANNE, *le mettant à son doigt.*

Recevoir n'est pas donner.

RICHARD.

Voyez, comme cet anneau semble fait pour votre doigt : c'est ainsi que mon pauvre cœur est enchassé dans votre sein. Portez-les tous deux : car tous deux sont à vous ; & si votre humble & dévoué serviteur peut encore obtenir une seule grace de votre main généreuse, vous confirmez son bonheur pour jamais.

LADY ANNE.

Quelle est cette grace ?

RICHARD.

Qu'il vous plaise de laisser la conduite de ce triste convoi à celui qui a le plus de sujets de remplir ce funeste devoir ; & d'aller d'ici vous reposer à Crosby (†). Dès que j'aurai solemnelle-

(†) Maison appartenante au Duc de Glocestre, près de la rue de *Bishop-gate*. (Porte de l'Évêque). Une partie de cette maison subsiste encore aujourd'hui, & sert d'assemblée à la secte Presbytérienne. *Hawkins*.

ment fait inhumer ce noble Roi dans le Monaſtère de Chertſey, & arroſé ſon tombeau des larmes de mon repentir, j'irai vous y rejoindre dans les ſentimens qui ſont dûs à votre vertu. Pour pluſieurs raiſons qui me ſont perſonnelles, je vous en conjure, accordez-moi cette grace.

LADY ANNE.

De tout mon cœur; & j'ai bien de la joie de vous voir ſi touché de remords & de repentir. — Treſſel, & vous, Berkley, accompagnez-moi.

RICHARD.

Ne m'honorerez-vous point d'un adieu?

LADY ANNE.

C'eſt plus que vous ne méritez: mais puiſque vous m'apprenez à vous flatter, imaginez-vous que je vous ai dit, *adieu* (†). (*Lady Anne ſort avec Treſſel & Berkley.*)

(†) Les femmes ſont fort maltraitées dans cette longue & ſingulière Scène, & la peinture de leur fragilité y eſt cruellement exagérée. Mais notre ſexe doit rendre juſtice au Poëte: elle n'eſt point de ſon invention, le ſeul reproche que nous ayons droit de lui faire, eſt d'avoir peut-être donné trop facilement ſa

SCÈNE VIII.

RICHARD *demeure avec les* OFFICIERS *& le convoi.*

RICHARD.

ALLONS, reprenez ce corps : & marchez.

UN DES OFFICIERS.

Vers Chertſey, noble Lord ?

RICHARD.

Non : à White-Fryars. — Et attendez-moi là. (*Le cortège ſort, avec le corps.*)

---

créance à un fait appuyé ſur des témoignages fort équivoques, & dont un ſavant Auteur (Horace Walpole) a tout récemment infirmé pour le moins la certitude, par un concours de témoignages contemporains. — La fin de la cinquième Scène du quatrième Acte de cette même Pièce, où la Reine, veuve d'Edouard IV, après la mort de Lady Anne, promet ſa fille au tyran uſurpateur, qui avoit tué ſes enfans, n'eſt également fondée que ſur la même autorité conteſtée, & preſque détruite par le même Walpole. *Mrs Griffith.*

SCÈNE IX.

RICHARD *seul.*

Fit-on jamais l'amour à une femme de cette manière étrange? Et fit-on jamais de cette manière la conquête d'une femme ? Je l'aurai. — Mais mon dessein n'est pas de la garder long-tems. — Quoi! — Moi, qui ai tué son époux & son pere, faire sa conquête dans le moment même où la haine de son cœur est à son comble, où sa bouche est remplie de malédictions, ses yeux de larmes, auprès de l'objet sanglant qui excite sa vengeance contre moi; en dépit du Ciel, de sa conscience, & de ce cercueil... & moi sans aucun ami qui seconde ma prière, sans autre moyen, que l'enfer, & mes regards dissimulés; & cependant la vaincre! C'est jouer l'Univers contre le néant. — Ha! A-t-elle donc déja oublié son époux, ce brave Edouard, que j'ai, il y a à peu près trois mois, poignardé à Tewksbury dans ma fureur? Un Prince, le plus doux & le plus aimable, formé dans un moment où la nature étoit d'humeur à prodiguer ses dons; jeune, vaillant, sage, & l'on ne peut douter, du vrai sang

des Rois (†).... non, l'Univers entier ne peut pas le fournir. Et elle daigne abaiſſer ſes regards ſur moi, qui ai moiſſonné ce beau Prince dans ſa fleur, & qui l'ai condamnée à vivre dans un ſolitaire & douloureux veuvage! Sur moi, qui tout entier ne vaux pas la moitié de ce que valoit Edouard! Sur moi, boiteux & ſi horriblement contrefait! Mon Duché contre un miſérable denier, que je me ſuis mépris tout ce tems ſur ma perſonne. Sur ma vie, elle trouve, quoique je ne puiſſe pas le voir moi-même, que je ſuis un Cavalier admirablement bien tourné. Allons, je veux faire emplette de miroirs, & entretenir à mes frais quelques douzaines de Tailleurs, pour étudier les modes, & les moyens de parer ma perſonne & d'en déguiſer les défauts: puiſque me voilà réconcilié avec mon individu, il faut bien qu'il m'en coûte quelque léger ſacrifice pour ſoutenir cette heureuſe opinion. — Mais commençons par faire loger cet homme-ci dans ſon tombeau; & enſuite je reviendrai ſoupirer aux genoux de ma belle. — Brillant Soleil, luis, en attendant que

(†) C'eſt peut-être ici une ironie de Richard, par alluſion à l'incontinence de Marguerite, mere d'Edouard, & femme de Henri. *Steevens.*

j'achete un miroir, & fais-moi voir mon ombre à mes côtés. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

Le Théâtre représente le Palais du Roi d'Angleterre.

LA REINE ELISABETH, *Lord* RIVERS *son frere, & Lord* GRAY *son fils.*

RIVERS.

MADAME, prenez patience : on ne doute point que le Roi ne recouvre bientôt la santé dont il jouissoit.

GRAY.

Votre douleur & vos allarmes ne font qu'aggraver son mal. Ainsi, au nom de Dieu, entretenez dans votre ame le calme & l'espérance, & tâchez de distraire sa Majesté par des propos consolans & gais.

LA REINE.

Hélas, s'il étoit mort, que deviendrois-je ?

GRAY.

Vous n'auriez d'autre malheur, que la perte d'un ſi digne époux.

LA REINE.

Ah! La perte d'un tel époux renferme tous les malheurs.

GRAY.

Le Ciel vous a fait don d'un bon fils, qui ſera votre conſolateur & votre appui, quand le Roi ne ſera plus.

LA REINE.

Hélas! Il eſt bien jeune ; & ſa minorité eſt confiée aux ſoins de Richard de Gloceſtre, à un homme qui ne m'aime point, ni aucun de vous.

RIVERS.

Eſt-il arrêté, qu'il ſera (†) Protecteur?

LA REINE.

La choſe eſt réglée ; mais n'eſt pas encore finalement conſommée : mais elle le ſera, ſi le Roi vient à manquer.

(†) Régent.

SCÈNE XI.

Les mêmes.

Le Duc de BUCKINGHAM *& le Lord* STANLEY.

GRAY.

Voici les Lords Buckingham & Stanley.

BUCKINGHAM.

Mon humble hommage à votre Majeſté!

STANLEY.

Dieu veuille rendre à votre Majeſté le bonheur & la joie!

LA REINE.

La Comteſſe de Richemond, mon cher Lord Stanley, auroit bien de la peine à joindre ſon vœu au vôtre. Cependant, Stanley, quoiqu'elle ſoit votre épouſe, & qu'elle ne m'aime pas, ſoyez bien sûr, mon cher Lord, que je ne vous hais point, & que je ne vous fais point répondre de ſon extrême arrogance.

STANLEY.

Je vous ſupplie, Madame, ou de ne pas ajouter foi aux propos calomnieux de ſes jaloux & perfides accuſateurs; ou, ſi l'accuſation renferme quelques vérités, d'avoir de l'indulgence pour la foibleſſe d'une femme, dont la maladie aigrit l'humeur, mais qui n'a dans le cœur nulle méchanceté (†).

LA REINE.

Avez-vous vu le Roi aujourd'hui, Milord?

(†) Ce que dit ici Stanley pour excuſer ſa femme, ſi nous en faiſions la régle de notre conduite, contribueroit beaucoup à conſerver le calme dans nos eſprits, & nous ſauveroit la perte de bien des amis. On a ſi ſouvent reconnu que les mauvais rapports qu'on vient nous rendre, comme ayant été tenus contre nous en notre abſence, venoient ou de la malice de ces caractères qui ſe plaiſent à écouter aux portes, & à ſurprendre les ſecrets d'autrui, ou de ces méchans incendiaires qui n'aiment que le trouble & le déſordre ſocial; que c'eſt une leçon pour nous de ſuſpendre notre reſſentiment contre les perſonnes accuſées, juſqu'à ce qu'il nous vienne de meilleures preuves, que le témoignage ſuſpect de ces rapporteurs & conteurs de propos, vraies peſtes de la ſociété. Enſuite il faut encore excuſer les propos déſavantageux qui échappent contre nous, par l'état phyſique de l'indiſcret, qui ſouvent n'a parlé que dans le trouble de ſon ame ou le mal-aiſe de ſon corps, & dans un moment, ou fort mécontent de lui-même, il étoit naturellement porté à l'être fort peu des autres. *Mrs Griffith.*

STANLEY.

Nous en fortons dans le moment, le Duc de Buckingham & moi.

LA REINE.

Quelle apparence de mieux lui avez-vous trouvé, mes Lords?

BUCKINGHAM.

Madame, il y a tout à efpérer. Sa Majefté parle avec gaité.

LA REINE.

Que Dieu lui rende la fanté! Avez-vous parlé d'affaires avec lui?

BUCKINGHAM.

Oui, Madame. Il défire fort pacifier les différends du Duc de Glocestre avec vos freres, & ceux de vos freres avec Milord Chambellan; il vient de les mander tous devant lui.

LA REINE.

Je fouhaite que tout fe concilie! mais cela ne fera jamais. — Je crains bien que notre bonheur n'ait atteint fon dernier terme.

SCÈNE XII.

Les mêmes.

RICHARD, HASTINGS, & DORSET *entrent.*

RICHARD *en entrant.*

ILS m'insultent, & je ne le souffrirai pas. — Qui sont ceux qui osent se plaindre au Roi, que je les traite durement, & que je ne les aime pas ? Par saint Paul ! ils aiment bien peu sa Majesté, ceux qui remplissent ses oreilles de semblables tracasseries ? Parce que je ne sais pas flatter, débiter de belles paroles, sourire au premier venu, cajoler les gens en les trompant, & que j'ignore tout ce manège de feintes politesses, de courbettes à la française, de grimaces & de singeries de courtisan, il faudra que je sois regardé comme un homme dangereux & plein de fiel ! Un homme ne peut-il donc être uni & simple, exempt de toute malice dans le cœur, sans que son caractère franc & candide soit mal vu & noirci par tous ces fats, tous ces impertinens & insinuans singes de Cour ?

GRAY.

A qui donc, Seigneur, dans cette aſſemblée nombreuſe, s'adreſſe ce diſcours de votre Grace ?

RICHARD.

A toi, qui n'as ni vertu ni honneur. Quelle injure me reproches-tu ? Quel tort t'ai-je fait ? Ou à toi, ou à toi (*en montrant les autres Lords de l'aſſemblée*), ni à aucun de votre cabale ? Dieu vous confonde tous ! Sa Majeſté.. (que Dieu veuille conſerver plus long-tems que vous ne le ſouhaitez !) ne peut être tranquille & reſpirer un moment, que vous n'alliez le fatiguer de vos infâmes délations.

LA REINE.

Mon frere de Gloceſtre, vous vous emportez mal-à-propos. Le Roi de ſon propre mouvement, & ſans en avoir été ſollicité par perſonne, ayant en vue, apparemment, votre haine cachée, mais qui éclate dans votre conduite, contre mes enfans, mes freres, & moi-même, vous mande auprès de lui, pour ſavoir de votre bouche les motifs de votre averſion, & la détruire.

RICHARD.

Je n'y comprends rien. — Le monde eſt ſi pervers,

que je vois ſouvent le roitelet enlever une proie à des hauteurs, où l'aigle même n'oſeroit s'élever. — Depuis que tant de faquins ſont devenus Gentilshommes, bien des Gentilshommes ſont redevenus des faquins.

LA REINE.

Allons, allons; mon frere Gloceſtre, nous devinons votre penſée. Vous êtes jaloux de mon élévation & de l'avancement de mes amis: Dieu nous faſſe la grace de n'avoir jamais beſoin de vous!

RICHARD.

En attendant, Dieu permet, Madame, que nous ayons beſoin de vous: c'eſt par vos menées que mon frere eſt empriſonné, que je ſuis moi-même diſgracié, & que la Nobleſſe du Royaume eſt mépriſée; tandis qu'on fait tous les jours de nombreuſes promotions pour ennoblir des perſonnages, qui deux jours auparavant, avoient à peine un *Noble* (†).

LA REINE.

Par le nom de celui qui m'a tiré de l'heureuſe

(†) *Noble*, pièce de monnoie de revenu. Un manant veut être Gentilhomme, dès qu'il peut parler Français. Après la conquête, les premiers Rois firent leurs efforts pour abolir l'idiôme Anglais, & y ſubſtituer le Français. *Gray.*

médiocrité dont je jouissois, pour m'élever à cette hauteur environnée de troubles & d'inquiétude, je jure que jamais je n'ai aigri sa Majesté contre le Duc de Clarence, & qu'au contraire j'ai défendu ses intérêts avec chaleur. Milord, vous me faites une odieuse injure, de m'accuser, contre toute vérité, de ces lâches bassesses.

RICHARD.

Vous nierez encore, que vous ayez été la cause de l'emprisonnement de Milord Hastings?

RIVERS.

Elle le peut, Milord : car ...

RICHARD.

Elle le peut, Lord Rivers? & qui ne le sait pas; qu'elle le peut? Elle peut vraiment faire bien plus, que le nier : elle peut encore vous faire obtenir nombre de préférences & nier après, que sa main ait eu aucune part à votre élevation, & faire honneur de toutes ces dignités à votre rare mérite. Que ne peut-elle pas? Elle le peut! ... oui, elle pourroit....

RIVERS.

Hé bien, que pourroit-elle? ...

RICHARD.

RICHARD.

Ce qu'elle pourroit?.... Vraiment, épouser un Roi, jeune, beau & bien fait..... Je sais que votre aïeule n'a pas trouvé un si bon parti.

LA REINE.

Milord de Glocestre, j'ai trop long-tems enduré vos insultes grossières, & vos brocards amers. J'en jure par le Ciel! j'informerai sa Majesté de ces odieux outrages, que j'ai tant de fois soufferts avec patience. J'aimerois mieux être une simple servante des champs, que d'être une grande Reine, à ce prix... pour me voir ainsi insultée, méprisée, & en butte à vos emportemens. Je goûte bien peu de joie à être la Reine d'Angleterre!



SCÈNE XIII.

Les mêmes.

LA REINE MARGUERITE, *entrée lorſque la Reine parloit, & ſans être vue d'elle, paroît au fond du Théâtre.*

LA REINE MARGUERITE.

Et ce peu de joie, Dieu veuille le diminuer encore! Tes honneurs, ta grandeur, & le trône où tu t'aſſieds, ſont à moi.

RICHARD *à la Reine Elizabeth.*

Quoi? Me menacez-vous de vous plaindre au Roi? Allez l'inſtruire, & ne m'épargnez pas: ſongez, que ce que je vous ai dit, je le ſoutiendrai en préſence du Roi: je brave le danger d'être envoyé à la Tour. Il eſt tems que je parle: on a preſque oublié mes travaux & mes peines.

LA REINE MARGUERITE *toujours derrière.*

Odieux Démon! Je ne m'en ſouviens que trop, de tes peines. Tu as pris celle de tuer mon mari dans la Tour, & mon malheureux fils Edouard à Tewksbury.

RICHARD *à la Reine Elizabeth.*

Avant que vous fussiez Reine, ou votre époux Roi, j'étois le cheval de peine dans toutes ses affaires; j'ai été l'exterminateur de ses fiers ennemis, le rémunérateur prodigue de ses amis; pour couronner son sang, j'ai versé le mien.

LA REINE MARGUERITE

Oui, & d'autre sang plus illustre que le sien ou le tien.

RICHARD, *sans répondre à la Reine Marguerite, toujours adressant la parole à l'autre.*

Et pendant tout ce tems, vous, & votre mari, vous excitiez des factions pour la maison de Lancastre: & vous aussi, Rivers. — Votre mari n'a-t-il pas été tué à la bataille de Saint-Albans? Souffrez que je vous rappelle à la mémoire, si vous l'oubliez, ce que vous étiez alors, & ce que vous êtes aujourd'hui; & ce que j'étois moi, & ce que je suis.

LA REINE MARGUERITE.

Tu étois un lâche meurtrier, & tu l'es encore.

RICHARD.

Le malheureux Clarence abandonna son père Warwick, & se rendit parjure, pour.... Que Dieu lui pardonne.

LA REINE MARGUERITE.

Que Dieu l'en puniſſe !

RICHARD.

Pour ſoutenir le parti d'Edouard, & combattit, pour l'élever au trône : & pour ſon ſalaire, l'infortuné Lord eſt dans les fers ! Ah, je voudrois que Dieu me donnât un cœur de roche, comme l'eſt celui d'Edouard, ou qu'il eût donné à Edouard un cœur tendre & ſenſible comme le mien ! Je ſuis ſimple comme un enfant, & trop bon pour ce monde.

LA REINE MARGUERITE.

Fuis donc aux enfers, de grace, & quitte-le ce monde, Furie infernale : c'eſt-là qu'eſt ton Royaume.

RIVERS.

Milord de Gloceſtre, dans ces tems orageux, où vous nous reprochez ici, d'avoir été les ennemis de votre Maiſon, nous ſuivions alors notre légitime Souverain : nous en ferions de même pour vous, ſi vous deveniez notre Roi.

RICHARD.

Si je le devenois? J'aimerois mieux devenir le dernier des humains : loin de mon cœur pareille penſée !

LA REINE ELIZABETH.

Vous ne pouvez jamais diminuer aſſez dans votre idée le plaiſir que vous goûteriez à être le Roi de ce pays, que je n'en goûte encore moins, à en être la Reine.

LA REINE MARGUERITE.

Il eſt vrai, la Reine de l'Angleterre goûte bien peu de joie : car c'eſt moi qui le ſuis, & je n'en goûte aucune.... (*Elle s'avance vers eux.*) Je ne peux me contenir plus long-tems. Ecoutez-moi, Pirates en diſcorde (†), qui vous diſputez le partage des dépouilles que vous avez pillées ſur moi : qui de vous oſe m'enviſager ſans trembler ? Si vous ne fléchiſſez pas le genou en ſujets ſoumis devant moi, qui ſuis votre Reine, du moins, dépoſée par vous, vous vois-je trembler comme des rébelles. (*à Richard*) Ha, toi, illuſtre ſcélérat, ne détourne pas ton viſage.

RICHARD.

Vieux Spectre, que viens-tu faire en ma préſence?

(†) Cette Scène d'imprécations de Marguerite eſt pleine d'art. Comme une autre Caſſandre, elle prépare les Auditeurs aux tragiques révolutions qui vont ſuivre, *Warburton.*

LA REINE MARGUERITE.

Te répéter l'histoire de tes méchancetés ; c'est-là ce que je veux faire, avant de te laisser partir.

RICHARD.

N'as-tu pas été bannie, sous peine de mort?

LA REINE MARGUERITE.

Oui, je l'ai été: mais je trouve l'exil plus cruel ; que ne seroit la mort pour être restée en ces lieux. — Tu me dois un époux, & un fils! — (*à la Reine Elizabeth*) & toi, un Royaume; (*à l'assemblée*) & vous tous, l'obéissance: ma douleur & mes maux vous appartiennent de droit, & tous les biens que vous usurpez, sont à moi.

RICHARD.

C'est la malédiction de mon père qui s'accomplit. — Lorsque tu ceignis son front belliqueux d'une couronne de papier, & que par tes outrages tu fis couler de ses yeux des torrens de larmes, & qu'ensuite, pour les essuyer, tu lui présentas un voile trempé dans le sang innocent de son jeune Rutland! Les imprécations, que, dans l'amertume de son cœur, il invoqua contre toi, sont tombées sur ta tête: &

c'eſt Dieu, & non pas nous, qui a puni ton forfait ſanguinaire.

LA REINE ELIZABETH.

Dieu eſt juſte en vengeant l'innocent!

HASTINGS.

Oh! ce fut l'action la plus barbare, d'égorger cet enfant, le crime le plus irrémiſſible, dont on ait jamais entendu parler.

RIVERS.

Les tyrans mêmes pleurèrent, quand on leur en fit le récit.

DORSET.

Il n'eſt pas un homme, qui n'en ait prophétisé la vengeance.

BUCKINGHAM.

Northumberland lui-même, qui y étoit préſent; ne put retenir ſes pleurs.

LA REINE MARGUERITE.

Quoi! tous en querelle l'un contre l'autre, & prêts à vous égorger avant que j'arrivaſſe ici, & vous tournez en un moment toutes vos haines contre moi! Les malédictions d'York ont-elles donc ſi fort

intéressé & prévenu le Ciel, que la mort de Henri, la mort de mon cher Edouard, la perte de leur Couronne, & mon déplorable bannissement puissent à peine satisfaire pour la mort de ce petit enfant mutin? Les malédictions peuvent-elles pénétrer & s'ouvrir passage dans les Cieux? S'il est ainsi, ouvrez-vous, nuages, & laissez monter les miennes. — Qu'au défaut de la guerre, votre Roi périsse par la débauche, comme le nôtre a péri par le meurtre, pour le faire Roi! (*à la Reine*) Qu'Edouard ton fils, qui se nomme aujourd'hui Prince de Galles, en expiation de la mort d'Edouard mon fils, qui étoit avant lui Prince de Galles, périsse dans sa jeunesse, par une mort aussi violente! Et toi, qui es Reine aux dépens de moi, qui étois Reine, puisses-tu survivre à tes grandeurs, & devenir aussi malheureuse que je le suis! Puisses-tu vivre long-tems, pour pleurer long-tems la perte de tes enfans, & voir une autre femme, parée de tes dépouilles, comme je te vois aujourd'hui parée des miennes! Que ton bonheur expire long-tems avant ta mort, & après de longs jours de douleur, meurs dépouillée des titres d'épouse & de Reine d'Angleterre! Rivers, & toi, Dorset: vous étiez présens, & toi aussi, Lord Hastings, lorsque mon fils fut assassiné des coups

réunis de plusieurs poignards. Que Dieu, je l'en conjure, ne laisse aucun de vous vivre le tems ordinaire de la nature ; mais qu'un accident imprévu tranche vos jours!

RICHARD.

Hé bien, exécrable Mégère, es-tu au bout de ton infernale conjuration?

LA REINE MARGUERITE.

Et je t'oublierois, toi! Arrête, monstre: il faut que tu m'entendes. Si le Ciel tient en réserve des fléaux inconnus, plus affreux que ceux que je peux nommer & te souhaiter, oh! qu'il les retienne encore, jusqu'à ce que la mesure de tes forfaits soit comblée, & qu'alors il les verse tous à la fois sur ta tête; toi, affreux perturbateur du repos de ce triste Univers! Que le ver du remords s'attache à ton ame & la ronge sans relâche! Soupçonne des traîtres dans tes amis, tant que tu vivras, & prends pour tes plus chers amis des traîtres conjurés pour ta perte! Que jamais le sommeil ne ferme ton œil sanguinaire, si ce n'est pour qu'un songe vengeur offre à ton imagination épouvantée tous les spectres hideux de l'enfer! Difforme avorton, monstre (†) destruc-

(†) Mot à mot, *pourceau qui déracine*. Allusion de mépris

teur (†), marqué à ta naissance des stigmates d'esclave (§), rebuté de la nature, & le fils de l'enfer; toi, qui imprimas l'opprobre sur le sein de ta mere; écume impure du sang de ton pere; hideuses ruines de l'honneur de ta maison: détestable....

RICHARD *l'interrompant.*

Marguerite (†).

---

au sanglier qui figuroit dans les armoiries de la Maison d'York. *Johnson.*

On connoît ce distique satyrique de William Collingbourn Esquire:

> *The cat, the rat, and Lovel our dog*
> *Rule all England under a hog.*
> Le chat, le rat & Lovel notre dogue
> Gouvernent toute l'Angleterre sous un pourceau.

Pour ces deux vers il fut pendu, éventré, & ses entrailles & son cœur jettés au feu. *Annales de Stowe.*

(†) Le même peuple, en Ecosse, conserve toujours une aversion pour ceux qui sont affligés de quelque difformité naturelle; ils les croient marqués par la Nature pour le mal. *Steevens.*

(§) Allusion à la coutume où étoient les anciens, de marquer leurs méchans esclaves d'un fer chaud.

(†) Richard interrompt ici Marguerite, qui, à la fin de ses imprécations veut prononcer le nom de *Richard.* Richard y substitue celui de *Marguerite*, pour tourner toutes ses malédictions contre elle.

LA REINE MARGUERITE.

Richard.

RICHARD.

Quoi ?

LA REINE MARGUERITE.

Je ne t'appelle point.

RICHARD.

En ce cas, j'ai tort : j'avois cru que tous ces noms odieux s'adreſſoient à moi.

LA REINE MARGUERITE.

Oui, c'étoit à toi. Mais je n'attendois pas de réponſe. Oh ! laiſſe-moi finir mon imprécation.

RICHARD.

Je l'ai finie, moi ; en prononçant ce nom : *Marguerite.*

LA REINE.

Ainſi, Madame, toutes vos imprécations retombent ſur vous-même.

LA REINE MARGUERITE *à Elizabeth.*

Pauvre Reine en peinture ! Vain fantôme de mes grandeurs ! Pourquoi careſſes-tu cette hideuſe arai-

gnée (†), dont la toile envenimée t'enveloppe de toutes parts ? Insensée , insensée ! tu aiguises le couteau qui doit t'égorger ! Un jour viendra que tu voudras implorer mon secours , pour t'aider à maudire le serpent fatal que tu flattes aujourd'hui.

HASTINGS.

Prophéteſſe de mensonges & de malheurs, mets un terme à tes fureurs frénétiques : ou crains , à ta perte , de laſſer notre patience.

LA REINE MARGUERITE.

Opprobre sur vous tous : vous avez tous laſſé la mienne.

RIVERS.

Si l'on vous rendoit justice, on vous apprendroit votre devoir.

LA REINE MARGUERITE.

Pour me rendre justice, il faut me rendre vos hommages ; m'enseigner à être votre Reine, & apprendre vous, à être mes sujets : oh ! rendez-moi justice, & apprenez vous-mêmes à m'obéir.

(†) Alluſion à la conformation vicieuſe, & au venin de Richard. *Johnſon.*

DORSET.

Ne disputez point avec elle : c'est une lunatique.

LA REINE MARGUERITE.

Silence, maître Marquis nouveau (†) ; point tant d'insolence. Votre Noblesse, dont l'empreinte est toute fraîche, est une monnoie inconnue qui à peine commence à avoir cours. Oh ! si votre Noblesse encore au berceau pouvoit juger ce que c'est que de perdre son rang, & de se voir tombé dans la misère & l'obscurité ! Ceux qui sont sur la cime des grandeurs, ne sont renversés que par des secousses violentes & redoublées : mais, s'ils tombent, ils se brisent en pièces.

RICHARD.

Le conseil est bon, vraiment ! retenez-le, retenez-le, Marquis.

DORSET.

Il vous regarde, Milord, autant que moi.

(†) Shakespeare peut ici faire allusion à la création récente du Marquis de Dorset, plutôt qu'à l'institution de ce titre de dignité, qui remonte à Richard II. Robert Vere, Comte d'Oxford, fut le premier qui reçut ce titre nouveau, le premier Décembre de la neuvième année du règne de Richard II, en 1386. *Gray.*

RICHARD.

Sans doute, & beaucoup plus. Mais je suis né à une telle élévation, que notre nid bâti sur la cime du cèdre défie les vents & brave le soleil.

LA REINE MARGUERITE.

Et le plonge dans les ténèbres. — Hélas, hélas: témoin l'Astre qui brilloit pour moi, & qui maintenant est plongé dans la nuit du tombeau; c'est ta rage ténébreuse qui a éteint ses rayons dans la nuit éternelle. Votre Maison bâtit son nid dans le sein de la nôtre! — O Dieu, qui le vois, ne le souffre pas; ton élévation fut acquise par le sang; qu'elle se perde de même dans des flots de sang!

BUCKINGHAM.

Cessez, cessez, par égard pour votre honneur; si ce n'est par charité.

LA REINE MARGUERITE.

Ne me parlez ni de charité ni d'égards. Vous en avez agi avec moi sans charité, & vous avez sans égards moissonné cruellement toutes mes espérances. Ma charité, c'est l'outrage; la honte est ma vie; & puisse la rage de ma douleur vivre autant que mon ignominie!

BUCKINGHAM.

Finiſſez, Madame : de grace, finiſſez.

LA REINE MARGUERITE.

O noble Buckingham, je veux baiſer ta main en ſigne d'union & d'amitié avec toi. Que le bonheur te ſuive, toi & ton illuſtre Maiſon ! Tes vêtemens ne ſont pas teints de notre ſang, & tu n'es pas compris dans mes malédictions.

BUCKINGHAM.

Non, ni perſonne de ceux qui ſont ici : les malédictions expirent en ſortant de la bouche qui les exhale dans l'air.

LA REINE MARGUERITE.

Moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'elles s'élèvent juſqu'aux Cieux, & qu'elles y vont réveiller l'Eternel, & ſa vengeance. O Buckingham, défie-toi de ce dogue perfide (*montrant Richard*) : quand il careſſe, il mord, & le venin de ſa morſure eſt mortel. Naie rien à démêler avec lui ; garde-toi de lui ; le crime, la mort & l'enfer ont imprimé ſur lui les marques de réprobation, & tous leurs noirs Miniſtres marchent ſur ſes pas.

RICHARD.

Que dit-elle, Milord Buckingham?

BUCKINGHAM.

Rien qui arrête mon attention, mon digne Lord.

LA REINE MARGUERITE.

Quoi? tu me paies par le mépris du conſeil d'amitié que je te donne, & tu flattes le démon que je t'avertis d'éviter? Oh, tu t'en ſouviendras un jour, lorſqu'il briſera ton cœur d'amertume & de douleur, & tu diras: « l'infortunée Marguerite avoit prédit la vérité. Vivez, tous tant que vous êtes ici, les objets dévoués de ſa haine, & lui de la vôtre, & tous, les victimes de celle du Ciel (†)!

(*Elle ſort.*)

(†) Il paroît par la conduite de Shakeſpeare, que la Maiſon de Tudor conſervoit encore tous les préjugés des Lancaſtre, ſous le règne même d'Elizabeth. Il fait dériver ici tous les malheurs de la Maiſon d'York, des malédictions que la Reine Marguerite avoit lancées contre eux; & il ne pouvoit prêter cette importance à ſes imprécations, ſans lui ſuppoſer un droit de les proférer. *Walpole.*

SCÈNE

SCÈNE XIV.

Les mêmes.

BUCKINGHAM.

Mes cheveux se dressent d'horreur, en entendant ses imprécations.

RIVERS.

Et les miens aussi: je m'étonne de ce qu'on la laisse en liberté.

RICHARD.

Pour moi, je ne puis la blâmer. Par la sainte Mere de Dieu, elle a essuyé de trop cruels outrages; & je me repens, en mon particulier, du mal que je lui ai fait.

LA REINE.

Je ne me rappelle pas moi, lui avoir jamais fait aucun tort.

RICHARD.

Vous avez pourtant la première part dans ses malédictions. Moi, j'ai été trop ardent à servir les intérêts de quelqu'un, qui est trop froid pour s'en souvenir encore. Et Clarence: vraiment, il en est

bien récompensé! Le voilà enfermé dans une étable, où on l'engraisse pour salaire de ses peines. Dieu veuille pardonner à ceux qui sont la cause de cette injustice !

RIVERS.

C'est terminer sa plainte en Chrétien vertueux & charitable, que de prier pour ceux qui nous ont fait du mal.

RICHARD.

C'est toujours ma coutume, & je la crois sage: (*à part*) car si j'avois maudit en ce moment, je me serois maudit moi-même.

SCÈNE XV.

Les mêmes.

CATESBY.

MADAME, sa Majesté demande à vous voir (*à Richard*) — & vous; & vous aussi mes nobles Lords.

LA REINE.

Catesby, je vais m'y rendre. — Lords, voulez-vous m'accompagner ?

RIVERS.

Madame, nous ſuivons votre Majeſté. (*Ils ſortent tous, excepté Richard.*)

SCÈNE XVI.

RICHARD *ſeul.*

Je fais le mal, & je crie le premier. Toutes les méchancetés que j'ourdis en ſecret, j'en charge les autres. Clarence, que j'ai fait confiner dans l'ombre, je le pleure devant pluſieurs dupes, nommément Stanley, Haſtings, Buckingham; & je leur dis, que c'eſt la Reine & ſa famille qui aigriſſent le Roi contre le Duc mon frere: & ils ſont déja perſuadés; & m'excitent à me venger de Rivers, de Vaugham & de Gray; mais je leur réponds, en ſoupirant, par un paſſage de l'Ecriture, & leur dis que Dieu nous ordonne de rendre le bien pour le mal: c'eſt ainſi que je couvre ma ſcélérateſſe nue du manteau de cette vieille & bizarre morale, volée aux écrits ſacrés, & je parois un ſaint, lorſque j'agis le plus en démon! — Mais, ſilence; voilà mes miniſtres.

SCÈNE XVII.

RICHARD, DEUX ASSASSINS.

RICHARD.

Hé bien, mes braves, mes robuſtes & réſolus compagnons, êtes-vous prêts à finir cette affaire ?

PREMIER ASSASSIN.

Tout prêts, Milord ; & nous venons chercher un ordre, qui nous autoriſe à pénétrer juſqu'aux lieux où il eſt.

RICHARD.

J'y ai bien penſé : je l'ai ici ſur moi. Dès que vous aurez fini, réfugiez-vous à Crosby. Mais, mais, ſoyez rapides dans l'exécution, & point de pitié. Ne vous arrêtez point à l'entendre plaider : car Clarence eſt éloquent, & peut-être, pourroit-il exciter vos cœurs à la pitié, ſi vous écoutiez ſes diſcours.

SECOND ASSASSIN.

Non, non, Milord : nous ne nous amuſerons pas à babiller : les grands parleurs ne ſont pas bons pour

l'action. Soyez certain, que nous allons pour agir du bras & non pas de la langue.

RICHARD.

Oui, vos yeux pleurent des roches (†), quand les insensés versent des larmes. Vous me plaisez tout-à-fait, braves gens. — Allons; à votre ouvrage... partez, & terminez.

PREMIER ASSASSIN.

Nous y allons, mon noble Lord.

SCÈNE XVIII.

Le Théâtre représente la Tour de Londres.

Le Duc de CLARENCE, BRAKENBURY.

BRAKENBURY.

D'où vous vient, Milord, cet air si abattu aujourd'hui?

CLARENCE.

Hélas, j'ai passé une nuit déplorable, une nuit

(†) C'est sans doute un proverbe. *Steevens.*

ſi pleine de ſonges effrayans, & de fantômes hideux, qu'en vérité, comme je ſuis Chrétien, je ne voudrois pas en paſſer une autre ſemblable, duſſai-je acheter à ce prix une éternité d'heureux jours! tant mon ame a été aſſiégée ſans relâche de terreurs & de ſpectres!

BRAKENBURY.

Quel étoit votre ſonge, Milord? Je vous prie, racontez-le moi.

CLARENCE.

Je me croyois échappé de la Tour & embarqué pour chercher un aſyle en Bourgogne; ayant mon frere de Gloceſtre avec moi. Il eſt venu me chercher dans mon cabinet, pour nous promener ſur le tillac du vaiſſeau, d'où nous jettions nos regards ſur l'Angleterre, en nous rappellant les révolutions cruelles que nous avons éprouvées pendant les guerres d'York & de Lancaſtre. J'ai cru voir Gloceſtre broncher, & tombant; moi, je veux le retenir: il me porte un coup qui me jette par-deſſus les bords, dans les vagues amoncelées de l'océan. O Dieu, d'après ce que je ſentis, qu'il eſt affreux de ſe noyer! Quel vacarme effrayant des eaux grondant dans mes oreilles! Sous combien de formes hideuſes

la mort s'offrit à mes yeux ! Je m'imaginai voir les horreurs de mille naufrages; des milliers d'hommes que rongeoient les poiſſons; des lingots d'or, des ancres énormes, des monceaux de perles, des pierres ineſtimables, d'inappréciables joyaux, ſemés çà & là ſur le fond des mers. D'autres rempliſſant les crânes des malheureux noyés : là de gros diamants enchâſſés à la place que les yeux occupoient, & qui éclairant de leurs feux les profondeurs fangeuſes de l'abîme, ſembloient les fixer, & inſulter aux amas d'oſſemens décharnés épars ſur le ſable.

BRAKENBURY.

Mais pouviez-vous dans les horreurs de la mort, avoir le loiſir de contempler ces tréſors ſecrets de l'abîme ?

CLARENCE.

Je l'avois, dans mon ſonge. Et pluſieurs fois je m'efforçai de rendre l'ame : mais toujours les flots jaloux me conſervoient mon ame malgré moi, & lui fermoient toutes les iſſues par où elle pouvoit ſortir & chercher l'immenſe & vuide eſpace de l'air : les flots la repouſſoient dans le centre de mon corps haletant qui ſe briſoit preſque dans ſes efforts pour l'exhaler dans les ondes.

BRAKENBURY.

Et vous ne vous êtes pas éveillé dans cette cruelle agonie ?

CLARENCE.

Oh ! non : mon ſonge s'eſt prolongé au-delà de ma vie : & c'eſt alors que commencèrent les plus grands tourmens de mon ame. Je me vis paſſer le fleuve mélancolique, avec l'odieux nocher dont les Poëtes ont tant parlé, & entrer dans le Royaume de l'éternelle nuit. La première Ombre que rencontra mon ame étrangère en ces lieux, fut celle de mon beau-pere le grand Warwick, qui, à ma vue, s'écria : « Ah quel ſupplice aſſez grand les enfers pourront-ils » trouver pour punir le parjure Clarence ? Et elle » s'évanouit. Enſuite je vis errer une Ombre qui me » parut un Ange, la chevelure brillante, mais teinte » de ſang ; & je l'entendis crier : Clarence eſt ar- » rivé — Le traître, l'inconſtant, le parjure Clarence » qui m'a poignardé dans les champs de Tewks- » bury ! Saiſiſſez-vous de lui, Furies, & l'entraî- » nez à vos ſupplices. — A ces mots, je me ſuis » vu environné d'une légion de ſpectres horribles, » qui pouſſoient à mes oreilles des cris ſi affreux, » qu'au bruit, je me ſuis éveillé tout tremblant ;

» & long-tems encore après, je ne pouvois me » persuader que je ne fusse pas au milieu des » enfers ; tant ce songe funeste avoit laissé une » impression terrible sur mon ame » !

BRAKENBURY.

Je ne m'étonne plus, Milord, que ce songe vous ait épouvanté : je le suis moi-même, au seul récit que je viens d'en entendre.

CLARENCE.

O Brakenbury, j'ai fait ces actions... qui maintenant déposent contre mon ame... pour l'amour d'Edouard ; & tu vois, comme il m'en récompense ! O Dieu, si mes ardentes prières ne peuvent t'appaiser, & que tu sois résolu de tirer vengeance de mes crimes, ne fais tomber ta fureur que sur moi seul : ah, épargne mon épouse innocente, & mes pauvres enfans ! — Je te prie, cher Gardien, demeure auprès de moi. Mon ame est accablée, & je voudrois m'assoupir.

BRAKENBURY.

Je resterai, Milord : que Dieu accorde à votre Grace un sommeil paisible ! (*Clarence s'endort*). Le chagrin intervertit les saisons & les heures

du repos. Il fait de la nuit le matin, & du midi du jour la nuit. La gloire des Princes se réduit à de vains titres : des honneurs extérieurs, pour des peines intérieures ; & souvent pour des idées imaginaires qu'ils ne sentirent jamais, ils éprouvent une multitude de soucis réels & des peines cuisantes ; ensorte qu'entre leurs titres pompeux, & un nom obscur, il n'y a d'autre différence, que le vain bruit de la renommée.

SCÈNE XIX.

CLARENCE *endormi.* BRAKENBURY, *les* DEUX ASSASSINS *qui entrent.*

PREMIER ASSASSIN.

HOLA ! Qui commande ici ?

BRAKENBURY.

Que veux-tu, inconnu ? Et comment es-tu venu en ce lieu ?

SECOND ASSASSIN.

Je veux parler à Clarence.... & je suis venu sur mes jambes.

BRAKENBURY.

Quoi, ſi laconique!

PREMIER ASSASSIN.

Oh, Sir; il vaut mieux être court, que d'être ennuyeux. (*à ſon camarade*) Montre lui notre commiſſion, & trêve de diſcours.

BRAKENBURY *après avoir lu la commiſſion.*

Cet ordre m'enjoint de remettre le noble Duc de Clarence entre vos mains. — Je ne ferai point de raiſonnemens ſur le but de cet ordre, je veux l'ignorer pour en être innocent. Voilà les clés — & là eſt le Duc; c'eſt lui que vous voyez endormi. Je vais aller trouver le Roi, & lui rendre compte de la manière dont je vous ai cédé ma place auprès du priſonnier.

PREMIER ASSASSIN.

Vous le pouvez, Sir: & c'eſt un acte de prudence: adieu. (*Brakenbury ſort.*)



SCÈNE XX.

Les DEUX ASSASSINS *seuls, dans la chambre de* CLARENCE *endormi.*

SECOND ASSASSIN.

Hé bien, le tuerons-nous endormi ?

PREMIER ASSASSIN.

Non : il diroit à ſon réveil, que nous l'avons tué en lâches.

SECOND ASSASSIN.

A ſon réveil ! Es-tu fou ? Il ne ſe réveillera jamais, qu'au grand jour du Jugement.

PREMIER ASSASSIN.

Hé bien, il dira alors, que nous l'avons tué, lorſqu'il dormoit.

SECOND ASSASSIN.

L'impreſſion de ce mot, *Jugement*, a fait naître en moi une eſpèce de remords.

PREMIER ASSASSIN.

Quoi ! Aurois-tu peur ?

SECOND ASSASSIN.

Non pas de le tuer, puiſque nous avons un garant de l'action : mais d'être damné pour l'avoir tué ; ce dont nul garant ne peut me ſauver.

PREMIER ASSASSIN.

Je t'aurois cru plus réſolu.

SECOND ASSASSIN.

Je le ſuis auſſi .... de le laiſſer vivre.

PREMIER ASSASSIN.

Je vais retourner trouver le Duc de Gloceſtre, & lui faire part de ton idée.

SECOND ASSASSIN.

Non, je te prie : arrête un moment. J'eſpère que ce bizarre accès de pitié ſe diſſipera bientôt : il n'a coutume de me durer que le tems qu'un homme mettroit à compter vingt.

PREMIER ASSASSIN *après un ſilence.*

Hé bien, comment te ſens-tu maintenant ?

SECOND ASSASSIN.

Je l'avoue, je ſens encore en moi quelque lie de conſcience émue.

PREMIER ASSASSIN.

Songe à notre récompenſe, quand l'action ſera faite.

SECOND ASSASSIN.

Allons, il meurt. J'avois oublié la récompenſe.

PREMIER ASSASSIN.

Où eſt ta conſcience à préſent ?

SECOND ASSASSIN.

Dans la bourſe du Duc de Gloceſtre.

PREMIER ASSASSIN.

Ainſi dès que ſa bourſe s'ouvre pour nous donner notre ſalaire, adieu ta conſcience.

SECOND ASSASSIN.

Peu importe. — Qu'elle aille où elle voudra : il y a bien peu d'hommes, ou plutôt, pas un, qui ſe ſoucie de garder un pareil hôte.

PREMIER ASSASSIN.

Mais, ſi elle s'aviſoit de revenir t'inquiéter.

SECOND ASSASSIN.

Je ne m'arrêterai point à diſputer avec elle : c'eſt

une dangereuse chose, que cette conscience! Elle vous rend un homme poltron: un homme ne peut pas voler, qu'elle ne l'accuse; un homme ne peut jurer dans un besoin, qu'elle ne le gourmande; un homme ne peut coucher avec la femme de son voisin, qu'elle ne le trahisse: c'est une espèce de lutin au front timide & toujours prêt à rougir, qui se révolte dans le sein de l'homme: elle vous suscite mille obstacles à vos projets: elle m'a fait restituer une fois une bourse d'or, que j'avois trouvée par hazard: elle réduit à la mendicité l'homme qui l'écoute; aussi est-elle bannie de toutes les Villes & Cités, comme un ennemi pernicieux; & tout homme, qui veut vivre à son aise, fait ses efforts pour ne s'en rapporter qu'à soi, & se passer d'elle.

PREMIER ASSASSIN.

Par l'enfer! la voilà dans l'instant même qui rôde à mon oreille, & veut me persuader de ne pas tuer le Duc.

SECOND ASSASSIN.

Renferme la furie dans ton cœur, & ne l'écoute pas: elle ne cherche qu'à s'insinuer auprès de toi, mais pour te faire soupirer en lâche.

PREMIER ASSASSIN.

Oh! je ſuis d'une nature forte & robuſte: elle n'aura pas le deſſus.

SECOND ASSASSIN.

C'eſt parler en homme intrépide, qui eſt jaloux de ſa réputation..... Allons; nous mettrons-nous à l'ouvrage?

PREMIER ASSASSIN.

Attaque-le moi par le haut de ſa tête ronde (†) avec la poignée de ton épée, & enſuite jette-le dans cette tonne de malvoiſie, qui eſt dans la chambre voiſine.

SECOND ASSASSIN.

O l'excellente idée (§)!

PREMIER ASSASSIN.

Doucement. Il s'éveille....

SECOND ASSASSIN.

Frappe.

(†) Le mot eſt *Coſtard*, nom[illegible]ité d'une pomme, qui a la forme de la tête humaine. *Steevens.*

(§) De faire de lui de la boiſſon.

PREMIER

PREMIER ASSASSIN.

Non : raisonnons un peu avec lui.

CLARENCE *s'éveillant.*

Où es-tu, cher Gardien? Fais-moi apporter une coupe de vin.

PREMIER ASSASSIN.

Vous en aurez bientôt, Milord, en abondance.

CLARENCE *surpris.*

Au nom de Dieu, qui es-tu?

PREMIER ASSASSIN.

Un homme, comme vous en êtes un.

CLARENCE.

Mais non pas, comme moi, du sang royal.

PREMIER ASSASSIN.

Et vous n'êtes pas, comme nous, un homme loyal.

CLARENCE.

Ta voix est un tonnerre : mais ton regard est humble!

PREMIER ASSASSIN.

Ma voix est celle du Roi: mes regards sont de moi.

CLARENCE.

Que tes réponſes ſont obſcures; mais qu'elles ſont ſiniſtres ! (*à tous deux*) Vos yeux me menacent : Pourquoi vous vois-je pâlir ? Qui vous a envoyés ici ! Pourquoi venez-vous ?

SECOND ASSASSIN.

Pour ... pour.....

CLARENCE.

Pour m'aſſaſſiner ?

TOUS DEUX *enſemble.*

Oui. Oui.

CLARENCE.

A peine avez-vous le cœur de me le dire; vous n'aurez donc pas le cœur de le faire. En quoi, mes amis, vous ai-je offenſés ?

PREMIER ASSASSIN.

Nous ? Vous ne nous avez pas offenſés : mais c'eſt le Roi.

CLARENCE.

Je ſuis ſûr d'être bientôt réconcilié avec lui.

SECOND ASSASSIN.

Jamais, Milord. Ainſi, préparez-vous à mourir.

CLARENCE.

Etes-vous donc choiſis parmi la foule des hommes, pour égorger l'innocent ? Quel eſt mon crime ? Où ſont les preuves qui m'accuſent ? Quelle enquête légale a formé la conviction du Juge ſevère ? Quelle bouche a prononcé la ſentence de l'infortuné Clarence? Avant que je ſois convaincu dans la forme des Loix, me menacer de la mort, eſt un acte inique & odieux. Je vous enjoins, au nom de l'eſpoir que vous avez dans la Rédemption, de me laiſſer, & de ne pas attenter à ma perſonne. L'action que vous vous chargez d'exécuter, vous dévoue à la damnation.

PREMIER ASSASSIN.

Ce que nous voulons faire, nous le faiſons par ordre.

SECOND ASSASSIN.

Et celui, qui l'a donné, eſt notre Roi.

CLARENCE.

Aveugles ſujets! Le ſuprême Roi des Rois vous a dit dans les tables de ſa Loi, *tu ne commettras aucun meurtre.* — Veux-tu donc mépriſer ſon ordre pour obéir à celui d'un homme? Prends garde:

il tient la vengeance dans sa main, pour la lancer sur la tête de ceux qui violent sa Loi.

SECOND ASSASSIN.

Et c'est lui qui lance sa vengeance sur ta tête, pour te punir de t'être rendu coupable d'un parjure, & d'un meurtre aussi: tu avois engagé ta foi par serment de combattre pour la cause de la Maison de Lancastre.

PREMIER ASSASSIN.

Et traître au nom de Dieu que tu avois juré, tu as violé ton serment; & avec ton épée perfide, tu as déchiré les entrailles du fils de ton Souverain.

SECOND ASSASSIN.

Que tu avois juré d'aimer & de défendre.

PREMIER ASSASSIN.

Comment peux-tu nous menacer de la Loi terrible de Dieu, après que tu l'as violée, à un si haut degré de trahison?

CLARENCE.

Hélas! Pour qui ai-je commis cette action criminelle? Pour Edouard, pour mon frere, pour lui seul:

ce n'eſt pas pour cette action qu'il vous envoie m'aſſaſſiner : car il eſt auſſi coupable de ce crime, que moi. Si Dieu veut en tirer vengeance, ſachez qu'il exerce ſa vengeance à la face de l'Univers : n'enlevez pas ce droit à ſon bras tout-puiſſant : il n'a pas beſoin de moyens obſcurs & de procédés obliques pour retrancher du monde ceux qui l'ont offenſé.

PREMIER ASSASSIN.

Qui donc t'a chargé de te faire ſon miniſtre ſanglant, lorſque ce jeune & brillant rejetton, le brave Plantagenet, ce Prince dans ſa tendre fleur, a été immolé par toi ?

CLARENCE.

Mon amour pour mon frere, l'enfer & ma rage.

PREMIER ASSASSIN.

C'eſt notre amour pour ton frere, notre obéiſſance & ton crime, qui nous amenent ici, pour t'égorger.

CLARENCE.

Si vous aimez mon frere, ne me haïſſez pas. Je ſuis ſon frere, & je l'aime tendrement. Si vous êtes tentés par la promeſſe d'un ſalaire, ſortez, & je vous enverrai de ma part à mon frere Gloceſtre,

qui vous récompenſera bien plus richement pour m'avoir laiſſé vivre, qu'Edouard ne vous payera la nouvelle de ma mort.

SECOND ASSASSIN.

Vous êtes dans l'erreur. Votre frere Gloceſtre vous hait.

CLARENCE.

Oh! cela n'eſt pas. Il m'aime, & ma vie lui eſt chère : allez le trouver de ma part.

TOUS DEUX.

Oui, nous irons.

CLARENCE.

Dites-lui, que lorſque notre illuſtre pere York bénit ſes trois fils de ſa main victorieuſe, & nous recommanda du fond de ſon cœur de nous aimer mutuellement, il ne prévoyoit guères cette diſcorde dans notre amitié : dites à Gloceſtre de ſe rappeller un moment cet inſtant, & vous le verrez pleurer.

PREMIER ASSASSIN.

Oui, des roches : voilà les pleurs qu'il nous a enſeignés à verſer.

CLARENCE.

Oh, ne le calomniez pas : il eſt ſenſible & bienfaiſant.

PREMIER ASSASSIN.

Oui, comme la grêle ſur la récolte. — Allons, vous dis-je, vous vous trompez groſſièrement : c'eſt lui qui nous envoye vous égorger ici.

CLARENCE.

Cela ne peut pas être : car il a gémi de ma diſgrace, & me ſerrant dans ſes bras, il m'a juré, au milieu de ſes ſanglots, qu'il travailleroit à ma délivrance.

PREMIER ASSASSIN.

C'eſt ce qu'il fait auſſi, lorſqu'il veut vous délivrer de l'eſclavage de ce monde, pour vous envoyer jouir du bonheur des Cieux.

SECOND ASSASSIN.

Faites votre paix avec Dieu : car il faut mourir, Milord.

CLARENCE.

Quoi ! Comment, avec ce ſentiment de pitié dans le cœur, qui te fait me conſeiller de me réconcilier

avec Dieu, peux-tu être toi-même affez aveugle fur les intérêts de ton ame pour déclarer la guerre à Dieu en affaffinant un Prince ? O mes amis, réfléchiffez, & fongez bien que celui qui vous a envoyés pour commettre ce forfait, vous haïra pour l'avoir commis.

SECOND ASSASSIN.

Que devons-nous faire ?

CLARENCE.

Vous repentir & fauver vos ames.

PREMIER ASSASSIN.

Nous repentir ! ce feroit une lâcheté ; une foibleffe digne d'une femme.

CLARENCE.

Ne point s'attendrir, ce feroit être d'une nature de bête féroce, fauvage & infernale ! — Qui de vous deux, fi vous étiez le fils d'un Roi, privé de fa liberté, comme je le fuis à préfent... s'il voyoit deux affaffins tels que vous, venir pour le maffacrer, ne plaideroit pas pour fa vie ? (*au fecond affaffin*) Mon ami, j'entrevois quelque impreffion de pitié dans tes regards: oh ! fi ton œil n'eft pas hypocrite,

range-roi de mon côté, & demande grace pour moi: comme tu la demanderois, si tu étois dans ma malheureuse situation. Quel homme, au dernier rang des humains, peut voir sans s'attendrir un Prince le supplier (†)?

SECOND ASSASSIN.

Détournez la tête, Milord.

PREMIER ASSASSIN.

Reçois ce coup... & cet autre encore; (*il le poignarde*) & si cela ne suffit pas, je vais te noyer dans ce tonneau de malvoisie, qui est ici à côté. (*Il sort, entraînant le Prince sanglant.*)

SECOND ASSASSIN.

O forfait sanguinaire! & exécuté avec fureur! Que je voudrois, comme Pilate, pouvoir me laver les mains de cet atroce & coupable meurtre!

(†) J'ai suivi ici l'ordre rétabli dans le texte par M. Tyrwhitt.



SCÈNE XXI.

LE PREMIER ASSASSIN *rentrant.*

HÉ bien ? Que prétends-tu donc, que tu ne m'aides pas ? Par le Ciel, le Duc ſaura combien tu t'es comporté lâchement.

SECOND ASSASSIN.

Je voudrois qu'il pût ſavoir que j'ai ſauvé ſon frere. — Va recevoir ſeul la récompenſe, & rends lui ce que je dis là. Je gémis, que le Duc ſoit tué. (*Il ſort.*)

SCÈNE XXII.

LE PREMIER ASSASSIN *ſeul.*

ET moi, non. — Va, poltron : car tu l'es. — Allons, je vais cacher ce cadavre dans quelque trou, juſqu'à ce que le Duc donne des ordres pour ſa ſépulture. Et lorſque j'aurai reçu mon ſalaire, je diſparoîtrai : car ceci va éclater, & il n'eſt pas prudent pour moi de reſter en ces lieux. (*Il ſort emportant le corps.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Cour d'Angleterre.

LE ROI EDOUARD *malade.* LA REINE, DORSET, RIVERS, HASTINGS, BUCKINGHAM, GRAY, CATESBY, WOODVILLE *&* *autres Lords.*

LE ROI.

Allons. Je fuis fatisfait: j'ai fait un bon emploi de ma journée. — Vous, nobles Pairs, entretenez cette union que je viens de former. A préfent, j'attends de jour en jour un meffage de mon Rédempteur, pour m'élargir de ce monde: mon ame le quittera en paix pour les Cieux, puifque j'ai rétabli la paix entre mes amis fur la terre. Rivers, & vous Haftings, prenez tous deux la main l'un de l'autre. Ne gardez plus de haine diffimulée: jurez-vous une amitié mutuelle.

RIVERS.

Le Ciel m'eſt témoin, que tout ſentiment de haine & d'envie eſt banni de mon ame ; & ma main va ſceller l'amitié de mon cœur ſincère.

HASTINGS.

Je jure les mêmes ſentimens, & que mon bonheur dépende de la foi de mon ſerment !

LE ROI.

Prenez garde de vous jouer de votre Roi : craignez que celui, qui eſt le ſuprême Roi des Rois, ne confonde votre fauſſeté cachée, & ne vous condamne à périr l'un par l'autre.

HASTINGS.

Puiſſai-je ne proſpérer, qu'autant que ma réconciliation eſt parfaite !

RIVERS.

Et moi de même, comme il eſt vrai que j'aime Haſtings du fond de mon cœur !

LE ROI *à la Reine.*

Madame, vous n'êtes pas non plus étrangère à cette réconciliation .... ni votre fils Dorſet — .. ni vous, Buckingham. Vous avez cabalé l'un contre

l'autre. Ma femme, aimez le Lord Haſtings; donnez-lui votre main à baiſer; & dans votre réunion, point de feinte ni de diſſimulation.

LA REINE.

Voilà ma main, Haſtings. — Jamais je ne me ſouviendrai de nos anciennes haines: J'en jure par mon bonheur & par celui des miens.

LE ROI.

Dorſet, embraſſez-le. — Haſtings, ſoyez l'ami du Marquis Dorſet.

DORSET.

Je proteſte ici, que, de ma part, ce traité d'amitié ſera inviolable.

HASTINGS.

Et je fais le même ſerment.

LE ROI.

Maintenant, c'eſt à vous, illuſtre Buckingham, à mettre le ſceau à cette union. Embraſſez les parens de mon épouſe, & rendez-moi heureux par le plaiſir de vous voir amis.

BUCKINGHAM *s'adreſſant à la Reine.*

Si jamais Buckingham tourne ſon reſſentiment

contre votre Majesté, s'il ne vous rend pas à vous & aux vôtres tous les devoirs du plus tendre attachement, que Dieu m'en punisse en me faisant rencontrer la haine dans les cœurs où je m'attends le plus à trouver l'amitié. Que dans l'instant où j'aurai le plus besoin d'employer un ami, où je compterai le plus sur son zèle, je le trouve faux, dissimulé, fourbe & traître pour moi! Voilà le vœu que je prie le Ciel d'accomplir, dès que mon zèle pour vous & les vôtres se refroidira. (*Il embrasse Rivers, &c.*)

LE ROI.

Noble Buckingham, ce vœu que tu viens de faire, est un baume restaurant qui ranime mon cœur malade. Il ne manque plus ici que notre frere Glocestre, pour achever de couronner l'ouvrage de cette heureuse paix.

BUCKINGHAM *voyant entrer Richard.*

Et le voici: il arrive bien à propos.



SCÈNE II.

Les mêmes.

RICHARD.

Je ſalue mon Souverain, mon Roi — & la Reine, & vous, illuſtres Pairs ; que cette heure du jour ſoit heureuſe pour vous !

LE ROI.

Elle l'eſt, heureuſe, par l'emploi que nous avons fait de ce jour. Mon frere, nous avons fait des actes de vertu. Nous avons fait ſuccéder la paix aux inimitiés, l'amitié ſincère à la haine, & réconcilié tous ces Pairs en diſcorde, & animés les uns contre les autres.

RICHARD.

C'eſt-là une belle œuvre, mon ſouverain Seigneur. Si dans cette nombreuſe aſſemblée de Princes & de Lords, il en eſt quelqu'un, qui trompé par de faux rapports ou par d'injuſtes ſoupçons, m'ait regardé comme ſon ennemi ; ſi j'ai fait à mon inſçu quelque action, qui ait offenſé aucun de ceux qui ſont ici

préfens, je défire fincèrement me réconcilier avec lui, & regagner fa paifible amitié. C'eft une mort pour moi, que de haïr : je haïs la haine, & je défire l'amitié de tous les gens de bien. — Je commence par vous, Madame, & je vous demande une paix fincère, que j'aurai foin d'entretenir par un refpectueux dévouement. — Je vous la demande auffi à vous, mon noble Coufin Buckingham, fi jamais il s'eft caché dans nos cœurs quelque étincelle de reffentiment. — A vous, Lord Rivers, & Lord Gray, qui m'avez toujours, fans que je l'aye mérité, regardé d'un œil mécontent — à vous, Lord Woodville, à vous, Lord Scales, en un mot à vous tous, Ducs, Comtes, Lords, Gentilshommes, qui êtes ici raffemblés, fans exception. Je ne connois pas un feul Anglais vivant, contre qui mon cœur nourriffe le moindre levain de fiel ; non, pas plus que l'enfant qui nâquit cette nuit ; & je remercie Dieu de m'avoir donné ces fentimens (†) de modération & d'humilité.

LA REINE.

Ce jour fera confacré pour être déformais un jour de

(†) Le tyran parle ici comme un Saint. C'étoit un homme d'une diffimulation profonde.

de fête. Plût à Dieu, que toutes nos querelles fussent bien pacifiées pour jamais! — Mon Souverain Seigneur, je conjure votre Majesté, de recevoir en grace notre frere Clarence.

RICHARD.

Quoi, Madame? Viendrai-je donc offrir la paix & l'amitié à vous tous, pour me voir ainsi bafoué en présence du Roi? Qui ne sait pas que cet aimable Duc est mort? (*Tous tressaillent d'étonnement.*) Vous lui faites outrage, & vous insultez à son cercueil.

LE ROI.

Qui ne sait pas qu'il est mort? Eh! qui sait qu'il l'est?

LA REINE.

O Ciel, qui vois tout, quel monde est celui-ci!

BUCKINGHAM.

Lord Dorset, suis-je aussi pâle, que tous ces visages?

DORSET.

Oui, Milord: & il n'est personne dans cette assemblée, dont les joues n'ayent perdu leur couleur.

LE ROI.

Eſt-il vrai que Clarence ſoit mort? — L'ordre avoit été révoqué.

RICHARD.

Mais c'eſt le premier qui a été exécuté, & l'infortuné a péri : c'eſt ſur des aîles qu'a volé le premier : & un meſſager perclus a porté lentement le contre-ordre, qui eſt arrivé trop tard ... ou, pour le voir enſevelir. — Dieu veuille que quelqu'un, qui marche tête levée & exemt de ſoupçon, bien moins noble & moins fidèle que Clarence, moins proche du Roi par le ſang, mais d'un cœur plus ſanguinaire, ne mérite pas une mort plus funeſte, que celle qu'a ſubie le malheureux Clarence!



SCÈNE III.

Les mêmes.

Le Lord STANLEY.

STANLEY, *se jettant aux pieds du Roi.*

UNE grace, mon Souverain, pour tous mes services!

LE ROI.

Ah! laissez-moi, je vous en conjure. Mon ame est abîmée dans la douleur.

STANLEY.

Je ne me relève point, que votre Majesté n'ait daigné m'entendre.

LE ROI.

Expliquez-vous donc en un mot. Que demandez-vous?

STANLEY.

La grace, mon Souverain, d'un de mes Vassaux, qui a tué aujourd'hui un Gentilhomme débauché, & perdu de mœurs, depuis peu attaché au Duc de Norfolk.

LE ROI.

Ma langue aura prononcé l'arrêt de mort de mon frère, & l'on veut que cette même langue prononce le pardon d'un valet? Mon frère n'avoit tué personne: son crime ne fut qu'une pensée: & cependant il a subi, sur un soupçon, une mort funeste. Qui de vous m'a sollicité pour lui? Qui, dans ma fureur, s'est jetté à mes pieds, & m'a conjuré de calmer ma colère? Qui m'a représenté les liens fraternels, la tendresse qui nous unissoient? Qui m'a rappellé, comment l'infortuné avoit abandonné le puissant Warwick, & avoit combattu pour moi? Qui m'a rappellé, que dans la plaine de Tewksbury, lorsqu'Oxford m'avoit terrassé, il me sauva la vie, en me disant: *cher frère, vivez, & soyez Roi?* Qui m'a fait souvenir du moment, où, couchés tous les deux sur le champ de bataille, & presque morts de froid, il m'enveloppa de ses vêtemens, exposant son corps nud & délicat au froid pénétrant de la nuit? Hélas! Ma brutale & coupable colère avoit effacé tant de bienfaits de ma mémoire, & pas un de vous n'a eu la charité de me les retracer..... Mais, lorsque vos Vassaux, le dernier de vos valets ont commis un meurtre dans leur débauche, & détruit la précieuse image de notre bien aimé Rédempteur, on

vous voit auſſi-tôt à mes genoux criant *grace*, *grace* (†); & moi, par une injuſtice égale à la vôtre, il faut que je vous l'accorde, cette grace! — Mais pour mon pauvre frère, pas un n'élève la voix: & moi auſſi, ingrat! mon cœur ne me dit rien en faveur de mon frère: du malheureux Clarence! — Le plus ſuperbe de vous tous éprouva ſes bienfaits pendant ſa vie, & pas un de vous n'a dit un mot pour la défendre. — O Dieu; je crains bien que ta juſtice ne venge ce crime ſur moi, ſur vous, ſur les miens & les vôtres! — Venez, Haſtings; aidez-moi à regagner mon cabinet. — Oh, pauvre Clarence ! . . . (*Le Roi ſort conduit par Haſtings, & accompagné de la Reine, de Rivers, de Dorſet, & de Gray.*)

(†) Cette plainte de Richard eſt très-pathétique. Le Roi ſe rappelle naturellement les vertus de ſon frère mort, & cherche auſſi naturellement à charger les autres du crime qu'il a commis en donnant l'ordre de le faire périr. *Johnſon.*



SCÈNE IV.

RICHARD & BUCKINGHAM, *& les autres Lords.*

RICHARD.

VOILA les fruits d'une aveugle colère! — N'avez-vous pas remarqué, comme la Reine & ses parens ont pâli, à la nouvelle de la mort de Clarence? Oh! Ce sont eux qui n'ont cessé d'irriter contre lui le cœur du Roi. Dieu en tirera vengeance. — Allons, mes Lords: voulez-vous m'accompagner, & venir consoler Edouard?

BUCKINGHAM.

Nous suivons votre Grace. (*Ils sortent.*)



SCÈNE V.

*La Ducheſſe d'*YORK *avec les deux enfans du Duc de* CLARENCE.

LE FILS.

MA bonne grand'mère, dites-nous ſi notre père eſt mort?

LA DUCHESSE.

Non, mon fils.

LA FILLE.

Pourquoi donc pleurez-vous ſi ſouvent? Et vous frappez-vous le ſein, en criant. *O Clarence! O mon malheureux fils!*

LE FILS.

Pourquoi attachez-vous vos regards ſur nous, & ſecouez-vous la tête. ; & nous appellez-vous, *orphelins, infortunés dans l'abandon*, ſi notre illuſtre père eſt vivant?

LA DUCHESSE.

Mes chers enfans, vous vous méprenez tous deux: je pleure la maladie du Roi, que je crains de perdre,

& non la mort de votre père : ce seroient des larmes perdues, que de pleurer un homme mort.

LE FILS.

Ah, je le vois bien, vous finissez par convenir qu'il est mort. — Le Roi mon oncle est bien condamnable pour cette action : Dieu la vengera, & je l'importunerai de mes prières continuelles, pour qu'il la venge.

LA FILLE.

Et j'y joindrai les miennes.

LA DUCHESSE.

Paix ! mes enfans, paix ! Le Roi vous aime bien tous deux. Pauvres petits innocens, sans expérience, vous n'êtes pas en état de deviner l'auteur de la mort de votre père.

LE FILS.

Oh pardonnez-moi : car mon bon oncle Glocestre m'a dit, que le Roi, animé par la Reine, avoit inventé des prétextes pour l'emprisonner ; & quand mon oncle me dît cela, il pleuroit & me plaignoit, & il me baisoit tendrement ; & il me dît de le regarder comme mon père, & qu'il me protégeroit & m'aimeroit comme son fils.

LA DUCHESSE.

Ah! eſt-il poſſible que la perfidie emprunte des formes ſi aimables, & cache la profondeur de ſes vices ſous le maſque de la vertu? Votre oncle eſt mon fils.... & ma honte; mais ce n'eſt pas dans mon ſein qu'il puiſa cet art de feindre.

LE FILS.

Croyez-vous que mon oncle ne fût pas ſincère?

LA DUCHESSE.

Oui; mon fils, je le crois.

LE FILS.

Moi, je ne le puis croire. — Ecoutez.... Quel eſt ce bruit?



SCÈNE VI.

Les mêmes.

LA REINE ELIZABETH *entre toute échevelée, & dans le désespoir.* RIVERS & DORSET *la suivent.*

LA REINE.

Ah! qui pourra m'empêcher de gémir & de pleurer? de m'irriter contre mon sort, & de me désespérer? Oui, je veux m'unir au noir désespoir & conspirer avec lui contre mes jours.

LA DUCHESSE.

A quoi tendent ces violens transports?

LA REINE.

A quelque acte de violence tragique.... Édouard, mon époux, votre fils, notre Roi, est mort. — Pourquoi les rameaux croissent-ils encore, quand le rronc est abattu? Pourquoi les feuilles ne périssent-elles pas, quand la sève est tarie? Si vous voulez vivre, vivez pour pleurer: si vous voulez mourir, hâtez-vous; & que nos ames s'envolent rapidement ensemble & re-

joignent celle du Roi. Suivons-le, en ſujets fidèles, au nouveau Royaume, où l'on trouve un repos éternel.

LA DUCHESSE.

Ah! j'ai autant de parts dans votre douleur, que j'avois de titres qui m'attachoient à votre illuſtre époux. J'ai pleuré la mort d'un époux vertueux, & je ne conſervois la vie qu'en contemplant encore ſon image dans ſes deux enfans : mais maintenant, la mort barbare a briſé en pièces les deux images qui me retraçoient ſes traits auguſtes; & il ne me reſte pour toute conſolation qu'une glace infidèle & fauſſe, qui afflige ma vue, & ne me réfléchit que mon opprobre & ma honte! Vous êtes veuve: mais vous êtes mère, & vous avez pour vous conſoler vos enfans qui vous reſtent. Mais moi, la mort a enlevé de mes bras mon époux, & a arraché de mes foibles mains les deux appuis qui me ſoutenoient, Clarence & Edouard. Oh! votre perte n'eſt que la moitié de la mienne : qu'il eſt donc juſte que mes plaintes ſurmontent les vôtres, & que j'étouffe vos cris par les miens!

LE FILS *à la Reine.*

Ah! ma tante, vous n'avez pas pleuré la mort de notre père! Comment pouvons-nous mêler nos

larmes aux vôtres? On a vu, ſans gémir, notre malheur, d'être reſtés orphelins & privés de notre père: il eſt donc juſte de ne pas donner de larmes à votre douleur d'être veuve.

LA REINE.

Non, ne m'aidez point à pleurer mon ſort: je trouverai aſſez de larmes dans mon cœur, ſans avoir beſoin des vôtres. Ah! que toutes leurs ſources s'ouvrent, & rempliſſent mes yeux de leurs flots (†), & m'en inondent! Ah! cher époux! cher Edouard!

LES DEUX ENFANS.

Ah! notre tendre père! Notre cher Clarence!

LA DUCHESSE.

Ah! je les pleure tous deux: tous deux étoient mes enfans: cher Edouard! cher Clarence!

LA REINE.

Quel autre appui me reſtoit, qu'Edouard? Et il n'eſt plus!

(†) « Afin qu'étant gouvernée par l'humide influence de la Lune, j'en puiſſe répandre des torrens, aſſez pour noyer l'Univers; *c'eſt-à-dire*, joindre mes larmes aux flots que gouverne la Lune, & inonder le globe ».

LES ENFANS.

Quel autre appui avions-nous, que Clarence? Et il n'eſt plus!

LA DUCHESSE.

Quel étoit le mien, que mes deux enfans? Et ils ne ſont plus!

LA REINE.

Jamais veuve n'a tant perdu.

LES ENFANS.

Jamais orphelins n'ont tant perdu.

LA DUCHESSE.

Jamais mère n'a tant perdu. Hélas! Je ſuis la mère & la ſource de toutes vos douleurs. Vos pertes ſont partagées entre vous: la mienne embraſſe toutes les vôtres. (*montrant la Reine*) Elle pleure un Edouard, & moi auſſi: je pleure un Clarence, & elle n'a point de Clarence à pleurer. Ces enfans pleurent Clarence, & moi auſſi: mais je pleure un Edouard, & ces enfans n'ont point Edouard à pleurer. Hélas! vous répandez à trois, les larmes que moi, trois fois malheureuſe, je verſe ſeule. C'eſt moi qui ſuis la ſource commune qui

nourrit vos douleurs ; & je veux l'entretenir de mes continuels gémiſſemens.

DORSET *à la Reine.*

Daignez vous conſoler, ma mère. Dieu s'offenſe de vous voir vous révolter avec tant d'ingratitude contre ſa volonté. Dans le monde, les hommes taxent d'ingratitude celui qui ſe refuſe de mauvaiſe grace à rendre la dette, qu'une main libérale lui a généreuſement prêtée : c'eſt un plus grand crime de lutter avec tant d'obſtination contre le Ciel, parce qu'il vous reprend le Roi, qu'il ne vous avoit que prêté pour un tems.

RIVERS.

Madame, ſongez, comme le doit une tendre mère, au jeune Prince votre fils : envoyez-le chercher ſans délai, pour le faire couronner Roi : c'eſt en lui que réſide votre conſolation. Enſéveliſſez cette douleur & ce déſeſpoir dans le tombeau d'Edouard mort, & replacez votre bonheur ſur le trône d'Edouard vivant.

SCÈNE VII.

Les mêmes.

RICHARD, BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS & RATCLIFF.

RICHARD.

CONSOLEZ-vous, ma Sœur : tous tant que nous ſommes, nous avons tous ſujet de déplorer le malheur commun de l'Angleterre : ſa brillante lumière eſt éteinte ! Mais perſonne ne peut réparer notre perte avec des larmes. (*à la Ducheſſe*) Madame.... Ah ! ma mère ; je vous demande pardon : je ne vous avois pas apperçue. — Proſterné à vos genoux, j'implore votre bénédiction.

LA DUCHESSE.

Que le Ciel te donne la ſienne, & mette dans ton cœur la ſincérité, la bienveillance, l'humanité, l'obéiſſance, & le ſentiment de tes devoirs !

RICHARD.

Que le Ciel vous entende, & me faſſe la grace de mourir vertueux à la fin d'une longue carrière !

— (*à part.*) Telle devoit être la conclusion des vœux d'une mère : je suis étonné qu'elle l'ait oubliée.

BUCKINGHAM.

O vous, Princes, & Pairs, dans la tristesse & le deuil, qui partagez le poids de la douleur commune, cherchez maintenant votre consolation dans l'union d'une amitié réciproque. Nous perdons, il est vrai, avec le Roi une moisson de biens : mais il nous reste l'espérance de celle que nous promet son fils. C'est maintenant qu'il faut achever d'étouffer pour jamais les ressentimens dont vos cœurs étoient gonflés, & qu'il faut entretenir & resserrer avec soin les nœuds de l'union que nous avons tout récemment formée & jurée entre nous. — Je crois qu'il conviendroit d'envoyer chercher dès-à-présent le jeune Prince à Ludlow (†), & de l'amener à Londres avec

(†) Le jeune Prince Edouard, du vivant de son père, & à sa mort, faisoit sa résidence à Ludlow, en qualité de Prince de Galles, sous la tutèle d'Antoine Woodville, Comte de Rivers, son oncle maternel. On l'avoit envoyé dans ce lieu pour faire exécuter la justice dans les *marchés* ; & pour réprimer par l'autorité de sa présence, les Gallois ou Welches, qui, accoutumés aux violences & aux meurtres, étoient sans discipline, débordés, & mal intentionnés, *Theobald.*

quelque

quelque cortége, peu considérable, pour le faire couronner Roi.

RIVERS.

Et pourquoi, Milord, avec un cortège peu considérable?

BUCKINGHAM.

Dans la crainte, Milord, que, s'il étoit nombreux, les plaies nouvellement fermées de nos discordes ne se r'ouvrissent: ce qui seroit d'autant plus dangereux, que le Royaume est dans un état d'enfance; & encore sans maître. Le cheval sans guide se rend maître du frein qui le contient, & dirige sa course au gré de son caprice: dans ces conjonctures, on doit, à mon avis, prévenir avec autant de soin la crainte & l'ombre du mal, que le mal même.

RICHARD.

Je me flatte que le Roi nous a tous réconciliés; & quant à moi, la réconciliation est solide & sincère de ma part.

RIVERS.

J'en peux dire autant de moi, &, je crois, de nous tous. Mais, puisque le lien de notre amitié est si frais encore, il ne faut pas l'exposer à la plus légère

occasion de rupture ; danger, qui seroit peut-être plus à craindre, si le cortège étoit nombreux ; ainsi, je suis de l'avis du noble Buckingham, & je pense, qu'il est prudent de ne donner que très-peu de suite au jeune Prince.

HASTINGS.

C'est aussi mon avis.

RICHARD.

Hé bien, soit ; j'y consens : allons délibérer sur le choix de ceux que nous enverrons à l'heure même à Ludlow. — (*à la Reine*) Madame, & vous, ma mère, voulez-vous venir donner vos avis sur cette affaire importante ? (*La Reine, la Duchesse, &c. sortent.*

SCÈNE VIII.

RICHARD, BUCKINGHAM, *seuls.*

BUCKINGHAM.

Milord, quels que soient ceux qui seront députés vers le Prince, au nom de Dieu, songez bien qu'il ne faut pas que nous restions ici tous les deux. Je

veux, chemin faisant, trouver l'occasion, pour prélude du projet dont nous conférions dernièrement, d'écarter du jeune Prince l'ambitieuse parenté de la Reine.

RICHARD.

Oh! je vous regarde comme un autre moi-même; vous êtes seul tout mon conseil, mon oracle, mon Prophète. — Mon cher Cousin, je suivrai vos avis, avec la docilité d'un enfant. Nous irons à Ludlow: & je vous promets que nous ne resterons pas oisifs ici. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

Le Théâtre représente une rue, qui aboutit à la Cour.

DEUX CITOYENS *de Londres se rencontrent.*

PREMIER CITOYEN,

Bonjour, voisin. Où allez-vous si vîte?

SECOND CITOYEN.

Je vous jure, que je ne le sai pas trop moi-même. Savez-vous la nouvelle?....

PREMIER CITOYEN.

Oui ; que le Roi eſt mort.

SECOND CITOYEN.

Funeſte nouvelle, par notre Dame ! Rarement le ſucceſſeur eſt meilleur. Je crains, je crains bien, que le monde n'aille de travers.

SCÈNE X.

Les mêmes.

Un TROISIEME CITOYEN *les aborde.*

TROISIEME CITOYEN.

VOISINS, Dieu vous garde!

PREMIER CITOYEN.

Je vous donne le bonjour, Sir.

TROISIEME CITOYEN.

La nouvelle de la mort du bon Roi Edouard ſe confirme-t-elle ?

SECOND CITOYEN.

Oui ; elle n'eſt que trop vraie. Dieu veuille nous aſſiſter !

TROISIÉME CITOYEN.

En ce cas, amis, attendez-vous à voir le Royaume dans le trouble.

PREMIER CITOYEN.

Non, non. S'il plaît à la bonté de Dieu, son fils régnera.

TROISIEME CITOYEN.

Malheur au Royaume, qui est gouverné par un enfant (†) !

SECOND CITOYEN

Il promet des talens pour gouverner : d'abord avec un sage Conseil sous lui, pendant sa minorité ; & ensuite lui-même, quand l'âge l'aura mûri : n'en doutez pas, il gouvernera bien.

PREMIER CITOYEN.

Telle fut la situation de l'Etat, lorsque Henri VI fut couronné à Paris à l'âge de neuf mois.

TROISIEME CITOYEN.

Telle fut la situation de l'Etat, dites-vous ? Non,

(†) Malheur à toi, ô pays, quand le Roi est un enfant ! *Ecclésiaste, ch. X.*

non, mes dignes amis, Dieu le fait. L'Angleterre pouvoit se vanter alors d'avoir un Conseil éclairé composé de grands hommes d'Etat; & le Roi avoit des Oncles vertueux pour soutenir & guider son enfance.

PREMIER CITOYEN.

Celui-ci en a aussi; tant du côté paternel, que du côté maternel.

TROISIEME CITOYEN.

Il vaudroit bien mieux, ou qu'il n'en eût que du côté paternel, ou qu'il n'eût aucuns parens de ce côté. Car la rivalité des prétentions, à qui sera le plus près du Roi, nous causera bien des maux, si Dieu n'y met la main. Oh! le Duc de Glocestre est le plus dangereux des hommes; & les fils & freres de la Reine sont superbes & hautains. Si, au lieu de gouverner, ils étoient tous contenus dans l'obéissance, ce malheureux pays pourroit encore subsister comme auparavant.

PREMIER CITOYEN.

Allons, allons: nos craintes vont trop loin. Tout ira bien,

TROISIEME CITOYEN.

Quand le Ciel ſe couvre de nuages, les hommes ſages prennent leur manteau. Quand les larges feuilles tombent, l'hiver n'eſt pas loin. Quand le ſoleil ſe couche, qui ne s'attend pas à la nuit? Les orages hors de ſaiſon menacent d'une diſette. Tout peut aller bien: mais ſi Dieu nous fait cette grace, c'eſt plus que nous ne méritons, & que je n'attends.

SECOND CITOYEN.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que tous les cœurs ſont agités de crainte. Vous ne pouvez aborder un Citoyen, qui ne ſoit triſte & rêveur, & qui ne vous entretienne de ſes frayeurs

TROISIEME CITOYEN.

C'eſt ce qui arrive toujours, à la veille des grandes révolutions. L'homme, par un inſtinct qui tient de la divinité, preſſent les malheurs qui ſont prêts à fondre: comme nous voyons l'eau s'enfler à l'approche d'une violente tempête. Mais laiſſons tout entre les mains de Dieu. Où allez-vous d'ici?

SECOND CITOYEN.

Nous ſommes mandés par les Régens.

TROISIEME CITOYEN.

Et moi aussi. Je vous tiendrai compagnie.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

Le Théâtre représente un Appartement du Palais:

*L'Archevêque d'*YORK, *le jeune Duc d'*YORK, LA REINE, *la Duchesse d'*YORK.

L'ARCHEVÊQUE.

On m'a assuré qu'ils ont couché la nuit dernière à Northampton; qu'ils couchent ce soir à Stony-Stratfort. Demain, ou après demain, ils seront ici.

LA DUCHESSE.

Je languis du désir de voir le Prince. J'espère qu'il aura beaucoup grandi, depuis la dernière fois que je l'ai vu.

LA REINE.

Mais j'ai oui dire que non. On assure même que mon fils York a crû plus que lui.

LE JEUNE YORK.

On le dit, ma mère : mais je ne voudrois pas que cela fût vrai.

LA DUCHESSE.

Eh! pourquoi donc, mon enfant ? Il eſt bon de grandir.

LE JEUNE YORK.

Madame, un ſoir, à ſouper, mon oncle Rivers s'étonnoit de ce que je grandiſſois beaucoup plus vîte que mon frère : « Ah! dît mon oncle, les petites » plantes ont des vertus utiles, & les grandes & » inutiles herbes croiſſent rapidement » ; & depuis, vraiment, je ne me ſoucie pas de croître ſi vîte, puiſque les belles fleurs ſont lentes à croître, & que les mauvaiſes herbes font de ſi grands progrès.

LA DUCHESSE.

Vraiment, vraiment, il eſt lui-même une exception au proverbe, celui qui vous l'objectoit : c'étoit dans ſon enfance l'être le plus chétif, le plus lent à croître, le plus difficile à élever ; & ſi ſa régle étoit vraie, il devroit être joli.

L'ARCHEVÊQUE.

Et je veux bien l'eſpérer, noble Ducheſſe. Et il l'eſt ſans doute.

LA DUCHESSE.

Je veux bien l'efpérer, mais une mère peut en douter.

LE JEUNE YORK.

Oh! fi j'y avois fongé, j'aurois pu railler mon oncle fur fa croiffance, encore mieux qu'il ne m'a raillé fur la mienne.

LA DUCHESSE.

Et comment, mon cher York? Dites-le moi, je vous prie.

LE JEUNE YORK.

Vraiment, l'on dit que mon Oncle croiffoit avec tant de vîteffe, que deux heures après fa naiffance il pouvoit broyer la croûte la plus dure: tandis que moi, à l'âge de deux ans, je n'avois pas même de dents. N'eft-il pas vrai, ma bonne mère, que ç'auroit été une bonne réponfe à lui faire, & bien piquante?

LA DUCHESSE.

Et apprenez-moi, je vous prie, qui vous a dit cela.

LE JEUNE YORK.

Sa Nourrice, Madame.

LA DUCHESSE.

Sa Nourrice? Bon: elle étoit morte avant que vous fussiez né.

LE JEUNE YORK.

Si ce n'est pas elle, je ne me rappelle pas qui me l'a dit.

LA REINE.

Voilà un petit enfant bien jaseur! — Allez: vous avez trop de malice pour votre âge.

LA DUCHESSE.

Eh! Madame, ne vous fâchez pas contre un enfant.

LA REINE.

Les murs pourroient avoir des oreilles.



SCÈNE XII.

Les mêmes.

Un COURIER.

L'ARCHEVÊQUE.

Voici un Courier. — Hé bien, quelles nouvelles ?

LE COURIER.

Des nouvelles si fâcheuses, Milord, que je gémis de vous les dire.

LA REINE.

Ciel ! — Comment se porte le Prince ?

LE COURIER.

Bien, Madame. Il est en bonne santé.

LA DUCHESSE.

Quelles sont donc tes nouvelles ?

LE COURIER.

Le Lord Rivers, & le Lord Gray ont été conduits dans la prison de Pomfret ; & avec eux, Sir Thomas Vaughan.

LA DUCHESSE.

Et par quel ordre ?

LE COURIER.

Par ordre des Ducs de Gloceſtre & de Buckingham.

LA REINE.

Et pour quel crime ?

LE COURIER.

Je vous ai dit tout ce que j'en ſais. La raiſon, la cauſe pour laquelle ils ont été empriſonnés me ſont abſolument inconnues, ma belle Reine.

LA REINE.

Ah ! malheureuſe que je ſuis ; je vois la ruine de ma maiſon. Le tigre a ſaiſi dans ſes griffes le foible faon. L'inſolente tyrannie commence à s'élever ſur le trône fragile d'un enfant, qui ne peut le faire reſpecter. Régnez donc, deſtruction, carnage, maſſacre. Je vois tracé comme dans un plan viſible le dénouement de cette ſanglante tragédie.

LA DUCHESSE.

Exécrables jours de troubles & de diſcorde ; combien mes yeux en ont déja vu ! Mon époux a perdu la vie pour gagner la couronne. Et mes fils ont été agités de l'une à l'autre fortune ; tantôt je me réjouiſſois de leurs ſuccès, tantôt j'avois à pleurer

leurs malheurs. Et, établis enfin & vainqueurs, après que toutes les querelles domeſtiques étoient diſſipées, ils ſe font la guerre les uns aux autres, frère contre frère, ſang contre ſang; l'homme contre lui-même! — O deſtruction contre nature, rage frénétique, épuiſe enfin tes exécrables fureurs: ou laiſſe-moi mourir; que je n'aie plus la mort devant les yeux!

LA REINE.

Venez, venez, mon fils; cherchons un aſyle dans le Sanctuaire. — Adieu, Madame.

LA DUCHESSE.

Attendez, je veux vous ſuivre.

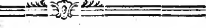
LA REINE.

Madame, vous n'avez rien à craindre.

L'ARCHEVÊQUE *à la Reine.*

Venez, Madame, & apportez dans cet aſyle tout ce que vous avez de plus précieux... Pour moi, je veux remettre entre vos mains les ſceaux du Royaume qui m'étoient confiés; & que mon ſort ſuive mon tendre attachement pour vous, & pour les vôtres! Venez, je vais vous conduire au Sanctuaire.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène est à Londres.

On entend les trompettes. Le Prince de GALLES *paroît avec les Ducs de* GLOCESTRE *& de* BUCKINGHAM, *le Cardinal* BOURCHIER (le même que l'Archevêque d'YORK) *& autres Lords.*

BUCKINGHAM.

SOYEZ le bien-venu, aimable Prince, dans votre ville de Londres, le (†) Palais des Rois d'Angleterre.

RICHARD.

Je vous félicite, cher Cousin, qui régnez sur toutes mes affections. Il paroît que la fatigue de la route vous a rendu mélancolique.

(†) Londres étoit anciennement appellé, *Camera Regia*, Chambre Royale, *Pope*.

LE PRINCE.

Non, mon Oncle. Mais tous les détours que nous avons faits dans notre chemin, l'ont rendu ennuyeux, pénible & fatiguant. — Je ne vois pas ici tous mes Oncles, pour me recevoir.

RICHARD.

Cher Prince, votre ame innocente & pure n'a pu encore, à votre âge, pénétrer toute la profondeur de la fraude & de la malice du cœur humain. Vous ne pouvez discerner dans un homme, que ce que son extérieur offre à vos yeux; & les dehors, Dieu le fait, s'accordent rarement, pour ne pas dire jamais, avec le cœur. Ces Oncles, dont vous remarquez l'absence, étoient des hommes dangereux. Vous goûtiez la douceur du miel qui assaisonnoit leurs paroles, & vous ne voyiez pas le poison qui couvoit dans leurs cœurs. Dieu veuille vous préserver d'eux, & d'amis aussi traîtres!

LE PRINCE.

Oui, sans doute; Dieu veuille me préserver d'amis faux & traîtres! Mais mes Oncles ne l'étoient pas....

RICHARD.

Milord, voici le Maire de Londres, qui vient vous rendre son hommage.

SCÈNE

SCÈNE II.

Les mêmes.

Le Lord MAIRE *entre avec son Cortége.*

LE MAIRE.

Que le Ciel bénisse votre Grace, & vous accorde le bonheur & la santé !

LE PRINCE.

Je vous rends grace, mon cher Lord; & à tous ceux qui vous accompagnent. — Je croyois, que ma mere & mon frere York seroient venus, il y a long-tems, nous joindre en chemin. — J'en veux bien à Hastings de sa lenteur. Pourquoi n'arrive-t-il pas, pour m'apprendre, s'ils viennent, ou non?

SCÈNE III.

Les mêmes.

Le Lord HASTINGS.

BUCKINGHAM.

Le voici fort à propos.

LE PRINCE.

Salut, Milord. Hé bien, ma mere vient-elle ?

HASTINGS.

Dieu en fait la cause, moi je l'ignore : mais la Reine votre mere, & votre frere York, se sont réfugiés dans le Sanctuaire. — Le jeune Prince auroit bien souhaité venir avec moi, pour vous saluer ; mais sa mere l'a retenu malgré lui.

BUCKINGHAM.

Voilà une obstination bien bisarre & bien déplacée ! (*à l'Archevêque*) Lord Cardinal, voulez-vous aller déterminer la Reine à envoyer sur le champ le Duc d'York saluer son frere ? Si elle s'y oppose... vous, Milord Hastings, allez avec le Cardinal, &

arrachez le Prince des bras de cette femme jaloufe.

L'ARCHEVÊQUE.

Milord Buckingham, fi ma foible éloquence peut obtenir de fa mere le jeune Duc d'York, attendez-vous à le voir ici dans un moment : mais fi elle s'obftine à réfifter à vos inftances, que le Dieu du Ciel ne permette pas que nous violions jamais le faint afyle de fon augufte Sanctuaire! Pour le Royaume entier, je ne voudrois pas me rendre coupable d'un tel attentat.

BUCKINGHAM.

Vous vous entêtez fouvent fort mal à propos, Milord, par un refpect outré pour de vaines cérémonies & de vieilles coutumes. Confidérez la chofe, même (†) conformément aux idées groffières de ce fiècle, vous trouverez que vous ne bleffez point les droits du Sanctuaire (§), en forçant le Prince d'en fortir. Les immunités de l'Eglife ne font accordées qu'à ceux qui ont légitimement mérité le bénéfice, ou à ceux

(†) Autre fens ; *conformément à la licence de ce fiècle*. Johnfon.

(§) Les privilèges des lieux facrés étoient inviolables, fous peine d'excommunication. *Gray*.

qui ont le talent de l'acquérir par toute autre voie. Mais ce Prince n'eſt dans l'un ni l'autre de ces cas. Il ne peut donc, à mon avis, jouir de ce privilége. Ainſi en le faiſant ſortir par force du Sanctuaire, où il n'a aucun droit de reſter, vous ne violez aucun privilége, aucune charte. J'ai ſouvent oui parler d'hommes d'Egliſe & de leurs priviléges : mais je n'ai jamais qu'aujourd'hui, entendu dire, que des enfans puſſent s'en prévaloir.

L'ARCHEVÊQUE.

Soit, Milord; vous m'aurez forcé une fois en votre vie à quitter mon opinion pour la vôtre. — Allons, Milord Haſtings, voulez-vous venir avec moi ?

HASTINGS.

Je vous ſuis, Milord.

LE PRINCE.

Chers Lords, faites, je vous prie, toute la diligence qui vous ſera poſſible. (*L'Archevêque & Haſtings ſortent*).

SCÈNE IV.

Le Prince de GALLES, RICHARD, BUCKINGHAM.

LE PRINCE.

DITES-MOI, mon oncle Glocestre, si mon frere vient, où nous logerons, jusqu'au jour de notre couronnement.

RICHARD.

Dans le lieu qui plaira le plus à votre Altesse. Si vous voulez suivre mon conseil, vous vous reposerez un ou deux jours à la Tour, & ensuite vous choisirez la résidence qui vous agréera le plus, pour votre santé, & pour votre plaisir.

LE PRINCE.

La Tour est l'endroit du monde qui me déplaît le plus. — Est-il vrai, mon oncle, que c'est Jules-César qui l'a bâtie ?

RICHARD.

C'est lui, mon Prince, qui l'a commencée, & de siècle en siècle on l'a rétablie. (†).

(†) La Tour de Londres fut bâtie par Guillaume le

LE PRINCE.

Ce fait est-il constaté par des actes authentiques ; ou n'est-ce qu'une tradition transmise d'âge en âge ?

BUCKINGHAM.

Constaté par l'Histoire, mon Prince.

LE PRINCE.

Mais supposez, Milord, qu'il ne fût pas consigné dans les archives : il me semble que la vérité devroit vivre & passer de siècle en siècle, transmise par la tradition, comme un héritage qui appartient à la postérité, jusqu'au dernier jour où tout doit finir.

RICHARD, *à part.*

Des enfans si précoces & si sages, dit-on, ne vivent pas long-tems (†).

LE PRINCE.

Que dites-vous, mon oncle ?

Conquérant, suivant presque tous les Historiens Anglais. Aucun ne dit même pas que Jules-César soit jamais venu à Londres. *Gray.*

(†) *Is cadit antè senem, qui sapit antè diem.*

RICHARD.

Je disois, que sans le secours des caractères & des actes, la renommée vit long-tems. (*à part*) Ainsi, comme le Démon de nos anciennes farces (†), je fais le personnage de l'*Iniquité*, la morale dans la bouche: toujours des mots à double sens.

LE PRINCE.

Ce Jules-César étoit un homme bien fameux! Sa valeur a illustré son génie, & son génie a fait vivre dans ses écrits les exploits de sa valeur. La mort ne peut rien sur ce célèbre Conquérant; si le souffle de sa vie est éteint, il respire & vit toujours dans sa gloire. — J'ai à vous faire part d'une idée, mon cousin Buckingham.

BUCKINGHAM.

Quelle est-elle, mon aimable Prince?

LE PRINCE.

Si j'atteins l'âge d'homme, je veux ou reconquérir

(†) *The vice* étoit un masque, un personnage, sur l'ancien Théâtre Anglais, avant le tems de la réformation. C'étoit une espèce de personnage bouffon qui exerçoit toujours sa bonne humeur sur le *Diable*, autre personnage employé dans ces Pièces. *Voyez la Note de la fin.*

tous nos droits sur la France, ou mourir en soldat, comme j'aurai vécu en Roi.

RICHARD, *à part.*

Les courts étés suivent ordinairement les printems trop précoces.

SCÈNE V.

Les mêmes.

*Arrivent le Duc d'*YORK, HASTINGS, *&* *l'*ARCHEVÊQUE.

BUCKINGHAM.

ENFIN voici le Duc d'York, qui vient fort à propos.

LE PRINCE.

Ah! je vous vois enfin, Richard d'York. Comment se porte mon tendre frere?

LE JEUNE YORK.

Bien, mon redoutable (†) Souverain: car c'est ainsi que je dois vous nommer désormais.

(†) L'origine de cette épithète, *Redoutable*, donnée aux Souverains, a été très-disputée. Dans quelques-uns de nos anciens statuts, le Roi est appellé *Rex metuendissimus.* Johnson.

LE PRINCE.

Oui, mon frere : à notre grande douleur, ainsi qu'à la vôtre. Elle est toute récente encore la perte du Roi, qui eût dû plus long-tems conserver ce titre : ce titre à sa mort a bien perdu de sa Majesté.

RICHARD.

Comment se porte notre cousin, le noble Duc d'York ?

LE JEUNE YORK.

Je vous remercie, gracieux oncle... Mais, Milord, c'est vous qui avez dit que *méchante herbe croît bien vîte*. Le Prince, mon frere, a grandi beaucoup plus que moi.

RICHARD.

Il est vrai, Milord.

LE JEUNE YORK.

Et est-il donc méchant (†) ?

RICHARD.

O mon beau cousin, je ne dis pas cela du tout.

LE JEUNE YORK.

Il vous a donc bien plus d'obligation, que moi.

(†) *Idle*, *méchant* dans le sens d'*inutile*, de *nulle valeur*.

RICHARD.

Il peut me commander, lui, à titre de mon Souverain : & vous, vous avez ſur moi le pouvoir d'un parent ſur un parent.

LE JEUNE YORK.

Je vous prie, mon oncle, donnez-moi ce poignard.

RICHARD.

Mon poignard, petit-couſin? De tout mon cœur.

LE PRINCE.

Demande-t-on comme cela, mon frere?

LE JEUNE YORK.

Ce n'eſt qu'à mon cher oncle, & je lui demande une choſe, que je ſais qu'il me donnera volontiers. Ce n'eſt qu'une bagatelle. La donner, n'eſt pas faire un don.

RICHARD.

Je veux faire à mon couſin un plus beau préſent.

LE JEUNE YORK.

Un plus beau préſent! Oh vous voulez ſans doute y joindre (†) l'épée?

(†) On portoit anciennement une grande épée & une petite.

RICHARD.

Oui, mon beau cousin, si elle étoit assez légère.

LE JEUNE YORK.

Oh! je vois bien que vous n'aimez à me faire que des dons légers ; & dans des demandes d'un plus grand poids, vous refuseriez le suppliant.

RICHARD.

Mais elle est trop pesante pour vous à porter.

LE JEUNE YORK.

Fût-elle plus pesante, je n'en ferois encore, de ce don, qu'un cas très-léger.

RICHARD.

Quoi, vous voudriez avoir mon épée, *petit* Lord?

LE JEUNE YORK.

Oui, je le voudrois, pour vous remercier de l'épithète que vous me donnez.

On les voit gravées toutes deux sur l'estampe du frontispice de *History of the battle of flodden*, en vers, publiée par Robert Zambe. On y voit dessinés l'épée & le poignard du Roi Jacques. La longueur de l'épée, y compris la garde, étoit de trois pieds cinq pouces. Le poignard n'avoit qu'un pied huit pouces.

RICHARD.

Quelle épithète ?

LE JEUNE YORK.

Petit.

LE PRINCE.

Milord d'York sera toujours malin & contrariant dans son propos : mais vous savez, mon oncle, comment le supporter.

LE JEUNE YORK.

Vous voulez dire, me *porter*, & non pas me *supporter*. — Mon oncle, mon frere se moque de vous & de moi. Parce que je suis petit comme un singe (†), il croit que vous pourriez me porter sur vos épaules.

BUCKINGHAM, *à part.*

Avec quelle finesse & quelle pénétration d'esprit

(†) Ce sarcasme paroît faire allusion aux parades ou spectacles de campagne, où il étoit ordinaire de placer le singe sur le dos d'un autre animal, tel que l'ours; en sorte que le jeune Duc en s'appellant *singe*, traite par là son oncle d'ours. *Johnson.* M. Eschemburg pense que l'injure consiste plutôt dans la mention que le jeune Duc fait des épaules de Richard qui étoient de travers.

il raisonne! Pour adoucir le sarcasme qu'il lance à son oncle, il sait adroitement se railler lui-même. Tant de malice à cet âge, est une chose vraiment étonnante!

RICHARD *au Prince.*

Mon Prince, voulez-vous vous mettre en chemin? Mon cousin Buckingham & moi, nous allons prier votre mere de venir vous trouver à la Tour, pour vous féliciter sur votre arrivée.

LE JEUNE YORK, *à son frere.*

Quoi, vous voulez aller à la Tour, mon Prince?

LE PRINCE.

Milord Protecteur prétend qu'il le faut.

LE JEUNE YORK.

Pour moi, je ne dormirai pas tranquillement dans la Tour.

RICHARD.

Et pourquoi? Qu'y voyez-vous à craindre?

LE JEUNE YORK.

Vraiment, l'Ombre irritée de mon oncle Clarence; Ma grand'mere m'a dit, qu'il y avoit été assassiné.

LE PRINCE.

Moi, je ne crains pas les oncles morts.

RICHARD.

Ni les vivans non plus; je m'en flatte.

LE PRINCE.

Ni même les vivans: non, j'espère que je ne dois pas les craindre. — Mais marchons, Milord: c'est cependant avec répugnance, & en songeant à eux, que je vais à la Tour. (*Le Prince, York, Hastings & l'Archevêque sortent.*)

SCÈNE VI.

RICHARD, BUCKINGHAM, CATESBY.

BUCKINGHAM.

PENSEZ-VOUS, Milord, que ce petit discoureur n'ait pas été sifflé par sa mere; & poussé par elle à vous vexer par ses sarcasmes insultans?

RICHARD.

Oh sans doute: cela est certain. C'est un enfant

bien dangereux : hardi, vif, ſpirituel, précoce & plein de ſens. C'eſt tout le portrait de ſa mere, de la tête aux pieds.

BUCKINGHAM.

Laiſſons - les où ils ſont. — Approche, cher Catesby. Tu nous as juré d'exécuter avec fermeté notre projet, & de tenir dans un ſecret profond la confidence que nous te faiſons. Tu as entendu nos raiſons dans la route. — Dis nous, que penſes-tu ? Seroit-il ſi difficile de faire entrer le Lord Haſtings dans notre deſſein d'inſtaller cet illuſtre Duc ſur le Trône Royal de cette île fameuſe ?

CATESBY.

Il aime ſi tendrement le jeune Prince, par le ſouvenir de ſon pere, qu'il ne ſera pas poſſible de l'engager à rien de contraire à ſes intérêts.

BUCKINGHAM.

Et Stanley, qu'en penſes-tu, s'y refuſera-t-il ?

CATESBY.

Stanley fera tout ce que fera Haſtings.

BUCKINGHAM.

Allons ; n'en parlons plus. Fais ſeulement ce que

je te vais dire. Va, cher Catesby, ſonde adroitement & de loin le Lord Haſtings; pénètre les impreſſions que notre projet aura faites ſur ſon ame; & invite-le à ſe rendre demain à la Tour, pour aſſiſter au couronnement. Si tu le trouves traitable & diſpoſé pour nous, alors encourage-le, & expoſe-lui nos raiſons. S'il eſt de plomb, de glace, froid & refuſant, feins de l'être auſſi, & romps auſſi-tôt l'entretien. — Demain nous tenons deux conſeils ſéparés, où tu joueras un grand rôle.

RICHARD.

Aſſure le Lord Haſtings de mon attachement, & dis-lui, Catesby, que l'ancien triumvirat de ſes ennemis conjurés contre lui, perd ſon ſang demain au château de Pomfret. Et recommande de ma part à mon ami de donner en ſigne de joie de cette bonne nouvelle, un baiſer de plus à l'aimable Shore.

BUCKINGHAM.

Va, brave Catesby: accomplis bien ta commiſſion.

CATESBY.

Mes dignes Lords, j'y donnerai tous mes ſoins.

RICHARD.

Catesby, ſaurons-nous de tes nouvelles, avant de nous mettre au lit?

CATESBY.

CATESBY.

Vous en aurez, Milord.

RICHARD.

A Crosby : tu nous trouveras-là tous les deux.

(*Catesby fort.*)

SCÈNE VII.

RICHARD, BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

Que ferons-nous, Milord, fi nous voyons que Haftings ne fe prête pas à nos projets ?

RICHARD.

Nous lui ferons trancher la tête auffi. — Nous prendrons quelques mefures... — Et fouviens-toi, cher Buckingham, lorfque je ferai Roi, de me demander le Comté d'Hereford, avec tous fes domaines, dont le Roi mon frere étoit en poffeffion.

BUCKINGHAM.

Je réclamerai de vos bontés, Milord, l'effet de cette promeffe.

RICHARD.

Et compte, qu'elle te sera accordée avec amitié. — Allons, hâtons le souper, afin que nous ayons le tems de pouvoir après arranger nos desseins sur un certain plan. (*Ils sortent*).

SCÈNE VIII.

La Scène est devant la Maison du Lord HASTINGS.

HASTINGS. UN COURIER, *qui frappe à la porte.*

LE COURIER.

MILORD, Milord?

HASTINGS *en dedans.*

Qui est là?

LE COURIER.

Un homme envoyé par Lord Stanley.

HASTINGS.

Quelle heure est-il?

LE COURIER.

Tout à l'heure quatre heures.

HASTINGS *paroît.*

Ton Maître ne peut donc dormir dans ces nuits inquiétantes ?

LE COURIER.

Il y a toute apparence, d'après ce que j'ai à vous dire. D'abord, il me charge de présenter son salut à votre Seigneurie.

HASTINGS.

Et après . . .

LE COURIER.

Ensuite il vous annonce, qu'il a rêvé cette nuit, qu'un sanglier lui avoit abattu son casque d'un coup de ses défenses. Il vous informe aussi, qu'on tient deux conseils secrets & séparés, & que dans l'un de ces conseils on pourroit prendre un parti, qui pourroit vous faire repentir, vous & lui, d'assister à l'autre. C'est ce qui l'a déterminé à m'envoyer savoir votre sentiment ; & si à l'instant même vous voulez monter à cheval avec lui, & chercher dans le nord de l'Angleterre un prompt asyle contre le danger que pressent son ame.

HASTINGS.

Va, mon ami, retourne vers ton Maître. Dis-lui, que nous n'avons rien à craindre de ces deux conseils qui doivent se tenir séparément. Lui & moi, nous devons assister à l'un, & notre fidèle ami Catesby doit se trouver à l'autre; il ne peut rien s'y passer contre nos intérêts, sans que j'en sois instruit aussi-tôt. Dis-lui, que ses craintes sont vaines & sans fondement: & quant à ce songe... je m'étonne qu'il soit assez simple, pour ajouter foi aux jeux trompeurs d'un sommeil agité. Fuir le sanglier (†), avant qu'il nous poursuive, ce seroit l'exciter à courir sur nous; & le mettre sur la trace d'une proie à laquelle il ne songeoit pas. Va, dis à ton Maître de se lever, & de venir me joindre; nous irons ensemble à la Tour, où verra, que le sanglier nous traitera bien.

LE COURIER.

Je pars, Milord, & vais lui porter votre réponse.

(*Le Courier sort.*)

(†) On sait que cette allusion désigne Richard.

SCÈNE IX.

HASTINGS, CATESBY.

CATESBY.

MILLE heureux jours à mon noble Lord !

HASTINGS.

Bon jour, Catesby. Vous voilà bien matinal aujourd'hui. Quelles nouvelles, quelles nouvelles dans notre Etat chancelant ?

CATESBY.

Il eſt bien vacillant, en effet, Milord; & je crois, que jamais il ne reprendra ſa ſtabilité, que Richard ne porte la Guirlande du Royaume.

HASTINGS.

Qu'entendez-vous par-là, porter la Guirlande ? Quoi ? la Couronne ?

CATESBY.

Oui, Milord.

HASTINGS.

Cette tête ſera tombée de mes épaules, avant que

je voie la Couronne si odieusement & si mal placée. Mais pouvez-vous soupçonner que Richard y vise ?

CATESBY.

Oui, sur ma vie : & il se flatte de vous voir embrasser chaudement son parti, & l'aider à en faire la conquête. Et c'est dans cette confiance qu'il m'envoie vous apprendre l'agréable nouvelle, que ce jour même, vos ennemis, les parens de la Reine, doivent périr à Pomfret.

HASTINGS.

J'avoue, que cette nouvelle ne m'afflige pas, parce qu'ils ont toujours été mes ennemis : mais que je donne jamais ma voix à Richard, au préjudice du droit des légitimes héritiers de mon Maître ; Dieu sait, que je ne la donnerai jamais, dût-il m'en coûter la vie.

CATESBY.

Dieu veuille vous affermir, Milord, dans ces généreux sentimens !

HASTINGS.

Mais dans quelques mois d'ici, je rirai bien d'avoir assez vêcu pour voir la fin tragique de ces mêmes adversaires, qui avoient cherché à m'attirer la haine

de mon Maître. Va, va, Catesby, avant que je sois plus vieux de quinze jours, j'en ferai dépêcher encore quelques-uns, qui ne s'y attendent guères.

CATESBY.

C'est une cruelle chose, Milord, d'être forcé de mourir inopinément, & lorsqu'on s'y attend le moins.

HASTINGS.

Oh! affreux, affreux.... Et c'est pourtant ce qui arrive à Rivers, Vaughan & Gray; & il en arrivera autant à quelques autres, qui se croient aussi en sûreté que toi & moi; qui, tu le sais, sommes les intimes amis du Prince Richard & de Buckingham.

CATESBY.

Oh! ils ont la plus *haute* opinion de vous: (*à part*) aussi comptent-ils placer bientôt sa tête bien haut sur le pont de Londres.

HASTINGS.

Je le sais, qu'ils font cas de moi, & je l'ai bien mérité.

SCÈNE X.

Les mêmes.

STANLEY.

HASTINGS *à Stanley.*

VENEZ, venez, Milord : où eſt donc votre épieu, mon cher? Quoi! vous craignez le ſanglier, & vous marchez ſans armes?

STANLEY.

Salut, Milord.— Bonjour, Catesby.—Vous pouvez plaiſanter: mais, par la ſainte Croix, je n'aime point ces conſeils ſéparés, moi.

HASTINGS.

Milord, j'aime autant ma vie, que vous pouvez aimer la vôtre. Et même, je vous proteſte, que la mienne ne me fut jamais auſſi précieuſe, qu'elle me le devient aujourd'hui. Croyez-vous de bonne foi, que, ſi je n'étois pas certain de notre ſûreté, vous me verriez un air auſſi triomphant?

STANLEY.

Les Lords qui ſont à Pomfret, étoient auſſi joyeux,

aussi tranquilles sur leur sort, lorsqu'ils partirent de Londres, & ils n'avoient en effet aucun sujet de défiance; & pourtant vous voyez, comme ils ont disparu soudain. Ce coup si rapide du poignard de la haine éveille ma défiance: je prie le Ciel, que ma peur soit pusillanime & sans fondement. — Hé bien, nous rendrons-nous à la Tour: voilà la fin du jour.

HASTINGS.

Allons, Milord; allons: j'ai quelque chose à vous dire.... Devinez-vous ce que c'est, Milord? Aujourd'hui les Lords, dont vous parliez tout à l'heure, sont décapités.

STANLEY.

Hélas! ils sont plus honnêtes, & méritent mieux de porter leurs têtes, que leurs accusateurs de porter leurs chapeaux. Mais, soit, Milord: partons.

HASTINGS.

Allez toujours devant: je veux dire un mot à cet homme-ci. (*Le Lord Stanley & Catesby sortent*).



SCÈNE XI.

HASTINGS, *un* SERGENT *d'armes* (†).

HASTINGS.

Hé bien, ami; comment te portes-tu? Tout va-t-il bien? Es-tu content de ce monde?

LE SERGENT.

D'autant plus content, que vous me faites l'honneur de vous en informer.

HASTINGS.

Je te dirai, mon ami, que moi j'en suis plus content aujourd'hui, que la dernière fois que tu me rencontras ici. J'allois alors en état de prisonnier à la Tour, victime des menées des parens de la Reine. Mais en ce moment je te dirai (garde cette confidence pour toi) qu'aujourd'hui ces mêmes ennemis sont mis à mort, & que je suis dans une position plus heureuse, que celle où j'étois alors.

(†) *A pursuivant.* Une espèce de Messager d'Etat, Sergent à la suite du Héraut d'armes.

LE SERGENT.

Dieu veuille vous y maintenir, à la satisfaction de votre Seigneurie!

HASTINGS.

Mille graces, ami. Tiens; bois à ma santé. (*Il lui jette sa bourse. Le Sergent la prend & sort.*)

SCÈNE XII.

HASTINGS, *un* PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

BIENHEUREUX de vous rencontrer, Milord: je me félicite de l'honneur de vous voir.

HASTINGS.

Je vous remercie, digne Sir Jean, de tout mon cœur. Je vous suis redevable pour votre dernier office. Venez chez moi Dimanche prochain, & je m'acquitterai avec vous.

SCÈNE XIII.

HASTINGS, BUCKINGHAM.

Quoi ? en converſation avec un Prêtre, Lord Chambellan ? Ce ſont vos amis de Pomfret qui ont beſoin du miniſtère d'un Prêtre : mais vous, je ne crois pas que vous ayez beſoin de vous confeſſer.

HASTINGS.

Cela eſt vrai, & lorſque j'ai rencontré ce ſaint homme, j'ai ſongé à ceux dont vous parlez. — Hé bien, allez-vous à la Tour ?

BUCKINGHAM.

J'y vais, Milord. Mais je n'y reſterai pas longtems. J'en reviendrai avant vous.

HASTINGS.

Cela eſt aſſez probable : car j'y reſterai à dîner.

BUCKINGHAM, *à part.*

Et à ſouper auſſi, quoique tu ne t'en doutes pas. — Allons, voulez-vous venir ?

HASTINGS.

Je vous accompagne, Milord.

SCÈNE XIV.

Le Théâtre repréſente le Château de Pomfret.

Sir RICHARD RATCLIFF, *paroît conduiſant avec une eſcorte*, RIVERS, GRAY *&* VAUGHAN *à la mort.*

RATCLIFF.

ALLONS, conduiſez les priſonniers.

RIVERS.

Sir Richard Ratcliff, écoute ce que je vais te dire : tu vois mourir aujourd'hui un ſujet fidèle, puni pour ſon zèle & ſon loyal attachement.

GRAY.

Dieu garde le Prince de votre infame cabale ! Vous êtes une troupe liguée de déteſtables vampires, altérés de ſang.

VAUGHAN.

Vous vivrez aſſez, pour maudire un jour votre affreux miniſtère.

RATCLIFF.

Dépêchons : le terme de votre vie eſt expiré.

RIVERS.

O Pomfret, Pomfret! priſon ſanglante, & fatale aux Pairs de ce Royaume! Dans la coupable enceinte de tes murs, Richard II fut maſſacré à cette place même... Pour augmenter l'horreur de ton effroyable demeure, tes pavés vont boire notre ſang innocent.

GRAY.

C'eſt maintenant quelle tombe ſur nos têtes la malédiction de Marguerite, lorſqu'elle reprocha à Haſtings, à vous & à moi, d'être reſtés ſpectateurs tranquilles, pendant que Richard poignardoit ſon fils.

RIVERS.

Elle maudît auſſi Haſtings, elle maudît Buckingham, elle maudît Richard. O Dieu, ſouviens-toi d'exaucer contre eux ſon imprécation, comme tu l'exauces contre nous. — Mais ma ſœur, & ſes illuſtres enfans... ô Dieu bienfaiſant, contente-toi de notre ſang innocent, qui, tu le vois, va être verſé par l'injuſtice!

RATCLIFF.

Finiſſons : l'heure eſt paſſée; vous devriez être morts.

RIVERS.

Allons, Gray — allons, Vaughan. Embraſſons-nous ici. —Adieu, juſqu'à notre réunion dans le Ciel.

(*Ils ſortent conduits par les Gardes.*)

SCÈNE XV.

Le Théâtre repréſente la Tour de Londres.

BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, L'ÉVÊQUE D'ÉLY, CATESBY, LOVEL *& autres, autour d'une table de Conſeil.*

HASTINGS.

Nobles Pairs, l'objet qui nous raſſemble, eſt de fixer le jour du Couronnement: au nom de Dieu, parlez: quel jour nommez-vous pour cette auguſte cérémonie?

BUCKINGHAM.

Tout eſt-il préparé pour ce grand jour!

STANLEY.

Tout: il ne reſte plus qu'à le fixer.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Je suis d'avis que demain soit cet heureux jour.

BUCKINGHAM.

Qui de vous ici connoît les intentions du *Protecteur?* Quel est le confident le plus intime du noble Duc?

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

C'est vous Milord, à ce que nous pensons, qui voyez son ame de plus près.

BUCKINGHAM.

Nous connoissons tous les visages l'un de l'autre: mais pour nos cœurs.... Il ne connoît pas plus le mien, que moi le vôtre: & je ne connois pas plus le sien, Milord, que vous le mien. — Lord Hastings, vous êtes liés tous deux d'une étroite amitié.

HASTINGS.

Grace à ses bontés, je sais qu'il m'aime tendrement. Mais, quant à ses vues sur le Couronnement, je ne l'ai point sondé, & il ne m'a pas fait la moindre confidence à ce sujet. Mais vous, noble Lord, vous pourriez nommer le jour: je donnerai ma voix en faveur du jeune Duc; & je ne crois pas, que le Protecteur le trouve mauvais.

SCÈNE

SCÈNE XVI.

Les mêmes.

Arrive RICHARD.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Voici le Duc lui-même, qui vient fort à propos.

RICHARD.

Mes nobles Lords & Cousins, je vous donne à tous le salut du matin. J'ai dormi trop avant dans le jour : mais je me flatte, que mon absence n'a pu nuire à la décision de l'objet important, qui devoit se régler en ma présence.

BUCKINGHAM.

Si vous n'étiez pas arrivé si à propos (†), Milord ; le Lord Hastings auroit prononcé pour vous ; je veux dire, qu'il auroit donné votre voix pour le Couronnement du Roi.

(†) *Upon your Cue*, expression empruntée du Théâtre, ou les derniers mots d'un Acteur, qui avertissent le suivant de répondre ou d'entrer, s'appellent *Cüe*. Johnson.

RICHARD.

Personne ne pouvoit le faire avec plus de confiance, que Milord. Il me connoît bien; il m'est tendrement attaché. — Milord d'Ély, la dernière fois que je me trouvai à Holborn, je fus frappé de la beauté de vos fraises (†). Je vous prie, faites-moi le plaisir de m'en envoyer.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Oui-dà, Milord, & de tout mon cœur. (*L'Évêque d'Ely sort.*)

(†) La raison pour laquelle Richard envoie l'Évêque à cette commission, n'est pas plus claire dans Holinshed, dont Shakespeare a emprunté cette circonstance, que dans cette Scène. Il paroît que tout ce qui s'y passe, pouvoit en toute sûreté se faire en présence de ce vénérable cultivateur de fraises, dont la complaisance est de même citée par l'Auteur de la Pièce latine sur le même sujet, dans le *Musæum*:

> Eliensis antistes venis? Senem quies, juvenem labor decet:
> Ferunt hortum tuum decora fraga plurimum producere.
> *Episcopus Eliensis.* Nil tibi clauditur hortus quod meus
> Producit; esset lautius vellem mihi, quo sim tibi gratus.

Les Historiens n'ont peut-être fait mention de cette circonstance, que pour montrer l'extrême affabilité & la bonne humeur, que le dissimulé Richard affectoit au moment même, où il méditoit le meurtre de Hastings. Au milieu du crime il avoit le cœur à l'aise. *Steevens.*

SCÈNE XVII.

Les autres Lords.

RICHARD.

COUSIN Buckingham, un mot à part. — Catesby a fondé Haftings fur notre projet: & il l'a trouvé fi entêté & fi violent, qu'il perdra, dit-il, fa tête, avant de confentir, que le fils de fon Maître (car c'eft l'expreffion refpectueufe dont il s'eft fervi) perde la fouveraineté du Trône d'Angleterre.

BUCKINGHAM.

Retirez-vous un moment à l'écart, je vais vous fuivre. (*Richard & Buckingham fortent.*)

SCÈNE XVIII.

Les autres Lords qui font reftés.

STANLEY.

NOUS n'avons pas encore arrêté le jour folemnel. Demain, fi l'on m'en croit, me paroît trop précipité.

Pour moi, je ne ſuis pas auſſi bien préparé, que je le ſerois, ſi l'on éloignoit ce jour.

SCÈNE XIX.

Les mêmes.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY *rentre.*

L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

Où eſt Milord Protecteur ? Je viens d'envoyer chercher le fruit qu'il déſire.

HASTINGS.

Le Duc eſt ce matin d'une humeur joyeuſe & tout-à-fait affable. Il roule ſûrement dans ſon eſprit quelque idée qui lui rit ; j'en juge par le ton gracieux dont il nous a ſouhaité le bonjour. Je ne crois pas, qu'il y ait un homme dans toute la Chrétienté, qui puiſſe moins cacher ſa haine ou ſon amitié que lui : vous liſez d'abord ſur ſon viſage, ce qu'il a dans le cœur.

STANLEY.

Et quels traits de ſon ame voyez-vous donc aujour-

d'hui sur son visage, d'après les apparences qu'il a laissé voir?

HASTINGS.

Hé j'y vois clairement qu'il n'est mécontent de personne: car si cela étoit, on l'auroit vu dans ses yeux.

SCÈNE XX.

Les mêmes.

RICHARD & BUCKINGHAM *rentrent.*

RICHARD.

Je vous le demande à tous, mes Lords; dites-moi, ce que méritent ceux, qui conspirent ma mort par l'art diabolique des détestables sortiléges, & qui par leurs charmes infernaux sont parvenus à miner lentement mon corps.

HASTINGS.

Le tendre attachement que j'ai pour vous, Milord, m'enhardit à parler le premier de cette illustre assemblée, pour prononcer l'arrêt des coupables. Quels qu'ils soient, je soutiens, Milord, qu'ils ont mérité la mort.

RICHARD.

Hé bien, que vos yeux ſoient donc témoins du mal qu'ils m'ont fait. Voyez ſur moi l'effet de leurs ſortiléges : regardez, mon bras eſt flétri & deſſéché, comme une branche morte. Et c'eſt l'ouvrage de cette épouſe d'Edouard, de cette horrible ſorcière, liguée avec cette infâme proſtituée, la Shore : ce ſont elles qui m'ont ainſi marqué de leurs exécrables ſorcelleries.

HASTINGS.

Si elles ſont les auteurs de ce forfait, Milord....

RICHARD *l'interrompant bruſquement.*

Si! que prétends-tu avec tes *ſi*, toi, le Protecteur de cette odieuſe proſtituée? — Tu es un traître. — A bas ſa tête. — Oui, je jure ici par S. Paul, que je ne dînerai pas que je ne l'aie vue tombée de ſes épaules. — Lovel & Catesby, ayez ſoin que cela s'exécute. — Que ceux qui reſtent & qui m'aiment, ſe lèvent & me ſuivent. (*Tout le Conſeil ſe lève, & ſuit Richard & Buckingham.*

SCÈNE XXI.

HASTINGS, LOVEL & CATESBY.

HASTINGS.

MALHEUR! malheur à l'Angleterre! C'eſt elle que je plains, & non pas moi. Inſenſé que je ſuis, j'aurois pu prévenir ce qui m'arrive. Stanley avoit vu, en ſonge, le ſanglier lui renverſer ſon caſque: mais j'ai mépriſé cet avis, & j'ai dédaigné de fuir. Trois fois aujourd'hui mon cheval a bronché (†), & s'eſt jetté d'effroi en arrière à l'aſpect de la Tour, comme s'il eût refuſé de mener ſon Maître à la boucherie. — Ah! j'ai beſoin maintenant du Prêtre à qui je parlois tantôt. Je me répens à préſent d'avoir dit à ce Sergent, avec une joie trop triomphante, que mes ennemis expiroient aujourd'hui noyés dans leur ſang à Pomfret; & que moi j'étois sûr d'être en grace & en faveur! O Marguerite, Marguerite, c'eſt maintenant que ta funeſte malédiction frappe la tête du malheureux Haſtings!

(†) La chûte ou le faux-pas d'un cheval, étoit autrefois regardé comme un mauvais préſage. *Steevens.*

CATESBY.

Allons, Milord, abrégez. Le Duc attend pour dîner. Confessez-vous promptement : le Duc languit de voir votre tête.

HASTINGS.

O faveur momentanée des frêles mortels, que nous briguons avec plus d'ardeur, que celle de Dieu même ! Grands de la terre, celui qui bâtit son espérance sur la vaine illusion de votre sourire, est dans la position du Matelot ivre au haut d'un mât, & prêt à tomber à la moindre secousse dans les entrailles dévorantes de l'abîme.

LOVEL.

Allons, allons, trève de paroles : ces lamentations sont inutiles.

HASTINGS.

O sanguinaire Richard ! — Malheureuse Angleterre ! je te prédis les jours les plus désastreux qu'aient encore vus les siècles les plus misérables. — Allons, conduisez-moi à l'échafaut : portez-lui ma tête. — J'en vois sourire à mon malheur, qui ne me survivront pas long-tems. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XXII.

Le Théâtre représente les murs de la Tour.

RICHARD & BUCKINGHAM *paroissent vêtus d'armures* (†) *rouillées, & dans un accoutrement délabré.*

RICHARD.

Dis-moi, Cousin : peux-tu affecter un tremblement soudain, pâlir & changer tout-à-coup de visage, étouffer ton haleine au milieu d'un mot — recommencer ton discours, & t'arrêter encore, comme si tu étois frappé de délire, & confondu d'effroi ?

BUCKINGHAM.

Bon ! je suis en état d'égaler le plus grand Acteur de tragédie : de parler, & regarder en arrière, & promener autour de moi un œil inquiet ; de trembler & tressaillir au mouvement d'une feuille ; comme

(†) Ce fait est conforme à l'Histoire. Il n'y avoit qu'une nécessité pressante qui parût les avoir pu porter à se vêtir d'armures aussi délabrées. *Steevens.*

étant assailli de noirs soupçons. Le regard de la terreur, & le sourire forcé sont également à mes ordres ; & mes organes me servent à commandement, dans mes stratagêmes. Mais Catesby est-il allé ?...

RICHARD.

Oui ; & vois : le voilà qui ramène avec lui le Maire.

BUCKINGHAM.

Laissez-moi l'entretenir seul.

SCÈNE XXIII.

Le Maire de Londres & son Cortége, introduits par CATESBY. RICHARD, BUCKINGHAM, *feignant beaucoup d'effroi.*

BUCKINGHAM.

Le Lord Maire !

RICHARD.

Amis, songez à bien garder le pont.

BUCKINGHAM.

Ecoutez... j'entends des tambours.

RICHARD.

Catesby, veillez ſur les remparts.

BUCKINGHAM.

Lord Maire, la raiſon qui nous a fait vous mander....

RICHARD.

Prenez garde d'être ſurpris : défendez-vous: — voilà les ennemis.

BUCKINGHAM.

Que Dieu & notre innocence nous défendent & nous protégent!



SCÈNE XXIV.

Les mêmes.

LOVEL & CATESBY, *portant la tête de* HASTINGS.

RICHARD.

NON, rassurez-vous, ce sont nos amis: Lovel & Catesby.

LOVEL.

Voilà la tête de cet ignoble traître, de ce dangereux Hastings qu'on ne soupçonnoit pas.

RICHARD.

Ah! je l'ai tant aimé, que je ne puis retenir mes larmes. Je l'avois toujours cru le plus sincère & le meilleur humain, qui ait jamais respiré dans toute la Chrétienté. Son ame étoit le dépôt où la mienne versoit toutes ses pensées les plus secrettes. Il savoit couvrir ses vices d'un vernis de vertus si séduisant, que, sans son crime notoire & visible à tous les yeux (je parle de son commerce déclaré avec la Shore) il vivoit à l'abri du plus léger soupçon.

BUCKINGHAM.

Oh ! c'étoit le traître le plus profond , le plus caché , qui ait jamais vêcu ! — Voyez , Lord Maire, auriez-vous jamais imaginé, & pourriez-vous même le croire encore, si la Providence ne nous avoit pas conservés vivans pour vous le dire, que ce rusé traître avoit complotté de m'assassiner, moi & l'illustre Duc de Glocestre que voilà, aujourd'hui même, dans la chambre du Conseil ?

LE MAIRE.

Quoi ! est-il vrai ? . . .

RICHARD.

S'il est vrai ? nous prenez-vous pour des Turcs & des Infidèles ? Et pensez-vous , que nous eussions ainsi, contre la forme des Loix, procédé si violemment à la mort du scélérat, si l'extrême & pressant danger du délai , la paix de l'Angleterre , & la sûreté de nos personnes ne nous eussent pas forcés à cette rapide exécution ?

LE LORD MAIRE.

Que le Ciel vous récompense! Il a mérité la mort. Et vous vous êtes bien conduits,en faisant un exemple capable d'effrayer les traîtres. Je n'ai plus rien espéré

de bon de ſa main, depuis que je l'ai vu en commerce avec la Shore.

BUCKINGHAM.

Et cependant notre intention n'étoit pas qu'il fût exécuté, avant que vous fuſſiez arrivé, Milord, pour être préſent à ſa fin. Mais le zèle trop précipité de nos amis, s'eſt hâté un peu plus, que nous ne voulions. Nous aurions été bien aiſes, que vous euſſiez entendu le traître parler, & confeſſer en tremblant les détails & le but de ſa trahiſon, afin que vous euſſiez pu en rendre compte aux Citoyens, qui pourroient peut-être mal interpréter cette exécution, & plaindre ſa mort.

LE LORD MAIRE.

Mais votre parole, mon illuſtre Lord, vaudra autant, que ſi je l'avois vu & entendu parler : & ne doutez nullement, nobles Princes, que je n'informe nos fidèles Citoyens de la conduite juſte que vous avez tenue dans ce danger preſſant.

RICHARD.

C'étoit pour cela que nous ſouhaitions votre préſence ici, afin d'éviter la cenſure des langues malintentionnées.

BUCKINGHAM.

Mais enfin, puiſque vous êtes arrivé trop tard, au gré de nos vœux, vous pouvez du moins atteſter tout ce que nous venons de vous apprendre ſur nos intentions. C'eſt dans cette confiance que nous vous quittons. (*Le Lord Maire ſort.*)

SCÈNE XXV.

RICHARD, BUCKINGHAM.

RICHARD.

SUIVEZ, ſuivez-le, couſin Buckingham. Le Maire va ſe rendre en diligence à Guild-Hall. Hâtez-vous de l'y rejoindre, & là, lorſque vous trouverez le moment favorable, appuyez ſur la bâtardiſe des enfans d'Edouard. Rappellez aux Bourgeois de Londres, comment Edouard fit périr un de leurs concitoyens (†), pour avoir dit, *qu'il feroit ſon fils héritier de la Couronne*, lorſqu'il n'entendoit parler que de ſa maiſon, dont l'enſeigne portoit ce nom. Enſuite inſiſtez ſur

(†) Walker, riche Marchand.

ſes abominables débauches, & la brutalité de ſes penchans inconſtans, qui s'attaquoient indifféremment à leurs domeſtiques, leurs filles, leurs femmes, par-tout où ſon œil laſcif, & ſon cœur féroce & ſans frein, voyoient une proie. De-là vous pouvez, dans un beſoin, ramener le diſcours ſur ma perſonne. — Dites-leur, que lorſque ma mere étoit enceinte des œuvres de cet inſatiable Edouard, le Duc York, mon illuſtre pere, étoit abſent & occupé dans les guerres de France; & qu'en faiſant une ſupputation exacte des tems, il reconnut évidemment que l'enfant n'étoit pas ſon ouvrage; vérité confirmée encore par ſa phyſionomie, qui n'a aucun des traits du noble Duc mon pere; mais ſongez à toucher légèrement cette corde, & comme en paſſant: car vous ſavez, mon cher Lord, que ma mere vit encore.

BUCKINGHAM.

Repoſez-vous ſur moi, Milord: je vais faire le rôle d'Orateur, avec le même art & le même zèle, que ſi la brillante Couronne, qui fait l'objet de mon plaidoyer, devoit être pour moi-même: & ſur cette parole, je vous quitte, Milord.

RICHARD.

Si votre diſcours prend & réuſſit, amenez-les au château

château de Baynard (†) : vous m'y trouverez dans la Société édifiante de révérends Personnages, & de savans Evêques.

BUCKINGHAM.

Je pars; &, vers les trois ou quatre heures, attendez-vous à recevoir les nouvelles de ce qui se sera passé à Guild-Hall. (*Buckingham sort.*)

SCÈNE XXVI.

RICHARD, LOVEL, CATESBY.

Lovel, allez chercher promptement le Docteur Shaw. — Et vous, Catesby, amenez-moi le Moine Penker (§). Dites-leur de me venir trouver avant une heure au château de Baynard. (*Lovel & Catesby sortent.*)

(†) Maison dans la rue de la Tamise, appartenante au Duc de Glocestre.

(§) Provincial des Moines Augustins. *Steevens.*

SCÈNE XXVII.

RICHARD *seul.*

Je vais rentrer. Il faut que je donne des ordres ſecrets pour ôter de la vue des hommes cette race de Clarence, & recommander qu'on ne ſouffre pas que perſonne au monde les approche. (*Il ſort.*)

SCENE XXVIII.

On voit une rue de Londres,

Un NOTAIRE *paroît tenant un long Placard.*

LE NOTAIRE.

Voila les chefs d'accuſation intentés contre le pauvre Milord Haſtings, groſſoyés dans une belle écriture à main repoſée, pour être lus tantôt publiquement dans l'Egliſe de Saint Paul! Et remarquez, comme les circonſtances ſont bien vraiſemblables & bien enchaînées! — J'ai employé onze heures entières à les mettre au net: car ce n'eſt que d'hier au ſoir

que Catesby me les a envoyées : l'original avoit coûté autant de tems à rédiger, & pourtant il n'y a pas cinq heures que Hastings vivoit encore sans reproche, sans accusation, en pleine liberté. Il faut avouer que nous sommes dans un joli monde! — Qui sera assez stupide, pour ne pas voir ce grossier artifice? Et cependant qui sera assez hardi, pour avoir le courage de ne pas dire, *qu'il ne le voit pas*? Le monde est perverti; & tout est perdu sans ressource, quand on en vient à ne voir que des yeux du silence & de la pensée, de si profondes scélératesses. (*Il sort.*)

SCÈNE XXIX.

Le Théâtre représente le Château de Baynard.

RICHARD & BUCKINGHAM *entrent par différentes portes.*

RICHARD.

Hé bien? Hé bien? Que disent nos Bourgeois?

BUCKINGHAM.

Par la sainte mère de notre Sauveur, les Bourgeois ont la bouche close, & ne disent pas un mot.

RICHARD.

Avez-vous touché l'article de la bâtardiſe des enfans d'Edouard?

BUCKINGHAM.

Oui: j'ai parlé de ſon contrat de mariage avec Lady Lucy, & de celui qui a été fait en France par ſes Ambaſſadeurs. J'ai peint l'inſatiable voracité de ſes paſſions, & ſes violences ſur les femmes de la Cité; les fureurs de ſa tyrannie ſur de légers ſoupçons; ſa bâtardiſe, & comment il avoit été conçu, lorſque votre père étoit en France, & ſon peu de reſſemblance avec les traits du Duc d'York. Delà, je ſuis venu à parler des traits de votre figure, qui retraçoient tous ceux de votre père, tant dans la phyſionomie, que dans la nobleſſe de l'ame. J'ai fait valoir toutes vos victoires dans l'Ecoſſe, votre ſavante diſcipline dans la guerre, votre ſageſſe dans la paix, vos vertus, la bonté de votre naturel, & votre humble modeſtie: enfin, je n'ai rien oublié, de ce qui pouvoit tendre à vos vues, que je n'aie fait valoir, ou touché légèrement, dans ma harangue. Et lorſque je ſuis venu à la fin, j'ai ſommé ceux qui aimoient le bien de leur pays, de crier, *vive Richard, Roi d'Augleterre!*

RICHARD.

Et l'ont-ils fait ?

BUCKINGHAM.

Non. Par le ciel, pas le mot. Mais tous, pétrifiés comme de muettes ſtatues, ou des pierres inſenſibles, ils ſe ſont mis à ſe regarder l'un l'autre d'un œil égaré, & ſont devenus pâles comme des morts. — Quand j'ai vu cela, je les ai réprimandés, & j'ai interpellé le Maire de me dire, ce que ſignifioit ce ſilence concerté. Sa réponſe a été, que le peuple n'étoit pas accoutumé à ſe voir haranguer directement, qu'il ne connoiſſoit que la voix des Aſſeſſeurs du Lord Maire. Alors on l'a preſſé de répéter mon diſcours : mais il n'a parlé que d'après moi ; *Voilà ce qu'a dit le Duc, voilà ce que le Duc a conclu ;* ſans rien prendre ſur lui. Lorſqu'il a ceſſé de parler, un certain nombre de mes gens apoſtés, dans le bas de la ſalle, ont jetté leurs bonnets en l'air, & environ une douzaine de voix ont crié : *Vive le Roi Richard !* J'ai ſaiſi auſſi-tôt l'avantage de ces voix éparſes & rares, pour leur répondre : *Mille graces, bons Citoyens ; braves amis. Cette acclamation générale, & ces cris de joie prouvent votre diſcernement, & votre affection pour Richard ;* & j'ai fini là, & me ſuis rétiré.

RICHARD.

Quelle ſtupide & muette canaille ! Quoi ? Ils n'ont pas voulu parler ? — Mais le Maire & ſes Echevins, ne viendront-ils point ?

BUCKINGHAM.

Le Maire eſt ici, Milord. Feignez d'être allarmé de leur viſite. Ne leur donnez audience, qu'après les plus longues & les plus vives inſtances ; & ayez ſoin de paroître devant eux tenant un livre de prières à la main, accompagné de deux vénérables Eccléſiaſtiques : car je veux ſur ce texte faire un ſermon édifiant. Et ne vous rendez qu'avec la dernière répugnance à notre requête. Jouez le rôle de la jeune fille : répondez toujours, *non*, tout en acceptant.

RICHARD.

Je rentre : &, ſi vous vous acquittez auſſi-bien de votre rôle en me preſſant pour eux d'accepter, que je ſuis sûr de bien remplir le mien en vous répondant, *non* ; ne doutez pas que nous ne conduiſions notre projet à une heureuſe iſſue.

BUCKINGHAM.

Allez. Hâtez-vous de monter dans votre appartement : voilà le Maire qui frappe. (*Richard rentre dans le Château.*)

SCÈNE XXX.

BUCKINGHAM, LE MAIRE & *sa suite*; *plusieurs* BOURGEOIS. CATESBY *paroît ensuite.*

BUCKINGHAM.

Soyez-le bien-venu, Milord. Je languis ici à attendre le Duc. Je ne crois pas qu'il veuille vous recevoir aujourd'hui. (*à Catesby qui entre.*) Hé bien, Catesby, qu'a répondu le Duc à ma requête ?

CATESBY.

Il vous prie, Milord, de remettre votre visite à demain, ou au jour suivant. Il est enfermé avec deux saints Ecclésiastiques, & profondément plongé dans la méditation : & il ne veut entendre parler d'aucunes affaires temporelles, qui interrompent son pieux exercice.

BUCKINGHAM.

Je t'en prie, cher Catesby : retourne vers le Duc. Dis-lui que le Maire, les Aldermans & moi, amenés par des affaires de la dernière importance, des secrets essentiels, & qui n'intéressent pas moins

que le bien général, nous sommes venus solliciter une conférence avec sa Grace.

CATESBY.

Je vais l'en instruire sur le champ. (*Catesby sort.*)

SCÈNE XXXI.

Les mêmes.

BUCKINGHAM *au Maire.*

HA! vous le voyez, Milord: ce Prince n'est pas un Edouard. Il n'est pas à se bercer nonchalamment sur un lit voluptueux: il est sur ses genoux occupé à la contemplation. On ne le trouve pas perdant le tems en frivoles amusemens avec un troupeau de courtisans: mais il médite avec deux profonds & savans Docteurs. Il n'est pas enfoncé dans le sommeil de la mollesse, pour augmenter l'embonpoint de son corps indolent: mais il veille dans la prière, pour nourrir & enrichir son ame. Heureuse l'Angleterre, si ce vertueux Prince vouloit se charger d'en être le Souverain! Mais je le crains bien; jamais nous n'obtiendrons cela de lui.

LE LORD MAIRE.

Dieu nous préserve d'un pareil refus de sa part!

BUCKINGHAM.

Ah! je crains bien qu'il n'y consente jamais. — Mais voilà Catesby, qui revient.

SCÈNE XXXII.

Les mêmes.

CATESBY.

BUCKINGHAM.

Hé bien, Catesby? Que dit le Prince?

CATESBY.

Il est étonné, que vous ayez assemblé ici un si grand nombre de Citoyens, & il ignore ce qui les amène chez lui; sur-tout n'en ayant pas été prévenu auparavant. Il paroît craindre, Milord, que vous n'ayez de mauvais desseins contre lui.

BUCKINGHAM.

Je suis mortifié, que mon illustre Cousin se per-

mette de ſoupçonner mes intentions. J'atteſte le Ciel, que c'eſt le zèle & l'attachement qui nous amènent vers lui ; retournez encore, je vous prie, & aſſurez-en ſa Grace. (*Catesby ſort.*) Quand un homme pieux eſt livré à la dévotion, eſt occupé à ſes ſaints exercices, il eſt bien difficile de l'en retirer, tant il trouve de charme & de douceur dans ſes ferventes contemplations !

SCÈNE XXXIII.

Les mêmes.

RICHARD *deſcend & paroît dans le fond du Théâtre, entre deux Evêques* (†). CATESBY *revient avec lui.*

LE LORD-MAIRE.

Je l'apperçois, qui vient accompagné de deux Prélats.

(†) Ces deux Evêques étoient le Docteur Shaw, frere du Lord Maire, & l'Auguſtin Penker. *Steevens.*

Tous deux Docteurs en Théologie, grands Prédicateurs du tems ; mais ayant plus de ſcience que de probité. Ils étoient chéris du peuple : mais leurs flatteries publiques, & leur impudent panégyrique du tyran, les firent déteſter des Anglais.

BUCKINGHAM.

Ce ſont deux colonnes de vertu auprès d'un Prince Chrétien; ils le ſoutiennent, & l'écartent des écueils de la vanité & du vice. Voyez : il tient dans ſa main un livre de prières : à ces attributs, on reconnoît un ſaint homme. — (*Il s'avance vers Richard.*) Illuſtre Plantagenet, gracieux Prince, prêtez une oreille favorable à notre requête; & daignez nous pardonner d'interrompre vos pieuſes méditations, & les ſaints exercices de votre zèle vraiment chrétien.

RICHARD.

Milord, vous n'avez pas beſoin d'apologie auprès de moi. C'eſt moi qui vous prie de m'excuſer, d'avoir, pour m'occuper, il eſt vrai, à ſervir mon Dieu, retardé la viſite de mes amis. Mais, venons au fait; que déſire de moi votre Grace?

BUCKINGHAM.

Une grace, qui, je me flatte, ſera agréable à Dieu, & réjouira tous les bons Citoyens de cette île dans l'anarchie.

RICHARD.

Vous me faites craindre d'avoir commis quelque

faute, qui ait offensé les Citoyens; & vous venez ſans doute me reprocher mon ignorance ?

BUCKINGHAM.

C'eſt-là notre but, Milord. Votre Grace daigneroit-elle, à nos inſtantes prières, réparer ſa faute ?

RICHARD.

Hé! ſi je le refuſois, pourquoi reſpirerois-je dans un pays chrétien ?

BUCKINGHAM.

Sachez donc, que vous êtes coupable, de laiſſer le ſiége ſuprême, le trône majeſtueux, & le ſceptre ſouverain de vos ancêtres, l'héritage des grandeurs où la fortune vous élève, ainſi que les droits légitimes de votre naiſſance, tranſmis juſqu'à vous par la chaîne brillante de votre royale Maiſon, & de les abandonner à l'indigne foibleſſe du rejetton corrompu d'un tronc flétri; tandis qu'au milieu de l'indolence de vos penſées ſolitaires, dont nous venons vous réveiller aujourd'hui pour le bien de notre patrie, cette belle île ſe voit mutilée, ſans bras & ſans Chef; défigurée par l'ignominie aux yeux des Nations; la tige de ſes Rois greffée de rejettons ignobles & ſauvages, & elle-même preſque enſevelie dans

l'abîme profond de la honte & de l'oubli. C'est pour la retirer de cet abîme, que nous venons vous conjurer, de tout notre cœur, de prendre sur vous le fardeau & le Gouvernement de cette terre, votre patrie. Ce n'est plus un Protecteur, un Régent, un Lieutenant que nous vous demandons, ni un Agent subalterne qui travaille en esclave pour le profit d'un autre : mais nous réclamons en vous l'héritier, qui a reçu de génération en génération les droits successifs à un empire, qui vous appartient en propre. Voilà, Seigneur, notre motif; voilà la justice que je viens demander à votre Altesse, de concert avec ces fidèles Citoyens, avec vos amis les plus tendres & les plus dévoués: jé suis ici l'interprète de leurs vœux & de leurs ardentes sollicitations.

RICHARD.

Je suis incertain, si je dois, ou me retirer en silence, ou répondre, pour vous faire d'amers reproches. Le premier offenseroit mon rang: & le second blesseroit vos sentimens. Car, si je me retire

---

Cette Scène est rendue avec beaucoup d'expression dans l'estampe de Gravelot, qui est au frontispice de cette Tragédie, dans la superbe Edition d'Oxford, de l'an 1773.

ſans vous répondre, vous pourriez peut-être imaginer, que ce ſeroit de ma part une ambition muette & qui ſe prêteroit volontiers à porter le joug doré de la Souveraineté, que vous voulez follement m'impoſer ici. Et ſi je vous reproche avec aigreur les offres que vous me faites, & qui portent le caractère d'un attachement ſi zélé pour moi, je maltraiterois donc mes généreux amis.... Pour vous ſatisfaire & éviter le premier ſoupçon, & en même tems pour ne pas tomber, en m'expliquant, dans le ſecond inconvénient, voici définitivement ma réponſe. Votre amour eſt bien digne de mes remercimens: mais mon mérite, qui n'eſt d'aucune valeur, ſe refuſe à l'importance, à l'éclat de l'offre que vous me faites. D'abord, quand tous les obſtacles ſeroient applanis, & que mes pas me conduiroient de niveau & droit au trône, comme au juſte hérirage ouvert par les droits de ma naiſſance; telle eſt la pauvreté de mes talens, & telles ſont & la grandeur & la multitude de mes imperfections... ne voyant en moi qu'une frêle barque, incapable de ſoutenir les flots d'une ſi vaſte mer... que je préférerois encore de me dérober moi-même aux grandeurs, plutôt que de m'expoſer à ſouhaiter de me cacher dans ma gloire & d'être étouffé de l'encens du trône. Mais

grace au Ciel, l'Etat n'a nul besoin de moi; (& quand il en auroit besoin, je ne serois pas l'homme qui pourroit venir à son secours) la tige royale nous a laissé un fruit né d'elle, qui insensiblement mûri par les années, sera digne de la majesté du trône, & nous rendra, je n'en doute point, tous heureux sous son règne. C'est sur lui que je renvoie le fardeau que vous voudriez placer sur moi; il est appellé à le porter par les droits de sa naissance, & par son heureuse étoile. — Et Dieu me préserve de vouloir le lui ravir par aucune violence!

BUCKINGHAM.

Milord, tout dans votre réponse prouve la délicatesse de votre conscience; mais ses scrupules sont frivoles & doivent s'évanouir, dès qu'on vient à bien pèser toutes les circonstances. Vous dites qu'Edouard est le fils de votre frere: nous en convenons avec vous; mais il n'est pas né de l'épouse légitime de son père. Car d'abord il avoit contracté avec Lady Lucy; & votre mère est encore un témoin vivant de son engagement; ensuite il s'est fiancé par Ambassadeur à la Princesse Bonne, sœur du Roi de France. Ces deux épouses mises à l'écart, il s'est présenté une pauvre & chétive suppliante, une

mère accablée d'une nombreufe famille, une veuve dans la détreffe & fur le déclin de fa beauté, qui, quoique fort avancée dans l'été de fon âge, a rallumé un refte de feux dans fa prunelle lafcive, & a féduit Edouard au point de le faire tomber de la hauteur de fes engagemens & de l'élévation de fes premiers vœux, dans l'abaiffement & la honte d'une odieufe & vile bigamie : c'eft de cette veuve, & dans fa couche illégitime, qu'il a engendré cet Edouard, que l'habitude & la flatterie nous ont fait décorer jufqu'ici du titre, . . . de Prince. Je pourrois m'en plaindre ici en termes plus amers, fi retenu par les égards que je dois à certaine perfonne vivante, je n'impofois un frein refpectueux à ma langue. Ainfi, mon bon Prince, reprenez pour votre royale perfonne, cette dignité qui vous appartient, & qui vous eft offerte. Si vous êtes indifférent au motif de nous rendre heureux, nous & toute cette île, faite-le du moins, pour retirer le fceptre de vos illuftres ancêtres de la ligne corrompue où l'ont égaré la dépravation & l'abus des tems, & pour le rendre à fon cours naturel & légitime.

LE LORD MAIRE.

Acceptez-le, mon Prince : vos fujets vous en conjurent.

BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

Ne refufez pas, illuftre Prince, l'offre que vous fait notre amour.

CATESBY.

Oh! rendez-les heureux, en foufcrivant à leur jufte requête!

RICHARD.

Hélas! pourquoi voulez-vous m'accabler de ce fardeau d'inquiétudes & de peines? Je me fens peu fait pour les grandeurs & la majefté d'un Trône. — Je vous en conjure, ne vous en offenfez pas: mais je ne puis, ni ne veux céder à vos défirs.

BUCKINGHAM.

Si vous vous obftinez à le refufer... arrêté par la répugnance que vous fentez à dépofer un enfant, un fils de votre frère, que vous aimez par générofité: car nous connoiffons bien la tendre fenfibilité de votre cœur, & cette pitié molle & efféminée, que nous avons toujours remarquée en vous pour vos proches, & qui s'étend également à toutes les claffes d'hommes.... Hé bien, apprenez, que, foit que vous acceptiez nos offres ou non, jamais le fils de votre frère ne régnera notre Roi; & que

nous placerons nous-mêmes quelque autre sur le Trône, à la disgrace & à la ruine de votre Maison. — Et c'est dans cette ferme résolution, que nous vous quittons. — Venez, Citoyens; c'est trop long-tems supplier en vain. (*Buckingham sort avec le Maire & sa suite.*)

SCENE. XXXIV.

RICHARD, CATESBY *restés seuls.*

CATESBY.

Rappellez-les, cher Prince; acceptez leur demande: si vous la refusez, tout le Royaume en portera la peine.

RICHARD.

Voulez-vous donc me forcer à me charger de cet amas de soins? Hé bien, rappellez-les: je ne suis pas formé d'une pierre insensible, (*Catesby sort.*), & je sens que mon cœur est ému & touché de vos tendres prières, quoique ce soit contre ma conscience & mon inclination.

SCÈNE XXXV.

Les mêmes.

BUCKINGHAM *est rappellé, & revient avec* LE LORD MAIRE *& les* CITOYENS.

RICHARD.

Cousin Buckingham... & vous, hommes sages & respectables ; puisqu'enfin vous voulez absolument attacher votre fortune à ma personne, & me faire porter, que je le veuille ou non, le fardeau de vos destins, il faut bien que je m'y soumette avec résignation. Mais si la noire calomnie, ou l'odieux reproche s'élève dans la suite contre votre choix, la violence que vous me faites, m'absoudra de toutes les censures & les taches d'ignominie dont on tentera de souiller ma personne : car Dieu m'est témoin, & vous le voyez assez vous-mêmes, combien mes idées & mes désirs étoient éloignés de cette tâche.

LE LORD MAIRE.

Que Dieu bénisse votre Grace ! Nous le voyons, & nous le publierons par-tout.

RICHARD.

En le disant, vous ne direz que la vérité.

BUCKINGHAM.

Je peux donc vous saluer de ce titre royal. — *Vive, vive le Roi Richard, le digne Souverain de l'Angleterre!*

TOUS.

Qu'il vive!

BUCKINGHAM.

Est-ce le bon plaisir de votre Majesté, d'être couronné demain?

RICHARD.

Ce sera, quand il vous plaira; puisque vous le voulez absolument.

BUCKINGHAM.

Nous viendrons donc demain accompagner votre Grace: & nous prenons congé de vous, le cœur rempli de joie.

RICHARD *aux Eccléſiaſtiques qui ſont avec lui.*

Venez: allons reprendre nos pieux exercices. — Adieu, cher cousin. — Adieu, généreux amis.

SCÈNE XXXVI. (†)

La Scène est devant la Tour.

LA REINE, *la Duchesse d'*YORK, *& la Marquise de* DORSET *entrent d'un côté: & de l'autre Lady* ANNE, *Duchesse de* GLOCESTRE, *menant la jeune Lady*, MARGUERITE PLANTAGENET, *fille du Duc de* CLARENCE.

LA DUCHESSE D'YORK.

Qui rencontrons-nous ici? — Ma nièce Plantagenet, que conduit par la main sa bonne tante de Glocestre! Je jurerois, qu'elle marche vers la Tour, guidée par sa seule amitié, pour y saluer le jeune Prince. — Ma fille, je me félicite de vous trouver ici.

LADY ANNE *à la Reine & à la Duchesse.*

Que le Ciel vous soit propice à toutes deux dans cette heure du jour!

(†) A cette Scène commence le quatrième Acte dans les Editions de Shakespeare. Mais elle doit être ajoutée au troisième; & dans l'intervalle de cet Acte au suivant, se passe la cérémonie du Couronnement, *Johnson.*

LA REINE.

Je fais le même vœu pour votre bonheur, chere ſœur ! Où donc allez-vous ?

LADY ANNE.

Pas plus loin qu'à la Tour ; & à ce que je préſume, dans le même ſentiment qui vous y mène, pour y féliciter les jeunes Princes.

LA REINE.

Je vous en remercie, ma chere ſœur : nous y entrerons de compagnie. Et voilà fort à propos le Lieutenant que j'apperçois.



SCÈNE XXXVII.

Les mêmes.

BRAKENBURY, *Lieutenant de la Tour.*

LA REINE.

MAITRE Lieutenant, faites-nous le plaisir, je vous prie, de nous apprendre comment se portent le Prince, & mon jeune fils York.

BRAKENBURY.

Très-bien, Madame.... Mais, soit dit sans vous offenser, je ne puis vous permettre de les voir: le Roi a donné des ordres précis.

LA REINE.

Le Roi, dites-vous? Quel Roi?

BRAKENBURY.

Il me semble, que c'est le Lord Protecteur.

LA REINE.

Que Dieu le préserve de ce titre de Roi! — A-t-il donc élevé une barriere entre la tendresse de mes

enfans, & moi ? Je ſuis leur mère. Qui ſera aſſez hardi, pour me fermer le chemin ?

LA DUCHESSE.

Je ſuis mère de leur père, & je prétends les voir.

LADY ANNE.

Je ſuis leur tante par alliance, & leur mère par ma tendreſſe : ainſi hâtez-vous de me les faire voir : je me charge de la faute, & je vous abſous de l'ordre, à mes périls.

BRAKENBURY.

Non, Madame, il n'eſt pas poſſible ; je ne puis me départir ainſi de ma charge : je ſuis lié par ſerment : ainſi daignez m'excuſer.

SCÈNE XXXVIII.

Les mêmes.

Le Lord STANLEY.

STANLEY *à la Ducheſſe d'York.*

MESDAMES, ſi je vous rencontre dans une heure d'ici, je pourrai vous ſaluer vous, Ducheſſe d'York,

avec respect en qualité de mère de deux Reines. (*à Lady Anne Duchesse de Glocestre.*) Venez, Madame; il faut vous rendre sans délai à Westminster, pour vous y voir couronnée épouse & Reine de Richard.

LA REINE *saisie & se pâmant.*

Ah! coupez mes nœuds; afin que mon cœur oppressé puisse palpiter plus librement.... ou je sens que je vais m'évanouir à cette mortelle nouvelle.

LADY ANNE.

Odieuse nouvelle! O sinistre événement!

DORSET *à la Reine.*

Prenez courage, ma mere: en quel état êtes-vous?

LA REINE.

O Dorset, ne me parle pas; fuis, fuis. La mort & la destruction courent sur ta trace. Le nom de ta mere est fatal à ses enfans: si tu veux échapper à la mort qui te poursuit, fuis, traverse les mers; & va vivre avec Richemond, loin des atteintes de l'enfer. Va, fuis, fuis de cette boucherie; si tu ne veux pas augmenter le nombre des morts; & laisse

moi mourir victime de la malédiction prédite par Marguerite: *ni mère, ni femme, ni Reine reconnue de l'Angleterre.*

STANLEY.

Votre conseil, Madame, est très-sage. — Dorset; saisissez rapidement l'avantage que vous laissent quelques heures. Je vous donnerai des lettres de recommandation pour mon fils, & lui écrirai de venir au devant de vous; ne vous laissez pas surprendre par un imprudent délai.

LA DUCHESSE.

O vent funeste, qui sémes les calamités! — O sein maternel, frappé de malédiction, véritable lit de mort; d'où le monde a vu éclorre un serpent fatal, dont l'œil inévitable lance le trépas!

STANLEY.

Allons, Madame, daignez me suivre; on m'a recommandé de faire diligence.

LADY ANNE.

Et je vais vous suivre à regret & en gémissant. O plût à Dieu, que le cercle d'or, qui va ceindre

mon front, fût d'un fer rouge (†) qui me brûlât jusqu'au cerveau! Puissai-je être ointe d'un poison meurtrier, qui me fasse expirer, avant que le peuple crie : *vive la Reine!*

L A R E I N E.

Allez, Princesse infortunée; allez, je n'envie pas votre gloire; & je ne vous souhaite point de maux, pour repaître la joie de ma vengeance.

L A D Y A N N E.

Eh pourquoi ne le souhaiterois-je pas?—Lorsque celui, qui est aujourd'hui mon époux, vint m'aborder, suivant le cercueil de Henri; lorsqu'à peine il avoit lavé ses mains du sang qui sortoit des plaies de mon vertueux & premier époux, cet homme céleste dont j'accompagnois en pleurant les restes inanimés; lorsqu'en ce moment, je vins à lever les yeux sur Richard, voici quel fut mon vœu : « sois maudit, pour avoir fait de moi, si jeune, une veuve

(†) Allusion à l'ancienne manière de punir un Régicide: on lui plaçoit une couronne de fer brûlant, sur la tête. Quelques Moines donnent dans leur description de l'enfer une pareille couronne à ceux qui avoient dépouillé un Monarque de son Royaume. *Steevens*.

défolée ; &, fi jamais tu te maries, que la douleur & le défefpoir affiègent ta couche nuptiale ; & que ton époufe (s'il fe trouve jamais une femme affez défefpérée pour accepter ta main) foit plus malheureufe par ta vie, que tu ne m'as rendue malheureufe par le meurtre de mon cher époux ! » Hélas ! avant que je puffe répéter cette malédiction, dans ce court efpace de tems, mon lâche & foible cœur fe laiffa groffièrement féduire par fon perfide & doucereux langage, & me rendit moi-même l'objet & la victime de mon imprécation. Depuis ce moment funefte mes yeux n'ont jamais été fermés par le fommeil : je n'ai pas encore goûté une heure de fes douceurs dans fa couche ; & j'ai toujours été éveillée à fes côtés, par les fonges funeftes (†) qui l'agitent dans la nuit. Je fais encore, qu'il me hait, par la haine qu'il portoit à mon père Warwick ; & fans doute, il ne tardera pas à fe défaire de moi.

LA REINE.

Adieu, cœur défolé ! Ma pitié s'attendrit fur vos maux.

(†) Ce n'eft point ici une fiction ; l'Hiftoire rapporte que Richard étoit pourfuivi de fonges effrayans. *Johnfon.*

LADY ANNE.

Croyez que mon cœur gémit autant ſur les vôtres.

DORSET *à Lady Anne.*

Adieu, infortunée, qui accueillez ſi triſtement les grandeurs!

LADY ANNE *à Dorſet.*

Adieu, infortuné, qui devez faire divorce avec elles.

LA DUCHESSE *à Dorſet.*

Allez joindre Richemond, & qu'une heureuſe fortune guide vos pas! (*à Lady Anne*) Et vous, allez joindre Richard, & que les bons Anges du Ciel veillent ſur vos jours! (*à la Reine,*) Et vous, allez au Sanctuaire, & que de pieuſes émotions vous calment & vous conſolent! Pour moi, je vais à mon tombeau; puiſſai-je y trouver le repos & la paix! J'ai vu quatre-vingt années de chagrins, & une heure de joie a toujours été expiée par huit jours d'angoiſſes..

LA REINE.

Arrêtez, Madame. — Jettons encore un dernier regard ſur la Tour. — Ayez pitié, ô vous, antique amas de pierres fatales, de ces tendres enfans, que

la haine a enfermés dans l'enceinte de vos murs! Berceau barbare pour ces pauvres petits innocens! Tour effrayante : dure & sauvage nourrice! — Et toi, triste & sombre compagnon de jeu pour de jeunes Princes, épargne mes chers enfans! C'est la prière que te fait ma douleur insensée, en te quittant. (*Ils sortent tous.*)

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente la Cour.

Les trompettes ſonnent. RICHARD *paroît en habits royaux, avec* BUCKINGHAM, CATESBY, *un* PAGE, *& une ſuite.*

LE ROI RICHARD *à ſa ſuite.*

ECARTEZ-vous tous! — Couſin Buckingham?

BUCKINGHAM.

Mon gracieux Souverain.

RICHARD.

Donne-moi ta main. — C'eſt par tes conſeils & par ton aſſiſtance, que le Roi Richard ſe voit élevé ſur le Trône. Mais ces grandeurs ne vivront-elles qu'un jour? ou feront-elles durables, & pourrons-nous en jouir avec tranquillité.?

BUCKINGHAM.

Puissent-elles être permanentes, & durer autant que vous!

RICHARD.

Ah! Buckingham! c'est en ce moment que je vais soumettre ton cœur à l'épreuve, pour connoître s'il est d'une trempe solide & sûre. — Le jeune Edouard vit. — Réfléchis à présent, & devine ce que je veux dire.

BUCKINGHAM.

Parlez, mon bien aimé Souverain.

RICHARD.

Buckingham, je te dis que je voudrois être Roi.

BUCKINGHAM.

Et vous l'êtes en effet, mon illustre Souverain.

RICHARD.

Ha! est-il bien vrai que je suis Roi? — Oui; je le suis.. mais, Edouard vit!

BUCKINGHAM.

Il est vrai, mon Prince.

RICHARD.

RICHARD.

O vérité funeste; qu'Edouard vive encore! — *Il est vrai, mon Prince*, dis-tu (†). — Cousin, tu n'avois pas coutume d'être si lent de conception. Faut-il que je te parle ouvertement? Je désire la mort des bâtards, & je voudrois voir la chose exécutée sur le champ. Que réponds-tu à présent? Parle vîte, & en peu de mots.

BUCKINGHAM.

Votre Majesté peut faire ce qui lui plaît.

RICHARD.

Non, non. Tu es tout de glace: ton amitié pour moi se refroidit. Parle, ai-je ton consentement à leur mort?

BUCKINGHAM.

Donnez-moi le tems de respirer: un moment de réflexion, cher Lord; avant que je vous donne

(†) Il y a ici une équivoque dans les mots employés par Buckingham, & que Richard prend dans le mauvais sens. True, *noble Prince;* signifie également: *il est vrai*, *noble Prince;* &, *légitime*, *noble Prince*. Et c'est à ce second sens que répond Richard, en disant, ô conséquence qui n'en est que plus funeste! *Eschenburg.*

là dessus une réponse positive. Je vais dans un instant satisfaire à votre question. (*Buckingham sort.*)

CATESBY *à Buckingham qui se retire.*

Le Roi est offensé : voyez : il mord ses levres (†).

SCÈNE II.

RICHARD, CATESBY, *un* PAGE.

RICHARD.

Je veux m'adresser à quelqu'un de ces hommes, dont l'esprit inert & pésant ne pense, ne fait attention à rien : quiconque cherche à me pénétrer d'un œil réfléchi, n'est point mon homme. — L'ambitieux Buckingham devient circonspect. — Page ?

LE PAGE.

Seigneur ?

RICHARD.

Ne connois-tu point quelque homme, que l'or

(†) Les anciens Historiens remarquent, que c'étoit la coutume de Richard de se mordre les lèvres, quand il étoit pensif ou en colère. *Steevens.*

puisse corrompre & déterminer à se charger d'un secret exploit de mort ?

LE PAGE.

Je connois un Gentilhomme mécontent, dont la misère ne se concilie nullement avec son ame hautaine. L'or le persuaderoit mieux que vingt Orateurs; il le déterminera, je n'en doute point, à tout.

LE ROI.

Quel est son nom ?

LE PAGE.

Son nom, Seigneur... est.... Tyrrel.

RICHARD.

Je connois un peu cet homme. Va, Page, amène-le moi sur le champ. (*Le Page sort.*)

RICHARD.

Ce clairvoyant & profond penseur de Buckingham ne sera plus le confident de mes secrets. Quoi ! il aura si long-tems suivi mes pas sans se lasser, & il s'arrête à présent pour respirer ? — Hé bien, qu'il respire.

SCÈNE III.

RICHARD, CATESBY, *Le Lord* STANLEY.

RICHARD.

Hé bien, Lord Stanley, quelles nouvelles?

STANLEY.

Vous ſaurez, Seigneur, que le Marquis de Dorſet, à ce que j'apprends, s'eſt évadé pour aller joindre Richemond dans le pays où il s'eſt fixé.

RICHARD.

Ecoute, Catesby; répands dans le public, que Lady Anne, mon épouſe, eſt dangereuſement malade. Je prendrai des meſures pour la tenir renfermée: cherche-moi quelque mince Gentilhomme, à qui je puiſſe marier bien vîte la fille de Clarence. Pour le fils, c'eſt un petit imbécille, que je ne crains pas. — Hé bien, à quoi rêves tu? Je te le répète, fais courir le bruit, que ma Reine eſt malade, & qu'elle a bien l'air d'en mourir. Songe à cela: car il m'importe beaucoup d'arrêter toutes les eſpérances, qui, en

croissant, pourroient me nuire. — (*Catesby sort.*) Il faut que j'épouse la fille de mon frere, ou mon trône ne posera que sur un verre fragile. — Egorger ses freres, & puis l'épouser ! ... Il est encore incertain, si j'y gagnerai. Mais me voici engagé si avant dans le sang, qu'il faut qu'un crime engendre un autre crime. La pitié larmoyante n'habita jamais dans ces yeux.

SCÈNE IV.

RICHARD, STANLEY *à l'écart.* TYRREL.

RICHARD.

T'APPELLES-TU Tyrrel ?

TYRREL.

Jacques Tyrrel, votre sujet dévoué.

RICHARD.

Me l'es-tu en effet ?

TYRREL.

Mettez-moi à l'épreuve, mon Souverain.

RICHARD.

Oseras-tu te charger de tuer un de mes amis ?

TYRREL.

Oui, si vous le voulez : mais j'aimerois mieux tuer deux de vos ennemis.

RICHARD.

Hé bien, c'est cela même. Deux mortels ennemis, qui troublent mon repos, & me privent des douceurs du sommeil : voilà ceux à qui je voudrois que tu eusses affaire. Tyrrel, ce sont ces bâtards qui sont dans la Tour.

TYRREL.

Ouvrez-moi le chemin qui mène jusqu'à eux, & je vous aurai bientôt délivré de la crainte qu'ils vous inspirent.

RICHARD.

Tu charmes mon oreille des plus doux accens. — Ecoute, approche-toi, Tyrrel. Va, muni de cet ordre..... Allons, du courage, & prête-moi l'oreille : (*il lui parle bas*) voilà tout. — Viens me dire : *la chose est faite*, & je t'aimerai, je t'avancerai.

TYRREL.

Je vais l'exécuter sur le champ. (*Il sort*).

SCÈNE V.

RICHARD, STANLEY, BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

Mon Prince, j'ai mûrement réfléchi avec moi-même à la propofition fur laquelle vous m'avez fondé dernièrement.

RICHARD.

Fort bien, n'en parlons plus. — Dorfet eft en fuite, il eft allé joindre Richemond.

BUCKINGHAM.

C'eft ce que je viens d'apprendre, Seigneur.

RICHARD, *à Stanley.*

Stanley, il eft le fils de votre femme. — Songez bien à cela.

BUCKINGHAM.

Mon Prince, je reclame le don, dont votre promeffe m'a fait un droit, & auquel vous avez engagé votre honneur & votre foi... Le Comté d'Hereford avec toutes fes mouvances, dont vous m'avez promis la poffeffion.

RICHARD, *à Stanley.*

Stanley, veillez sur votre femme. Si elle entretient quelque correſpondance de lettres avec Richemond, vous m'en répondrez.

BUCKINGHAM.

Que répond votre Majeſté à ma juſte requête?

RICHARD.

Je viens de me rappeller ... que Henri VI a prédit (†) que Richemond ſeroit Roi; & cela, lorſque Richemond n'étoit encore qu'un petit enfant mutin .... Roi? ... Peut-être ...

BUCKINGHAM.

Mon Prince? ...

RICHARD.

Et comment arrive-t-il, que ce Prophète ne m'ait pas dit en même tems, à moi qui étois là, que je le tuerois?

BUCKINGHAM.

Seigneur, votre promeſſe de ce Comté....

(†) Ces fréquentes alluſions aux Pièces d'Henri VI, prouvent l'authenticité de ces Drames. *Johnſon.*

RICHARD, *toujours sans écouter Buckingham.*

Richemond!... La dernière fois que j'ai passé par Exeter, le Maire, pour me faire sa cour, me fit voir le château, qu'il appelloit Rougemont! A ce nom, je frémis: en me rappellant qu'un Devin d'Irlande m'avoit dit un jour, que je ne vivrois pas long-tems après avoir vu Richemond.

BUCKINGHAM.

Mon Prince...

RICHARD.

Ha! quelle heure est-il?

BUCKINGHAM.

J'ose prendre la hardiesse de vous rappeller la promesse que vous m'avez faite.

RICHARD.

Fort bien; mais, quelle heure est-il?

BUCKINGHAM.

Le coup de dix heures est prêt à frapper.

RICHARD.

Hé bien, laisse-le tomber.

BUCKINGHAM.

Que voulez-vous dire par, *laiſſe-le tomber ?*

RICHARD.

Que toi, comme l'automate (†) du clocher, tu ſuſpends le coup de l'horloge, entre ta demande & ma méditation. Je ne ſuis pas aujourd'hui dans mon humeur libérale.

BUCKINGHAM.

Daignez donc me dire décidément, ſi je dois compter, ou non, ſur votre promeſſe.

RICHARD.

Tu m'importunes, te dis-je: je ne ſuis pas d'humeur donnante en ce moment. (*Il le quitte & ſort.*)

(†) *Jack*, eſt une image ou figure ſemblable à celles du clocher de l'Egliſe de S. Dunſtan, & des places de marché de pluſieurs villes du Royaume; elle s'appelloit ordinairement *a Jack of the clock-houſe*. Richard compare Buckingham à un de ces automates, & lui dit de ne pas tenir en ſuſpens le coup de la cloche, mais de frapper l'heure, afin que l'heure puiſſe s'écouler, & qu'il ſoit en liberté de pourſuivre ſes réflexions. *Hawkins.* Peut-être appelloit-on ces figures du nom de *Jack*, parce que les inſtrumens de ce nom qui ſervent à tourner la broche, étoient autrefois ornés d'une petite figure de ce genre. *Steevens.*

SCÈNE VI.

BUCKINGHAM *seul.*

OUI? en est-il ainsi? Est-ce là la récompense dont il paie mon dévouement & mes services? Est-ce pour cela que je l'ai fait Roi? O Buckingham, souviens-toi du sort de Hastings: & fuis promptement vers Brecknock, tandis que cette tête tremblante est encore sur mes épaules.

SCÈNE VII.

TYRREL *seul.*

L'ACTE sanglant & tyrannique est consommé! Le plus grand forfait, le massacre le plus barbare, dont cette île ait jamais été coupable! Dighton & Forrest, que j'ai subornés pour faire cette horrible boucherie; tout scélérats endurcis qu'ils sont, ces dogues féroces & sanguinaires, émus de tendresse & amollis par la douce pitié, ont pleuré comme deux enfans, en me racontant le détail de leurs morts. « Hélas! me dit » Dighton, telle étoit l'attitude de ces deux enfans

» couchés dans le même lit. — Ils se tenoient, dit » Forrest, l'un l'autre embrassés dans leurs bras inno- » cens & blancs comme l'albâtre. Leurs lévres sem- » bloient quatre roses sur une seule tige; qui dans » leur plus vermeil éclat, se baisoient l'une l'autre. » Un livre de prières étoit posé sur leur chevet: cette » vue, dit Forrest, a presque changé mon ame. Mais » le Démon .... » Le scélérat s'est arrêté à ce mot, & Dighton a continué: « nous avons étouffé le plus par- » fait, le plus (†) bel ouvrage, que la Nature ait » jamais formé depuis la création! » Ils m'ont aussi- tôt quitté tous deux, si pénétrés de douleur & de remords, qu'ils ne pouvoient parler; & je les ai laissé aller, pour venir apporter cette nouvelle au Roi sanguinaire. — C'est lui que je vois paroître.

(†) Le meurtre d'un enfant doit sûrement exciter de plus violens combats dans le cœur du scélérat le plus endurci, que le meurtre d'un adulte. Sa naïve innocence, ses manières engageantes, sa foiblesse, doivent parler fortement pour sa défense, & rendre pour ainsi dire l'acte impossible. L'idée encore, que l'enfant ne fait que de sortir des mains de son Créateur, doit imprimer un degré d'horreur de plus au scélérat. C'est ce qui est peint d'une manière énergique & touchante dans cette scène. *Mrs Griffith.*

SCÈNE VIII.

TYRREL, RICHARD.

TYRREL.

SANTÉ & bonheur à mon Souverain Maître!

RICHARD.

Hé bien, cher Tyrrel: vais-je être heureux par ta nouvelle?

TYRREL.

Si l'exécution de l'acte dont vous m'avez chargé, doit enfanter votre bonheur, ſoyez donc heureux: car il eſt conſommé.

RICHARD.

Mais les as-tu vus morts?

TYRREL.

Oui, Seigneur.

RICHARD.

Et enſévelis, cher Tyrrel?

TYRREL.

Le Chapelain de la Tour les a enterrés ſur le

champ. Mais de vous dire où ; j'avoue que je ne le ſais pas.

RICHARD.

Reviens me trouver, Tyrrel, immédiatement après mon ſouper, & tu me conteras alors toutes les circonſtances de leur mort... En attendant, ne t'occupe qu'à chercher dans ta penſée, comment je pourrois te faire du bien, & ſois sûr de l'accompliſſement de tes déſirs. — Adieu, juſqu'à tantôt.

TYRREL.

Je prends humblement congé de vous. (*Il ſort.*)

SCÈNE IX.

RICHARD *ſeul.*

Je vous ai bien enfermé le fils de Clarence : j'ai marié ſa fille à un mince parti. Les fils d'Edouard dorment dans le ſein d'Abraham, & mon épouſe Anne a ſouhaité le bon ſoir à ce bas monde. A préſent, comme je ſais que Richemond de Bretagne a des vues ſur la jeune Elizabeth, la fille de mon frere, & qu'à la faveur de ce nœud, il lance des

regards ambitieux ſur la Couronne; je vais la trouver, & lui faire ma cour en amant heureux & galant.

SCÈNE X.

RICHARD, CATESBY.

CATESBY.

MON Prince...

RICHARD.

Sont-ce de bonnes ou de mauvaiſes nouvelles, que tu m'apportes, ſi bruſquement?

CATESBY.

Mauvaiſes, mon Prince. Morton (†) s'eſt enfui vers Richemond; & Buckingham, ſoutenu des intrépides Gallois, eſt en campagne; ſes forces s'accroiſſent à chaque inſtant.

RICHARD.

Ely, joint à Richemond, m'inquiète bien plus, que Buckingham & ſa troupe ramaſſée à la hâte.—Allons,

(†) Evêque d'Ely.

j'ai appris, que l'irréfolution craintive & réfléchiffante, rampe à la fuite du délai pareffeux, & que le délai traîne après lui l'impuiffante & malheureufe pauvreté. Empruntons donc les aîles de la rapide Expédition; Meffagère de Jupiter, elle doit être le Héraut d'un Roi! Partons, affemblons une armée. — Mon bouclier eft mon confeil: il faut abréger, quand les traîtres ofent nous braver. (*Il fort.*)

SCÈNE XI.

LA REINE MARGUERITE *feule.*

Ainsi la profpérité de la Maifon d'York commence à décliner, & comme un fruit qui a paffé le terme de fa maturité, elle eft prête à tomber dans la bouche dévorante de la mort! Je me fuis cachée ici à l'écart, pour obferver la ruine de mes ennemis. Je fuis témoin d'un finiftre début; & je repafferai en France avec l'efpoir, que les Scènes qui vont fuivre, feront auffi funeftes, auffi cruelles, auffi tragiques. — Cache-toi, malheureufe Reine: quelqu'un vient en ces lieux.

SCÈNE

SCÈNE XII.

LA REINE MARGUERITE *cachée.* —LA REINE ÉLIZABETH, & *la Duchesse* d'YORK.

LA REINE.

Ah! mes pauvres enfans! mes tendres Princes; aimables fleurs non encore épanouies, & qui ne faisiez que de naître au jour; si vos Ombres innocentes errent dans les airs, si vous n'êtes pas engloutis dans l'abîme de l'éternité, suspendez au-dessus de moi vos aîles invisibles, & écoutez les gémissemens de votre mere.

LA REINE MARGUERITE *s'avançant vers elle.*

Oui, suspendez-vous sur sa tête: dites, que c'est la justice qui vous a plongés dès votre aurore dans l'éternelle nuit.

LA DUCHESSE.

Tant de maux ont usé ma voix, que ma langue fatiguée de crier & de se plaindre, reste immobile & muette. — Edouard Plantagenet, hélas! pourquoi n'es-tu plus?

LA REINE MARGUERITE.

Plantagenet venge Plantagenet ; Edouard paie en mourant sa dette à Edouard.

LA REINE ELIZABETH.

Peux-tu, Dieu bienfaisant, abandonner de si tendres agneaux, & les jetter en proie à la rage du loup dévorant? Où dormoit ta justice, lorsqu'on a commis cet attentat?

LA REINE MARGUERITE.

Où dormoit-elle, lorsqu'on massacra mon vertueux Henri, & mon cher fils?

LA DUCHESSE *à elle-même.*

Spectre vivant, dont les yeux sont éteints & qui n'as plus qu'un souffle de vie; spectacle de misères; déplorable objet d'horreur & de pitié; propriété du tombeau, que la vie usurpe & retient encore; monument des calamités de la vie, repose tes membres fatigués sur la terre de cette île, enivrée du sang innocent, versé par l'injustice. (*Elle s'assied sur le pavé.*)

LA REINE ELIZABETH.

O terre! que ne peux-tu m'offrir un tombeau, comme tu peux m'offrir un triste siége? Je voudrois,

non repoſer mes os ſur ta ſurface, mais les cacher dans ton ſein. Ah! qui dans le monde a ſujet de gémir, que nous ſeules? (*Elle s'aſſied à côté de la Ducheſſe.*)

LA REINE MARGUERITE.

Si la plus ancienne douleur eſt la plus reſpectable, cédez donc à la mienne l'avantage de la prééminence; c'eſt à mes maux qu'appartiennent l'empire & la ſupériorité ſur les vôtres. (*Elle s'aſſied auſſi à côté des autres qui gémiſſent.*) S'il peut ſe former entre nous une ſociété, que vos maux ſe renouvellent en voyant les miens. J'avois un Edouard, & Richard l'a tué! J'avois un époux, & Richard l'a tué! Vous aviez un Edouard, & Richard l'a tué! Vous aviez un Richard, & Richard l'a tué!

LA DUCHESSE D'YORK.

J'avois auſſi un Richard, & c'eſt toi qui l'as tué! J'avois encore un Rutland, & c'eſt toi qui as aidé à le tuer!

LA REINE MARGUERITE.

Tu avois auſſi un Clarence, & Richard l'a tué! C'eſt de tes flancs, comme d'un repaire fatal, qu'eſt ſorti ce monſtre infernal, qui nous pourſuit tous à

P 2

mort! Ce tygre, dont la gueule se trouva armée de dents, avant même que ses yeux fussent ouverts à la lumière, pour déchirer de foibles victimes, & s'abreuver de leur sang innocent; ce fléau destructeur de l'image du Créateur; ce tyran, le premier & le plus féroce des tyrans de la terre, qui triomphe dans les pleurs des malheureux. C'est de ton sein qu'il s'est élancé dans le monde, pour nous poursuivre jusqu'à notre tombeau. O Dieu juste, équitable & suprême dispensateur des destinées, combien je rends grace à ta justice, qui permet que ce dogue sanguinaire exerce son carnage sur les enfans mêmes de sa mere, & la force à associer sa douleur & ses larmes aux gémissemens des autres infortunés!

LA DUCHESSE.

O femme de Henri, n'insulte point à mes maux: Dieu m'est témoin, que j'ai pleuré sur les tiens.

LA REINE MARGUERITE.

Pardonne-moi. J'étois affamée de vengeance, & maintenant je m'en repaîs & j'en savoure le doux spectacle. Ton Edouard, qui avoit tué le mien, est mort; ton autre Edouard est mort aussi, & sa mort venge mon Edouard. Le jeune York ne sert que d'appoint

à la vengeance : car les deux autres ne pouvoient par leur trépas compenſer la grandeur de ma perte. Ton Clarence, qui avoit poignardé mon Edouard, eſt mort, & avec lui les ſpectateurs de cette ſcène tragique, l'adultère & perfide Haſtings, Rivers, Vaughan & Gray, tous prématurément étouffés dans leurs ſombres tombeaux. Richard ſeul eſt vivant, ce noir agent de l'enfer, qui le réſerve ſur la terre, pour y trafiquer encore d'ames criminelles, & en peupler ſes abîmes. Mais elle arrive, elle approche auſſi, ſa fin ; elle ſera déplorable, elle ſera vue ſans pitié. La terre s'ouvre, l'enfer s'embrâſe, les démons rugiſſent, les Anges prient, tous demandent qu'une mort ſoudaine l'emporte rapidement de ce monde. — Cher Dieu, déchire, je t'en conjure, le bail de ſa vie, afin que je puiſſe vivre aſſez, pour dire, *enfin le monſtre eſt mort !*

LA REINE ELIZABETH.

Ah! tu m'avois prédit, qu'un tems viendroit, où j'implorerois ton ſecours pour m'aider à maudire cette hideuſe créature, ce monſtre pervers & contrefait.

LA REINE MARGUERITE.

Je t'appellais alors, tu le ſais, vain fantôme de

ma grandeur passée, pauvre Reine en peinture, l'ombre de ce que j'avois été (†); une femme élevée au faîte de la fortune pour en être soudain précipitée; une mere de deux enfans pour ne l'être qu'un instant; le songe de ce que tu avois été; un but brillant (§) exposé à tous les traits du malheur (†); une Reine de Théâtre, faite uniquement pour remplir la scène & s'évanouir. Où est ton époux maintenant? Où sont tes freres? Où sont tes deux enfans? Quelles jouissances te reste-t-il? Qui vient te prier, à genoux, & te dire : *Dieu conserve la Reine!* Où sont ces Grands respectueux qui te flattoient? Où est ce peuple

(†) Le Prologue flatteur & mensonger d'un spectacle d'horreur. *Pageants*, sont des spectacles muets, ou pantomimes, marionettes, & le Poëte fait allusion à un de ces Jeux, dont le début promettoit un dénouement plus heureux. Ces pantomimes, qu'on jouoit dans des fêtes publiques, étoient ordinairement précédées d'une courte exposition de l'ordre dans lequel les Personnages devoient paroître & se mouvoir. On distribuoit ces Programmes aux Spectateurs, pour leur faire entendre le sens de ces figures & pièces allégoriques. — Autrefois on mettoit le précis de chaque Livre à la tête du Volume.

(§) Une Enseigne des grandeurs, un souffle passager, une bulle fragile.

(†) Allusion à la position périlleuse de ceux à qui l'on confioit la garde des Etendards de l'armée. *Steevens.*

en foule, qui ſuivoit tes pas ? Renonce à tout cet appareil brillant, & vois ce que tu es aujourd'hui : au lieu d'une épouſe heureuſe, une veuve déſolée ; d'une mere joyeuſe & triomphante, une femme qui en déplore le nom ; d'une Reine ſuppliée, une humble ſuppliante ; au lieu d'une Reine, une malheureuſe captive, couronnée de maux & de misères ; au lieu d'une femme qui me mépriſoit, une femme mépriſée de moi : redoutée de tous, tu redoutes un homme : tu commandois à tous, & pas un qui t'obéiſſe. C'eſt ainſi que la roue de la juſtice a fait ſa révolution, & t'a replongée dans l'abîme, où tu reſtes dénuée, & la proie du tems deſtructeur. Il ne te reſte plus que le ſouvenir de ce que tu fus, pour te faire un plus grand tourment de ce que tu es. Tu uſurpas ma place : & maintenant ta misère uſurpe la part de la mienne. Ton cou ſuperbe porte la moitié du joug de mes douleurs, & moi, dégageant ici ma tête fatiguée de le porter, & allégée par la vengeance, j'en rejette le poids tout entier ſur toi. Adieu, épouſe d'York ! Reine de douleur & de calamités ! Ces maux de l'Angleterre me feront ſourire de joie en France.

LA REINE ELIZABETH.

O toi, ſi habile en imprécations, arrête encore un

moment, & enseigne-moi à maudire mes ennemis.

LA REINE MARGUERITE.

Jeûne les jours, & passe les nuits dans l'insomnie; compare ta félicité évanouie avec tes maux présens; imagine que tes deux enfans étoient encore plus charmans qu'ils ne l'étoient, & que celui, qui les a massacrés, est mille fois plus hideux; exagère tes pertes, pour en voir l'auteur plus odieux: c'est ainsi que tu apprendras à maudire.

LA REINE ELIZABETH.

Je ne trouve que des expressions foibles; animeles de l'énergie des tiennes.

LA REINE MARGUERITE.

C'est au sentiment de tes maux à aiguiser les traits de ta malédiction, & à tes imprécations à les rendre perçans comme le trait de la mienne. (*La Reine Marguerite sort.*)



SCÈNE XIII.

Les mêmes.

LA DUCHESSE *à la Reine Elizabeth.*

Et la vraie douleur eſt-elle donc ſi prodigue de paroles ?

LA REINE ELIZABETH.

La plainte, il eſt vrai, qui ſuccéde au bonheur évanoui, n'eſt qu'un vain ſon perdu dans les airs : une voix impuiſſante (†) & inutile qui s'élève pour plaider en vain la cauſe des malheureux : mais n'importe, laiſſez-lui ſon libre cours : quand elle ne nous donneroit aucun ſecours réel, du moins elle ſoulage le cœur.

LA DUCHESSE.

S'il en eſt ainſi, donnez donc carrière à votre langue ; ſuivez-moi, & exhalant à l'envi notre douleur amère, accablons de nos reproches mon déteſ-

(†) C'eſt-à-dire, mots accordés ſur le ton de la plainte, ſuccédant aux plaiſirs morts, & qui ne ſont pas légués à ceux auxquels ils devroient venir de droit. *Théobald.*

table fils, qui a étouffé vos deux aimables enfans!... J'entends les tambours. Venez; n'épargnez pas les imprécations.

SCÈNE XIV.

LE ROI RICHARD *paroît, dans l'appareil militaire, suivi de Soldats, & marchant au bruit des tambours & des trompettes.*

LA REINE ELIZABETH, *& la Duchesse d'*YORK *arrêtent sa marche.*

RICHARD.

Qui ose m'arrêter dans ma marche?

LA DUCHESSE.

Celle qui auroit pu, en t'étouffant dans son sein maudit de Dieu, te sauver tous les meurtres, que tu as commis, misérable que tu es.

LA REINE ELIZABETH.

Oses-tu bien couvrir de cette couronne d'or, ce front où devroient être gravés avec un fer chaud, si l'on te faisoit justice, le meurtre du Prince qui possé-

doit cette Couronne, & le maſſacre de mes pauvres enfans, & de tes freres? Dis-moi, lâche ſcélérat, où ſont mes enfans?

LA DUCHESSE.

Parle, monſtre barbare, où eſt ton frere Clarence, & le jeune Richard Plantagenet ſon fils?

LA REINE.

Que ſont devenus les infortunés Rivers, Vaughan & Gray?

LA DUCHESSE.

Qu'as-tu fait du généreux Haſtings?

RICHARD, *pour ſe débarraſſer de leurs reproches.*

Sonnez une Fanfare, trompettes: tambours, battez l'allarme! Que le Ciel n'entende pas les clameurs de ces femmes, qui inſultent l'Oint du Seigneur. Sonnez, vous dis-je.

(*On joue une Fanfare.*)

(*Aux Ladys.*) Ou modérez-vous, & parlez-moi ſans invectives, ou je vais continuer d'étouffer le bruit de vos cris, ſous le bruit plus fort de la Muſique guerrière.

LA DUCHESSE.

Es-tu mon fils?

RICHARD.

Oui, & j'en rends graces au Ciel, à mon pere, & à vous-même.

LA DUCHESSE.

Ecoute donc patiemment les reproches de l'indignation d'une mere?

RICHARD.

Madame, je tiens un peu de vous, & mon caractère ne peut soutenir l'accent du reproche.

LA DUCHESSE.

Oh! laisse-moi parler.

RICHARD.

Parlez: mais je ne veux pas vous entendre.

LA DUCHESSE.

Hé bien je ferai plus douce & plus modérée dans mes paroles.

RICHARD.

Abrégez donc, ma mere: car le tems me presse.

LA DUCHESSE.

Es-tu donc si pressé?... Combien de tems t'ai-je

attendu moi, Dieu le fait, dans les tourmens & l'agonie, à ta naiſſance ?

RICHARD.

Et ne ſuis-je pas enfin venu au monde vous conſoler de vos douleurs ?

LA DUCHESSE.

Non, malheureux, non : par la ſainte Croix, tu ne le ſais que trop bien, que tu es venu ſur la terre, pour en faire un enfer pour moi. Ta naiſſance fut un fardeau douloureux pour ta mere ; ton enfance fut chagrine & fâcheuſe ; ton adoleſcence fut farouche & forcenée, & remplit ta mere d'allarmes & de déſeſpoir : ta première jeuneſſe fut téméraire, audacieuſe & ſans frein ; & dans l'âge qui la ſuivit, tu devins orgueilleux, ſubtil, faux & ſanguinaire ; plus doux en apparence, mais plus dangereux en effet, careſſant dans ta haine. Quelle heure (†) de

(†) Aucune en effet, ſi ce n'eſt l'heure d'Humphrey, qui vous invita un matin à un rendez-vous, loin de ma compagnie.

Alluſion à quelque Hiſtoire de galanterie, dont la Ducheſſe avoit pu être ſoupçonnée. — Il paroît par un ancien Pamphlet, qu'une des aîles de l'ancienne Egliſe de S. Paul, s'appelloit *la Promenade du Duc Humphrey ;* & que ceux qui n'avoient pas moyen de ſe procurer à dîner, affectoient de s'y promener après les autres. — Si l'on objecte que le Duc Humphrey fut enterré à S. Albans, on ſe ſouviendra qu'il n'étoit pas rare d'élever des Cénotaphes. *Steevens.*

consolation peux-tu citer, dont j'aie jamais joui dans ta société ?

RICHARD.

—Si ma vue vous est si odieuse, laissez-moi continuer ma marche, Madame, & ne m'exposez pas à vous offenser. — Battez, tambours.

LA DUCHESSE.

Je t'en conjure, écoute-moi encore.

RICHARD.

Vous me parlez d'un ton trop dur.

LA DUCHESSE.

Un mot encore : c'est la dernière fois que tu m'entendras.

RICHARD.

Hé bien ?

LA DUCHESSE.

Ou tu périras dans cette guerre, par un juste decret du Ciel, ou tu en reviendras vainqueur : & alors moi, je périrai de douleur & de vieillesse, & jamais je ne te reverrai en face. Emporte donc avec toi ma plus fatale malédiction ; & puisses-tu en être plus accablé dans le jour du combat, que de tout le

poids de cette armure que tu portes ! Mes prières combattent pour tes adverſaires : que les Ombres légères des enfans d'Edouard inſpirent l'ame de tes ennemis, & leur promettent le ſuccès & la victoire ! Tu vêcus ſanguinaire : tu mourras dans le ſang. Et l'infamie, qui accompagna ta vie, ſuivra ta mort.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE XV.

LE ROI RICHARD, LA REINE ELIZABETH.

LA REINE ELIZABETH.

Avec bien plus de ſujets qu'elle de te maudire, j'ai moins de force & d'énergie, & je ne puis que joindre mes vœux à ſes imprécations. (*Elle va pour s'éloigner.*)

RICHARD.

Arrêtez, Madame. J'ai un mot à vous dire.

LA REINE ELIZABETH.

Que me veux-tu? Je n'ai plus de fils du Sang-Royal, que tu puiſſes maſſacrer.... Pour mes filles, Richard....

elles feront des Religieuses consacrées à la prière, & non des Reines dans les pleurs; ainsi ne cherche pas à attenter à leur vie.

RICHARD.

Vous avez une fille appellée Elizabeth, belle & vertueuse, une Princesse charmante.

LA REINE ÉLIZABETH.

Et faut-il qu'elle meure pour cela? Oh! laisse-la vivre; & je te promets de flêtrir sa beauté, de corrompre ses vertus, de me déshonorer moi-même, en m'accusant d'infidélité à la couche d'Edouard, & de jetter sur elle un voile d'infamie. Qu'à ce prix elle vive à l'abri du poignard sanglant; je déclarerai, s'il le faut, qu'elle n'est pas fille d'Edouard.

RICHARD.

Ne faites point affront à sa naissance: elle est vraiment du Sang-Royal.

LA REINE ELIZABETH.

Pour sauver ses jours, je consens à dire, qu'elle n'en est pas.

RICHARD.

Sa naissance seule suffit pour les garantir.

LA REINE.

LA REINE ELIZABETH.

Eh! c'eſt la ſeule raiſon qui a fait périr ſes freres.

RICHARD.

Pour eux; des Etoiles ennemies préſidèrent à leur naiſſance.

LA REINE ELIZABETH.

Oh! non: ce fut la méchanceté de l'homme, qui fut la ſeule ennemie de leurs jours.

RICHARD.

Tout ce qui n'eſt pas évité, étoit l'arrêt de la deſtinée.

LA REINE ELIZABETH.

Oui, quand le méchant & le crime néceſſitent & font la deſtinée. Mes enfans étoient deſtinés à une mort plus heureuſe, ſi le Ciel t'avoit accordé une vie plus vertueuſe.

RICHARD.

Vous parlez, comme ſi j'avois aſſaſſiné mes couſins.

LA REINE ELIZABETH.

Oui (†): c'eſt leur oncle qui leur a tout ôté, le

(†) *Tes Couſins*, *en effet*, car ils ont été *Cozen'd* (dupés) par leur oncle: équivoque entre *Couſins* & *Cozened.*

bonheur, la Couronne, leurs parens, leur liberté & leur vie. Quelles que ſoient les mains qui percèrent leurs tendres cœurs, c'eſt ta tête, qui a ſecrettement conduit le coup. Sans doute le poignard meurtrier fût reſté impuiſſant & ſans offenſe, s'il n'avoit pas été aiguiſé par ton cœur barbare, pour le plonger dans les entrailles de mes innocens agneaux. Ah! ſi la continuité du ſentiment des maux ne calmoit pas à la fin la douleur la plus indomptable, ma langue ne nommeroit point mes enfans à ton oreille, que mes ongles ne fuſſent enfoncés dans tes yeux (†).

RICHARD.

Madame, que mes ſuccès dans la guerre ſanglante que j'entreprends, & dans les dangereux combats qu'il me faudra ſoutenir, ſoient attachés à la vérité de la déclaration que je vous fais ici: que je veux plus de bien, & à vous & aux vôtres, que je ne vous ai jamais fait de mal, ni à vous, ni à vos enfans!

(†) Et que moi, comme une barque fragile engagée dans l'écueil de la mort, & privée de ſes agrès & de ſes voiles, ne me briſaſſes en pièces, contre ton cœur de roche. (*).

(*) *Sur ton cœur de pierre.* Pointe fort chérie de Shakeſpeare.

LA REINE ELIZABETH.

Eh ! quel bien, encore caché dans le ſein du Ciel, peut-il jamais m'arriver, qui puiſſe me rendre heureuſe ?

RICHARD.

L'élévation de vos enfans, Madame.

LA REINE ELIZABETH.

Sur quelque échaffaut, pour y perdre leurs têtes ?

RICHARD.

Non : mais aux dignités & au faîte de la fortune, dans le ſein des grandeurs ſuprêmes de la terre.

LA REINE ELIZABETH.

Flatte ma douleur du récit de ces illuſions. Dis-moi quels honneurs, quelles dignités, quelle fortune tu peux réſerver à aucun de mes enfans ?

RICHARD.

Tous ceux que je poſſéde, & moi avec eux, je veux en faire don à un de vos enfans. Et je veux que votre ame irritée noye dans un profond oubli le triſte ſouvenir des maux, dont vous me ſuppoſez l'auteur.

LA REINE ELIZABETH.

Parle vîte, de crainte que le récit de tes projets de bienfaisance ne dure plus long-tems que ta bonne volonté.

RICHARD.

Apprenez donc, que j'aime votre fille de toute mon ame (*).

LA REINE ELIZABETH.

Comme tu aimas ses freres.

RICHARD.

A quelle pensée vous livrez-vous ? Ne soyez pas si prompte à confondre le sens de mon idée. Oui, je le répète; j'aime votre fille de tout mon cœur, & je me propose de faire d'elle la Reine de l'Angleterre.

LA REINE ELIZABETH.

Et dis-moi, quel est celui que tu te proposes de lui donner pour Roi ?

RICHARD.

Sans doute celui qui la fera Reine : quel autre pourroit-ce être ?

LA REINE ELIZABETH.

Qui, toi ?

RICHARD.

Moi, oui, moi-même; qu'en penſez-vous, Madame?

LA REINE ELIZABETH.

Eh! comment pourras-tu lui faire ta cour?

RICHARD.

C'eſt ce que je déſirerois apprendre de vous: comme étant celle qui connoiſſez le mieux ſon humeur & ſon caractère.

LA REINE ELIZABETH.

Et c'eſt de moi, que tu voudrois l'apprendre!

RICHARD.

Oui, Madame: c'eſt le déſir de mon cœur.

LA REINE ELIZABETH.

Envoie-lui, par le député qui a tué ſes freres, deux cœurs ſanglans, où tu auras fait graver les noms d'*Edouard* & d'*York;* peut-être, en les voyant, elle pleurera: alors préſente-lui (†), comme autrefois Marguerite en préſenta un trempé dans le ſang de

(†) Autre alluſion aux Pièces de Henri VI. *Johnſon.*

Rutland, à ton pere, un mouchoir, que tu lui diras, qui a bu le pur ſang de ſes tendres freres, & invite-la à s'en ſervir pour eſſuyer ſes yeux trempés de larmes. Si ce préſent de ta tendreſſe ne la détermine pas à l'amour, envoie-lui une lettre qui contienne le détail de tes nobles exploits: dis-lui, que c'eſt toi qui as fait périr ſon oncle Clarence, ſon oncle Rivers, & que c'eſt encore pour l'amour d'elle, que tu viens de te défaire de ſa reſpectable tante Lady Anne.

RICHARD.

Vous vous mocquez de moi, Madame: ce n'eſt pas là le moyen de gagner le cœur de votre fille.

LA REINE ELIZABETH.

Je n'en connois point d'autre, à moins que tu ne puiſſes emprunter quelque autre figure, & n'être plus le Richard, qui a commis tous ces forfaits ſanglans.

RICHARD.

Dites-lui, que j'ai fait tout cela par amour pour elle.

LA REINE ELIZABETH *avec ironie.*

Et elle ne peut manquer de t'aimer, après que tu as acheté ſon amour au prix de tant de carnage.

RICHARD.

Réfléchissez, Madame : le mal qui est fait, est irréparable. L'homme commet quelquefois des imprudences, qui dans les heures qui suivent, lui causent de longs repentirs. Si j'ai ravi le Royaume à vos fils, en réparation, je veux le donner à votre fille. Si j'ai fait périr les fruits de votre sein, je veux, pour ressusciter votre postérité, par mon hymen avec votre fille, en engendrer une formée de votre sang. Le nom d'aïeule n'est guères moins doux & moins cher, que le tendre nom de mere : ce seront également vos enfans ; quoique d'un dégré plus reculé, ils seront formés de votre sang, ils tiendront de vous : ils vous auront coûté les mêmes peines, excepté une nuit de douleurs, que souffrira de plus que vous celle, dont l'amour m'a fait vous causer ces chagrins. Vos enfans ont fait le malheur de votre jeunesse : les miens feront la consolation de votre vieillesse. La perte que vous regrettez, est celle d'un fils qui aujourd'hui seroit Roi ; mais c'est par cette perte même que votre fille devient Reine. Je ne puis vous donner tous les dédommagemens que je voudrois ; acceptez donc les offres qui sont en ma puissance. Dorset, votre fils, allarmé par la crainte, est allé errer tristement dans une terre étran-

gère : cette heureuse alliance va le rappeller aussi-tôt dans sa patrie, & le porter aux dignités & à la plus haute fortune. Le Roi, qui appellera votre fille son épouse, donnera de même familiérement à votre Dorset le titre de frere : vous vous reverrez encore la mere d'un Roi, & tous les ravages d'un tems malheureux seront bientôt réparés par les jouissances d'un bonheur plus grand. Quoi ? nous pouvons voir couler encore une foule de jours heureux. Les larmes que vous avez versées se changeront en perles brillantes, & vous en recueillerez le riche intérêt dans la possession d'une joie dix fois plus grande, que ne le furent vos chagrins. Allez donc, vous, que j'appelle déja ma mere, allez trouver votre fille. Usez de votre expérience pour inspirer de la confiance à sa timide jeunesse ; disposez son oreille à entendre les vœux d'un amant. Enflammez son cœur du beau désir de la brillante Souveraineté : faites pressentir à la jeune Princesse les douceurs de l'amour, & le bonheur calme de l'hymen ; & après que ce bras aura châtié ce petit rebelle, cet écervelé de Buckingham, je reviendrai vers elle couvert de lauriers triomphans, & je conduirai votre fille à la couche d'un vainqueur : c'est à elle que je ferai l'hommage de mes succès &

de mes conquêtes, & elle sera la seule Maîtresse & la Souveraine du Souverain (†).

LA REINE ELIZABETH.

Que pourrois-je lui dire? ... Que le frere de son pere voudroit être son époux? Ou lui dirai-je, son oncle? Ou bien, celui qui a tué ses freres & ses oncles? Sous quel titre puis-je t'annoncer à sa tendresse, que Dieu, que les loix, mon honneur, & son amour puissent rendre agréable & doux à sa tendre jeunesse?

RICHARD.

Faites-lui sentir, que cette heureuse alliance procure la paix à la belle Angleterre.

LA REINE ELIZABETH.

Mais elle l'achéteroit aux dépens de ses troubles éternels.

RICHARD.

Dites-lui, que le Roi, qui pourroit commander en Maître, veut bien la supplier.

LA REINE ELIZABETH.

Pour une demande, que défend (§) le Roi des Rois.

(†) Le César du César.

(§) Allusion à une défense de la Loi Lévitique.

RICHARD.

Dites-lui, qu'elle ſera une grande & puiſſante Reine.

LA REINE ELIZABETH.

Pour en déplorer le titre, comme fait ſa mere.

RICHARD.

Dites-lui, que je l'aimerai toujours.

LA REINE ELIZABETH.

Mais quelle durée attaches-tu à ce mot, *toujours ?*

RICHARD.

Oh!.... jusqu'à la fin de ſa belle vie.

LA REINE ELIZABETH.

Mais combien durera-t-elle, ſa vie?

RICHARD.

Auſſi long-tems, que le Ciel & la nature la prolongeront.

LA REINE ELIZABETH.

Auſſi long-tems, que l'enfer & Richard le trouveront bon.

RICHARD.

Dites-lui, que moi, ſon Souverain, je ſuis aujourd'hui ſon ſujet ſoumis.

LA REINE ELIZABETH.

Mais elle, ta sujette, méprise & abhorre une pareille Souveraineté.

RICHARD.

Employez votre éloquence en ma faveur.

LA REINE ELIZABETH.

Une proposition honnête réussit mieux, exposée simplement.

RICHARD.

Hé bien, annoncez-lui tout naturellement mon amour & mes propositions.

LA REINE ELIZABETH.

Une proposition mal-honnête, exposée simplement & sans art, en paroît plus choquante & plus grossière.

RICHARD.

Vos réponses sont trop superficielles (†).

LA REINE ELIZABETH.

Oh! non: elles sont inspirées par un sentiment qui n'est que trop profond (§). Songe à mes deux

(†) *Et trop vives.*

(§) *Et de mort.*

enfans, pauvres innocentes victimes, morts & ensevelis dans leurs tombeaux.

RICHARD.

Ne touchez point cette corde : oubliez le passé.

LA REINE ELIZABETH.

Je la toucherai, jusqu'à ce que les fibres de mon cœur soient rompues.

RICHARD.

Oui, par mon S. George (†), par ma Jarretière, par ma Couronne...

LA REINE ELIZABETH *l'interrompant.*

Tu as profané l'un, déshonoré l'autre, usurpé la troisième.

RICHARD.

Je jure...

LA REINE ELIZABETH *l'interrompant.*

En vain : & ce n'est point là un serment sacré : ton S. George a perdu tout l'éclat de l'honneur : ta Jarretière, ternie, a perdu la vertu des Chevaliers ; ta

(†) Les Rois d'Angleterre portoient un S. George en plaque sur la poitrine.

Couronne usurpée est déshonorée dans sa gloire : si tu veux faire un serment qui te lie & que je croie, jure donc par quelque objet que tu n'aies pas outragé.

RICHARD.

Hé bien, par l'Univers...

LA REINE ELIZABETH.

Il est plein de tes forfaits.

RICHARD.

Par la mort de mon pere.

LA REINE ELIZABETH.

Ta vie l'a diffamée.

RICHARD.

Par moi-même.

LA REINE ELIZABETH.

Toi, tu t'es avili toi-même.

RICHARD.

Enfin par le Ciel...

LA REINE ELIZABETH.

C'est le Ciel que tu as le plus offensé. Si tu avois craint de violer ton serment fait au Ciel, l'union, que le Roi mon époux avoit formée, n'auroit pas

été rompue, ni mon frere égorgé. Si tu avois respecté tes engagemens avec le Ciel, cet or souverain, qui ceint ton front, auroit décoré le jeune front de mes enfans. Et je verrois ici vivans les deux Princes, qui maintenant victimes de ton parjure, sont couchés ensemble dans la poussière du tombeau, & la proie des vers. Par quoi peux-tu jurer aujourd'hui ?

RICHARD.

Par l'avenir.

LA REINE ELIZABETH.

Tu l'as déshonoré dans le passé ! & moi-même j'ai encore bien des larmes à verser dans l'avenir, pour le passé rempli de tes crimes. Des enfans, dont tu as massacré les parens, passent une jeunesse sans conseils & sans guides, qui déploreront ce malheur dans la suite de l'âge. Ne jure point par l'avenir; l'abus odieux que tu as fait du passé, prépare encore des jours tristes & funestes.

RICHARD.

S'il n'est pas vrai, que je désire réparer mes fautes & les expier, que le succès m'abandonne dans l'entreprise dangereuse que je vais tenter contre mes ennemis armés! Que je me perde moi-même & sois l'artisan de ma ruine ! Que le Ciel & la fortune traversent

tout mon bonheur ! Jour, refuse-moi ta lumière ; nuit, refuse-moi ton doux repos : que tous les Astres du bonheur s'opposent à moi, & portent leurs influences à mes ennemis, si je ne chéris pas votre belle & royale fille, avec l'amour d'un cœur pur, le dévouement le plus vertueux, & les pensées les plus saintes ! C'est en elle qu'est placé mon bonheur, & le vôtre. Sans elle, je vois tomber sur moi, sur vous, sur elle-même, sur l'Angleterre & sur une foule de peuple, la mort, la désolation, la ruine & la destruction ! Tous ces désastres ne peuvent être prévenus que par cet hymen ; je ne veux les prévenir que par cet hymen : ainsi, tendre mere (car c'est le nom qu'il faut que je vous donne) daignez plaider auprès d'elle la cause de mon amour. Peignez-lui ce que je serai désormais, & non pas ce que j'ai été : ne lui parlez pas de mon mérite présent, mais de celui que je veux acquérir. Insistez sur la nécessité des tems, sur l'intérêt de l'Etat, & ne vous obstinez pas follement contre de grands desseins.

LA REINE ELIZABETH.

Me laisserai-je donc tenter ainsi par ce Démon ?

RICHARD.

Oui, si c'est votre bien que ce Démon vous conseille.

réussissez! (*Il l'embrasse. La Reine sort.*) O femme insensée ! O sexe léger & changeant, & facile à s'attendrir!

SCÈNE XVI.

RICHARD, RATCLIFF, CATESBY.

RICHARD.

Hé bien! quelles nouvelles?

RATCLIFF.

Très-puissant Souverain, une flotte redoutable paroît sur la côte occidentale. Une foule de peuple accourt & se presse sur le rivage; mais ce sont des amis d'un rôle équivoque, & d'un cœur perfide: ils sont sans armes, & ne paroissent pas disposés à s'opposer à la descente des ennemis. On croit que Richemond est l'Amiral de la flotte, & qu'ils se tiennent à l'ancre sur la côte, en attendant que Buckingham vienne leur prêter son appui, & les recevoir sur le rivage.

RICHARD.

Qu'on dépêche au plutôt quelque Courier zélé &

diligent vers le Duc de Norfolk. (*appellant*) Ratcliff; ou bien toi, Catesby. Où eſt-il donc (†)?

CATESBY.

Me voilà, Seigneur.

RICHARD.

Catesby, vole vers le Duc.

CATESBY.

Je vais m'y rendre, Seigneur, avec toute la célérité poſſible.

RICHARD.

Vous, Ratcliff, approchez. — (*à Catesby*) Quoi! homme ſtupide & ſans mémoire, pourquoi te vois-je encore ici? Pourquoi n'es-tu pas déja parti?

CATESBY.

J'attends, mon Souverain, les ordres de votre Majeſté; que veut-elle que je diſe au Duc?

RICHARD.

Oh, tu as raiſon, cher Catesby. — Dis lui de

(†) La précipitation & le trouble de Richard ſont bien peints dans cette ſcène par l'incohérence de ſes ordres, & la variation de ſes idées. *Johnſon*.

lever sur le champ la plus forte armée qu'il pourra rassembler, & de venir me joindre au plutôt à Salisbury.

CATESBY.

Je pars. (*Catesby sort.*)

RATCLIFF.

Que désirez-vous que je fasse à Salisbury ?

RICHARD.

Hé qu'y veux-tu faire, avant que j'y sois arrivé ?

RATCLIFF.

Votre Majesté m'avoit dit de prendre les devans.

RICHARD.

J'ai changé d'avis.



SCÈNE XVII.

RICHARD, RATCLIFF, *le Lord* STANLEY.

RICHARD.

STANLEY, quelles nouvelles m'apportez-vous?

STANLEY.

Des nouvelles, Seigneur, qui ne font pas aſſez bonnes pour être entendues de vous avec plaiſir; ni aſſez mauvaiſes, pour qu'on n'oſe pas vous les annoncer.

RICHARD.

Et à quel propos cette énigme? ni bonnes, ni mauvaiſes! Qu'avez-vous beſoin d'un ſi long circuit, lorſque vous pouvez arriver tout de ſuite au but? Encore une fois, quelles nouvelles?

STANLEY.

Richemond eſt ſur les mers.

RICHARD.

Qu'il coule à fond, & que les mers roulent ſur

ſon cadavre ! Et que prétend ce (†) lâche vagabond ?

STANLEY.

Mon Souverain, je ne le ſai que par conjecture.

RICHARD.

Hé bien, voyons votre conjecture.

STANLEY.

C'eſt qu'excité par Buckingham, Dorſet & Morton, il aborde en Angleterre pour révendiquer la Couronne.

RICHARD.

Quoi ? le Trône eſt-il vacant ? L'épée royale eſt-elle ſans maître ? Le Roi eſt-il mort ? L'Empire eſt-il ſans poſſeſſeur ? Quel autre héritier d'York reſpire, que nous ? Et qui eſt le Roi légitime de l'Angleterre, que l'héritier de l'illuſtre York ? Allons, dites-moi donc, ce qu'il fait ſur les mers.

STANLEY.

Si ce n'eſt pas là ſon projet, Seigneur, j'ignore ſes deſſeins.

(†) *White-livered*, ſignifie : au foie blanc, c'eſt-à-dire, lâche, poltron ; & non pas, de la Roſe blanche.

RICHARD.

A moins qu'il ne vienne pour être votre Souverain ; vous ne pouvez deviner ce qui attire ce Gallois ſur nos bords ? Vous vous révolterez, & vous fuirez vers lui, je le crains bien.

STANLEY.

Non, puiſſant Prince : n'ayez de moi aucune défiance.

RICHARD.

Où ſont donc vos troupes, pour le repouſſer ? Où ſont vos vaſſaux, vos ſoldats ? Ne ſont-ils pas plutôt actuellement ſur la côte occidentale, à ſeconder la deſcente des rebelles ſur le rivage ?

STANLEY.

Non, Seigneur : tous mes amis ſont dans le Nord.

RICHARD.

Ce ſont de froids amis pour moi ! Que ſont-ils dans le Nord, lorſqu'ils devroient ſervir leur Souverain dans l'Occident ?

STANLEY.

Ils n'en ont pas reçu l'ordre, mon Souverain. Si votre Majeſté veut m'y autoriſer, je vais raſſembler

mes amis, & je la rejoindrai au tems & dans le lieu qu'il lui plaira me prescrire.

RICHARD.

Oui, je vous entends; vous voudriez déja être parti pour joindre Richemond. Mais je ne me fierai point à vous, Sir.

STANLEY.

Mon auguste Souverain, vous n'avez aucun sujet de douter de mon amitié: jamais je ne fus, & jamais je ne ferai un traître.

RICHARD.

Allez donc, & rassemblez vos forces. — Mais écoutez: laissez avec moi votre fils, George Stanley. Songez à être ferme dans votre fidélité: autrement la tête de votre fils ne tient qu'à un fil.

STANLEY.

Agissez avec lui, Seigneur, comme vous me verrez agir avec vous. (*Stanley sort.*)



SCÈNE XVIII.

RICHARD. QUATRE COURIERS *arrivant l'un après l'autre.*

PREMIER COURIER.

MON auguste Souverain, ſuivant l'avis que m'ont donné quelques amis, Sir Edouard Courtnay, & ce hautain Prélat, l'Evêque d'Exeter, ſon frere aîné, ſont actuellement armés dans le Dévonshire, à la tête d'un parti nombreux.

SECOND COURIER.

Dans la Province de Kent, mon Souverain, les Guilford ſont en armes: & à toutes les heures, une foule de partiſans vient ſe joindre aux rebelles; leur armée groſſit de plus en plus.

TROISIÈME COURIER.

Seigneur, l'armée du puiſſant Buckingham....

RICHARD *l'interrompant avec colère.*

Malheur ſur vous, oiſeaux ſiniſtres, qui ne chantez

que des accens de mort! (*il le frappe*) Tiens, reçois ce salaire, jusqu'à ce que tu m'apportes de meilleures nouvelles.

LE TROISIEME COURIER *continuant.*

La nouvelle que j'apporte à votre Majesté, c'est que par un violent orage & des débordemens soudains, l'armée de Buckingham a été dispersée en désordre, & qu'il est lui-même errant & seul, sans qu'on puisse savoir où.

RICHARD.

Oh! je te demande pardon; tiens, voilà ma bourse, pour guérir ta blessure. — Quelque ami sage s'est-il avisé de proclamer une récompense pour celui qui m'amènera le traître?

LE TROISIÈME COURIER.

Cette proclamation a été faite, Seigneur.

UN QUATRIÈME COURIER.

On dit que Sir Thomas Lovel, & le Marquis de Dorset, sont soulevés dans la Province d'York. Mais j'ai une nouvelle consolante à apprendre à votre Majesté. C'est que la tempête a dispersé la

flotte de Bretagne. Richemond, sur la côte de Dorset, a détaché une chaloupe au rivage, pour savoir si les soldats qui bordoient la côte étoient de son parti: ils lui ont répondu qu'ils étoient là par ordre de Buckingham, pour le seconder: lui, se défiant d'eux, a remis à la voile, & a repris sa course vers la Bretagne.

RICHARD.

Marchons, marchons; puisque nous sommes en campagne. Si nous ne trouvons pas d'ennemis étrangers à combattre, nous emploierons nos armes à repousser les rebelles dans notre Royaume.



SCÈNE XIX.

RICHARD. CATESBY *reyient.*

CATESBY.

SEIGNEUR, le Duc de Buckingham eſt pris ; voilà la plus heureuſe nouvelle. Il y en a une plus fâcheuſe, mais qu'il faut pourtant vous dire : c'eſt que le Comte de Richemond eſt débarqué à Milford avec une nombreuſe armée.

RICHARD.

Marchons vers Salisbury : tandis que nous délibérons ici, nous aurions pu déja, ou gagner ou perdre une bataille déciſive. — Que quelqu'un de vous ſe charge de faire amener Buckingham à Salisbury : & que le reſte me ſuive. (*Ils ſortent.*)



SCÈNE XX.

Le Théâtre représente l'Hôtel du Lord STANLEY.

Le Lord STANLEY, *&* *Sir* CHRISTOPHE URSWICK.

STANLEY.

SIR Chriſtophe (†), dites à Richemond ce que je vais vous confier : que mon fils George Stanley eſt enfermé dans la caverne de ce monſtre ſanguinaire. Si je me déclare contre le tyran, la tête de mon fils

(†) Chriſtophe Urſwick, Bachelier en théologie, & Chapelain de la Comteſſe de Richemond, qui s'étoit mariée au Lord Stanley. L'Hiſtoire dit que ce Prêtre alloit & venoit ſans être ſoupçonné, & étoit le négociateur intermédiaire, entre la Comteſſe de Richemond & ſon mari, & le jeune Comte de Richemond, dans le tems qu'il ſe préparoit à faire une deſcente en Angleterre. *Theobald.*

Le titre de *Sir* étoit pris autrefois par les Gradués ; Guthrie prétend que ce titre étoit vendu par le Légat du Pape, qui vouloit ſe mettre ſur le même pied que le Roi, en le conférant : peut-être viendroit-il auſſi de *Sire*, *Pere*. Chaucer & tous nos anciens Poëtes, le donnent au Clergé. *Steevens.*

tombe : c'eſt cette crainte qui me retient & m'empêche de lui prêter ouvertement mon appui : mais apprenez-moi, où eſt actuellement l'illuſtre Richemond.

SIR CHRISTOPHE.

A Pembroke, ou à Harford-weſt, dans la Province de Galles.

STANLEY.

Quels noms de marque a-t-il avec lui ?

SIR CHRISTOPHE.

Sir Walter Herbert, guerrier renommé, Sir Gilbert Talbot, & Sir William Stanley ; Oxford, le redoutable Pembroke, Sir Jacques Blount, & Rice-ap Thomas, avec une vaillante troupe, & pluſieurs autres guerriers de diſtinction & de mérite. Ils dirigent leur marche vers Londres, ſi elle n'eſt pas interrompue en chemin par une bataille.

STANLEY.

Allons, partez & rejoignez le Comte. Portez-lui mes ſentimens & mon hommage ; & annoncez-lui que la Reine eſt bien décidée à lui donner pour épouſe ſa fille Elizabeth. Ces lettres l'inſtruiront de mes diſpoſitions. Adieu. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE XXI (†).

La Scène se passe à Salisbury.

LE SHERIFF & *ses* GARDES, *conduisant* BUCKINGHAM *au supplice.*

BUCKINGHAM.

QUOI, le Roi Richard ne veut pas m'accorder un moment d'entretien (§) ?

LE SHERIFF.

Non, mon cher Lord : ainsi acceptez votre sort avec résignation.

BUCKINGHAM *les yeux levés vers le Ciel.*

Hastings ; & vous, enfans d'Edouard, Rivers,

(†) Cette Scène qui est imprimée la première du cinquième Acte, appartient proprement au quatrième, & en est la dernière. Comme les Actes n'étoient pas divisés dans les anciens manuscrits, les Éditeurs ont suivi leur caprice, plus que leur jugement. *Johnson.*

(§) Le motif pour lequel Buckingham sollicitoit une entrevue avec le Roi, est expliqué dans Henri VIII, Acte premier. — C'étoit pour se venger & l'assassiner. *Steevens.*

Gray! Et toi, Henri, le plus ſaint des Rois! Edouard, ſon aimable fils! Vaughan! Et vous tous, malheureuſes victimes, égorgées dans les ténèbres par le poignard caché de l'odieuſe & inique tyrannie, ſi vos Ombres plaintives & indignées contemplent au travers des nuages le ſpectacle de cette heure fatale, jouiſſez de votre vengeance, en inſultant à ma deſtruction! — Amis, n'eſt-ce pas aujourd'hui le jour des ames trépaſſées?

LE SHERIFF.

Oui, Milord.

BUCKINGHAM.

Hé bien ce jour des trépaſſés eſt le jour de mon trépas. C'eſt auſſi le jour, que ſous le règne d'Edouard, j'ai prié le Ciel de me rendre fatal, ſi je devenois perfide à ſes enfans, ou aux parens de ſon épouſe. C'eſt le jour, où je formai le ſouhait de périr victime de la perfidie de l'homme en qui j'avois le plus de confiance. Ce jour terrible pour mon ame tremblante, eſt le terme marqué à mes forfaits. Ce Dieu tout-puiſſant, qui voit tout, & dont je croyois me jouer, a fait tomber ſur ma tête l'effet de ma feinte prière; il me fait éprouver dans ſa vengeance ſérieuſe le ſort que je feignois de lui demander par jeu. C'eſt ainſi qu'il force le poignard

du méchant, de tourner ſa pointe contre le ſein de ſon maître. Ainſi je vois s'accomplir ſur ma tête la malédiction de Marguerite. *Lorſque Richard*, me diſoit-elle, *briſera ton cœur de regrets & de douleur, ſouviens-toi que Marguerite t'a prédit ton ſort.* — Allons, conduiſez-moi au pôteau de l'ignominie. L'injuſtice recueille l'injuſtice, & l'infamie eſt payée par l'infamie. (*Buckingham ſort avec les Sheriffs & les Gardes*).

Fin du quatrième Acte.



ACTE



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène est à Tameworth, sur les frontières de la Province de Leicestre.

On voit le Camp du Comte de RICHEMOND.

HENRI, *Comte de* RICHEMOND, *le Comte d'*OXFORD, *Sir* JACQUES BLOUNT, *Sir* WALTER HERBERT, *& autres Officiers, avec des tambours & des étendards.*

RICHEMOND.

MES compagnons d'armes, chers & braves amis, froissés sous le joug de la tyrannie; nous voici parvenus sans obstacle jusques dans le sein de l'Angleterre; & je reçois ici de mon pere Stanley des avis consolans & bien propres à nous encourager. Le féroce & sanguinaire usurpateur, le monstre impur qui a ravagé vos moissons & vos vignes fertiles, cherche

à vous déchirer le ſein pour boire à grands flots votre ſang, & ſe baigner à loiſir dans le carnage. Suivant ce que nous apprenons, ce monſtre a maintenant ſa caverne dans le centre de cette île, près de la ville de Leiceſter ; de Tameworth à lui, nous n'avons qu'un jour de marche. Au nom de Dieu, courageux amis, volons d'un cœur alégre, cueillir la moiſſon d'une paix éternelle ; elle ne nous coûtera qu'un ſeul combat, ſanglant, mais déciſif.

OXFORD.

La conſcience que chacun de nous a de la juſtice de notre cauſe, vaut mille épées, pour combattre cet affreux homicide.

HERBERT.

Je ne doute pas, que ſes amis ne l'abandonnent pour ſe joindre à nous.

BLOUNT.

Il n'a d'amis, que ceux que retient la crainte; & au moment critique de ſon danger, ils l'abandonneront.

RICHEMOND.

Tout eſt pour nous. Ainſi, marchons au nom de Dieu. L'eſpérance, quand elle eſt vertueuſe & légitime, vole d'une aîle infatigable. D'un Roi elle en fait un Dieu, & d'un homme un Roi. (*Ils ſortent*).

SCÈNE II.

Le Théâtre repréſente la plaine de Boſworth.

LE ROI RICHARD *vêtu de ſon armure, le Duc de* NORFOLK, *le Comte de* SURREY, *& autres Lords.*

RICHARD.

PLANTONS ici notre tente, dans la plaine de Boſworth. — Lord Surrey, pourquoi votre œil eſt-il triſte & mélancolique?

SURREY.

Mon cœur eſt dix fois plus ſerein que mes yeux.

RICHARD.

Milord de Norfolk...

NORFOLK.

Mon Souverain?...

RICHARD.

Norfolk, nous recevrons ici des coups; qu'en penſez-vous?

NORFOLK.

Nous en recevrons & nous en rendrons, mon gracieux Souverain.

RICHARD.

Qu'on dreſſe ici ma tente. J'y paſſerai la nuit : mais où la paſſerai-je demain? — Allons, n'importe. — Qui de vous a reconnu le nombre des rebelles?

NORFOLK.

Ils ſont tout au plus ſix à ſept mille hommes.

RICHARD.

Notre armée eſt donc trois fois plus nombreuſe. D'ailleurs, le nom & la préſence du Roi ſont un rempart invincible, avantage que n'a point le parti rebelle. Qu'on dreſſe les tentes. — Venez, nobles Lords, allons reconnoître les meilleurs poſtes du terrein. — Qu'on appelle quelques Officiers de jugement & d'expérience: obſervons avec ſoin la diſcipline : & ne perdons pas une minute : car demain, demain mes Lords, ſera une laborieuſe journée.

(*Ils ſortent.*)



SCÈNE III.

Le Théâtre repréſente une autre partie de la plaine de Boſworth.

Le Comte de RICHEMOND, *Sir* GUILLAUME BRANDON, OXFORD, DORSET, BLOUNT, *&c.*

RICHEMOND.

Le Soleil fatigué de ſa courſe, l'a terminée par un coucher brillant, & la trace dorée que ſon char enflammé laiſſe dans le Ciel, nous annonce un beau jour pour demain. —Vous, Sir Brandon, vous porterez mon étendard. — Qu'on m'apporte de l'encre & du papier dans ma tente. — Je veux tracer le plan & les figures de notre ordre de bataille, diſtribuer à chaque Capitaine ſon poſte & ſes fonctions, & régler ſur de juſtes proportions le partage de notre petite armée. — Milord d'Oxford ; & vous, Sir Brandon ; & vous, Sir Herbert, reſtez avec moi. Le Comte de Pembroke commandera ſon régiment. — Cher Capitaine Blount, ſaluez-le de ma part; &

recommandez-lui de me venir trouver dans ma tente vers deux heures du matin. — Encore un mot, cher Capitaine, je vous prie : où est le quartier de Milord Stanley, le savez-vous ?

BLOUNT.

Si je ne me suis pas mépris sur les couleurs, & je suis sûr de ne m'être pas trompé, son régiment est à plus d'un demi-mille au midi de la troupe du Roi.

RICHEMOND.

S'il étoit possible, sans trop risquer, cher Blount, de trouver quelque moyen de vous aboucher avec lui, & de lui remettre ce papier, qui renferme une instruction bien importante !...

BLOUNT.

Au péril de ma vie, Milord, je m'en charge avec joie ; & je pars. Que Dieu vous envoie un sommeil tranquille cette nuit !

RICHEMOND.

Nuit heureuse, cher Blount ! — Venez, amis ... allons nous consulter sur les opérations de demain. Entrons dans ma tente ; l'air devient âpre & froid.

(*Ils se retirent sous la tente du Comte.*)

SCÈNE IV.

Le Théâtre repréſente la tente du Roi RICHARD.

RICHARD *y entre avec* NORFOLK, RATCLIFF *&* CATESBY.

RICHARD.

QUELLE heure eſt-il?

CATESBY.

Il eſt tems de ſouper, Seigneur : il eſt neuf heures.

RICHARD.

Je ne ſoupe point ce ſoir. — Donne-moi de l'encre & du papier. — La viſière de mon caſque eſt-elle plus commode, plus aiſée ſur mon front? — Toute mon armure eſt-elle dans ma tente ?

CATESBY.

Oui, mon Souverain : & tout eſt prêt.

RICHARD.

Cher Norfolk, allez à votre poſte. Faites une garde vigilante, choiſiſſez de fidèles ſentinelles.

NORFOLK.

J'y vais, Seigneur.

RICHARD.

Levez-vous demain avec l'alouette, cher Norfolk.

NORFOLK.

Vous pouvez y compter, mon Prince. (*Il sort*).

RICHARD.

Ratcliff?

RATCLIFF.

Seigneur?

RICHARD.

Envoyez un Sergent d'armes au quartier de Milord Stanley. Qu'il lui porte l'ordre d'amener sa troupe avant le lever du Soleil, s'il ne veut pas que son fils George tombe dans la sombre caverne de la nuit éternelle. — Remplis-moi une coupe de vin. — Donne-moi une lumière (†). — Tu selleras le

(†) Le mot est *Watch.* Mais je ne crois pas qu'il signifie ici, ni une garde, une sentinelle, qui suivant la règle, devoit déja se trouver placée à la tente du Roi; ni un instrument pour mesurer le tems, une montre, qui n'étoit pas encore d'usage dans ce siècle; mais plutôt une veilleuse, une lumière de nuit. *Johnson.*

Blanc Surrey (†) (*à Catesby*) pour la bataille de demain. Aie ſoin que le bois de mes lances ſoit ſolide, & point trop lourd. — Ratcliff?

RATCLIFF.

Seigneur?

RICHARD.

As-tu vu le mélancolique Northumberland?

RATCLIFF.

Je les ai vus le Comte de Surrey & lui, à l'heure du crépuſcule, aller de quartier en quartier, parcourant l'armée, & animant les ſoldats.

RICHARD.

Je ſuis content. Donne-moi une coupe de vin. Je ne me ſens point cette alacrité d'eſprit, cette gaieté intérieure, que j'avois coutume d'avoir (§). Bon, mets-là la coupe. — M'as-tu préparé de l'encre & du papier?

Ces *Watch*, étoient des eſpèces de bougies marquées de différentes ſections dans leur longueur, propres à meſurer les diviſions du tems. J'ai vu de ces chandelles dans quelques tableaux d'Albert Durer. *Steevens.*

(†) Nom d'un cheval de bataille.

(§) Le trait eſt hiſtorique. *Steevens.*

RATCLIFF.

Oui, Seigneur.

RICHARD.

Va recommander à ma garde de veiller avec ſoin, & laiſſe moi. Vers le milieu de la nuit, tu reviendras dans ma tente, & tu m'aideras à m'armer, Ratcliff. —Va-t-en, te dis-je. (*Ratcliff ſort.*)

SCÈNE V.

Le Théâtre repréſente de l'autre côté la tente de RICHEMOND, *où l'on voit le Comte avec ſes Officiers.*

Milord STANLEY *entre.*

STANLEY.

QUE la fortune & la victoire repoſent ſur votre caſque!

RICHEMOND.

Que tout le bonheur que peut donner la ſombre nuit, vous accompagne, noble beau-pere! — Donnez-moi des nouvelles de notre tendre mere.

STANLEY.

Je ſuis chargé, par un député, de vous porter ſes vœux; elle ne ceſſe de prier le Ciel pour le ſuccès de Richemond. C'en eſt aſſez là-deſſus. — Les heures ſilencieuſes de la nuit s'écoulent, & quelques traits de clarté percent déja l'épaiſſeur des ombres. En deux mots (car le tems nous commande la briéveté) rangez votre armée en bataille dès le point du jour, & confiez votre fortune à la déciſion du bras meurtrier de la guerre, & de ſes coups ſanglans. Moi, autant que je le pourrai (car je ne puis faire tout ce que je déſirerois) je filerai les momens de mon mieux, en attendant l'inſtant favorable, où je pourrai vous ſecourir dans cette mêlée incertaine; mais je ne peux m'avancer ni me déclarer trop de votre parti, de crainte que, ſi mes mouvemens étoient apperçus, votre tendre frere George ne fût exécuté à la vue de ſon pere. Adieu. Le tems & le danger m'interdiſent l'expreſſion des vœux de ma tendreſſe, & la douceur d'un long entretien, qui plairoit tant à deux amis ſéparés depuis ſi long-tems. Dieu veuille nous donner bientôt le loiſir de nous dire tout ce que ſentent nos cœurs! Encore une fois, adieu. Soyez vaillant, & proſpérez.

RICHEMOND.

Chers Lords, conduifez-le jufqu'à fon quartier. Je vais tâcher, au milieu du trouble de mes penfées, de prendre un léger repos, de crainte qu'un fommeil de plomb ne m'accable demain, lorfqu'il me faudra monter fur les aîles de la victoire. Nuit tranquille, chers Lords; adieu, chers amis! (*Les Lords fortent de la tente.*)

SCÈNE VI.

RICHEMOND *feul.*

O TOI, Dieu des armées, dont je me regarde ici comme le Capitaine, daigne jetter un regard favorable fur mes foldats! Mets dans leurs mains les foudres meurtrières de ta vengeance, afin qu'ils puiffent brifer & renverfer pour jamais les cafques ufurpateurs de nos ennemis. Fais-nous les Miniftres de ta juftice; fais que nous puiffions chanter tes louanges dans la victoire! C'eft à toi que je confie la garde de mon ame, avant que je laiffe le fommeil fermer mes paupières. Soit que je dorme, ou que je veille, daigne être mon défenfeur!

(*Il s'endort.*)

SCÈNE VII.

La Scène est entre les deux Camps.

Les tentes du Roi RICHARD *& de* RICHEMOND *sont ouvertes : tous deux sont endormis.*

L'OMBRE (†) *du Prince Edouard, fils de Henri VI, à Richard.*

A DEMAIN ! Je veux que mon Ombre pèse sur ton ame accablée. Souviens-toi, comme tu m'as assassiné dans la fleur de ma jeunesse à Tewksbury. Désespère, & meurs.

(†) Il est assez intéressant de suivre le progrès d'une idée poétique. Quelques-uns de nos anciens Historiens nous avoient appris que Richard étoit très-agité de rêves dans son sommeil. L'Auteur d'une Légende, vient ensuite & se charge de nous expliquer l'espèce & la qualité de ces songes. Un Poëte s'empare de ce trait historique, va plus loin, & nous donne les noms des Ombres qu'il suppose avoir apparu dans la nuit à Richard. Enfin vient le Poëte dramatique, qui amène les Ombres sur la Scène, & les fait parler chacune suivant leur caractère. *Steevens.*

Mais il ne faut pas prendre ici ces fantômes à la lettre : ce

A RICHEMOND.

Réjouis-toi, Richemond : les ames irritées des Princes égorgés combattent pour toi : c'eſt le fils du Roi Henri ; c'eſt lui, Richemond, qui t'apparoît & t'encourage.

L'OMBRE *du Roi Henri VI, à Richard.*

Lorſque j'étois mortel, mon corps conſacré par l'onction ſainte, a été par toi percé de mille coups homicides. Songe à la Tour, & à moi. Déſeſpère, & meurs. C'eſt Henri VI qui te crie, *déſeſpoir & mort!*

A RICHEMOND.

Honnête & vertueux Prince, ſois vainqueur de ce tyran. Henri, qui t'a prédit un jour, que tu ſerois Roi, vient t'encourager dans ton ſommeil. Vis & règne floriſſant.

---

n'eſt qu'une repréſentation allégorique de ces images, ou idées qui ſe préſentent naturellement à l'eſprit de l'homme dans ſon ſommeil, & qui ont rapport aux actions de ſa vie. C'eſt-là toute l'intention du Poëte : il peint Richard & Richemond endormis, & ils ne reçoivent ces impreſſions que dans *l'œil de l'ame*, pour me ſervir de l'expreſſion de Hamlet. *Mrs Griffith.*

L'OMBRE *de Clarence, à Richard.*

A demain! Je veux m'appesantir sur ton ame. C'est moi, c'est l'infortuné Clarence, que ta trahison livra à la mort, & noya dans des flots de malvoisie enivrante. Demain, souviens-toi de moi dans la bataille, & que ce souvenir fasse tomber ton épée impuissante! Désespère, & meurs.

A RICHEMOND.

Noble rejetton de la Maison de Lancastre, les héritiers d'York, opprimés par ton ennemi, font des vœux pour toi. Que les Anges du Ciel te protégent dans le combat! Vis & règne florissant.

LES OMBRES *de Rivers, Gray & Vaughan, paroissent.*

L'OMBRE *de Rivers, à Richard.*

A demain: je veux m'appesantir sur ton ame. C'est Rivers, mort à Pomfret! Désespère, & meurs.

L'OMBRE *de Gray.*

Souviens-toi de Gray. Et meurs dans le désespoir.

L'OMBRE *de Vaughan.*

Souviens-toi de Vaughan. Et que la terreur, qui

ſuit le crime, faſſe tomber ta lance! Déſeſpère & meurs.

TOUTES TROIS, *à Richemond.*

Réveille-toi, avec la penſée, que nos Ombres vengereſſes attachées au cœur de Richard, le vaincront: éveille-toi, & cours à la victoire.

L'OMBRE *du Lord Haſtings, à Richard.*

Tyran, couvert de ſang & de forfaits, réveille-toi du réveil du crime, & va finir tes jours dans une bataille ſanglante. Souviens-toi du Lord Haſtings. Déſeſpère, & meurs.

A RICHEMOND.

Ame tranquille & ſans remords, éveille-toi, éveille-toi. Prends tes armes, combats, triomphe, & fais le bonheur de l'Angleterre!

LES OMBRES *des deux jeunes Princes, fils d'Edouard III, à Richard.*

Rêve de tes neveux étouffés dans la Tour. Que nos images pèſent, comme le plomb, ſur ta conſcience, odieux Richard, & t'entraînent à ta ruine, à l'infamie & à la mort! Ce ſont les ames de tes neveux qui te crient, *déſeſpoir & mort!*

A RICHEMOND.

A RICHEMOND.

Dors, Richemond, dors en paix, & réveille-toi dans la joie. Que les bons Anges te gardent des fureurs du monſtre féroce! Vis & ſois le pere d'une race heureuſe de Rois! Ce ſont les malheureux énfans d'Edouard, qui font des vœux pour ta proſpérité!

L'OMBRE *de Lady Anne.*

C'eſt ton épouſe, Richard, la malheureuſe Anne ton épouſe, qui ne goûta jamais une heure d'un tranquille repos avec toi ; c'eſt-elle qui remplit aujourd'hui ton ſommeil de trouble & d'horreur. Demain ſouviens-toi de moi dans la bataille, & laiſſe tomber ton épée ſans force. Déſeſpère, & meurs.

A RICHEMOND.

Et toi, ame paiſible, goûte un paiſible ſommeil. Rêve ſuccès & victoire. C'eſt l'épouſe de ton adverſaire qui fait des vœux pour toi!

L'OMBRE *de Buckingham, à Richard.*

C'eſt moi, qui le premier t'aidas à monter ſur le Trône; c'eſt moi qui fus la dernière victime de ta tyrannie. Oh, ſouviens-toi de Buckingham dans le combat, & meurs dans les terreurs de tes forfaits.

Ne rêve, que de ſang & de mort; ſuccombe de déſeſpoir, & dans ce déſeſpoir, exhale ton ame!

A RICHEMOND.

J'ai péri dans l'abandon (†), avant que je pûſſe te prêter mon appui. Mais, que ton cœur s'affermiſſe, & ne ſois point effrayé. Dieu, & ſes Anges combattent dans l'armée de Richemond, & Richard va tomber du faîte de ſon orgueil. (*Les Ombres diſparoiſſent.*

RICHARD *s'éveille en ſurſaut & agité.*

RICHARD.

Qu'on me donne un autre cheval. — Bandez mes plaies. — Ciel, aie pitié de moi! — Mais, que fais-je? ce n'eſt qu'un rêve. O lâche (§) conſcience, comme

(†) Buckingham fut en effet arrêté dans ſa marche ſur les bords du Severne, par le débordement des eaux; & abandonné de ſes ſoldats, qui, ſans paie & ſans nourriture, ſe débandèrent & s'enfuirent. *Steevens.*

(§) Richard avoit dompté ſa conſcience, & l'avoit bannie de ſes penſées, tant qu'il veilloit. Mais ſa conſcience prend avantage de ſon ſommeil, & l'épouvante dans ſes ſonges. Il y a donc de la beauté dans l'épithète de lâche, que Richard donne à ſa conſcience, qui n'oſe pas l'attaquer, lorſqu'il eſt éveillé, & qu'il jouit de toutes ſes facultés; & qui attend la nuit & ſon ſommeil, pour le ſurprendre lâchement. *Warburton.*

tu me tourmentes ! La lueur de ce flambeau me paroît bleuâtre (†) ! — Ne suis-je pas à l'heure silencieuse de minuit ?... Une froide sueur couvre mon corps tremblant. — Que crains-je donc ? Moi-même ? Il n'y a ici que moi seul. Richard aime Richard. — Y a-t-il ici quelque meurtrier ? Non ..... — Oui, moi (*). Ma conscience a mille voix, & chaque voix accuse un forfait, & chaque forfait me condamne & me démontre scélérat. Le parjure, le parjure au plus haut degré ! Le meurtre, le meurtre féroce, au degré le plus abominable ! Tous les crimes divers, tous commis sous toutes les formes, s'attroupent au tribunal de ma conscience, & me crient tous ensemble : *coupable*, *coupable* (§). Je tomberai dans le désespoir. — Il n'y a pas une créature qui m'aime ; &, si je meurs, personne qui ait pitié de moi.... Et pourquoi les autres sentiroient-ils de la pitié pour moi ? Moi-même je n'en trouve aucune pour moi dans mon cœur. Il me semble que

(†) On croyoit autrefois qu'il y avoit un Esprit dans la maison, quand les flambeaux ne jettoient plus qu'une lueur bleue, & prête à s'éteindre : on regardoit le feu clair comme un préservatif contre les malins Esprits. *Steevens.*

(§) *Guilty*, ce mot est d'autant plus énergique ici, qu'il est celui que prononce le juge pour déclarer quelqu'un coupable.

toutes les ames de ceux que j'ai fait périr, sont venues dans ma tente, & que chacune d'elles a menacé la tête de Richard de la vengeance pour demain.

SCÈNE VIII.

RICHARD, RATCLIFF.

RATCLIFF.

Seigneur...

RICHARD.

Qui est là?

RATCLIFF.

Moi, Seigneur. L'oiseau du village voisin a déja salué deux fois l'aurore de son chant matineux. Vos amis sont debout, & s'empressent de s'armer.

RICHARD.

O Ratcliff, j'ai eu cette nuit un songe effrayant (†). — Qu'en penses-tu? Nos amis seront-ils tous fidèles?

(†) Telle est la nature de l'homme, que la plus légère allarme qui s'élève de l'intérieur de sa conscience, le trouble & l'abat plus que les dangers les plus grands qui se présentent

RATCLIFF.

N'en doutez pas, Seigneur.

RICHARD.

Ratcliff, je tremble, je tremble....

RATCLIFF.

Ah! mon cher Maître, ne vous effrayez pas de visions & de vains songes.

RICHARD.

Ah! par S. Paul! Les Ombres que j'ai vues cette nuit, ont jetté plus de terreur dans l'ame de Richard,

---

à lui de la part des objets extérieurs. Le corps peut être vaincu par un autre corps : mais l'ame peut seule se vaincre & se subjuguer elle-même. Les notions de Religion sont naturelles à tous les hommes : les gens de bien sont inspirés par une vraie Religion, les méchans par la superstition. Les avertissemens de la conscience sont pris pour des émotions surnaturelles, & cette idée nous imprime plus de respect & de terreur, que toutes les difficultés qui se rencontrent dans le cours ordinaire de la vie. On a défini l'homme de plusieurs façons : on l'a appellé un animal, doué de la faculté de rire : raisonnable : religieux : le seul qui eût de la pudeur. J'y ajouterois moi, le titre de *consciencieux*, & je le crois moins équivoque que les autres. *Mrs Griffith.*

que ne pourroient faire dix mille ſoldats réels, armés de pied-en-cap, & conduits par l'écervelé Richemond. — Le jour n'eſt pas encore prêt à paroître. Viens avec moi parcourir les tentes de mon camp. Je veux jouer le rôle d'eſpion, & écouter leurs propos, pour ſavoir, s'il y en a qui méditent de m'abandonner dans le combat. (*Richard ſort avec Ratcliff.*)

SCÈNE IX.

Le Théâtre repréſente le Camp de RICHEMOND.

RICHEMOND *s'éveille*, OXFORD & *autres Officiers entrent dans ſa tente.*

LES LORDS.

SALUT, noble Richemond!

RICHEMOND.

Je vous demande pardon, Lords, & à vous, Officiers diligens, de ce que vous ſurprenez un pareſſeux dans ſa tente.

LES LORDS.

Comment avez-vous dormi, Milord?

RICHEMOND.

Du plus doux ſommeil, & dans les ſonges les plus heureux, qui ſoient jamais entrés dans un cerveau aſſoupi; & cela a duré depuis l'inſtant que vous m'avez quitté, mes Lords. J'ai cru voir les Ombres de tous les infortunés que Richard a fait maſſacrer, entrer dans ma tente, & me crier: *victoire!* Je vous proteſte, que mon cœur eſt joyeux du ſouvenir d'un ſonge ſi fortuné. A quelle heure du matin ſommes-nous, mes Lords?

LES LORDS.

Il va ſonner quatre heures.

RICHEMOND.

Allons, il eſt tems de s'armer, & de donner les ordres pour le combat. — (*Il s'avance vers les troupes.*) Je n'ajouterai rien à ce que je vous ai dit, chers compatriotes: le tems & la circonſtance me défendent de longs diſcours. — Souvenez-vous ſeulement de ceci. — Dieu, & la juſtice de notre cauſe combattent pour nous. Les Saints du Ciel, & les Ombres indignées des victimes opprimées par Richard, uniſſent

leurs vœux pour nous, & font rangées devant notre armée, comme un rempart invincible. A l'exception du feul Richard, ceux que nous allons combattre, nous fouhaitent la victoire, plutôt qu'à celui dont ils fuivent l'étendart : car quel eft leur chef? Vous le favez, braves guerriers; un tyran fanguinaire, un barbare homicide. Un Roi monté au Trône en verfant le fang, & qui s'y eft confervé en continuant de le répandre; un homme, qui n'eft parvenu à la Couronne qu'il poffède, qu'à force de perfidies, & qui a maffacré ceux qui l'avoient aidé à l'ufurper. Une pierre impure & vile, qui n'eft devenue brillante & précieufe, que par l'éclat qui l'entoure & qui réjaillit du Trône où le crime l'a placé. Un homme qui a toujours été l'ennemi de Dieu: ainfi, puifque vous combattez un ennemi de Dieu, Dieu, dans fa juftice, ne manquera pas de protéger en vous fes foldats. S'il vous en coûte des dangers & des travaux, pour renverfer le tyran; le tyran une fois égorgé, vous dormez en paix. Si vous combattez les ennemis de votre patrie, le bonheur de votre patrie & l'abondance des biens vous paieront avec ufure vos travaux. Si vous combattez pour défendre vos époufes, vous ferez reçus par elles dans vos foyers, & falués en vainqueurs. Si vous délivrez vos

enfans du glaive de la tyrannie, les enfans de vos enfans vous en récompenferont dans votre vieilleffe. Ainfi, au nom de Dieu, & de tous ces juftes motifs, déployez vos étendards, tirez avec confiance & avec joie vos épées du fourreau. Pour moi, la rançon qui expiera l'audace de mon entreprife, fi elle échoue, fera ce corps, giffant inanimé fur la froide terre du champ de bataille; mais fi je réuffis, le dernier de vous tous recueillera fa part des fruits de ma victoire. Sonnez, trompettes : battez, tambours; du courage & de la confiance! Dieu & *S. George* (†)! Richemond & victoire!

(†) *S. George* étoit le cri de guerre ufité par les foldats Anglais, lorfqu'ils alloient charger l'ennemi. L'Auteur de l'ancien *Art de la Guerre*, imprimé à la fin du règne d'Elizabeth, enjoint ce cri de guerre parmi fes Loix militaires: & veut qu'on puniffe févèrement le foldat mutin & mécréant, qui négligera de l'employer en allant au combat. *Warton.*



SCÈNE X.

RICHARD, RATCLIFF, CATESBY.

RICHARD.

Qu'a dit Northumberland, au ſujet de Richemond?

RATCLIFF.

Qu'il n'a jamais été formé au métier de la guerre.

RICHARD.

Il a dit la vérité. — Et Surrey, que dit-il?

RATCLIFF.

Il a dit en ſouriant: *tant mieux pour notre avantage.*

RICHARD.

Il a raiſon. Et cela eſt vrai en effet. — Quelle heure eſt-ce là? (*l'heure ſonne*). Donnez-moi un calendrier. — Qui a vu le Soleil aujourd'hui?

RATCLIFF.

Je ne l'ai pas apperçu, Seigneur.

RICHARD.

Il dédaigne apparemment de ſe montrer : car,

d'après le calendrier, il devroit luire à l'Orient depuis une heure. Ce jour sera noir & lugubre pour quelqu'un. — Ratcliff?

RATCLIFF.

Seigneur?

RICHARD.

Le Soleil ne veut point se laisser voir aujourd'hui. Le Ciel se noircit & les nuages s'amassent sur notre camp .... Je voudrois que ces gouttes de rosée vinssent de la terre. (†) — Point de soleil aujourd'hui! Hé que m'importe, à moi, plus qu'à Richemond? Le même Ciel, qui me menace, est menaçant aussi pour lui.

(†) Il parle de la rosée de sueur dont une terreur intérieure couvre son corps.



SCÈNE XI.

Les mêmes.

NORFOLK.

NORFOLK.

Aux armes! aux armes, Seigneur! l'ennemi nous brave dans la plaine.

RICHARD.

Allons. Hâtons-nous, hâtons-nous. — Qu'on caparaçonne mon cheval. Allez vers Stanley: donnez-lui ordre d'amener ſes troupes. — Je veux conduire mon armée dans la plaine, & voici mon ordre de bataille. — Mon avant-garde s'étendra en avant, compoſée d'un nombre égal de cavalerie & d'infanterie. Nos archers ſeront placés dans le centre. Le Duc de Norfolk, le Comte de Surrey, auront le commandement de l'infanterie, & de la cavalerie. Je ſuivrai avec le corps de bataille, dont les aîles ſeront fortifiées par nos meilleurs cavaliers. Après cela, que S. George nous ſeconde! — Que penſez-vous de mon plan, Norfolk?

NORFOLK.

Il eſt très-bon, & d'un guerrier, mon Souverain. — Voilà un papier que j'ai trouvé ce matin dans ma tente.

RICHARD *le prend & le lit :*

« Fanfaron de Norfolk, point trop d'audace, » ton Maître Dickon (†), eſt vendu & acheté ».

Stratagême dreſſé par l'ennemi. — Allons, amis : que chacun ſe place à ſon poſte — Que vous dirai-je de plus, que ce que je vous ai dit ? Songez à quels hommes vous avez affaire? A un ramas de vagabonds, de miſérables, perdus & ſans aveu, l'écume de la Bretagne ; de vils & ignobles payſans, que leur terre ſurchargée vomit de ſon ſein, & pouſſe à des aventures déſeſpérées, & à une ruine certaine. Vous, qui jouiſſez de la paix & de la ſûreté, ils veulent vous exciter au trouble & aux déſordres : vous, qui poſſédez des terres, & de belles femmes, ils veulent vous ravir les unes, & corrompre les autres. Et qu'eſt le Chef qui les conduit, qu'un miſérable aventurier, nourri long-tems en Bretagne aux dépens de notre frere ? Un lâche qui n'a jamais de ſa vie ſenti ſeule-

(†) *Dickon*, eſt une ancienne abréviation de Richard.

ment le froid de la neige ſur ſa chauſſure! Repouſſons à coups de fouet ces bandits ſur les mers; purgeons l'Angleterre de cette canaille téméraire échappée de la France; de ces mendians affamés, laſſés de vivre, qui, ſans le rêve inſenſé qu'ils ont fait ſur cette folle entrepriſe, ſe feroient pendus eux-mêmes, de misère & de faim. Si nous avons à être vaincus, que ce ſoit du moins par des hommes, & non par ces Bretons dégénérés, que nos peres ont battus & châtiés dans leurs propres foyers, & à qui ils laiſsèrent la vie, pour perpétuer le ſouvenir de leur ignominie. Quoi! ſouffrirez-vous que ces vils eſclaves s'emparent de vos terres, jouiſſent de vos femmes, raviſſent vos filles? — Ecoutez, j'entends leurs tambours. (*On entend les tambours de l'ennemi.*) Au combat, braves Anglais! au combat, hommes libres & vaillans. Archers, bandez vos arcs, & ne viſez qu'à la tête. Enfoncez l'éperon dans les flancs des chevaux, & nagez dans le ſang. Faites retentir le Ciel du bruit de vos lances froiſſées dans le choc.



SCÈNE XII.

Les mêmes.

Arrive un COURIER.

RICHARD.

Hé bien, que répond Stanley? Vient-il avec ses forces?

LE COURIER.

Seigneur, il refuse de marcher.

RICHARD.

Qu'on tranche la tête à son fils George.

NORFOLK.

Mon Prince, l'ennemi a passé le marais. Remettez après la bataille à faire mourir Stanley.

RICHARD.

Je sens mille courages dans mon sein. Etendards, avancez. Fondons sur l'ennemi. Que notre ancien cri de guerre, *S. George*, nous inspire la rage de dragons enflammés! A l'ennemi. La victoire repose sur nos panaches. (*Ils marchent au combat.*)

SCÈNE XIII.

On entend le bruit du combat derrière le Théâtre; où il se fait de tems en tems quelques excursions, & qui représente une autre partie de la plaine.

CATESBY *paroît.*

CATESBY.

Du renfort, Milord Norfolk! Du secours! vîte du secours! Le Roi fait des prodiges de valeur au-dessus des forces d'un homme. Intrépide, il brave tous les dangers. Son cheval est tué, & il combat à pied; il cherche Richemond dans le sein même de la mort. Du secours, brave Duc, ou la bataille est perdue!



SCÈNE XIV.

Une allarme. LE ROI RICHARD, CATESBY.

RICHARD.

Un cheval ! un cheval ! (†) Mon Royaume pour un cheval !

CATESBY.

Retirez-vous, Seigneur, & je vous trouverai un cheval.

RICHARD.

Lâche esclave, j'ai joué ma vie sur un coup de dez, & j'affronterai toutes les chances du hazard. — Je crois en vérité, qu'il y a six Richemond dans le champ de bataille : j'en ai déja tué cinq, & j'en trouve encore un ! Un cheval ! un cheval ! mon Royaume pour un cheval !

(†) C'étoit Burbage, le second Roscius cité par Camden, qui jouoit le rôle de Richard. *Farmer.*



SCÈNE XV & dernière.

RICHARD, RICHEMOND; *plusieurs Officiers & Soldats des deux partis.* RICHARD & RICHEMOND *combattent sur le Théâtre.* RICHARD *est tué. — On sonne la retraite dans l'armée du Roi.* RICHEMOND *s'avance, avec* STANLEY, *qui tient la Couronne de* RICHARD, *& plusieurs autres Lords.*

RICHEMOND.

LOUANGES à Dieu, & à vous, victorieux amis! La victoire est à nous : le monstre sanguinaire est mort.

STANLEY.

Vaillant Richemond, vous avez bien rempli votre rôle. Voyez; voici tous les ornemens de la Royauté depuis si long-tems usurpés, arrachés enfin du front inanimé de ce barbare tyran, pour en ceindre votre tête. Portez cette Couronne, jouissez-en & faites-en un vertueux usage.

RICHEMOND.

Confirme, Dieu puiſſant, tous nos vœux! — Mais dites-moi, le jeune Stanley eſt-il vivant?

STANLEY.

Oui, Milord: il eſt en ſûreté dans la ville de Leiceſter; où nous pouvons, ſi vous voulez, nous retirer à préſent.

RICHEMOND.

Quels hommes de marque ont péri dans l'autre armée?

STANLEY.

Jean, Duc de Norfolk; Walter; Lord Ferris; Sir Robert Brakenbury, & Sir Guillaume Brandon.

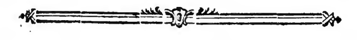
RICHEMOND.

Qu'on leur faſſe des funérailles dignes de leur naiſſance.—Qu'on proclame le pardon pour les ſoldats fugitifs, qui voudront revenir à nous dans la ſoumiſſion; & enſuite, comme nous en avons pris l'engagement, nous réunirons enfin la *Roſe-Blanche* & la *Roſe-Rouge*. — Que le Ciel daigne ſourire à ce nœud de conciliation; lui qui a ſi long-tems montré ſon reſſentiment contre leur inimitié! Où eſt ici le traître, qui m'écoute & refuſe de joindre ſon vœu au mien? Trop long-tems l'Angleterre a été dans le délire, & s'eſt déchirée elle-même; le frere a verſé

aveuglément le ſang de ſon frere; le pere maſſacroit brutalement ſon propre fils, & le fils étoit forcé d'être l'aſſaſſin de ſon pere. Déteſtables effets de la diviſion des noms d'York & de Lancaſtre, qui diviſoient tous les Citoyens du Royaume! O qu'aujourd'hui enfin, Richemond & Elizabeth (†), légitimes Héritiers des deux Maiſons Royales, s'uniſſent enſemble ſous les yeux & de l'aveu de l'Eternel! Et que leurs Succeſſeurs, (grand Dieu, confirme mon vœu!) donnent aux générations à venir le riche préſent de la paix au doux ſourire, l'abondance au viſage content, & des jours heureux! Briſe, ô Dieu bienfaiſant, briſe l'épée des traîtres, qui tenteroient de ramener ces jours ſanglans; & de faire couler de nouveau les larmes de la malheureuſe Angleterre ſur les flots de ſon ſang. Qu'ils ne vivent pas pour goûter la proſpérité de ce Royaume, les pervers qui voudroient troubler la tranquillité de cette belle île par la trahiſon! Enfin les plaies de la guerre civile ſont fermées, & la paix renaît dans ſon ſein. Puiſſe-t-elle être durable! O Dieu, exauce mon vœu! (*Tous ſortent.*)

(†) Richemond s'engagea à épouſer Elizabeth, dès qu'il ſeroit Roi. *Steevens.*

Fin du cinquième Acte.



NOTES SUR LA TRAGÉDIE DE RICHARD III.

ACTE III.

(1) *Formal vice*, *Iniquity.* La première forme sous laquelle nous trouvons le Drame établi dans l'Occident de l'Europe, après la destruction des savantes Villes de Rome & de Grèce; & après que le calme de l'ignorance & de la stupidité eut achevé ce que la rage de la barbarie avoit commencé, fut celle des *Mystères*. Ils furent d'abord les divertissemens favoris de toutes les classes de Citoyens; en France, en Espagne & en Angleterre, où ils étoient encore en usage vers le tems de Richard II & de Henri IV. Quant à l'Italie, d'après ce que j'en ai pu découvrir, les commencemens de leur Théâtre furent, quant à la matière, des sujets profanes, & quant à la forme, une corruption des *Mimes & des Attellanes* des Anciens; par-là ils entrèrent dans la vraie route plutôt que leurs voisins; ils eurent des Pièces régulières dès le quinzième Siècle.

Les *Myſtères*, comme le nom le fait entendre, étoient une repréſentation de quelque trait de l'Ecriture Sainte au naturel; on en peut juger par le paſſage ſuivant d'une vieille Hiſtoire Françoiſe, intitulée: *la Chronique de Metz*, compoſée par le Curé de S. Euchaire: elle donnera au Lecteur une idée de l'étonnante abſurdité de ces repréſentations. « L'an 1437, le 3 Juillet (dit l'honnête Chroniqueur) fut fait le jeu de la Paſſion de N. S. en la plaine de Veximiel. Et fut Dieu un Sire, appellé Seigneur Nicolle, Dom Neufchaſtel, lequel étoit Curé de Saint Victour de Metz, lequel fut preſque mort en la Croix, s'il ne fût été ſecouru; & convient qu'un autre Prêtre fut mis en la Croix pour parfaire le Perſonnage du crucifiment pour ce jour; & le lendemain ledit Curé de Saint Victour parfit la Réſurrection, & fit très-hautement ſon Perſonnage, & dura ledit jeu. — Et autre Prêtre, qui s'appelloit Meſſire Jean de Nicey, qui étoit Chapelain de Métrange, fut Judas: lequel fut preſque mort en pendant, car le cœur l'i faillit, & fut bien hâtivement dépendu & porté en voie. Et étoit la bouche d'enfer très-bien faite; car elle ouvroit & clooit, quand les Diables y vouloient entrer & iſſir; & avoit deux gros culs d'acier. » — Les petits enfans étoient effrayés de la bouche d'enfer, qui étoit peinte avec de grandes & longues dents, des yeux hagards, & un nez bouffi en forme de bocal. Pour repréſenter ces Pièces, on élevoit un Amphithéâtre de terre ſur une plaine, dont on enfermoit une enceinte d'environ quarante ou cinquante pieds. Les gens de la campagne y accouroient en foule

de toutes parts, pour entendre & pour voir. Les Acteurs ne jouoient jamais sans livre: ils étoient soufflés par un homme, appellé en Anglais l'*Ordinary*, qui les suivoit par derrière le livre en main. Il y avoit toujours dans ces *Mystères* un Bouffon, pour faire rire le peuple par ses absurdités, ou ses détresses; & pour faire ce Personnage, ils ne voyoient rien de mieux que le Diable lui-même. Il y en avoit un, même dans la Passion. Shakespeare y fait allusion dans la *Méchante Femme mise à la raison*, où l'un des Acteurs demande un peu de vinaigre pour faire rugir le Diable. Car l'éponge trempée de fiel & de vinaigre, qui avoit servi à la représentation de la Passion, servoit après à faire enrager le Diable, à qui l'on en flanquoit par le nez; & il ne manquoit pas de pousser des hurlemens, comme si on l'eût affligé d'eau bénite. Il y a plusieurs proverbes Anglais, qui sont tous nés du rôle que le Diable faisoit dans les *Mystères:* par exemple celui-ci: *de grands cris & peu de laine, comme disoit le Diable en tondant ses cochons.* Car Nabal tondant ses moutons, étoit représenté dans le *Mystère* de David & d'Abigaïl, & le Diable suivoit toujours Nabal, & tondoit un cochon, qui faisoit tout retentir de ses cris. Cette absurdité, très-propre à faire rire le peuple, étoit le sujet du ridicule dans les anciennes farces, comme on le voit par ces mots de Saint Augustin: *Ne faciamus ut Mimi solent, & optemus à Libero aquam, à Lymphis vinum* (†)

Ces *Mystères*, se donnoient d'abord, en France comme

(†) Liv. D. l, IV.

en Angleterre, *sub dio*, à la belle étoile, & seulement dans les Provinces. Ensuite ils gagnèrent Paris, & il s'établit une troupe dans l'hôtel de Bourgogne pour les représenter. Mais les bonnes Lettres & la Religion commençant à se faire jour sur la fin du règne de François I, la stupidité profane de ces *Mystères* révolta la Cour & le Clergé, qui unirent leurs intérêts pour les faire supprimer. En conséquence, en 1541, le Procureur-Général présenta, au nom du Roi, un requisitoire au Parlement contre cette troupe. Ses trois principaux chefs d'accusation contre eux, étoient 1° que la représentation des histoires de l'Ancien Testament portoit le peuple au Judaïsme; 2°. que celles du Nouveau Testament encourageoient le libertinage & l'incrédulité; 3° que toutes les deux diminuoient les aumônes de la charité pour les pauvres. Il paroît que le requisitoire fit son effet : car en 1548, le Parlement de Paris confirma la troupe dans la possession de l'hôtel de Bourgogne, mais lui interdit la représentation des *Mystères*. Mais nous voyons par Cervantes, qu'en Espagne ils tinrent bien plus long-tems; & même, après que la bonne Comédie avoit commencé à s'y établir : dans son quatrième Livre, il fait voir que les anciens & extravagans Romans peuvent servir de fondement au Poëme épique régulier (qui, dit-il, *tambien pue de escrivir se en Prosa como en Verso*) comme les Pièces des *Mystères* pouvoient, étant perfectionnées, devenir des Comédies régulières. *Pues que si venimos à las Comedias divinas, que de milagros falsos fingen en ellas, que de cosas apocrifas, y mal entendidas, attribuyendo à un*

ſanto, los milagros de atro; ce qui rendit les Eſpagnols ſi amoureux de Miracles, qu'ils les introduiſirent dans leurs *Comedias Humanas*, ſuivant ſon expreſſion.

Pour revenir à la France, après l'Arrêt du Parlement; les Poëtes Français changèrent d'objet, & les farces religieuſes ſe tournèrent aux farces morales; & nous ne tardâmes pas à les ſuivre. Le goût du Public ne changea cependant guères, quoique les Italiens offriſſent dès-lors dans des compoſitions régulières de bien meilleurs modèles. On appelloit ces farces *Moralités.* Pierre Gringore, un de leurs vieux Poëtes, fit imprimer une de ces Moralités, intitulée la *Moralité de l'Homme obſtiné.* Les Perſonnages du Drame étoient l'Homme obſtiné, la Punition Divine, la Simonie, l'Hypocriſie, & les Démérites communs. L'Homme obſtiné eſt l'Athée, & vient ſur la Scène en blaſphêmant, & déterminé à perſiſter dans ſes impiétés. Alors paroît la *Punition Divine*, aſſiſe ſur un trône dans l'air, & menaçant l'Athée du châtiment. Après cette Scène la Simonie, l'Hypocriſie, & les Démérites communs, paroiſſent & jouent leurs rôles. Pour concluſion la Punition Divine revient, leur fait un ſermon, leur reproche leurs crimes, & les amène tous au repentir, excepté l'*Homme obſtiné* qui perſiſte dans ſon impiété, & qu'on fait périr, pour l'exemple. A cette Pièce triſte & ſérieuſe, ils ajoutoient dans une repréſentation ſéparée, une ſorte de farce joyeuſe, appellée *Sottie*, où étoit un Payſan, ſous le nom de *Sot-commun* (ou Fol). Mais nous qui avons emprunté ces belles choſes des Français, nous avons mêlé enſemble

la Moralité & la Sottié : en sorte que le Paysan, ou *Sot-commun*, *The clown* ou le Fol, avoit sa place dans nos *Moralités* sérieuses. Nous voyons quel étoit son rôle par les fréquentes allusions de Shakespeare. Par exemple, on trouve dans le commencement du troisième Acte, de *Mesure pour mesure*, ce passage obscur :

> *Merely thou art the* Death's fool,
> *For him thou labour'st by thy flight to shun*,
> *And yet runn'st tow'rd him still.*

« Tu es vraiment le *Fol de la mort :* car tu fais tous » tes efforts pour l'éviter, & tu cours toujours vers elle ».

C'est que dans ces *Moralités*, le Fol de la Pièce, pour montrer combien les approches de la mort sont inévitables, emploie toutes ses ruses pour l'éviter, & il tombe toujours dans la gueule de son ennemie; en sorte que ces représentations étoient toujours mêlées de morale & de comique. C'est de ce mélange du sérieux & du gai, qu'est née cette espèce de composition inconnue aux anciens, & que nous appellons Tragi-comédie. *Warburton.*

ACTE IV.

(*) Il y a ici une équivoque qui donne lieu à quelques répliques, & qui n'a aucun sens en Français : elle est tirée de la préposition *from*, qui signifie *de*, c'est-à-dire *avec*, & aussi *de*, pour *loin de*. Et voici le dialogue qu'enfante cette équivoque.

RICHARD.

J'aime votre fille, *de* mon ame.

LA REINE.

La mere de ma fille le penſe *avec* ſon ame.

RICHARD.

Que penſez-vous?

LA REINE.

Que tu aimes ma fille (*loin*) de ton ame, c'eſt ainſi que (*loin*) de l'amour de ton cœur, tu aimas ſes freres, & moi, (*loin*) de l'amour de mon cœur, je t'en remercie.

ACTE V.

(*) « Fuyons donc. — Qui fuir? moi? — Avec grande raiſon... Mais quelle raiſon?... De peur que je ne me venge... Quoi!.. me venger ſur moi-même? Je m'aime moi-même. Richard aime Richard. — Pourquoi? Eſt-ce pour quelque bien que je me ſois fait? Oh! non. Hélas! je me hais plutôt moi-même, pour toutes les actions odieuſes que j'ai commiſes. Je ſuis un ſcélérat... Mais j'ai tort: non, je n'en ſuis pas un. Inſenſé, dis du bien de toi-même..... Inſenſé, ne ſois pas ton propre flatteur ». Cette portion du Monologue de Richard a été intercalée après coup par les Comédiens, ſuivant l'opinion des Commentateurs.

(**) Autre interpolation supposée d'une autre main. « Que nos ames ne s'effraient point de vains songes. La conscience n'est qu'un mot inventé par les lâches, & employé d'abord pour contenir l'homme puissant. Que la force de nos armes nous tienne lieu de conscience ; que nos épées soient notre loi. Marchons, attaquons avec bravoure : fondons tous ensemble, & sans nous séparer ; & si ce n'est pas dans le Ciel, allons en enfer tous unis & nous tenant par la main. »

La plus ancienne Edition connue de cette Pièce est de 1597. Mais en 1590, on avoit, dit-on, joué à Cambridge une Tragédie sous ce titre, qui étoit capable d'émouvoir Phalaris même, & d'épouvanter tous les tyrans. Il est probable que c'étoit une Tragédie latine, composée par le Docteur Legge. On cite même une bévue d'un des Acteurs de Collége : qui n'ayant pour tout son rôle, que ces mots à dire, *urbs*, *urbs*, *ad arma*, *ad arma*, cria : *ad urbs*, *ad urbs*, *ad urbs*. Cela rappelle une méprise semblable d'un de nos Acteurs : *C'en est mort*, *il est fait*, au lieu de *c'en est fait*, *il est mort*, paroles qui composoient tout son rôle, & qu'il débita à rebours.

Cette Pièce est une de celles de Shakespeare, qui sont les plus célèbres chez les Anglais.

Fin de la première Partie.

HENRI VIII,

ROI D'ANGLETERRE.

PERSONNAGES.

HENRI VIII, *Roi d'Angleterre.*
LE CARDINAL WOLSEY, *premier Ministre & Favori du Roi.*
CRANMER, *Archevêque de Canterbury* (Cantorbery).
LE DUC DE NORFOLK.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
LE DUC DE SUFFOLK.
LE COMTE DE SURREY.
LE LORD CHAMBELLAN.
LE CARDINAL CAMPEIUS, *Légat du Pape.*
CAPUCIUS, *Ambassadeur de Charles V.*
GARDINER, *Evêque de Winchester.*
L'ÉVÊQUE DE LINCOLN.
LORD ABERGAVENNY, *par abréviation, Abergenny.*
LE LORD SANDS (†).
LE LORD CHANCELIER.
SIR (*Chevalier*) HENRI GUILFORD.
SIR THOMAS LOVEL.
SIR ANTOINE DENNY.
SIR NICOLAS DE VAUX.
CROMWEL, *au service de Wolsey.*
GRIFFITH, *Gentilhomme, Ecuyer de la Reine Catherine.*
TROIS AUTRES GENTILSHOMMES.
LE DOCTEUR BUTTS, *Médecin du Roi.*
L'INTENDANT DU DUC DE BUCKINGHAM.
GARTER, *Roi d'armes, & son Domestique.*
BRANDON ET UN SERGENT D'ARMES.
UN HUISSIER DE LA CHAMBRE DU CONSEIL.
LA REINE CATHERINE, *d'abord femme de Henri, ensuite répudiée.*
ANNE BOULEN, *aimée du Roi, qui ensuite l'épouse.*
UNE LADY, *sexagénaire, amie d'Anne Boulen.*
PATIENCE, *une des Femmes de la Reine Catherine.*
PLUSIEURS LORDS ET LADIES, *Personnages muets : des Suivantes de la Reine. Un Esprit qui apparoît à la Reine, Officiers, Gardes, &c.*

La Scène est tantôt à Londres, tantôt à Westminster ; & une seule fois à Kimbolton.

(†) Sir William Sands, fut créé Lord vers ce tems; mais il est ici introduit parmi les Personnages du Drame, comme un Personnage distingué de l'autre. Sir William ne fait pas un seul discours qui lui soit propre. Et pour comble de méprise, il paroît, après que le Lord Sands avoit déja paru dans la Pièce. *Steevens.*

PROLOGUE.

Je ne viens plus pour vous faire rire. Nous vous présentons aujourd'hui de grands objets, graves & sérieux, des événemens importans & pathétiques, de grandes & tragiques cataſtrophes, des ſcènes nobles & touchantes, bien propres à faire couler vos larmes. Ceux dont le cœur connoît la pitié, peuvent ici, s'ils le veulent, laiſſer tomber une larme; le ſujet en eſt digne. Ceux qui donnent leur argent dans l'eſpérance de voir des faits hiſtoriques & dignes de foi, pourront ici trouver la vérité. Je promets à ceux qui n'ont d'autre but que de venir aſſiſter à une ou deux Scènes d'appareil, pour dire & convenir après, que la Pièce eſt paſſable, s'ils veulent être tranquilles & bien intentionnés, que dans l'eſpace de deux courtes heures, leurs yeux ſeront richement payés en ſpectacle pour leur ſcheling. Mais pour ceux qui ne ſont attirés que par l'eſpérance de voir une Pièce d'une gaieté folle & licen-

cieufe, & entendre un cliquetis de lances & de boucliers, ou de voir un bouffon (†) en longue robe de mofaïque, bordée de jaune, je leur annonce qu'ils feront bien trompés. Car fachez, indulgens Auditeurs, que fi nous détruifions l'effet des grandes vérités que nous allons vous offrir par un fpectacle auffi bifarre que l'eft celui d'un fol, ou d'un combat (§) [outre que ce feroit facrifier le plan que notre imagination a conçu, & l'idée où nous fommes de ne repréfenter aujourd'hui que des faits réels & vrais] (†), nous rifquerions de ne pas avoir un feul

(†) Allufion aux anciens fols ou bouffons, qui étoient un perfonnage prefque néceffaire dans toutes les Pièces, quelque tems avant Shakefpeare, & qu'il a encore confervés dans quelques-unes des fiennes. *Theobald.*

(§) Ce n'eft pas-là le feul paffage où Shakefpeare fe foit expliqué fur l'inconvenance de repréfenter des batailles fur le Théâtre. Il fentoit que cinq ou fix hommes, l'épée à la main, ne donnoient qu'une idée fort imparfaite d'une armée, & fans chercher à excufer fon ancienne pratique, il convient hautement qu'un combat fur le Théâtre détruit toute vraifemblance & toute illufion, & ne lui laifferoit pas à la fin un ami de bon fens. *Magnis ingeniis & multa nihilominus habituris fimplex convenit erroris confeffio.* Johnfon.

(†) Ce paffage, & quelques autres de ce Prologue, où l'on

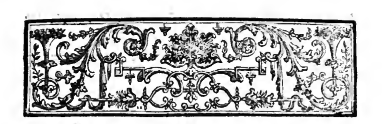
partisan de bon sens. Ainsi, au nom de la bonté de votre ame, & par l'honneur que vous avez d'être connus pour former le premier Auditoire de la ville, & le plus heureusement composé, soyez aussi sérieux, que nous désirons que vous le soyez; imaginez, que vous avez sous vos yeux les Personnages mêmes de notre noble Histoire, comme lorsqu'ils étoient vivans: imaginez, que vous les voyez dans tout l'éclat de leur grandeur & de leur fortune, suivis de la foule, & d'une troupe d'amis empressés & dévoués à leurs ordres. Et ensuite remarquez, comme en un instant,

---

paroît faire un grand fonds sur la vérité de la représentation qui va suivre, font présumer que cette Pièce d'Henri VIII, est précisément celle dont fait mention Sir H. Worton, dans sa Lettre du 2 Juillet 1613, sous la désignation d'une nouvelle Pièce, jouée par les Comédiens du Roi, devant Sa Majesté, en pleine campagne, intitulée, *tout y est vrai*, & représentant quelques-uns des principaux événemens du règne d'Henri VIII. Les circonstances extraordinaires de pompe & de majesté, avec lesquelles Worton dit que cette Pièce fut représentée, & l'accident particulier de certains canons tirés à l'entrée du Roi masqué dans le palais du Cardinal Wolsey, lesquels mirent le feu au Théâtre & le réduisirent en cendres, s'appliquent exactement à la Pièce qu'on va lire. Cet incendie arriva le jour S. Pierre 1613. Bourbage étoit le Directeur de ce Théâtre. *Tyrwhitt.*

cette puissance & cette gloire rencontrent le malheur : & si alors vous avez le courage de rire encore, je dirai qu'un homme peut pleurer le jour de ses noces.





HENRI VIII, *ROI D'ANGLETERRE.*

ACTE PREMIER. (†)

Le Theâtre représente l'Antichambre du Palais des Rois d'Angleterre.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Duc de NORFOLK *entre par une porte, le Duc de* BUCKINGHAM *& le Lord* ABERGENNY *entrent par une autre.*

BUCKINGHAM.

SALUT, Milord; & je me félicite de vous rencontrer. Comment vous êtes-vous porté depuis que nous nous sommes vus en France?

(†) Nous ne connoissons point de Pièce dramatique sur le

NORFOLK.

Je remercie votre Grace; toujours plein de fanté & toujours dans une admiration toute nouvelle, comme le premier jour, de ce que j'y ai vu.

BUCKINGHAM.

Une malheureufe fièvre furvenue bien à contre-tems m'a détenu prifonnier dans ma chambre le jour que ces deux fils de la gloire, ces deux foleils du monde, fe font rencontrés dans la vallée d'Ardres (†).

NORFOLK.

Entre Guines & Ardres, j'étois préfent au moment. Je les vis fe faluer à cheval. Je les vis lorfqu'ils mirent enfuite pied à terre, comme ils fe tenoient étroitement embraffés; on eût cru que les deux Rois confondus enfemble n'en faifoient plus qu'un.

---

fujet d'Henri VIII, qui ait précédé celle de Shakefpeare. Farmer dans une note fur l'épilogue de cette Pièce, obferve cependant d'après Stow, que Robert Greene avoit écrit quelque chofe fur ce morceau d'Hiftoire. *Steevens.*

(†) *On appelle cet endroit, le Champ du drap d'or.* Cette entrevue d'Henri VIII & de François I, fe fit le 4 Juin 1520. On en trouve une Defcription pompeufe dans la Chronique de *Hall.*

Si cette apparence eût été une vérité, quelles feroient les quatre têtes couronnéees qui, réunies en une, auroient pu contre-balancer un pareil Monarque ?

BUCKINGHAM.

Tout ce tems-là, je reſtai empriſonné dans ma chambre.

NORFOLK.

Hé bien, vous avez donc perdu la vue du ſpectacle de la gloire de ce monde. On peut bien dire, que la pompe des ſiécles paſſés fut doublée dans la brillante entrevue de ces deux Monarques. Chaque jour enchériſſoit ſur le jour précédent, juſqu'au dernier, qui raſſembla lui ſeul les merveilles de tous les autres enſemble. Aujourd'hui les Français tout brillans, tout couverts d'or comme les Dieux païens, éclipſoient les Anglais ; le lendemain les Anglais à leur tour étaloient toutes les richeſſes de l'Inde. Chaque homme dans ſa hauteur ſembloit une Mine, leurs petits Pages étoient comme des Chérubins tout dorés ; & les Dames auſſi, délicates & peu faites à la fatigue, fléchiſſoient ſous le poids de leur parure ; la peine de la porter, comme un fard naturel, coloroit leurs viſages du plus beau rouge. La maſcarade qui aujourd'hui vous faiſoit jetter un cri d'admi-

ration & dire, *elle eſt incomparable*, la nuit ſuivante vous la faiſoit regarder en pitié. Les deux Rois s'égaloient & ſe ſurpaſſoient ſans ceſſe ; dès que l'un ſe préſentoit, l'autre étoit oublié. Celui qui étoit en vue, étoit toujours celui qui enlevoit tous les éloges, & lorſqu'ils étoient tous deux préſens, on croyoit n'en voir qu'un ; le plus fin connoiſſeur réduit au ſilence n'eût oſé décider entre-eux la préférence. Dès que ces deux ſoleils (car c'eſt ainſi qu'on les nomme) eurent fait ouvrir par leurs Hérauts la carrière des tournois aux cœurs amoureux de la gloire, il ſe fit des prodiges qui ſurpaſſent l'effort de la penſée, au point que cette fabuleuſe hiſtoire que les ſiècles paſſés nous racontent du Saxon Bevis (†) parut alors poſſible & fut crue de la raiſon.

BUCKINGHAM.

Oh! vous exagérez.

NORFOLK.

Non, comme je tiens à l'honneur, & comme je fais profeſſion d'être vrai & loyal, le plus habile orateur,

(†) La vieille Légende romaneſque de Bevis de Southampton. Ce Bevis, ou Beavois, étoit Saxon, & fut, pour ſes proueſſes, créé Comte de Southampton, par Guillaume le Conquérant. Camden en parle dans ſon *Britannia*. Theobald.

qui auroit été témoin de cette fête, ne pourroit la peindre. Elle perdroit dans son récit les couleurs & la vie qui en animoient tous les spectacles & toutes les parties. Tout y étoit royal. Nulle confusion, nulle disparate ne troublèrent l'harmonie de l'ensemble; l'ordre régnoit par-tout & faisoit voir chaque objet dans son vrai jour: tous les rôles furent admirablement distribués & parfaitement remplis.

BUCKINGHAM.

Pourriez-vous me dire, qui ordonna l'ensemble & les détails de cette belle fête? Le savez-vous?

NORFOLK.

Un homme qui n'est sûrement pas novice dans cette partie.

BUCKINGHAM.

Dites-moi qui, je vous prie, Milord.

NORFOLK.

Tout fut réglé par l'intelligence du vénérable Cardinal d'York.

BUCKINGHAM.

Maudit Cardinal: qu'il fût anéanti! Il ne se fait rien où n'attentent ses mains ambitieuses. Qu'avoit-

il affaire dans ces vanités mondaines ? Je suis toujours étonné que son épaisse & matérielle rondeur (†) soit parvenue à intercepter dans sa masse opaque les rayons du soleil bienfaisant, & à en priver la terre.

NORFOLK.

Cependant, Lord, il a dans son propre fonds tout ce qu'il faut pour remplir ce poste brillant (§)

(†) Le Cardinal Wolsey, est un caractère distingué dans l'Histoire. On sait que cet homme de la plus basse naissance s'éleva par son mérite, sa science & ses qualités personnelles, au plus haut degré de puissance & de dignité où puisse parvenir un sujet ; & qu'il se précipita de cette élévation dans l'abîme des disgraces, par sa vanité, son insolence, & par l'instabilité de la faveur des Rois : il offre donc ici une leçon utile & puissante dans toutes les circonstances de sa vie, de l'élévation, de la hauteur & du déclin de sa fortune. Norfolk parle en homme juste & sensé, sur cet absurde mépris, que les Nobles ont quelquefois marqué à ceux qui n'ont qu'un mérite personnel. *M. Griffith.*

Que la Noblesse vante sa haute naissance ! Que peut-il y avoir de plus grand ? — Rien ... que le mérite dans un état obscur, dit le Docteur *Young.*

On dit que pour humilier l'orgueil du Cardinal, quelqu'un peignit sur une des fenêtres du Collége d'Oxford, qu'il avoit fondé, un gros mâtin rongeant un os.

(§) *Ketch, de l'Italien, Caicchio*, qui signifie, un barril, un

Car ce n'eſt pas ſur ſes aïeux qu'il s'appuie pour s'élever, & vous ſavez que leur mérite & leur nom fraient le chemin des grandeurs à leurs deſcendans. On ne cite pas de lui de grands ſervices rendus à la Couronne; il n'eſt pas allié à nos grands du Royaume; non; mais comme l'inſecte qui file ſur nos murs & tire de ſon ſein la toile qu'elle ourdit, il nous fait voir qu'il n'avance & ne s'élève que par la force de ſon propre mérite. C'eſt un don ſpécial du ciel, & qui lui a valu la premiere place auprès du Roi.

ABERGENNY.

Je ne ſais point quels dons le ciel a pu lui faire; je laiſſe à des yeux plus perçans que les miens l'honneur de les appercevoir: mais ce que je ſuis en état de voir, c'eſt que ſon orgueil perce de toutes parts & ſe montre dans toute ſa perſonne; & d'où le tient-il, ſi ce n'eſt de l'enfer? Ou le Diable en eſt donc avare; ou bien il en auroit

tonneau. On appelle auſſi *Kack*, un pain de cire ou de ſuif, formé dans un moule. Il y a peut-être une ſingulière propriété dans cette dénomination. Wolſey étoit fils d'un Boucher, & dans la ſeconde partie d'Henri IV, la femme d'un Boucher eſt nommée *Goody Keech*, *bon pain de ſuif*, Steevens.

été trop prodigue & auroit tout donné auparavant, enforte que le Cardinal auroit été obligé de recréer un nouvel enfer en lui-même.

BUCKINGHAM.

Hé pourquoi, dans cette entrevue avec les Français, a-t-il eu l'audace de prendre fur lui, fans même en confulter avec le Roi, de nommer ceux qui accompagneroient fa Majefté? Seul il a fait la lifte (†) de toute la Nobleffe, & cela dans l'intention d'en vexer la plupart, en leur impofant pour un petit honneur un fardeau ruineux; & dès qu'on eft couché fur fa fimple lettre, fans aucun avis de l'honorable Confeil privé, il faut fe rendre à fes ordres.

ABERGENNY.

Seulement dans mes parens, j'en connois trois pour le moins dont les affaires font tellement dérangées par les dépenfes forcées de cette fête, que jamais ils ne fe reverront dans leur premiere aifance.

BUCKINGHAM.

Oh! il y en a une foule qui fe font écrafés

(†) Wolfey publia une lifte des différentes perfonnes qui devoient accompagner le Roi à cette entrevue. *Steevens.*

à ne jamais s'en relever, pour avoir chargé sur leurs dos tous leurs beaux Domaines, afin de paroître à cette grande fête. Et que nous a servi cette ruineuse vanité ? qu'à nous ménager une entrevue, dont le fruit est bien pitoyable.

NORFOLK.

Oh je crois, & cette idée m'afflige, que la paix conclue entre la France & nous ne vaut pas les dépenses qu'elle nous a occasionnées.

BUCKINGHAM.

Aussi chacun, après l'orage affreux qui suivit ce jour (†) fatal, se sentit inspiré d'un enthousiasme prophétique, & tous, les bouches ouvertes, comme par une force surnaturelle, prophétisèrent que cette tempête, qui venoit ternir & déchirer les robes & la parure de cette paix, étoit un présage qu'elle seroit bientôt rompue.

NORFOLK.

La prophétie est près d'éclorre ; car la France

(†) Le lundi 18 Juin, dit Hall, il s'éleva un si furieux ouragan, mêlé de pluie, que c'étoit une merveille de l'entendre ; & cette violente tempête fit dire à quelques-uns que c'étoit un présage de la brouillerie & de la haine qui s'éléveroit entre les deux Rois.

vient de faire une brèche au traité : elle a fait arrêter tous nos vaisseaux marchands à Bordeaux.

ABERGENNY.

Est-ce pour cela que l'Ambassadeur Français est ici sans audience (†) ?

NORFOLK.

Oui, sans doute.

ABERGENNY.

Vraiment une belle paix de nom ! Et à quel prix ruineux l'avons-nous achetée !

BUCKINGHAM.

Voilà pourtant l'ouvrage de notre grand Cardinal !

NORFOLK.

N'en déplaise à votre Grace, on remarque à la Cour le différend particulier qui s'est élevé entre vous & le Cardinal. Je vous donne un conseil (§),

(†) Warburton prend *Silenc'd* pour *Recall'd*, *rappellé*, & l'entend de l'Ambassadeur d'Angleterre en France. Ce sens revient à l'autre.

(§) Le caractère paisible & modéré de Norfolk contraste bien avec la fougue & l'emportement de Buckingham. *M. Griffith.*

&

& prenez-le comme venant d'un cœur à qui votre honneur & votre sûreté sont infiniment chers; c'est de bien considérer ensemble la méchanceté & le pouvoir du Cardinal, & de bien songer ensuite, que ce que sa profonde haine voudra exécuter, ne manquera pas de Ministre dans son pouvoir. Vous connoissez son caractère, combien il est vindicatif; & moi, je sais que son épée est bien tranchante, qu'elle est longue & qu'elle atteint de loin, & où elle ne peut atteindre, il l'y lance. Enfermez bien mon conseil dans votre mémoire; vous le trouverez salutaire. — Mais voyez, le voilà, l'écueil que je vous avertis d'éviter.



SCÈNE II.

Le Cardinal DE WOLSEY *entre. On porte la bourſe devant lui ; quelques Gardes & deux Secrétaires tenant des papiers l'accompagnent. Le Cardinal en paſſant jette un regard dédaigneux ſur* BUCKINGHAM, *qui le lui rend.*

WOLSEY *à ſon Secrétaire.*

L'INTENDANT du Duc de Buckingham ? Ah ! où eſt ſa dépoſition ?

LE SECRÉTAIRE.

La voici, Milord.

WOLSEY.

Eſt-il prêt à la ſoutenir en perſonne ?

LE SECRÉTAIRE.

Oui, dès qu'il plaira à votre Grace.

WOLSEY.

Hé bien, nous en ſaurons donc davantage, & Buckingham deviendra peut-être plus humble dans ſes regards. (*Le Cardinal ſort avec ſa ſuite*).

SCÈNE III.

Les mêmes.

BUCKINGHAM.

Ce dogue ſanguinaire (†) né dans l'antre du carnage, a la dent venimeuſe, & je n'ai pas le pouvoir d'emmuzeler ſa rage : il vaut donc mieux ne point l'éveiller de ſon ſommeil. Le livre (§) & la vile ſcience d'un Clerc ſont préférés au ſang des Nobles !

NORFOLK.

Quoi ! vous êtes en courroux ? Priez le Ciel qu'il vous donne la modération ; elle eſt le ſeul remede à votre mal.

(†) Lorſqu'on apprit la mort de Buckingham à l'Empereur Charles V, il dit : le premier Buck (Chevreuil) d'Angleterre a été déchiré à mort par un dogue de Boucher. *Gray.*

(§) Le livre d'un gueux vaut mieux que le ſang d'un noble : c'eſt-à-dire, les titres littéraires d'un malheureux verſé dans les livres, ſont priſés au-deſſus de la noble extraction d'une grandeur héréditaire. C'eſt une invective de mépris naturelle alors dans la bouche d'un Lord de l'ancienne Nobleſſe, martiale & illettrée. *Johnſon.*

BUCKINGHAM.

J'ai lu dans ses yeux ses noirs desseins contre ma personne; son regard est tombé sur moi comme sur l'objet le plus abject de ses mépris: en ce moment même, sa fraude me porte quelque coup perfide. Il est allé chez le Roi, je veux le suivre & confondre son audace par ma soudaine présence.

NORFOLK.

Demeurez, Milord; attendez que la colere permette à votre raison de songer à ce que vous allez faire. Pour gravir au sommet d'une montagne escarpée, il faut monter doucement d'abord. La colère ressemble à un coursier trop ardent : si on l'abandonne à sa fougue, son trop d'ardeur l'a bientôt fatigué. Il n'est pas un homme dans toute l'Angleterre qui soit en état de me donner de meilleurs conseils, que vous. Soyez à présent pour vous-même, ce que vous feriez pour votre ami.

BUCKINGHAM.

Je veux aller trouver le Roi, &, de la bouche de l'honneur & d'un Lord, lui déclarer toute l'insolence de ce roturier d'Ispwick (†), ou publier

(†) Autre allusion à la basse naissance du Cardinal, qui étoit fils d'un Boucher d'Ipswick, dont le commerce exigeoit qu'il tînt des livres de compte.

par-tout qu'il n'y a plus aucune diſtinction entre les rangs & les hommes.

NORFOLK.

Laiſſez-vous guider par mes avis. N'allez point allumer pour votre ennemi une fournaiſe qui vous dévore vous-même. Un excès de vîteſſe peut nous emporter au-delà du but, & nous faire manquer le prix de la courſe. Ne ſavez-vous pas que le feu qui fait bouillonner la liqueur d'un vaſe, quoiqu'il paroiſſe en augmenter le volume, la répand ſur les bords & la perd? Suivez mon conſeil; je vous le répete, il n'y a point d'homme en Angleterre plus capable de vous guider, que vous-même (†), ſi vous vouliez permettre à votre raiſon d'éteindre ou ſeulement de calmer le feu de la paſſion.

BUCKINGHAM.

Oui, je vous rends grace & je veux bien obéir à votre conſeil; mais cet homme bouffi d'inſolence & d'orgueil, (& ce n'eſt point le fiel de la haine qui me le fait accuſer, mais l'indignarion de la vertu), d'après des avis & des preuves auſſi claires

(†) Que d'hommes, ſages conſeillers des autres, ſe conſeillent mal eux-mêmes! *Mrs Griffith.*

que le font les fontaines au mois de Juillet, lorſque nous pouvons diſtinguer chaque grain de ſable au fond de l'eau, eſt, je le ſais, un traître.

NORFOLK.

Ne dites point, traître.

BUCKINGHAM.

Je le dirai au Roi même, & je le ſoutiendrai, ferme comme le rocher. Ecoutez-moi : ce ruſé renard couvert d'un maſque religieux, ou ſi vous voulez, ce loup, ou tous les deux enſemble, (car il eſt auſſi féroce qu'il eſt ſubtil, auſſi enclin au mal qu'il eſt habile à le faire ; ſon cœur & ſa place ſe corrompent l'un par l'autre) (†), n'a voulu qu'étaler ſon faſte & ſa vanité aux yeux de la France, comme il l'étale ici dans ce Royaume, en ſuggérant au Roi notre Maître, pour faire ce dernier Traité ſi diſpendieux, l'idée de cette entrevue qui a englouti tant de tréſors : traité fragile comme le verre que l'on caſſe en le rinçant !

(†) Trait de ſatyre bien mordant. Il peint l'ame du Cardinal comme corrompue au dernier excès, & il ſuppoſe que la contagion de ſa place de premier Miniſtre ajoute encore à ſa corruption. *Warburton.*

NORFOLK.

Oh ! je l'avoue, c'eſt ce qui eſt arrivé.

BUCKINGHAM.

Permettez, je vous prie, daignez m'écouter. Cet artificieux Cardinal a dreſſé les articles du Traité comme il lui a plu, & ils ont été ratifiés dès qu'il a dit : *que cela ſoit* ; & ce Traité ſert à l'Etat tout autant qu'une paire d'échaſſes à un mort. Mais c'eſt notre Comte Cardinal qui l'a fait, & tout eſt au mieux ; c'eſt l'ouvrage du grand Wolſey, qui ne peut jamais errer ! — Et voici maintenant les conſéquences, que je regarde comme les ſuivantes inſéparables de la trahiſon ; c'eſt que l'Empereur Charles qui eſt venu ici ſous prétexte de rendre viſite à la Reine ſa Tante ; oui, voilà le prétexte : eſt venu en effet pour s'aboucher avec Wolſey, dans la crainte où il étoit que cette entrevue de la France & de l'Angleterre ne vint à établir, entre ces deux Puiſſances, une amitié qui auroit pu lui être préjudiciable : car il a pu entrevoir dans ce Traité des dangers qui le menaçoient. Il négocie ſecrétement avec notre Cardinal, & ſuivant ma conjecture, qui eſt juſte ; car je ſuis sûr que l'Empereur a payé l'or, au lieu de le pro-

mettre; ensorte qu'il a obtenu avant même qu'il ait demandé ; & quand le chemin a été fait & pavé d'or, l'Empereur alors l'a prié de vouloir bien faire changer au Roi ses mesures & de rompre la Paix en question. Il faut que le Roi sache, comme il le saura par ma propre bouche, que c'est ainsi que le Cardinal achete & vend son honneur comme il lui plaît & à son profit.

NORFOLK.

Je suis fâché d'entendre ce que vous me dites là du Cardinal, & je pourrois souhaiter qu'il fût un peu mal vu dans l'opinion que vous avez de lui.

BUCKINGHAM.

Non, je ne me méprends pas d'une syllabe, & je le juge & le déclare tel que je vous le peins ; la preuve le montrera tel.



SCÈNE IV.

BRANDON *entre avec un* SERGENT *d'Armes, & deux ou trois Gardes le précédent.*

BRANDON.

SERGENT, faites votre devoir.

LE SERGENT.

Au nom du Roi, notre Souverain, je vous arrête, Milord Duc de Buckingham, Comte d'Hereford, de Stafford & de Northampton, pour crime de haute trahison.

BUCKINGHAM.

Vous le voyez, Milord, me voilà pris dans ses filets; je périrai victime de ses intrigues & de ses odieuses menées.

BRANDON.

Je suis fâché de vous voir ôter la liberté & d'en être le triste témoin; mais c'est la volonté de sa Majesté, il faut que vous vous rendiez à la Tour.

BUCKINGHAM.

Il ne me servira de rien de vouloir défendre mon innocence ; on aura sçu noircir jusqu'à mes actions les plus pures. Que la volonté du Ciel soit faite en tout ! J'obéis : — ô mon cher Lord d'Abergenny..... Adieu.

BRANDON.

Hé mais, il faut qu'il vous tienne compagnie, (*Au Lord Abergenny*).
C'est la volonté du Roi que vous ailliez à la Tour, en attendant qu'il vous fasse savoir ses intentions.

ABERGENNY.

Comme a dit le Duc, que la volonté du Ciel soit faite ! Je me soumets à celle de sa Majesté.

BRANDON.

Voici un ordre du Roi pour arrêter aussi Lord Montaigu, le Confesseur du Duc Jean de la Cour (†) & Gilbert Peck (§), son Chancelier.

(†) Le nom de ce Chartreux étoit Jean de la Car, autrement de la Cour. *Holinshed.*

(§) Holinshed le nomme Gilbert Peck, Prêtre & Chancelier du Duc.

BUCKINGHAM.

Oui, voilà donc les Membres du complot! Il n'y en a point d'autres, j'espere?

BRANDON.

Il y a un Chartreux.

BUCKINGHAM.

Qui? Nicolas Hopkins?

BRANDON.

Lui-même.

BUCKINGHAM.

Mon Intendant est un traître, & le suprême Cardinal aura fait briller l'or à ses yeux. Ils ont déjà compté mes jours; je ne suis plus que l'ombre du malheureux Buckingham, dont un nuage ténébreux vient d'éclipser les rayons (†). Adieu, Milord.

(†) C'est-à-dire, dont le poste & la dignité sont usurpés par le Cardinal, qui m'opprime & m'anéantit, en éteignant l'éclat de ma grandeur. *Johnson.*

SCÈNE V.

Fanfare pour annoncer le Roi.

Le ROI HENRI *appuyé sur l'épaule du Cardinal, les Nobles & Sir* THOMAS LOVEL.

Le Cardinal se place aux pieds du Roi, à sa droite.

LE ROI *au Cardinal.*

Oui, ma vie est votre bienfait, & tout mon être vous rend grace de ce grand service : j'étois déja ajusté sous le coup d'une conspiration prête à éclater contre moi. Qu'on fasse venir devant nous cet homme attaché au Duc de Buckingham ; je veux l'entendre lui-même confirmer son rapport, & qu'il me répete dans tous ses détails la trahison de son Maître.



SCÈNE VI.

On entend du bruit, & l'on crie: place à la REINE. *La* REINE *entre précédee des Ducs de* NORFOLK *&* SUFFOLK, *& ſe jette aux pieds du Roi, qui ſe lève de ſon Trône, la relève, l'embraſſe & la place auprès de lui.*

LA REINE.

NON, mon Souverain; il faut que je reſte à vos pieds; je ſuis une ſuppliante.

LE ROI.

Levez-vous & prenez place auprès de moi. Ne demandez jamais de grace; vous avez déja la moitié de notre pouvoir, & l'autre vous eſt accordée avant que vous la demandiez. Déclarez quelle eſt votre volonté, & elle ſera exécutée.

LA REINE.

Je rends graces à votre Majeſté. Ma prière eſt que vous daigniez vous aimer vous-même, & que d'après ce ſentiment, vous ne laiſſiez pas à l'aban-

don votre honneur & la dignité de votre Trône.

LE ROI.

Continuez, Madame.

LA REINE.

On me répete, & ce ne sont pas une ou deux personnes, mais nombre de gens d'honneur, & de la plus haute Noblesse, que vos sujets sont excessivement foulés; qu'on leur a envoyé de la Cour certains ordres, qui ont porté un coup mortel à leurs sentimens de fidélité (†); & quoique (*se tournant vers Wolsey*) dans leur ressentiment, mon digne Lord Cardinal, ce soit contre vous qu'ils se sont répandus en invectives amères, comme étant l'auteur qui impose ces exactions, cependant le Roi notre auguste Maître (dont le Ciel veuille préserver le nom de toute tache!) le Roi lui-même n'échappe

(†) En 1523, le Cardinal envoya des ordres par-tout le Royaume, à quiconque auroit quarante livres de revenu & au-dessus, de payer le subside sur le champ & avant le terme: & cela s'appella *anticipation*. Et en 1525, il envoya des Commissaires chargés de lever le sixième des biens des Laïcs, & le huitième de ceux du Clergé. Cette exaction mit tout le Royaume en rumeur, & la révolte étoit prête à éclater, lorsque le Roi désavoua les ordres. *Echard*.

pas aux plaintes irrespectueuses de leur mécontentement (†), & il va si loin, qu'il rompt le lien de leur foi & de leur obéissance, & qu'il a presque l'apparence d'une révolte déclarée.

NORFOLK.

Et ce n'est pas une simple apparence; c'est une réalité. Car opprimés par ces taxes, tous les Fabriquans se trouvant hors d'état d'entretenir les Ouvriers de leurs atteliers, ont renvoyé les Fileurs, Cardeurs, Fouleurs, & Tisserans, qui, incapables de tout autre travail, poussés par la faim & par la disette de ressources pour subsister, tous dans le désespoir & déterminés à affronter l'événement

(†) Excellente leçon pour les Rois. Leur honneur & leur sûreté dépendent si essentiellement des lumières & de la conduite de leurs Ministres, que les dépositaires de l'administration devroient toujours être choisis avec le discernement le plus juste & l'impartialité la plus exacte; & que la vertu dans ce choix devroit toujours balancer au moins les talens. Si la Couronne étoit un legs qu'on pût faire par testament, un Souverain ne pourroit apporter trop de circonspection sur le choix de celui qu'il institueroit le Roi de son peuple, même après sa mort. A plus forte raison doit-il veiller sur ceux qui gouvernent avec lui, dans le tems où son intérêt & sa gloire sont présens & actuels. — Le grand Condé en complimentant Corneille sur sa

à toute outrance, ſont tous en émeute ; & le Danger (†) s'eſt enrôlé au ſervice des mécontens.

LE ROI.

Des taxes ! Où donc ! Et quelle taxe enfin ? —Milord Cardinal, vous qui êtes avec nous l'objet de leurs reproches, avez-vous connoiſſance de cette taxe ?

WOLSEY.

Je répondrai à votre Majeſté, que je ne les connois que pour ma part perſonnelle dans ce qui concerne les affaires de l'Etat : je ne ſuis que le premier (§) dans la ligne de mes Collegues, tout le Conſeil y participe comme moi.

Tragédie de *Cinna*, lui dit qu'elle étoit le *Bréviaire des Rois*. Beaucoup de Pièces de Shakeſpeare méritent pour le moins autant ce titre. Ou plutôt ſes Ouvrages en reclament un autre plus univerſel, celui de *Manuel du Genre-Humain.* Il n'y a point d'état ni de condition dans la vie, depuis le Payſan juſqu'au Prince, qui n'y puiſſe trouver des réflexions & des régles de conduite qui lui ſont propres. *Mrs Griffith.*

(†) Le danger eſt ici perſonifié, comme ſervant dans l'armée des rebelles, & ébranlant le Gouvernement établi. *Warburton.*

(§) Je ne ſuis que *primus inter pares.*

LA REINE.

LA REINE.

Non, Milord ; vous n'en ſavez pas plus que les autres : mais c'eſt vous qui êtes le premier moteur de ces idées, dont les autres partagent la connoiſſance. Et elles ne ſont pas bienfaiſantes pour ceux qui voudroient bien ne les connoître jamais. Mais ils ſont bien forcés de les connoître malgré eux. Ces taxes, dont mon Souverain voudroit être inſtruit, font frémir au ſeul récit. Et pour en porter le poids entier, il faut que l'homme fléchiſſe & ſuccombe ſous le fardeau. Le peuple dit, qu'elles ſont imaginées & propoſées par vous : ou ſi cela n'eſt pas, il faut avouer que vous êtes durement traité dans leurs plaintes.

LE ROI.

Et toujours des taxes ! Et dans quel genre ? De quelle nature eſt enfin cette taxe ? Expliquez-le nous.

LA REINE.

Je m'expoſe peut-être trop à irriter votre patience : mais enfin je m'enhardis ſur la promeſſe de votre pardon. Le mécontentement du peuple vient de certain impôt, qui leur enlève la ſixiéme partie de leur ſubſtance, & qu'on ordonne qui

ſoit levé ſans délai : & le prétexte dont on colore la néceſſité de cette impoſition, ce ſont vos guerres en France. Cette taxe met l'audace dans leur bouche, qui rejette bien loin & avec dédain tout devoir de reſpect & de ſoumiſſion ; & elle glace l'obéiſſance dans leurs cœurs. Les malédictions ſortent maintenant des mêmes bouches qui n'étoient remplies que de prières & de vœux ; & il arrive que ceux qui reſtent encore ſoumis & fidèles, ſont forcés d'obéir en eſclaves à la colère enflammée des autres. Je voudrois que votre Majeſté daignât donner à cet examen une prompte attention (†). Car il n'eſt point d'affaire d'Etat plus urgente.

LE ROI.

Sur ma vie, cela eſt contre notre volonté.

WOLSEY.

Quant à moi, je n'y ai d'autre part, que d'avoir

(†) La Reine ſe plaint ici de l'oppreſſion des Communes, qu'elle ſoupçonne venir de l'abus du pouvoir par quelques Grands de la Cour. Mais elle s'explique avec la plus grande réſerve ſur la qualité de cet abus. Nous pouvons donc être bien sûrs qu'elle ne terminera pas ſon diſcours par qualifier cet abus de termes trop forts : elle a l'attention d'employer un terme qui n'offenſe pas le Cardinal, & cependant aſſez preſſant pour déterminer le Roi à s'en occuper ſur le champ. *Warburton.*

donné ma voix comme les autres ; & cela n'a passé que d'après l'approbation éclairée des Membres du Conseil. Si je suis maltraité par des langues ignorantes, qui, sans connoître ni l'étendue de mes pouvoirs, ni mon caractère & ma personne, s'érigent en historiens de mes actions ; qu'il me soit permis d'observer, que c'est là destinée de ma place, & que ce sont-là de vils & ignobles obstacles qui ne doivent pas arrêter la vertu (†). Nous ne devons pas rester en arriere dans notre devoir, par la crainte d'avoir à lutter contre la censure des méchans, qui toujours, comme le Requin dévorant, s'attachent à la trace du vaisseau neuf tout récemment équippé ; & n'en remportent d'autre avantage que d'avoir langui vainement après son naufrage. Souvent nos meilleures actions cessent d'être à nous, & nous sont ravies tantôt par la malignité, tantôt par l'ignorance des censeurs ; & souvent les opérations les plus simples & les moins bonnes se trouvant plus à la portée de la grossiéreté du vulgaire, sont hautement exaltées, comme notre chef-d'œuvre. Si

(†) Il y a aussi beaucoup de vérité dans ces réflexions, preuve du danger & de la difficulté de ces places délicates, même dans les mains les plus vertueuses & les plus habiles. *M. Griffith.*

nous restions oisifs & sans agir, dans l'inquiétude & la crainte que nos démarches ne soient ou raillées ou censurées, nous pourrions prendre racine dans nos places, ou n'y paroître que des idoles d'Etat sans mouvement & sans vie.

LE ROI.

Tout ce qui est fait pour le bien, avec discrétion & prudence, nous exemte de crainte & d'alarmes : mais les innovations qui n'ont point d'exemple, sont toujours à craindre dans leurs effets & leur issue. Avez-vous quelque exemple antérieur de ce subside? Je crois que vous n'en avez aucun à citer. Nous ne devons pas déchirer le lien des Loix qui attache nos sujets à nous, pour les r'attacher ensuite & les lier à notre caprice. La sixième partie de leur revenu ! C'est une taxe qui fait trembler ! Quoi, nous prenons de chaque arbre, les branches émondées, l'écorce, & une partie du sommet? Et quoique nous lui laissions sa racine, lorsqu'elle est si horriblement mutilée, l'air en boira la séve. Envoyez dans chaque Comté, où cette taxe est imposée, des lettres de notre part qui accordent un pardon absolu à tout homme qui n'a pas voulu se soumettre à cet impôt vexatoire. Je vous prie, songez-y ; je vous charge expressément de ce soin.

WOLSEY *à son Secrétaire.*

Approchez : j'ai à vous parler. — Ecrivez des lettres pour chaque Province, contenant la grace, & le pardon du Roi. Les Communes grevées ont mauvaise idée de moi : faites courir le bruit que c'est à mon intercession (†), qu'ils doivent la révocation de l'impôt, & leur pardon. Je vous donnerai dans un moment d'autres instructions pour ces dépêches.

SCENE VII.

Les mêmes.

Entre l'Intendant du Duc de BUCKINGHAM.

LA REINE.

J'ai de la douleur de voir, que le Duc de Buckingham soit tombé dans votre disgrace.

(†) Le Cardinal pour faire cesser le ressentiment des Communes, qu'il s'étoit attiré, en proposant & faisant décider l'imposition de ce subside, assura & fit répandre le bruit que c'étoit à sa prière que le Roi l'avoit remise. *Holinshed.*

LE ROI.

Bien d'autres en sont affligés. Un homme d'une rare éloquence ! Personne ne doit plus à la Nature que lui. D'une éducation si étendue & si riche en connoissances, qu'il peut éclairer & instruire les plus doctes Maîtres, sans avoir jamais besoin pour lui-même du secours de lumières étrangères ! Et voyez cependant, quand ces grands dons de la Nature ne se trouvent pas joints à un cœur honnête, & que l'ame vient à se corrompre, ils se transforment en vices plus affreux dix fois, qu'ils n'étoient beaux eux-mêmes auparavant. Ce mortel si accompli (†), qu'on avoit placé au rang des prodiges de l'espèce humaine, & que nous écoutions parler avec une sorte de ravissement si enchanteur, qu'un discours d'une heure ne duroit pour nous qu'une minute ; cet homme, Madame, a dépravé en monstrueuses habitudes les graces & la beauté de ses dons naturels ;

(†) Il paroît par la Préface du Traducteur, que le *Chevalier de Swanne*, Roman Français, fut traduit à la requête de ce Lord. L'Imprimeur Copland ajoute : « la compilation de la pré» sente Histoire, nommée *Hélyas Chevalier de Swanne*, dont » mondit Lord descend en ligne directe. » Le Duc fut exécuté le vendredi 17 Mai 1521. *Steevens*.

& il eft devenu auffi noir, auffi hideux, que s'il fortoit teint des couleurs de l'enfer. — Prenez place à côté de nous, & vous allez entendre (*montrant fon Intendant*) cet homme, intime dans fa confiance; vous allez entendre de lui des chofes qui font gémir l'honneur & qui flétriffent l'ame. — Ordonnez-lui de redire les odieufes pratiques dont il nous a déja fait le récit; nous ne pouvons trop les entendre, ni trop nous endurcir contre la pitié.

WOLSEY *à l'Intendant du Duc de Buckingham.*

Avancez: & racontez avec fermeté & confiance, tout ce qu'en fujet courageux & fidèle, vous avez recueilli des projets du Duc de Buckingham.

LE ROI.

Parlez librement.

L'INTENDANT.

D'abord, il lui étoit ordinaire de ne pas paffer un jour, fans mêler à fes difcours ce propos criminel: « que fi le Roi venoit à mourir fans poftérité, il » feroit fi bien, qu'il s'approprieroit le Sceptre. » Je lui ai entendu prononcer ces propres paroles à fon gendre le Lord Abergavenny, à qui il proteftoit avec ferment & menaces, qu'il fe vengeroit du Cardinal.

WOLSEY.

Je supplie Votre Majesté d'observer cette partie de son funeste projet. Parce qu'il n'a pas votre faveur au gré qu'il désire, c'est à votre Personne que sa haine en veut le plus.

LA REINE.

Savant Lord Cardinal, soyez charitable dans vos interprétations.

LE ROI *à l'Intendant.*

Poursuivez : & sur quoi fondoit-il son titre à la Couronne, à notre défaut ? Lui avez-vous jamais oui dire quelque chose de particulier sur ce point ?

L'INTENDANT.

Il a été amené à cette idée par une vaine prophétie de Nicolas Haupkins (†).

LE ROI.

Quel est cet Haupkins ?

L'INTENDANT.

Sire, c'est un Moine Chartreux, son Confesseur,

(†) Ce Religieux étoit d'un Couvent nommé Henton, près Bristol. Ainsi il s'appelloit Henton, du nom de son Couvent, & Haupkins de son nom de famille. *Théobald.*

qui échauffoit à chaque instant son ame d'idées de Souveraineté.

LE ROI.

Comment savez-vous cela ?

L'INTENDANT.

Le voici. Quelque tems avant que Votre Majesté partît pour la France, le Duc étant *à la Rose* (†), dans la Paroisse de S. Laurent Poultney, me demanda ce que disoient les habitans de Londres sur ce voyage de France. Je lui répondis, qu'on craignoit que les Français n'usassent de quelque perfidie, fatale à la personne du Roi. Aussi-tôt le Duc repliqua, que c'étoit en effet ce qu'on craignoit, & qu'il appréhendoit que l'événement ne justifiât certain discours prononcé par un saint Religieux, qui, me dît-il, a souvent envoyé chez moi, me prier de permettre à Jean de la Cour, mon Chapelain, de choisir une heure commode pour aller l'entendre sur un sujet assez important: & ensuite il lui fit jurer sous le sceau de la confession, (à mon Chapelain) de ne jamais révéler ce qu'il venoit de lui dire, à personne au monde qu'à moi seul: & ensuite il lui fit mystérieu-

(†) C'est quelque Hôtellerie.

ſement cette confidence. « Ni le Roi ni ſes héritiers » (dites-le au Duc) ne proſpéreront. Exhortez-le à ſe » concilier l'amour du peuple. Le Duc gouvernera » l'Angleterre. »

LA REINE.

Si je vous connois bien, vous étiez l'Intendant du Duc; & vous avez perdu votre emploi, ſur les plaintes de ſes Vaſſaux. Prenez bien garde, de ne pas accuſer, dans un mouvement de haine, un noble Perſonnage, & de vous expoſer à perdre votre ame immortelle, plus noble encore: je vous le répète, prenez-y bien garde. Oui, je vous en conjure avec inſtance.

LE ROI.

Laiſſez-le parler: (*à l'Intendant*) Allons, continuez.

L'INTENDANT.

Sur le péril de mon ame, je ne dirai que la vérité. J'obſervai alors à Milord Duc, que le Moine pouvoit être déçu par les illuſions du Démon; & qu'il étoit dangereux pour lui de s'arrêter à rêver ſur ces propos; que l'habitude de s'occuper de ces idées, le meneroit inſenſiblement à forger quelque deſſein, qu'il ſe perſuaderoit à lui-même, & qu'alors vraiſemblablement il exécuteroit. « Bon, me répondit-il,

» il n'en peut résulter aucun mal pour moi » : ajoutant encore, que, si le Roi eût succombé dans sa dernière maladie, les têtes du Cardinal & de Thomas Lovel auroient sauté.

LE ROI.

Ah! quoi! déja si pervers! Oh! oh! il y a de la malfaisance dans le cœur de cet homme. — Savez-vous encore quelque chose de plus ?

L'INTENDANT.

Oui, mon Souverain.

LE ROI.

Poursuivez.

L'INTENDANT.

Etant à Greenwich, lorsque Votre Majesté reprimanda le Duc à l'occasion de Guillaume Bromer (†).

LE ROI.

Je me souviens de ce jour-là. — C'étoit un homme qui s'étoit engagé à mon service, & le Duc le retint pour lui. — Mais voyons; hé bien, après.

L'INTENDANT.

Si, dit-il, on m'avoit arrêté pour cela, &

(†) Holinshed le nomme *Bulmer*.

qu'on m'eût envôyé, par exemple, à la Tour, je crois que j'aurois exécuté le rôle que mon pere méditoit de jouer sur l'usurpateur Richard. Mon pere étant à Salisbury, lui fit demander la permission d'aller se présenter à lui; si Richard l'eût accordée, mon pere sous l'apparence de lui rendre son hommage, lui auroit enfoncé son poignard dans le cœur.

LE ROI.

L'insigne traître!

WOLSEY.

Hé bien, Madame, qu'en pensez-vous à présent? La vie de Sa Majesté peut-elle être en sûreté, tant que cet homme sera libre?

LA REINE.

Que le ciel conduise tout au bien!

LE ROI *à l'Intendant.*

Tu voulois encore dire quelque chose?

L'INTENDANT.

Après ces mots: *le Duc son pere* & le *poignard*, il s'est mis en posture, & posant une main sur son poignard, & l'autre à plat sur son sein, élevant

les yeux, il a vomi un horrible ferment, dont voici la teneur: « que, fi on le maltraitoit, il furpafferoit fon pere, autant que l'exécution furpaffe » un projet indécis. »

LE ROI.

Oui, c'eft-à-dire que fon projet eft de nous affaffiner d'un coup de poignard. — Il eft atteint de crime: qu'on le faffe comparoître, pour lui faire fon procès fans délai. S'il peut trouver grace dans la Loi, elle eft à lui: finon, qu'il n'en attende aucune de nous. Par le jour & la nuit! c'eft un traître au dernier degré. (*Ils fortent.*)

SCÈNE VIII.

La Scène fe paffe dans un appartement du Palais.

LE LORD CHAMBELLAN, & LE LORD SANDS.

LE LORD CHAMBELLAN.

Est-il poffible, que les preftiges & les charmes de France enforcélent ainfi nos voyageurs, & nous

les renvoient transformés en si étranges & si bisarres personnages (†) ?

LE LORD SANDS.

Les modes nouvelles, fussent-elles le comble du ridicule & les plus indignes de l'homme, sont toujours suivies.

LE LORD CHAMBELLAN.

Autant que je puis voir, tout l'avantage que nos Anglais ont gagné à leur dernier voyage, se réduit à se contrefaire le visage par une ou deux grimaces de plus ; mais des grimaces fort laides :

(†) Le mot original est *Mysteries*. C'étoit l'opinion du menu peuple, que les Sorciers, Jongleurs, &c. pouvoient par des charmes & des enchantemens pousser les hommes à des idées & des modes bisarres, & changer leur forme en costumes ridicules & burlesques. *Ut more simiæ laboret fingere & æmulari Gallicas ineptias*, dit Thomas More.

Les *Mystères* étoient, comme on sait, des représentations allégoriques, que les baladins ou masques de ce tems jouoient sous des habits bisarres & ridicules. Le mot est employé pour ceux qui les représentoient ; & le sens est que les Anglais qui voyageoient en France étoient métamorphosés par les modes étrangères en un extérieur si grotesque, qu'ils avoient l'air des masques dans un *Mystère*. Johnson.

car, quand ils les font, vous jureriez qu'ils ont les visages des Conseillers de Pepin ou de Clotaire, tant ils affectent la morgue de la gravité & les grands airs!

LE LORD SANDS.

Ils ont tous des jambes d'une forme nouvelle, & boîteuses : quelqu'un qui ne les auroit jamais vu marcher auparavant, croiroit que la goutte, & les (†) spasmes convulsifs régneroient parmi eux, comme dans nos haras.

LE LORD CHAMBELLAN.

Par la mort! Milord, leurs habits aussi sont taillés sur un patron païen : sûrement il ne leur reste plus aucun vestige, aucun signe de Chrétienté. Ha! *(Appercevant Thomas Lovel)* (§).

(†) *The Stringhalt*, ou *Spring-Halt*, maladie des chevaux, qui leur donne une allure convulsive. *Steevens.*

(§) Cette Scène & la suivante ont été de tout tems, & sont encore généralement applaudies à la représentation, par le Parterre & les Galeries, où se rassemblent, généralement parlant, la partie de la Nation la plus vertueuse & la plus sensée; quoiqu'on y voie toujours dans les loges une distinction, qui est un reste de barbarie, & qui a pris naissance dans le ridicule même qu'on satyrise ici, le goût des modes. *M. Griffith.*

SCÈNE IX.

Les mêmes.

THOMAS LOVEL.

LE LORD CHAMBELLAN.

Hé bien : quelles nouvelles, Chevalier Lovel ?

LOVEL.

En vérité, Milord, je n'en sais aucune, que le nouvel Edit qui vient d'être affiché aux portes du Palais.

LE LORD CHAMBELLAN.

Quel en est l'objet ?

LOVEL.

La réforme de nos galans voyageurs, qui remplissoient la Cour de querelles, de jargon, & de Tailleurs.

LE LORD CHAMBELLAN.

Ah ! je suis bien joyeux de cet Edit ; & je voudrois prier maintenant nos *Monsieurs*, de daigner croire

croire qu'un Courtisan Anglais peut avoir de l'esprit & du sens, sans avoir jamais vu le Louvre de Paris.

LOVEL.

Il faut qu'ils se décident (car telles sont les dispositions de l'ordonnance) ou à abandonner ces restes de folie, ces panaches (†), qu'ils ont acquis en France, avec toutes leurs belles inventions, qui sont autant d'inepties, comme leurs combats, & leurs feux d'artifices, & toute leur belle science étrangère, dont ils viennent enticher des hommes qui valent mieux qu'eux, abjurant net la foi qu'ils ont au jeu de paume, aux grands bas étendus sur la jambe, à leurs hauts-de-chausses enflés & bouffis, & à toute cette livrée bisarre de voyageurs, & qu'ils recommencent à se comporter en braves & honnêtes gens; ou bien qu'ils plient bagage & aillent rejoindre leurs anciens compagnons

(†) Cette allusion n'a pas trait aux plumes anciennement portées dans les chapeaux de nos Anglais, coutume qui n'avoit rien de ridicule; mais à une mode efféminée des hommes, qui prenoient soin de conserver leur beauté, de se friser les cheveux, & de porter à leur main des éventails de plumes, que nos ancêtres portoient en panachés à leurs têtes dans la guerre. *Steevens.*

de mascarade : c'est-là, je crois, qu'ils peuvent avec privilège achever d'user les derniers restes de leur folie & de leur libertinage, & continuer de se faire mocquer.

LE LORD SANDS.

Il est grand tems de leur administrer le remede; tant leur maladie est devenue contagieuse !

LE LORD CHAMBELLAN.

Quelle perte nos Ladys vont faire en modes & en vanités !

LOVEL.

Oui, vraiment, ce sera un grand désastre pour elles : ces rusés libertins ont imaginé un excellent expédient pour triompher plus promptement de nos belles; une chanson française, & un violon; il n'est rien d'égal à cela.

LE LORD SANDS.

Aux Enfers leurs chansons & leurs violons! Je suis bien aise, qu'ils délogent; car, certes, il n'y a plus aucun espoir de les convertir. Enfin un honnête Lord de campagne, tel que moi, qui depuis long-tems n'est plus en scène, pourra hasarder son bout de rôle (†), & se faire écouter une heure;

(†) Allusion qui pourroit cacher un sens licencieux.

& par notre Dame ; son air de musique pourra passer pour de la musique à la mode.

LE LORD CHAMBELLAN.

Bien dit, à merveille, Lord Sands; vous n'avez pas encore perdu votre dent de jeunesse.

LE LORD SANDS.

Non, Milord, non, tant qu'il y restera une racine.

LE LORD CHAMBELLAN.

Sir Thomas, où allez-vous de ce pas?

LOVEL.

Chez le Cardinal: vous, Milord, vous êtes invité aussi.

LE LORD CHAMBELLAN.

Oh oui! il donne un grand souper ce soir à quantité de Lords & de Ladys: vous y verrez les beautés de l'Angleterre, je puis vous en répondre.

LOVEL.

Ce Prélat, il faut l'avouer, porte une grande ame; sa main est aussi libérale que la terre qui nous nourrit: la rosée de ses graces se répand par-tout.

LE LORD CHAMBELLAN.

Cela est sûr, il est très-noble; quiconque diroit le contraire, diroit une noire calomnie.

LE LORD SANDS.

Il le peut, Milord; il a tout ce qu'il lui faut pour cela: l'épargne & l'avarice seroient en lui un vice plus choquant qu'une doctrine erronée: les hommes de sa fortune doivent être généreux: ils sont placés ici-bas pour donner l'exemple.

LE LORD CHAMBELLAN.

Sans doute, ils le doivent; mais il en est peu aujourd'hui qui se distinguent par ce caractere de grandeur. — Ma *barge* (†) m'attend: vous allez nous accompagner, Milord? — Allons, venez, digne Lovel: autrement nous arriverions trop tard; & je ne veux pas encourir ce reproche: car c'est le Chevalier Henri Guilford, & moi, qu'on a chargés d'être les ordonnateurs de la fête.

LE LORD SANDS.

Je suis aux ordres de votre Grandeur. (*Ils sortent.*)

(†) Espèce de barque sur la Tamise.

SCÈNE X.

La Scène change & se passe dans le Palais d'York.

On entend des hautbois. On voit une petite table à part sous un dais pour le Cardinal : une autre plus longue dressée pour les Convives. Entrent ANNE BOULEN , *& plusieurs autres Ladys & Dames par une porte :* SIR HENRI GUILFORD *vient par l'autre.*

GUILFORD.

BELLES Ladys, je vous adresse à toutes le salut de sa Grandeur : il consacre cette soirée à la joie & à vos plaisirs ; il se flatte qu'il n'en est aucune, dans cette belle assemblée , qui n'ait laissé à la porte de son palais tout souci, toute idée sérieuse : son désir est de vous voir toute la gaité que doivent inspirer ces trois avantages réunis, une compagnie choisie, des vins exquis , & le gracieux accueil de l'hôte.



SCÈNE XI.

GUILFORD.

Entrent le Lord CHAMBELLAN, *le Lord* SANDS, *&* *Sir* THOMAS LOVEL.

GUILFORD *au Lord Chambellan.*

AH ! Milord, vous vous faites attendre. L'idée seule de l'assemblée de toutes ces belles Ladys m'a donné des aîles.

LE LORD CHAMBELLAN.

Vous êtes jeune, Sir Guilford.

LE LORD SANDS.

Sir Lovel, si le Cardinal avoit seulement la moitié de mon humeur laïque, quelques-unes de ces Beautés seroient fêtées d'une autre manière avant d'aller dormir ; & je crois que ce divertissement leur plairoit davantage. Sur ma vie, c'est une charmante société de Belles !

LOVEL.

O que vous fussiez seulement pour cet instant le Confesseur d'une ou deux de ces Beautés !

LE LORD SANDS.

Oui, je voudrois l'être: elles auroient de moi une douce pénitence.

LOVEL.

Douce? comment, douce?

LE LORD SANDS.

Auſſi douce, que peut la donner le duvet le plus moëlleux.

LE LORD CHAMBELLAN.

Belles Dames, vous plaît-il de vous aſſeoir? Sir Henri, placez-vous de ce côté: — moi, j'aurai ſoin de celui-ci. — Son Eminence va entrer. — Allons, il ne faut pas que vous ſoyez glacées: le froid ſe gliſſe toujours entre deux femmes placées l'une près de l'autre. — Milord Sands, vous ſerez bon pour les empêcher de ſommeiller. Je vous prie, aſſéyez-vous entre ces deux Ladys.

LE LORD SANDS.

Oui-da; & j'en rends graces à votre Grandeur. — Permettez, belles Dames; (*il s'aſſied*) s'il m'arrive de battre un peu trop la campagne, daignez me pardonner; c'eſt un défaut que je tiens de mon père.

ANNE BOULEN.

Il étoit donc bien vif, Milord?

LE LORD SANDS.

Oh, exceffivement vif, & en amour auffi: mais il ne faifoit de mal à perfonne: tenez; précifément, comme je fais à préfent, il vous auroit embraffé vingt Ladys dans un clin-d'œil.

(*Il embraffe Anne Boulen*).

LE LORD CHAMBELLAN.

A merveille, Milord. — Allons, vous êtes heureufement placé. — Cavaliers, ce fera votre faute, fi ces Belles s'en retournent triftes & mécontentes.

LE LORD SANDS.

Quant à ma petite perfonne, laiffez-moi faire.



SCÈNE XII.

Les mêmes.

Le Cardinal WOLSEY *entre & prend sa place.*

WOLSEY.

Vous êtes les bien-venus, mes aimables convives. Toute Lady, ou tout Cavalier, qui ne sera pas gai & joyeux, n'est pas mon ami: & pour gage de mon accueil, je vuide cette coupe à votre heureuse santé. (*Il boit*).

LE LORD SANDS.

Votre Grace (†) a le cœur grand & noble. — Qu'on me donne une coupe, assez grande pour contenir tous mes remercimens: ce sera toujours autant de mots épargnés.

WOLSEY.

Milord Sands, je vous suis redevable. Allons, égayez vos voisines. — Hé bien, Ladys, vous n'êtes pas gaies? — Cavaliers, à qui donc la faute?

(†) *Votre Grace*, étoit le titre des Cardinaux.

LE LORD SANDS.

Il faut auparavant, Milord, que le vin peigne les couleurs sur leurs joues ; & alors vous les entendrez parler, parler, jusqu'à nous réduire au silence.

ANNE BOULEN.

Vous êtes un joyeux Partner, Milord Sands.

LE LORD SANDS.

Oui, dès que je puis faire ma partie. — A vous, Madame ; & faites-moi raison, s'il vous plaît : car je bois à un charmant bijou.

ANNE BOULEN.

Qui n'est pas sous vos yeux.

LE LORD SANDS.

J'ai dit à votre Grace, qu'elles alloient parler dans un moment. *(On entend les Tambours, & une décharge de canons)* (†).

(†) *Chambers.* C'est un canon qui est dressé sur sa culasse : ils ne servent que dans les réjouissances, parce qu'ils rendent un bruit bien au-dessus de leur grosseur. On les appelle *Chambers*, parce que ce sont de pures chambres à loger la poudre, &

WOLSEY.

Quel eſt ce bruit ?

LE LORD CHAMBELLAN.

Allez, quelqu'un, voir ce que c'eſt.

(Un ſerviteur ſort).

WOLSEY.

Quelles ſont ces voix guerrieres ? & à quel but? —Oh ! N'ayez pas peur, aimables Ladys : par toutes les loix de la guerre vous êtes privilégiées.

(Le ſerviteur rentre).

LE LORD CHAMBELLAN.

Hé bien ? qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE SERVITEUR.

Une compagnie d'illuſtres Etrangers ; car ils en ont l'air. Ils ont quitté leur barge, & ſont deſcendus à terre ; & ils s'avancent vers le Palais, avec l'ap-

---

qu'on appelle de ce nom la partie du canon où ſe met la charge inflammable. On en tire encore quelques-uns dans le parc, en face du Parlement, lorſque le Roi s'y rend. Voici l'énumération graduée que Camden donne des canons dans leur ordre reſpectif. Canons, demi-canons, chambres, arquebuſe, mouſquet. *Steevens.*

pareil d'Ambassadeurs députés par des Princes étrangers.

WOLSEY.

Cher Lord Chambellan, allez les recevoir : vous savez parler la langue française ; & je vous prie, traitez-les avec honneur, & introduisez-les dans cette salle, où ce firmament semé d'astres de beauté va les éblouir de son éclat..... Allez quelques-uns l'accompagner. *(Tous se lèvent : & l'on ôte les tables).* Voilà le banquet interrompu : mais nous vous en dédommagerons. Je vous souhaite à tous une récréation heureuse ; & encore une fois, je vous donne à tous une pluie de saluts.



SCÈNE XIII.

Au son des hautbois, entrent LE ROI (†) *& autres Masques, sous l'habit de Bergers; introduits par le Lord* CHAMBELLAN : *ils défilent tous devant le* CARDINAL, *& le saluent gracieusement.*

WOLSEY.

Soyez tous les bien-venus. — Une illustre compagnie!... Que desirent-ils ?

LE LORD CHAMBELLAN.

Comme la langue anglaise leur est tout-à-fait étrangère, ils m'ont prié de dire à votre Grace, qu'instruits par la Renommée que cette assemblée si illustre & si belle devoit se trouver ici ce soir, ils n'ont pu moins faire, d'après le respect profond qu'ils ont pour la beauté, que de quitter leurs troupeaux, & de demander, sous le bon plaisir de votre Grace, la permission de voir ces

(†) On peut voir dans Holinshed les détails de cette mascarade. *Vol.* 2, *p.* 921.

Ladys, & de passer une heure de divertissement avec elles.

WOLSEY.

Dites-leur, Lord Chambellan, qu'ils ont fait beaucoup d'honneur à mon humble logis: que je leur en dois mille actions de graces, & que je les prie d'en disposer en toute liberté.

(Les Masques choisissent chacun leur Lady, pour danser. Le Roi prend la main d'Anne Boulen).

LE ROI.

O la plus belle main que j'aie touchée de ma vie! ô Beauté, je ne t'avois pas connue avant ce jour. *(La musique joue: La danse commence).*

WOLSEY *au Chambellan.*

Milord?

LE LORD CHAMBELLAN.

Votre Grace?

WOLSEY.

Je vous prie, dites-leur de ma part qu'il y a quelqu'un dans leur compagnie, dont la personne est plus digne de la place que j'occupe, que moi, & à qui, si je pouvois le reconnoître, je la

céderois sur le champ, en lui rendant l'hommage de mon affection & de mon respect.

LE LORD CHAMBELLAN.

Vous allez être satisfait, Milord.

(Le Lord Chambellan aborde les Masques, & revient un moment après).

WOLSEY.

Que vous ont-ils dit ?

LE LORD CHAMBELLAN.

Ils sont convenus tous, qu'il y avoit en effet parmi eux une personne telle que vous l'avez devinée ; mais ils voudroient que votre Grace la distinguât elle-même, & alors elle prendra votre place.

WOLSEY *se levant.*

Voyons donc.—*(considérant les Masques. (* Daignez me permettre, beaux Cavaliers.—C'est ici *(à un Masque)* que je fixe mon choix, & je le crois Royal.

LE ROI.

Vous l'avez trouvé, Cardinal (†). — Vous avez-

(†) Holinshed dit que le Cardinal se méprit, & s'adressa à Sir Edouard Neville; ce qui fit rire le Roi, lequel ôta aussi-tôt son masque & celui de Sir Edouard.

là vraiment un cercle brillant! C'eſt à merveille, Cardinal. — Vous êtes un homme de Dieu : ſans cela, Cardinal, j'aurois de vous des idées fâcheuſes.

WOLSEY.

Je ſuis bien ravi, que votre Majeſté ſoit d'humeur de plaiſanter.

LE ROI.

Milord Chambellan, je vous prie, approchez : quelle eſt cette belle Lady?

LE LORD CHAMBELLAN.

Sous le bon plaiſir de votre Majeſté, c'eſt la fille de Sir Thomas Boulen, Vicomte de Rocheford, une des Femmes de la Reine.

LE ROI.

Par le Ciel, c'eſt une fleur de beauté bien délicate! (†) (*à Anne Boulen*) Bel ange, je ſerois bien peu galant, de vous prendre pour danſer, ſans

(†) Anne Boulen fut ſur-tout remarquable par la fineſſe de ſes traits & la délicateſſe de ſa beauté. Auſſi lorſqu'elle alloit au ſupplice, précédée de la hache, dont le tranchant étoit, ſuivant l'uſage, tourné vers elle, dit-elle en ſouriant & ſe tâtant le col: « certainement la hache n'aura pas grand peine à couper cela. »

vous

vous donner un baiser (†). — Allons, Cavaliers, un salut à la ronde.

WOLSEY.

Chevalier, le banquet est-il prêt dans la chambre du fond ?

LOVEL.

Oui, Milord.

WOLSEY.

Je crains que cette danse n'ait un peu échauffé votre Majesté.

LE ROI.

Même trop, j'en ai peur.

WOLSEY.

Vous trouverez un air plus frais, Sire, dans la chambre voisine.

LE ROI.

Allons, conduisez chacun vos Dames. (*à Anne Boulen.*) Ma belle compagne, je ne dois pas vous quitter encore. — Allons, égayons-nous. — Mon

(†) Un baiser étoit anciennement le droit établi pour le Partner d'une Dame. *Steevens.*

cher Lord Cardinal, j'ai une demi-douzaine de ſantés à boire à ces charmantes Ladys ; & un air, pour les faire danſer encore une fois. Et après nous irons rêver qui de nous eſt le plus favoriſé. Allons, que la muſique donne le ſignal & nous annonce.

(Ils ſortent au ſon des fanfares).

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue de Londres.

Deux CITOYENS, *de la classe instruite & aisée, sortent de deux portes différentes, & se rencontrent dans la rue.*

PREMIER CITOYEN.

Où courez-vous si vîte ?

SECOND CITOYEN.

Ha ! — Salut & protection du Ciel ! — J'allois jusqu'à la salle du Parlement, pour apprendre quel sera le sort de l'illustre Duc de Buckingham.

PREMIER CITOYEN.

Je puis vous épargner cette peine : tout est fini, il ne reste que la cérémonie de reconduire le Prisonnier.

SECOND CITOYEN.

Y étiez--vous ?

PREMIER CITOYEN.

Oui, j'y étois.

SECOND CITOYEN.

Je vous prie, dites-moi, quel a été l'événement ?

PREMIER CITOYEN.

Vous pouvez aisément le deviner.

SECOND CITOYEN.

A-t-il été trouvé coupable ?

PREMIER CITOYEN.

Oui, vraiment, il l'est; & il a été condamné.

SECOND CITOYEN.

J'en suis affligé.

PREMIER CITOYEN.

Il y en a bien d'autres que vous.

SECOND CITOYEN.

Mais apprenez-moi, de grace, comment cela s'est passé.

PREMIER CITOYEN.

Je vais vous le dire en peu de mots. Ce noble Duc eſt venu à la barre : là il a ſoutenu, contre les accuſations qui lui étoient imputées, qu'il n'étoit pas coupable, & il a allégué pluſieurs raiſons des plus fortes & des plus ſubtiles, pour écarter la Loi. L'Avocat du Roi l'a preſſé par les interrogations, par les preuves & les dépoſitions de pluſieurs témoins : le Duc a demandé d'être confronté à ces témoins, & de leur parler en face. Auſſitôt on a produit contre lui ſon Intendant, Sir Gilbert Peck ſon Chancelier, & Jean de la Cour, ſon Confeſſeur, avec cet infernal moine Hopkins ; qui eſt l'auteur de tout ce malheureux procès.

SECOND CITOYEN.

Etoit-ce le moine qui nourriſſoit ſon imagination de ſes prophéties ?

PREMIER CITOYEN.

Lui-même. Tous ces témoins l'ont accuſé & chargé avec véhémence ; il a fait ſes efforts pour les récuſer & les rejetter ; mais cela ne lui a pas été poſſible ; en ſorte que les Pairs, ſur ces preuves l'ont trouvé convaincu de haute trahiſon : il a

plaidé long-tems & avec beaucoup d'éloquence, pour défendre sa vie : mais tout son discours ou a été oublié, ou n'a produit qu'une stérile pitié.

SECOND CITOYEN.

Et après tout cela, comment s'est-il comporté?

PREMIER CITOYEN.

Lorsqu'on l'a reconduit une seconde fois à la barre, pour entendre son jugement, & sa cloche funebre.... il est tombé dans une si cruelle agonie, qu'on l'a vu couvert de sueur (†); & il a prononcé quelques paroles dans un accès de violence précipitée, & assez mal dites. — Mais bientôt, il a repris ses sens ; calme & tranquille, il a montré ensuite une noble patience, qui ne s'est plus démentie.

SECOND CITOYEN.

Je ne crois pas qu'il ait peur de la mort.

PREMIER CITOYEN.

Sûrement, non. Jamais il n'a eu cette foiblesse : mais ce qui peut l'affecter, c'est la cause de sa mort.

(†) Cette circonstance est prise d'Holinshed.

SECOND CITOYEN.

Il n'y a pas de doute, que c'eſt le Cardinal qui eſt l'auteur de tout ceci.

PREMIER CITOYEN.

Rien n'eſt plus vraiſemblable d'après toutes les conjectures. D'abord la proſcription de Kildare, alors deputé d'Irlande: & à ſa chûte, le Comte de Surrey envoyé à ſa place, & en grande hâte, de peur qu'il ne fût à portée de ſecourir ſon père.

SECOND CITOYEN.

C'eſt un tour de politique bien profonde & bien méchante.

PREMIER CITOYEN.

A ſon retour, n'en doutez pas, le Comte de Surrey l'en fera repentir. On remarque, & cela généralement, que quiconque gagne la faveur du Roi, le Cardinal lui trouve auſſitôt de l'emploi; & toujours fort loin de la Cour.

SECOND CITOYEN.

Tout le peuple le hait à mort, & ſur ma conſcience, tous voudroient le voir à dix braſſes ſous terre: & ce Duc, ils l'aiment juſqu'à l'idolâtrie:

ils l'appellent le généreux & bienfaisant Buckingham, un modèle de politesse & d'affabilité.

PREMIER CITOYEN.

Restez à cette place, & vous allez voir l'illustre infortuné dont vous parlez.

SCÈNE II.

BUCKINGHAM *paroît revenant de son jugement : des Huissiers à baguette argentée le précédent ; la hache est portée le tranchant tourné vers lui ; deux rangs de hallebardes l'enferment : il est accompagné de Sir* THOMAS LOVEL, *Sir* NICOLAS DE VAUX, *Sir* WILLIAM SANDS *& du Peuple.*

SECOND CITOYEN.

SERRONS-NOUS, & considérons-le.

BUCKINGHAM *au Peuple.*

Bon peuple, vous tous, qui êtes venus jusqu'ici pour me plaindre & me témoigner votre pitié,

écoutez ce que je vais vous dire, & après, retirez-vous dans vos maisons, & oubliez-moi. J'ai subi dans ce jour la condamnation des traîtres; & il faut que je meure sous ce nom. Cependant, le Ciel m'est témoin ... & s'il est en moi une conscience, qu'elle m'abîme, au moment où la hache tombera sur ma tête, si je ne suis pas innocent & fidèle. Je n'en veux point à la Loi, pour ma mort: d'après l'état du procès, on m'a fait justice: mais ceux qui m'ont accusé, je pourrois les souhaiter plus Chrétiens. — Qu'ils soient ce qu'ils voudront; je leur pardonne de tout mon cœur. Cependant qu'ils songent à ne pas mettre leur gloire dans le mal d'autrui, & que leur malice ne creuse pas le tombeau des grands Hommes, pour y bâtir leur fortune (†). Car alors mon sang innocent sera forcé de s'élever contre eux & de crier vengeance. Je n'espère plus de vie dans ce monde, & je ne solliciterai pas de grace, quoique le Roi ait plus de clémence, que je ne pourrois oser de fautes. — Vous, petit nombre de cœurs honnêtes qui

(†) D'autres au lieu d'*evils*, maux, lisent *evies*, évier, égout, cuisine de maison. Et rendent ainsi la phrase: qu'ils ne troublent pas les cendres des grands Hommes, & ne fouillent pas leur mémoire. *Gray.*

m'aimez, & qui osez avoir le courage de pleurer publiquement Buckingham; vous, ses nobles amis, ses fidèles compagnons, vous, dont il lui coûte tant de se séparer: seule idée qui soit amère à son cœur, la seule qui lui fasse trouver cruel de mourir; accompagnez-moi, comme de bons Anges, à ma fin, & lorsque le coup de la hache me séparera de vous pour un si long-tems, faites de vos prières unies un pieux sacrifice qui aide mon ame à s'élever vers le Ciel. — (*à ses gardes.*) Conduisez moi, au nom de Dieu.

LOVEL.

Au nom de la charité, je conjure votre Grace, si jamais vous avez caché dans votre cœur quelque ressentiment contre moi, de me pardonner aujourd'hui avec sincérité.

BUCKINGHAM.

Sir Thomas Lovel, je vous pardonne aussi sincèrement, que je veux être pardonné moi-même: je pardonne à tous. Il ne peut y avoir d'offenses contre moi, fussent-elles innombrables, que je ne puisse oublier en paix: nul sentiment de haine n'entrera avec moi dans ma tombe. — Recommandez-moi à Sa Majesté, & s'il parle de Buckin-

gham, je vous prie, dites-lui, que vous l'avez vu à moitié monté dans les Cieux: mes vœux & mes prières sont encore pour le Roi, & jusqu'à ce que mon ame me quitte, ils ne cesseront d'implorer sur lui les bénédictions du Ciel. Puisse-t-il vivre plus d'années, que je n'en pourrois compter dans le tems qui me reste à vivre! Qu'aimer & se faire aimer soient sa régle & son guide; & lorsque le grand âge le conduira à sa fin, que la bonté & lui n'occupent qu'un seul & même tombeau (†)!

(†) La fin de ce discours est très-pathétique. *Johnson.*

Les Lecteurs peuvent souvent trouver fort inutiles ces notes de Johnson ou autres Anglais, sur les beautés du Poëte, qu'ils sentiroient bien, sans qu'on les en avise. Mais en les traduisant on a pour but principal de faire voir ce qu'admirent & ce que blâment les Anglais dans Shakespeare. Souvent leur jugement ne s'accorde pas avec le nôtre. Nous aimons quelquefois ce qui leur déplaît, & nous blâmons ce qu'ils vantent. Ils croient cependant avoir du goût, & nous aussi. Ainsi M. l'Abbé le Blanc, dans ses Lettres sur les Anglais, juge que Shakespeare a rimé la Scène de Talbot avec son fils, dans la première Partie d'Henri VI, parce qu'il se complaisoit dans cette Scène, & qu'il la préféroit aux autres: & les Critiques Anglais tirent du même fait une conséquence toute contraire. Ils pensent que cette Scène, quoique bonne, n'étoit pas de celles qui plaisoient au génie de Shakespeare, & que c'étoit pour cela qu'il l'avoit rimée. Cette différence de jugement est un trait assez remarquable sur le caractère des deux Nations.

LOVEL.

C'eſt moi qui dois conduire votre Grace juſqu'au bord de la rivière : & là finit mon office ; je cede la place à Sir Nicolas de Vaux, qui eſt chargé de vous accompagner juſqu'à votre fin.

DE VAUX *à quelques Officiers.*

Allez, qu'on prépare tout : le Duc s'avance ; ayez ſoin que la barge (†) ſoit prête, & décorée de tout l'appareil, qui convient à la grandeur de ſa perſonne.

BUCKINGHAM.

Non, de Vaux : laiſſez ce ſoin. Un étalage faſtueux ne feroit à préſent qu'inſulter à mon ſort. Lorſque je ſuis venu ici, j'étois Lord Connétable (1), & Duc de Buckingham : maintenant, je ne ſuis que l'infortuné Edouard Bohun. Et cependant je ſuis plus riche que mes vils accuſateurs, qui n'ont jamais connu le prix de la vérité. Moi, maintenant je la ſcelle de mon ſang, & ce ſang un jour ſera expié par leurs gémiſſemens. Mon noble pere, Henri de Buckingham, qui le premier leva la tête contre l'uſurpateur Richard, ayant fui & cherché un aſyle chez ſon Vaſſal, dans ſon infortune, fut trahi par ce

(†) Eſpèce de bateau.

misérable, & périt sans jugement. Que la paix de Dieu soit avec lui! — Henri VII, succédant au Trône, & touché de pitié de la mort de mon pere, en Roi vraiment généreux, me rétablit dans mes honneurs; retira mon nom des ruines de ma maison, & lui rendit son lustre & son éclat. Aujourd'hui son fils, Henri VIII, m'a enlevé d'un seul coup la vie, l'honneur, le nom, tout ce qui me rendoit heureux, & a tout anéanti pour jamais. J'ai eu mon jugement, & je dois l'avouer, un jugement dans les formes les plus solemnelles: en quoi je suis un peu plus heureux que ne l'a été mon malheureux pere; & cependant nous subissons tous deux la même destinée. Tous deux nous périssons victimes de nos Vassaux, d'hommes que nous avons le plus aimés; procédé bien indigne d'un Serviteur fidèle, & bien contre nature! Enfin le Ciel a ses desseins en tout: cependant, vous qui m'écoutez, recevez pour certaine cette maxime de la bouche d'un mourant. — Songez bien à ne pas vous reposer avec un aveugle abandon sur ceux à qui vous prodiguez votre amour & vos secrets. Car ceux dont vous faites vos amis, & auxquels vous livrez votre cœur, dès qu'ils apperçoivent le moindre obstacle dans le cours de votre fortune, s'écoulent comme l'eau autour de vous, & vous ne les retrouvez plus qu'auprès

du gouffre où ils veulent vous enfoncer dans l'abîme. Vous tous, bon peuple, priez pour moi. Il faut maintenant que je vous abandonne : la dernière heure de ma longue & pénible vie vient fondre sur moi. Adieu. — Et lorsque vous voudrez raconter quelque histoire bien triste, dites, comment j'ai péri (2). — J'ai fini : & que Dieu veuille me pardonner ! (*Buckingham sort avec sa suite & continue sa marche.*

SCÈNE III.

Les deux CITOYENS *qui sont restés.*

PREMIER CITOYEN.

Oh ! cela vous navre le cœur. — Ami, cette mort, je le crains, appelle bien des malédictions sur la tête de ceux qui en sont les auteurs.

SECOND CITOYEN.

Si le Duc est innocent, c'est une atrocité digne de tous les fléaux ; & cependant je puis vous faire entrevoir un mal à venir, qui, s'il arrive, sera plus grand encore.

PREMIER CITOYEN.

Que les bons Anges nous en préfervent: que voulez-vous dire? Vous ne doutez pas de ma fidélité?

SECOND CITOYEN.

Ce fecret eft fi important, qu'il exige le fecret le plus inviolable.

PREMIER CITOYEN.

Faites-m'en part: je ne fuis pas indifcret.

SECOND CITOYEN.

Je fuis plein de confiance en vous... Vous allez le favoir. N'avez-vous pas entendu tout récemment un murmure fourd, certain bruit d'un divorce entre le Roi & la Princeffe Catherine?

PREMIER CITOYEN.

Oui, mais il n'a pas pris de confiftance: car lorfqu'il eft revenu au Roi, dans fon courroux il a envoyé ordre au Lord Maire, d'arrêter fur le champ cette rumeur, & de réprimer les langues qui avoient ofé la répandre.

SECOND CITOYEN.

Mais ce faux bruit, Voifin, eft devenu depuis une

vérité ; & il recommence à courir plus fort que jamais ; il passe pour certain que le Roi tentera ce divorce. C'est le Cardinal, ou quelqu'autre de ceux qui l'approchent, qui, par haine contre cette bonne Reine, ont jetté dans l'ame du Roi un scrupule qui finira par la perdre ; & ce qui le confirme encore davantage, c'est que le Cardinal Campeius est arrivé, tout nouvellement ; &, à ce que je présume, pour cette affaire.

PREMIER CITOYEN.

Oh! c'est le Cardinal : & c'est uniquement pour se venger de l'Empereur, qui n'a pas accordé à sa demande l'Archevêché de Tolede, qu'il a résolu ce projet.

SECOND CITOYEN.

Je crois que vous avez touché le but : mais n'est-ce pas une cruauté, que ce soit cette malheureuse Reine qui soit la victime de ce refus? — Le Cardinal viendra à bout de ce qu'il veut, & il faut qu'elle soit sacrifiée.

PREMIER CITOYEN.

C'est une horreur! — Nous sommes trop exposés ici, pour raisonner sur cette affaire : entrons dans un lieu plus sûr ; nous en causerons en liberté. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

SCÈNE IV.

On voit l'Antichambre du Palais.

Le Lord CHAMBELLAN *entre, lisant la Lettre suivante :*

MILORD, les chevaux que demandoit votre Seigneurie, j'ai mis tous mes soins à m'assurer qu'ils étoient bien choisis, bien dressés, & bien équipés. Ils étoient jeunes & bien faits, & d'une des meilleures races du Nord. Mais au moment où ils étoient prêts à partir pour Londres, un homme au service de Milord Cardinal, muni d'une commission & d'un ordre absolu me les a enlevés, en me donnant pour raison, que son Maître devoit être servi avant un sujet, si même il ne devoit pas l'être avant le Roi : & cela nous a fermé la bouche, Milord... En effet, bientôt il le voudra, être servi avant le Roi : je le crains bien. — Allons, qu'il les garde.... il aura tout, je crois.



SCÈNE V.

Le Lord CHAMBELLAN. *Entrent les Ducs de* NORFOLK *&* *de* SUFFOLK.

NORFOLK.

AH! je vous rencontre à propos, Milord Chambellan.

LE LORD CHAMBELLAN.

Salut à tous deux, mes Lords.

SUFFOLK.

A quoi le Roi s'occupe-t-il en ce moment?

LE LORD CHAMBELLAN.

Je l'ai laiſſé ſeul, plein de troubles & de ſombres penſées.

NORFOLK.

Quelle en eſt la cauſe?

LE LORD CHAMBELLAN.

Il paroît que ſon mariage avec la femme de ſon frere, a gliſſé l'alarme dans ſa conſcience.

SUFFOLK.

Non, c'eſt ſa conſcience qui s'eſt approchée de

trop près d'une autre Lady. C'eſt une œuvre du Cardinal, du Cardinal-Roi. Ce Prêtre, aveugle comme le fils aîné de la fortune, tourne & dénature à ſon gré tout ce qu'il veut. Le Roi apprendra un jour à le connoître.

NORFOLK.

Priez Dieu, que cela arrive : autrement il ne ſe connoîtra jamais lui-même.

SUFFOLK.

Qu'il agit ſaintement dans tout ce qu'il manœuvre ! & avec quel zèle ! Maintenant qu'il a rompu l'alliance qui étoit formée entre nous & l'Empereur, le grand neveu de la Reine, il plonge dans l'ame du Roi ; il y ſéme les doutes, les alarmes, les remords de conſcience, les cruautés, les déſeſpoirs, & tout cela ſur l'objet de ſon mariage ; & enſuite pour délivrer le Roi de tous ces tourmens intérieurs, il lui conſeille le divorce, il lui conſeille la perte de cette femme, qui, comme un joyau précieux, a été vingt années ſuſpendue à ſon cou, ſans rien perdre de ſon prix & de ſon luſtre ; de celle qui l'aime de cet amour pur & céleſte, dont les Anges aiment les hommes de bien ; de celle qui, même lorſque le plus grand revers de fortune l'accablera,

bénira encore le Roi : & n'eſt-ce pas-là une œuvre bien charitable & bien pieuſe ?

LE LORD CHAMBELLAN.

Le Ciel me préſerve d'un ſemblable conſeil ! Il eſt vrai, que cette nouvelle eſt dans toutes les bouches : il n'eſt point de voix qui n'en parle : il n'eſt point de cœur honnête qui n'en gémiſſe. Tous ceux qui oſent pénétrer dans ces myſtères, voient ſon grand but, & nomment la Sœur du Roi de France. Le Ciel ouvrira un jour les yeux du Roi, qui depuis long-tems ſont endormis & aveugles ſur cet homme audacieux & pervers.

SUFFOLK.

Et nous délivrera de ſon eſclavage.

NORFOLK.

Nous aurions grand beſoin de prier, & avec ferveur, pour notre prompte délivrance, ou ce Prêtre impérieux viendra à bout de nous faire ſes Pages (†) de Princes que nous ſommes : tous les honneurs, toutes les dignités des Grands ſont devant

(†) Alluſion à la ſuite du Cardinal, qui avoit pluſieurs Gentilshommes parmi les Officiers de ſa maiſon. *Johnſon.*

lui comme un bloc d'argile, qu'il façonne, paîtrit, groſſit ou diminue à ſon gré.

SUFFOLK.

Quant à moi, mes Lords, je ne l'aime, ni ne le crains; voilà ma profeſſion de foi: comme j'ai été fait ce que je ſuis ſans lui, je reſterai tel malgré lui, ſi le Roi le trouve bon. Ses malédictions ou ſes graces, ſa haine ou ſon amitié, ſont égales pour moi: ce ſont des oracles auxquels je ne crois point. Je l'ai connu, & je le connois: & je l'abandonne à celui qui l'a rendu ſi vain, au Pape.

NORFOLK.

Entrons; & cherchons par quelque autre objet d'occupation, à diſtraire le Roi de ces triſtes réflexions, qui prennent trop d'empire ſur lui. — Milord, voulez-vous nous accompagner?

LE LORD CHAMBELLAN.

Excuſez-moi. Le Roi m'a donné des ordres qui m'appellent ailleurs: & de plus vous allez voir que vous prenez mal votre moment pour l'importuner. — Salut, Milords.

NORFOLK.

Mille graces, mon digne Lord Chambellan.

(*Le Lord Chambellan ſort*).

SCÈNE VI.

Une porte s'ouvre & laisse voir le Roi assis & lisant avec une attention profonde.

SUFFOLK.

Qu'il a l'air sombre ! Sûrement, il est cruellement affecté.

LE ROI *d'un ton d'impatience.*

Qui est-là ? Qui ?

NORFOLK.

Prions Dieu, qu'il ne s'offense pas de notre présence.

LE ROI.

Qui est donc-là, dis-je ? — Comment osez-vous me troubler au milieu de mes méditations secrettes ? Qui suis-je donc ?

NORFOLK.

Un bon Roi, qui pardonne toutes les offenses, où la volonté n'a point de part. Ce qui nous fait manquer au respect qui vous est dû, c'est une affaire d'Etat : nous venons prendre les ordres de votre Majesté.

LE ROI.

Vous êtes trop indiscrets. — Retirez-vous : je vous ferai savoir vos heures de travail. Est-ce là le moment de s'occuper des affaires temporelles ? Quoi..

SCÈNE VII.

Le Cardinal WOLSEY *& le Cardinal* CAMPEIUS *entrent.*

LE ROI.

Qui est-là ? ... Ha ! mon cher Lord Cardinal ? — O mon cher Wolsey, vous qui remettez le calme dans ma conscience agitée ; vous êtes né pour guérir le cœur d'un Roi. (*Au Cardinal Campeïus*). Vous êtes le bien-venu, savant & vénérable Prélat, dans mon Royaume : disposez de lui & de nous. — (*à Wolsey*). Cher Lord, ayez soin que ma parole ne soit pas vaine.

WOLSEY.

Sire, elle ne peut l'être : — Je voudrois que votre Majesté voulût nous accorder une heure d'entretien en particulier.

F 4

LE ROI *à Norfolk & Suffolk.*

Nous ſommes en affaires : retirez-vous.

NORFOLK *à part.*

Ce Prêtre n'a pas d'orgueil ?

SUFFOLK.

Non, cela ne vaut pas la peine d'en parler. — Je ne voudrois pas être auſſi malade, qu'il eſt orgueilleux : mais cela ne peut pas durer.

NORFOLK.

Si cela dure, je me hazarderai à lui porter un coup funeſte.

SUFFOLK.

Et moi un autre. (*Suffolk & Norfolk ſortent*).

SCÈNE VIII.

Le Roi, & les deux Cardinaux, ſeuls.

WOLSEY.

Votre Majeſté a donné un exemple de ſageſſe au-deſſus de tous les Princes de l'Europe, en

confiant librement votre ſcrupule à l'arbitrage & au jugement de la Chrétienté. Qui pourroit maintenant s'offenſer ? Quel reproche pourroit vous faire la plus maligne envie ? L'Eſpagnol, qui tient à la Reine par les liens du ſang & de l'affection, doit avouer aujourd'hui, pour peu qu'il ſoit ſincère, la juſtice & la nobleſſe de cette diſcuſſion ſolemnelle. Tous les Clercs, c'eſt-à-dire, tous les Clercs inſtruits & ſavans des Royaumes Chrétiens ont le droit & la liberté de donner leurs voix : Rome, cette mère de la ſcience & des ſages déciſions, ſur votre illuſtre invitation, nous a envoyé un Interprète univerſel, cet honnête Prélat, cet Eccléſiaſtique intègre & profond, le Cardinal Campeïus, que je préſente pour la ſeconde fois à votre Majeſté.

LE ROI *embraſſant Campeïus.*

Et c'eſt avec plaiſir que le ſerrant dans mes bras, je l'aſſure qu'il eſt le bien-venu ; & je remercie le ſaint Conclave de l'amitié qu'ils me témoignent, en m'envoyant un homme tel que je le déſirois.

CAMPEIUS.

Votre Majeſté mérite à juſte titre l'amour de tous les Etrangers, par la grandeur & la nobleſſe de ſes procédés. Je préſente à votre main le brevet de ma

commiſſion, en vertu duquel, (de l'autorité de la Cour de Rome), vous, Milord Cardinal d'York, vous êtes joint à moi, ſon humble Miniſtre, dans l'examen & le jugement impartial de cette queſtion.

LE ROI.

Deux Juges équitables! — La Reine va être informée tout-à-l'heure du ſujet de votre miſſion. — Où eſt Gardiner?

WOLSEY.

Je ſais que votre Majeſté l'a toujours trop tendrement aimée, pour lui refuſer ce que la Loi accorderoit à une femme d'un rang inférieur au ſien; des Juriſconſultes & un Conſeil, qui puiſſent librement défendre ſa cauſe.

LE ROI.

Oui, elle les aura, & choiſis parmi les plus habiles; & ma faveur eſt pour celui qui la défendra le mieux: Dieu me préſerve d'un autre ſentiment! — Cardinal, je vous prie, faites-moi venir mon nouveau Secrétaire, Gardiner: je le trouve un homme capable & qui me convient.

(*Le Cardinal ſort un moment*).

SCÈNE IX.

Le Cardinal rentre avec GARDINER.

WOLSEY.

Donnez-moi la main ; je vous souhaite beaucoup de bonheur & de faveur : vous êtes maintenant au Roi.

GARDINER *à part.*

Pour rester toujours aux ordres de votre Grace, dont la main m'a élevé.

LE ROI.

Approchez, Gardiner : (*Il se promène & lui parle bas*).

CAMPEIUS.

Milord d'York, n'étoit-ce pas un Docteur Pace, qui avoit auparavant la place de Gardiner ?

WOLSEY.

Oui, c'étoit lui.

CAMPEIUS.

Croyez-moi, il se répand des bruits désavantageux, sur votre personne même, Lord Cardinal.

WOLSEY.

Comment, ſur moi ?

CAMPEIUS.

On ne manquera pas de dire, que vous avez été jaloux de lui; & que craignant, qu'il ne s'élevât, par ſa grande vertu & ſon rare mérite, vous l'avez toujours tenu éloigné dans des négociations étrangères; ce qui l'a tant affecté, qu'il en a perdu la raiſon, & qu'il en eſt mort.

WOLSEY.

Que la paix du Ciel ſoit avec lui! C'eſt tout ce qu'un Chrétien peut lui ſouhaiter. Il eſt pour les mécontens qui murmurent, des lieux de retraite & de châtiment. — C'étoit un inſenſé, qui vouloit à toute force être vertueux. — Cet honnête homme qui le remplace, dès que je commande, ſuit mes ordres à la lettre. Je ne prétends pas qu'un autre approche autant que moi de la confiance du Roi. Retenez une choſe, mon cher Collégue, c'eſt que nous ne ſommes pas faits pour être vexés par des ſubalternes.

LE ROI *à Gardiner.*

Rendez ce meſſage à la Reine avec modération

& douceur. (*Gardiner sort*). Le lieu le plus convenable que je puisse imaginer, pour assembler tant de savans Docteurs, c'est Black-Friars. C'est-là que vous vous rendrez pour examiner cette importante affaire. — Mon cher Wolsey, ayez soin que tout ce qui est nécessaire s'y trouve disposé. — O Milord, quel est l'homme juste & sensible, qui ne seroit pas affligé de quitter une si vertueuse Compagne? Mais la conscience, la conscience. Oh! c'est une partie bien delicate! — Et il faut que je la quitte. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

On voit l'Antichambre des Appartemens de la Reine.

ANNE BOULEN, *& une* LADY *d'un âge avancé, s'entretenant ensemble.*

ANNE BOULEN.

Ni à ce prix non plus. — Voici ce qu'il y a de douloureux & de cruel: après que sa Majesté a vêcu si long-tems avec elle... elle qui est si bonne

& ſi vertueuſe, que jamais la langue de l'envie n'a pu trouver aucune priſe ſur elle. — Sur ma vie, elle n'a jamais ſu ce que c'eſt que de faire du mal à autrui. — O Dieu! après avoir vu ſur le trône tant de ſoleils achever leur cours, toujours environnée de l'éclat & de la pompe de la Majeſté.... qu'il eſt dix mille fois plus douloureux de quitter, qu'il n'y a de douceur dans le ſentiment nouveau de ſa première jouiſſance. — Après tout ce tems de grandeur, la renvoyer avec mépris! Oh! c'eſt un affreux malheur, qui exciteroit la pitié du cœur le plus ſauvage & le plus féroce.

LA LADY.

Auſſi les cœurs les moins ſenſibles & les plus durs s'attendriſſent & déplorent ſon ſort.

ANNE BOULEN.

O volonté de Dieu! il vaudroit mieux qu'elle n'eût jamais connu la grandeur. Quoiqu'elle ſoit paſſagère, cependant ſi le haſard veut que l'iſſue de cette fâcheuſe diſcuſſion ſoit de faire divorce avec elle, c'eſt une angoiſſe plus cruelle que la ſeparation de l'ame & du corps.

LA LADY.

Hélas, l'infortunée! elle eſt maintenant comme une étrangère pour le Roi.

ANNE BOULEN.

Et son sort n'en mérite que plus les larmes de la pitié : oui, je jure qu'il vaut mieux être né dans un état obscur, & vivre content caché dans la foule du vulgaire, que d'être ainsi portée au faîte des grandeurs humaines, pour y offrir un monument éclatant de chagrins & de disgraces, & gémir sous l'or & la pourpre.

LA LADY.

Le contentement est le plus grand bien de l'homme.

ANNE BOULEN.

Sur ma conscience & mon honneur, je ne voudrois pas être Reine.

LA LADY.

Malheur à moi, si je ne voudrois pas l'être, moi, & si je n'aventurois pas mon honneur à ce prix; & vous le risqueriez aussi, & renonceriez à ce voile d'hypocrisie. Vous qui possédez tant de rares appas de votre sexe, vous avez aussi le cœur d'une femme; & le cœur d'une femme ambitionna toujours l'élévation, l'opulence & la souveraineté; & il faut l'avouer, ce sont de douces & célestes

jouissances; & ces dons fortunés, malgré vos dédains affectés, le sein de votre tendre & délicate conscience les recevroit avec joie, s'il vous plaisoit d'étendre la main pour les saisir.

ANNE BOULEN.

Non, en vérité.

LA LADY.

Et moi je vous dis qu'oui, oui en verité. — Comment? vous ne voudriez pas être Reine?

ANNE BOULEN.

Non, non, pour tous les trésors qui sont sous le Ciel.

LA LADY.

Cela est bien étrange: pour moi, toute âgée que je suis, pour une pièce de trois sols j'accepterois le titre de Reine: mais dites-moi, je vous prie: & celui de Duchesse, qu'en pensez-vous? Vous sentez-vous la force de porter le fardeau de ce titre?

ANNE BOULEN.

Non, en verité.

LA LADY.

En ce cas, vous êtes d'une constitution bien foible.

foible. Soulevez un peu ce maſque : au prix de ce que n'oſeroit nommer la pudeur, je ne voudrois pas être un jeune Comte, & me trouver dans votre chemin. — Oh ! pour ce fardeau, ſi vous n'avez pas la force de le porter, vous ſerez donc trop foible auſſi, pour avoir jamais d'enfant.

ANNE BOULEN.

Comme vous aimez à vous amuſer de propos ! Je jure une ſeconde fois, que je ne voudrois pas être Reine pour le monde entier.

LA LADY.

En vérité, ſeulement pour la petite Iſle d'Angleterre, vous devriez riſquer de recevoir la couronne ſur votre tête. Et même pour la petite Province de Carnarvon ; oui, quand il n'y auroit que ce petit Domaine d'attaché à la Couronne. — Ha ! qui vient à nous ?



SCÈNE XI.

Les mêmes.

LE LORD CHAMBELLAN.

LE LORD CHAMBELLAN.

SALUT, belles Ladys. A quel prix pourroit-on savoir le secret de votre entretien?

ANNE BOULEN.

Mon digne Lord, il ne vaut pas votre demande; non, il ne la vaut pas. Nous gémissions sur le chagrin de notre Maîtresse.

LE LORD CHAMBELLAN.

C'étoit une généreuse occupation, & bien digne de femmes qui ont un bon cœur. Il faut espérer que tout ira bien.

ANNE BOULEN.

Oh! je prie le Ciel que vous disiez vrai.

LE LORD CHAMBELLAN.

Vous portez une belle ame, & les bénédictions du Ciel suivent les cœurs sensibles comme le vôtre.

Et pour vous prouver, belle Lady, que je ſuis ſincère & vrai, & qu'on fait un grand cas de vos rares vertus, Sa Majeſté vous témoigne par moi toute ſon eſtime, & ne ſe propoſe pas moins que de vous décorer du titre de Marquiſe de Pembroke, & à ce titre il ajoute mille livres ſterling de revenu par an, de ſa libéralité.

ANNE BOULEN.

Je ne ſais pas ce que pourroit offrir mon dévouement & ma reconnoiſſance. Tout ce que je ſuis, & beaucoup plus encore, n'eſt rien. Mes prières ne ſont pas d'une vertu aſſez ſainte, & mes vœux ne ſont guères que de vaines paroles: & cependant mes prières & mes vœux ſont tout ce que je peux offrir en retour. J'oſe en ſupplier votre Grandeur; accordez-moi d'être l'interprête de mes actions de graces & de mon obéiſſance, & de tous les ſentimens que peut exprimer à Sa Majeſté une jeune fille timide. Je prie le Ciel pour la conſervation de ſes jours & de ſa Souveraineté.

LE LORD CHAMBELLAN.

Belle Lady, je ne manquerai pas de confirmer l'opinion avantageuſe que le Roi a conçue de vous. (*A part*).—Je l'ai bien conſidérée: l'honneur & la

beauté font si heureusement assorties en elle, qu'elles ont pris le cœur du Roi. Et qui sait encore, s'il ne pourra pas sortir de cette Lady un brillant (†), qui éclaire toute cette île de sa splendeur? (*Haut.*).—Je vais aller trouver le Roi, & lui dire, que je vous ai parlé.

ANNE BOULEN *lui faisant une révérence.*

Mon honorable Lord.... (*Le Lord Chambellan sort.*)

SCÈNE XII.

ANNE BOULEN & LA LADY.

LA LADY.

Oui; voilà le monde: voyez, voyez! J'ai brigué soixante ans les faveurs de la Cour (& je suis encore à la Cour à les mendier) & je n'ai jamais pu rencontrer l'heure favorable; tantôt trop tôt, tantôt trop

(†) Par tous les traits flatteurs que le Poëte jette en passant à l'éloge d'Élisabeth, il paroîtroit que cette Pièce a été écrite & jouée du tems de cette Reine. Si cette conjecture est vraie, en ce cas, il auroit ajouté quelques vers dans la dernière Scène, à l'avénement de Jacques I. *Théobald.*

tard; pour demander avec fuccès la moindre penfion : & vous, ce que c'eft que la deftinée! qui êtes tout fraîchement débarquée ici... oh maudite foit cette bifarre fortune qui vous violente! votre bouche eft comblée de biens, avant qu'elle fe foit ouverte pour les demander.

ANNE BOULEN.

Cela me paroît bien étrange auffi à moi.

LA LADY.

Hé bien ; quel goût trouvez-vous à la grandeur? Vous paroît-elle amère? Un demi-noble (†), que non. — Il y eut jadis une Lady (c'eft une vieille hiftoire) qui ne vouloit pas être Reine ; non, qui ne le vouloit pas abfolument, pour toutes les fertiles moiffons de l'Egypte. — Avez-vous ouï parler de ce conte ?

ANNE BOULEN.

Allons ; vous êtes d'humeur de tailler.

(†) Un demi-noble, quarante fols, étoit en ce tems-là une expreffion vulgaire pour défigner toute petite fomme. La monnôie fe comptoit alors par livres, marcs & nobles. Quarante fols eft un demi-noble ou le $\frac{1}{6}$ d'une livre. Quarante fols & trois & quatre fols, font encore dans bien des offices les honoraires établis par la Loi. *Steevens.*

LA LADY.

Sur un si beau sujet, je pourrois m'égayer & m'élever plus haut que l'allouette. Marquise de Pembroke! mille livres sterling par an! & cela par pure estime: nul autre titre: oh! sur ma vie, ce début promet bien d'autres mille livres: dans la robe de la fortune la queue est bien plus longue que le pan de devant. —A présent, je commence à voir que vous aurez la force de porter une Duchesse. — Dites-moi, ne vous sentez-vous pas un peu plus forte, que vous n'étiez?

ANNE BOULEN.

Chère Lady, cherchez dans votre imagination quelque autre sujet qui vous égaie, & daignez me laisser de côté: je veux n'être rien, si cette faveur excite en moi la moindre sensation. Mon cœur souffre, en songeant aux suites. La Reine est sans consolation, & nous l'oublions dans cette longue absence d'elle.—Je vous prie, ne lui parlez pas de ce que vous avez entendu ici.

LA LADY.

Quelle idée avez-vous de moi? (†).

(†) Cette Scène est pleine d'art & de connoissance du cœur humain. La feinte modestie avec laquelle Anne Boulen veut cacher son ambition, montre qu'elle en est dévorée.

SCÈNE XIII.

On voit une vaste Salle dans Black-Friars.

On entend des trompettes (†) *, des cors , & une fanfare qui appelle les Membres de l'assemblée. Entrent d'abord deux Huissiers portant de courtes baguettes d'argent : suivent deux Secrétaires , en robe de Docteurs : après vient l'Archevêque de Cantorbery seul : il est suivi des Evêques de Lincoln , d'Ely , de Rochester , & de Saint-Asoph. A quelque distance marche un Gentilhomme portant la bourse , le grand Sceau & un chapeau de Cardinal ; ensuite deux Prêtres portant chacun une Croix d'argent : suit le Gentilhomme introducteur tête nue , accompagné d'un Sergent d'armes portant une masse d'argent ;*

(†) *Sennet.* Le Docteur Burney, dont l'Histoire de la Musique a été si généralement & si justement estimée , entreprend de découvrir l'étymologie de ce mot, & son vrai sens ; mais sans succès. Voici sa conjecture. *Senné* ou *Sennie*, de l'Allemand *Sen*, qui signifie, *Assemblée.* Senne, *Assemblée* à son de cloche, Menage. *Sennet* peut donc, dit Burney, signifier une fanfare pour assembler les Chefs, ou avertir le Peuple de leur arrivée. *Senefle* est un nom d'un ancien air Français. *Steevens.*

Ensuite deux Gentilshommes portant deux grandes colonnes (†) d'argent; deux Nobles portant l'épée & la masse. Le Roi prend place revêtu de ses habits royaux; les deux Cardinaux s'asseient au-dessous de lui au rang des Juges. La Reine se place à quelque distance du Roi. Les Evêques se rangent sur chacun des côtés en forme de Consistoire: au-dessous d'eux, sont des Secrétaires. Les Lords se placent à la suite des Evêques. Le reste du cortége se tient debout, par ordre de leurs Offices, autour de la salle.

WOLSEY.

Qu'on ordonne le silence, tandis qu'on fera lecture de la Commission de la Cour de Rome.

LE ROI.

Qu'avons-nous besoin de cette lecture? Elle a déja été lue publiquement; & les deux Parties ont également reconnu son autorité; c'est une perte de tems que vous pouvez nous épargner.

(†) Marques de dignité portées devant les Cardinaux. Wolsey avoit deux grandes croix d'argent, l'une pour son Archevêché, l'autre à titre de Légat, que portoient devant lui, par-tout où il alloit, les deux Prêtres les plus grands qu'on pût trouver dans le Royaume. *Tollet.*

WOLSEY.

A la bonne heure. — *Au Secrétaire*) Faites votre Office.

LE SECRÉTAIRE *au Héraut.*

Appellez : Henri, Roi d'Angleterre, venu à cette Cour, &c.

LE HÉRAUT.

Henri, Roi d'Angleterre, &c.

LE ROI.

Je suis présent.

LE SECRÉTAIRE.

Appellez: Catherine, Reine d'Angleterre, venue à cette Cour.

LE HÉRAUT.

Catherine, Reine d'Angleterre, &c.

La Reine ne fait point de réponse à cette sommation : mais elle se lève de son siège, traverse la Cour, va au Roi, & se jettant à ses pieds, elle lui adresse ce discours,

LA REINE.

Sire, je vous demande de me rendre la justice qui m'est due, & je vous conjure de m'accorder votre pitié.

Car je ſuis une femme des plus infortunées, & une foible étrangère, née hors du ſein de votre Empire; n'ayant ici aucun Juge déſintéreſſé, ni aucune aſſurance d'une amitié impartiale & d'un Jugement équitable. Hélas! Sire, en quoi vous ai-je offenſé? Quelle faute dans ma conduite a pu m'attirer votre courroux, que vous en veniez à cette procédure, pour me rejetter, & retirer de moi vos bonnes graces? Le Ciel m'eſt témoin, que j'ai été pour vous une épouſe fidèle & ſoumiſe; qui dans tous les tems s'eſt pliée à votre volonté; qui toujours a craint d'éveiller en vous le moindre dégoût; & je pouſſois l'obéiſſance juſqu'à me conformer à votre humeur, triſte ou gaie, ſelon que je vous voyois enclin à la joie ou à la mélancolie. Quand eſt-il jamais arrivé, que j'aie contredit vos déſirs, ou que je n'en aie pas fait les miens? Quel homme étoit votre ami, que je ne me ſois pas efforcée d'aimer, même lorſque je ſavois qu'il étoit mon ennemi? Et qui de mes amis a conſervé mes bonnes graces, après qu'il avoit perdu les vôtres? & à qui je n'aie pas fait connoître qu'en perdant votre amitié il avoit dès-lors perdu la mienne? Sire, rappellez à votre ſouvenir, que j'ai été votre épouſe, fidèle à cette obéiſſance ſans réſerve, pendant l'eſpace de plus de trente années, & que le Ciel m'a

accordé d'être mère de plusieurs enfans de vous. Si dans tout le cours de cette longue durée d'années, vous pouvez citer, & le prouver, quelque reproche contre mon honneur, contre le nœud conjugal, quelque occasion ou j'aie manqué d'amour & de respect envers votre Personne sacrée; au nom de Dieu, repoussez-moi de vous honteusement, & que le mépris le plus ignominieux ferme la porte sur moi, & abandonnez-moi aux rigueurs de la Justice la plus sévère. Souffrez que je vous le dise, Sire: le Roi, votre père, étoit renommé pour un des Princes les plus sages, & doué d'un esprit incomparable & d'un jugement exquis: Ferdinand, mon père, Roi d'Espagne, passoit aussi pour le Prince le plus sage, qui eût rempli ce Trône depuis bien des années: on ne peut pas révoquer en doute, qu'ils n'aient assemblé devant eux un Conseil éclairé, choisi dans chaque Royaume, qui a discuté & débattu cette question, & qui a jugé notre mariage légitime: ainsi je vous conjure humblement, Sire, de m'épargner, jusqu'à ce que je puisse envoyer en Espagne consulter mes amis, dont je vais implorer les conseils. Si vous le refusez; au nom de Dieu, que votre volonté s'accomplisse.

WOLSEY.

Vous avez devant vous, Madame, & de votre choix, ces respectables Prélats, des hommes d'un savoir & d'une intégrité rares, l'élite du Royaume, qui sont assemblés ici pour défendre votre cause. Il sera donc inutile, que vous différiez plus longtems la décision de cette Cour: & un prompt jugement intéresse autant votre repos, que celui du Roi, dont la conscience est inquiette & troublée.

CAMPEIUS.

Ce que sa Grace vient de vous dire, est sage & raisonnable: ainsi, Madame, il convient que cette session Royale procède à l'examen de la cause & que, sans aucun délai, leurs moyens soient produits & entendus.

LA REINE *à Wolsey.*

Lord Cardinal. — C'est à vous que je parle.

WOLSEY.

Je suis fait pour vous écouter, Madame.

LA REINE.

Cardinal, je suis prête à pleurer: mais dans

l'idée que je ſuis une Reine (ou du moins j'ai rêvé long-tems que je l'étois) & dans la certitude que je ſuis fille d'un Roi, je veux changer mes larmes en étincelles de colère.

WOLSEY.

Daignez être patiente.

LA REINE.

Je le ferai, quand vous ſerez humble : ou plutôt, je le ſerai bien auparavant ; ou Dieu me punira. Je crois, & j'ai de fortes raiſons de le croire, que vous êtes mon ennemi ; & je réclame ici la Loi pour vous récuſer ; vous ne ſerez point mon Juge. Car c'eſt vous qui avez allumé ce charbon de diſcorde entre mon Epoux & moi : Dieu veuille l'éteindre par ſa grace ! Oui, je vous le répete, je vous le répete avec averſion ; oui, toute mon ame vous récuſe (†) pour mon Juge ; vous, qu'encore une fois je regarde comme mon plus cruel ennemi, & que je ne crois nullement ami de la vérité.

WOLSEY.

Je proteſte, que ce diſcours eſt indigne de vous, Madame, de vous qui juſqu'ici ne vous êtes jamais

(†) *Challenge*, recuſer un Juge. Terme de Droit.

écartée de la charité, & qui avez toujours montré un caractère plein de douceur, & une sagesse au-dessus de votre sexe. Madame, vous me faites injure : je n'ai aucun ressentiment contre vous; & je ne nourris aucun levain d'injustice contre vous ni contre personne: toute ma conduite jusqu'ici, & toute celle qui suivra, ont pour garantie une commission émanée du Consistoire, du Consistoire entier de Rome. Vous m'accusez d'avoir soufflé cette flamme de discorde : je le nie. Le Roi est présent: s'il sait que mes paroles contredisent ici mes actions, combien il lui est aisé de confondre, & avec bien de la justice, ma fausseté ! Oui, il le peut, aussi bien que vous avez pu faire injure à ma véracité. S'il est convaincu que je suis innocent de ce que vous m'imputez, il sait également que je suis blessé par votre injustice. Ainsi il dépend de lui de guérir la plaie faite à mon honneur. Et le remede que j'implore de lui, c'est de bannir ces pensées de votre esprit; & avant que sa Majesté se soit expliquée sur ce point, je vous conjure, Madame, d'abjurer dans votre ame votre discours, & de ne rien ajouter de plus.

LA REINE.

Milord, Milord, je suis une femme simple, trop

foible pour lutter contre la finesse de votre esprit exercé. Vous paroissez plein de douceur, & la modestie respire dans vos discours; vous étalez sur votre extérieur l'humilité & la candeur de votre saint Ministère: mais votre cœur est chargé d'arrogance, d'orgueil & de ressentiment. Vous vous êtes agilement élevé au-dessus des bas degrés de votre naissance par les faveurs de la fortune & par les bienfaits de sa Majesté, & aujourd'hui vous voilà monté à une hauteur où le pouvoir est à vos ordres: vos paroles servent votre volonté comme un esclave son maître, & remplissent l'emploi qu'il vous plaît de leur imposer. Je suis forcée de vous dire, que vous chérissez beaucoup plus l'éclat & les grandeurs de votre personne, que les devoirs de votre vocation sublime & sacrée; je persiste à vous refuser pour mon Juge; & ici en présence de vous tous, je porte mon appel au Pape; je veux porter ma cause entière devant sa Sainteté, & être jugée par lui.

(*Elle fait un salut au Roi, & va pour sortir.*)

CAMPEIUS.

La Reine est obstinée, rebelle à la Justice; prompte à l'accuser, elle dédaigne de se soumettre à sa décision: cette conduite n'est pas louable: elle se prépare à quitter la Cour.

LE ROI.

Qu'on la rappelle.

LE HERAUT.

Catherine, Reine d'Angleterre, paroiſſez devant la Cour.

L'HUISSIER DU CONSEIL *allant à elle.*

Madame, on vous ſomme de revenir.

LA REINE.

Qu'ai-je beſoin de votre avis? Je vous prie, ſongez à vos affaires; & quand on vous appellera, retournez. Que Dieu veuille me ſecourir! Ils me vexent au point de me faire perdre patience. — Je vous prie, éloignez-vous: je ne veux point reſter. Non, & jamais on ne me reverra une autre fois comparoître dans aucune Cour pour cette affaire. (*Elle ſort avec ſa ſuite*) (†).

(†) Le caractère de cette Reine eſt ſupérieurement peint, dans toutes les circonſtances & les ſituations où le Poëte l'a placée. Elle montre la dignité & l'élévation d'ame, qui conviennent à la femme & à la fille d'un Roi, le reſpect & l'obéiſſance, qu'un mari & un ſouverain a droit d'exiger; & elle parle dans ſa cauſe avec cette noble aſſurance, qui garantit l'innocence de la victime opprimée. On ne peut montrer trop de fermeté dans une cauſe juſte, ſoit que ce ſoit la nôtre ou celle d'autrui; quiconque défend les droits des opprimés, combat ſous les étendards de la Providence. *M. Griffith.*

SCÈNE XIV.

SCÈNE XIV.

La Cour Eccléſiaſtique.

LE ROI *ſuivant la Reine des yeux.*

VA, Catherine, pourſuis. — S'il ſe trouve un homme dans le monde entier, qui oſe avancer qu'il eſt une meilleure épouſe, qu'il ne ſoit jamais cru en rien, pour avoir avancé un menſonge en ce point. Si tes rares qualités, ton aimable douceur, ton angélique & céleſte réſignation, ton art de commander par l'obéiſſance & l'inſenſible empire d'une épouſe vertueuſe, & tes vertus ſouveraines & religieuſes, pouvoient parler & te peindre... Tu es la Reine de toutes les Reines de la terre, & tu es la ſeule. Sa naiſſance eſt illuſtre, & la Nobleſſe de ſon origine s'eſt toujours montrée dans la nobleſſe de ſes procedés à mon égard.

WOLSEY.

Gracieux Souverain, j'adreſſe ma très-humble prière à votre Majeſté, & lui demande de vouloir bien déclarer, en préſence de cette nombreuſe aſſemblée (car il eſt juſte que je ſois juſtifié & dégagé au lieu même où j'ai été injuſtement dépouillé de l'hon-

neur & chargé des liens d'une accusation flétrissante, quoique je n'y reçoive pas une entière satisfaction) si jamais j'ai entamé la proposition de cette affaire, ou jetté devant vous quelque scrupule qui pût vous amener à faire des questions sur ce doute ; ou si jamais je vous ai parlé d'elle, autrement qu'avec des actions de graces à Dieu pour nous avoir donné une Reine si accomplie, & glissé le moindre mot, qui pût blesser son vertueux caractère ni sa personne, ou nuire en rien au rang dont elle jouit.

LE ROI.

Milord Cardinal, je vous décharge du reproche : oui, sur mon honneur, je vous en absous pleinement. Vous n'avez pas besoin d'être averti, que vous avez beaucoup d'ennemis, qui ne savent pas pourquoi ils le sont ; mais qui, comme les dogues d'un village aboient contre votre réputation, parce qu'ils entendent les clameurs de leurs pareils : ce seront quelques-uns de ces ennemis, qui auront irrité la Reine contre vous. Vous voilà excusé : mais voulez-vous être encore plus amplement justifié ? Je dirai de plus, que vous avez toujours souhaité qu'on assoupît cette affaire ; jamais vous n'avez cherché l'occasion de la provoquer ; & même souvent, & très-souvent, vous avez opposé des obstacles à ses progrès. — Sur mon honneur, je

déclare à Milord Cardinal mes vrais ſentimens ſur cet article, & je le lave de toute imputation à cet égard. — A préſent, pour ce qui m'a porté à cette démarche, j'oſerai l'expoſer à votre attention & dans cette circonſtance. Ecoutez donc mes motifs: voici comme cela eſt venu. — Remarquez bien. — D'abord ma conſcience a été atteinte d'un ſcrupule, d'une alarme, d'une ſyndéreſe, ſur certains mots prononcés par l'Evêque de Baïonne, alors Ambaſſadeur de France, qui a été envoyé ici pour négocier un mariage entre le Duc d'Orléans & notre fille Marie. Dans le progrès de cette affaire, avant une réſolution déterminée, il demanda, (je parle de l'Evêque) un répit, pendant lequel il pût avertir le Roi ſon Maître de conſulter ſi notre fille étoit légitime, étant ſortie de notre mariage actuel avec la Douairière, auparavant l'épouſe de notre frere. Ce doute ébranla le ſein de ma conſcience, me pénétra d'un trait poignant, & jetta l'alarme & le trouble dans toute mon ame. Cette impreſſion devint ſi forte & ſi bien établie, qu'une foule de réflexions compliquées, nées de cet avis, vinrent en foule m'obſéder & m'importuner. D'abord je m'imaginai, que je n'avois plus le ſourire du ciel, lui, qui avoit ordonné à la nature, que le ſein de ma Reine, s'il venoit à concevoir un enfant mâle de

moi, ne lui prêtât pas plus de vie, que le tombeau n'en donne aux morts. Car ses enfans mâles sont morts ou dans le sein où ils s'étoient formés, ou peu de tems après qu'ils avoient respiré l'air de ce monde. J'ai conçu de là la pensée que c'étoit un jugement du ciel sur moi; que mon Royaume, qui mérite bien le plus digne héritier de l'Univers entier, ne seroit pas gratifié par moi de cet heureux présent. Par une suite toute naturelle, j'ai pésé le danger où j'exposois mes Royaumes par ce défaut de lignée, & cette pensée me fit souffrir des transes cruelles. Ainsi ma conscience flottant dans une mer d'incertitudes, je dirigeai ma marche vers ce remede, dont l'objet nous rassemble ici en ce jour: je voulus épurer ma conscience (que je sentois cruellement blessée, & qui n'est pas bien guérie encore) & la rectifier par la décision de tous les vénérables Peres, & des savans Docteurs des Eglises d'Angleterre.— Et d'abord, j'eus une première conférence privée avec vous, Milord de Lincoln; vous vous souvenez, de quel poids accablant j'étois oppressé, lorsque je commençai à vous en faire la première ouverture.

LINCOLN.

Je m'en souviens très-bien, mon Souverain.

LE ROI.

Je parlai long-tems. —Voulez-vous bien dire vous même à quel point vous m'avez satisfait ?

LINCOLN.

Si votre Majesté veut bien se rappeller, la question me frappa d'abord d'une si violente impression, par l'extrême importance dont elle étoit, & par les conséquences terribles qu'elle traînoit après elle, que mes plus hardis conseils ne purent passer le doute, & que j'exhortai votre Majesté à commencer cette procédure, que vous poursuivez dans cette Cour.

LE ROI.

Je m'adressai ensuite à vous, Milord de Cantorbery, & j'obtins de vous la permission de faire cette convocation. — Je n'ai laissé aucun des Membres respectables de cette Cour sans le solliciter; & je procédai d'après votre consentement particulier à tous, signé de votre main & scellé de votre sceau. Ainsi, allez en avant : car ce ne fut jamais aucun dégoût contre la personne de notre vertueuse Reine, mais les pressans motifs que je viens d'exposer & les poignantes atteintes de ma conscience, qui m'ont poussé à cette démarche. Prouvez que notre mariage est légitime, & sur ma vie, sur ma dignité royale, nous sommes satisfaits d'achever le reste du cours

de notre vie mortelle avec elle, avec Catherine notre Reine, & nous la préférons à la plus parfaite créature de l'Univers.

CAMPEIUS.

Votre Majesté me permettra de lui repréſenter, que la Reine étant abſente, il eſt convenable & néceſſaire, que nous ajournions cette Cour à un autre jour : & dans cet intervalle, il faut faire à la Reine une ſommation preſſante de ſe déſiſter de l'appel qu'elle ſe propoſe de faire à ſa Sainteté.

(*Les Prélats ſe lèvent pour s'en aller.*)

LE ROI.

Il m'eſt aiſé de m'appercevoir, que ces Cardinaux me jouent & m'amuſent ; j'ai la plus ſouveraine répugnance pour ces délais & ces lenteurs, & pour les détours de la politique de Rome. (*à Crammer abſent* (†) O Crammer, mon ſerviteur chéri & plein de lumières, reviens, je t'en conjure. A meſure que tu te rapproches de moi, je le ſens, la conſolation rentre dans mon ame. — Rompons l'aſſemblée : je l'ai dit, retirez-vous.

(*Ils ſortent dans l'ordre dans lequel ils ſont entrés.*)

(†) Crammer étoit en ambaſſade chez l'étranger.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente les Appartemens de la Reine.

On voit la REINE *& ſes Femmes, occupées à des ouvrages de leur ſexe* (†).

LA REINE *à une de ſes Femmes.*

JEUNE fille, prends ton luth. Mon ame eſt pleine d'ennuis : chante, & diſſipe-les, ſi tu peux ; quitte ton ouvrage.

(†) La ſimplicité de cette Scène en fait la beauté. Elle avoit paſſé de mode en Angleterre : mais la Reine actuelle l'a fait revivre ; & l'on peut lui appliquer ces vers de Bellamy :

Nouvelle Pénelope, elle brille d'un éclat ſimple,
Au milieu de ſes Femmes choiſies,
Qui exercent l'art de l'aiguille,
Et fixent ſur la toile les nuances des fleurs. *Mrs Griffith.*

LA JEUNE FILLE *prend son luth dont elle s'accompagne en chantant les deux couplets suivans.*

Orphée touchoit sa lyre :
Aussi-tôt les chênes s'agitoient, & les montagnes émues,
Pour l'entendre, inclinoient leurs têtes glacées.
Aux sons de ses célestes accens,
Plantes & fleurs s'empressoient d'éclorre;
Puissante comme le Soleil & les douces rosées,
Sa lyre enfantoit un Printems éternel.

Tout s'animoit à ses accords enchanteurs :
Jusqu'aux vagues de la mer tumultueuse
Sensibles, penchoient leurs têtes, & l'écoutoient en silence :
Tant est grand le pouvoir de la musique !
La musique tue les noirs soucis; & les chagrins du cœur
Ou expirent, ou s'assoupissent à sa voix.

SCÈNE II.

Entre un OFFICIER *de la* REINE.

LA REINE.

Qu'y-a-t-il?

L'OFFICIER.

Sous le bon plaisir de votre Majesté, les deux vénérables Cardinaux attendent dans la salle d'audience.

LA REINE.

Veulent-ils me parler ?

L'OFFICIER.

Ils m'ont chargé de vous l'annoncer, Madame.

LA REINE.

Dites leur d'entrer. (*L'Officier sort.*) Quelle affaire peuvent-ils avoir avec moi, foible & malheureuse femme, tombée dans la disgrace ? Je n'aime point cette visite de leur part, quand je viens à y réfléchir. Ils devroient être des hommes honnêtes : leur état est un ministère de vertu : mais la robe ne fait pas l'homme de bien (†).

SCENE III.

WOLSEY & CAMPEIUS *entrent dans l'Appartement de la* REINE.

WOLSEY.

Que la paix soit avec votre Majesté !

(†) L'habit ne fait pas le moine.

LA REINE.

Vous me trouvez ici occupée à une partie des travaux d'une ſimple ménagère : je voudrois en être une au riſque de tout ce qui peut m'arriver de plus funeſte ! — Que déſirez-vous de moi, vénérables Prélats ?

WOLSEY.

S'il vous plaiſoit, Madame, de vous retirer dans votre appartement ſecret, nous vous expoſerions le ſujet de notre viſite.

LA REINE.

Déclarez-le ici. Je n'ai rien fait encore, ma conſcience m'en eſt garant, qui exige l'ombre & le ſecret de la retraite : & je voudrois que toutes les autres femmes puſſent en dire autant, d'une ame auſſi libre que je le fais ! Mes Lords, je ne crains point (tant je ſuis heureuſe au-deſſus de bien d'autres femmes !) que mes actions ſoient expoſées à l'épreuve de toutes les langues, de tous les yeux qui les ont vues, ni que l'envie & la vile opinion exercent leur cenſure contr'elles : tant je ſuis certaine que ma vie eſt pure ! Si votre objet eſt de m'examiner dans mon titre & ma conduite d'épouſe, déclarez-le hardiment. La verité eſt franche & ingénue.

WOLSEY.

Tanta est erga te mentis integritas, Regina sereniſſima.... (†).

LA REINE.

O mon digne Prélat, ne me parlez point en latin: je n'ai pas été aſſez pareſſeuſe, depuis que je ſuis venue en Angleterre, pour n'avoir pas appris la langue dans laquelle j'ai vêcu tant d'années. Un idiôme étranger rend à mes yeux ma cauſe plus étrange & plus ſuſpecte. De grace, expliquez-vous en Anglais: il y a ici quelques perſonnes, qui vous remercieront, ſi vous dites la verité, pour leur infortunée Maîtreſſe: croyez-moi, elle a été bien cruellement traitée! Lord Cardinal, le péché le plus volontaire que j'aye jamais commis, peut s'abſoudre en Anglais.

WOLSEY.

Noble Lady, je ſuis faché, que mon intégrité même & mon zèle pour ſervir ſa Majeſté & vous, au lieu de vous garantir la pureté des motifs qui

(†) C'eſt-à-dire, *telle eſt là pureté de nos intentions pour vous, auguſte Reine.* Le trait eſt conforme à l'hiſtoire. Le Cardinal débuta par lui parler en latin: oh, non, mon vénérable Lord, dit la Reine, parlez-moi en Anglais. *Steevens.*

m'animent, faſſent naître dans votre ame de ſi violens ſoupçons. Nous ne venons point en accuſateurs tenter de flétrir votre honneur, que toutes les bouches exaltent & béniſſent; ni vous cauſer en trahiſon aucun chagrin : vous n'en avez que trop, vertueuſe Reine ! Mais nous venons ſavoir à quelles diſpoſitions votre ame s'eſt arrêtée dans l'importante queſtion qui s'eſt élevée entre vous & le Roi, vous donner, en hommes honnêtes & nobles, notre opinion ſincère, & les moyens conſolans qui peuvent appuyer votre cauſe.

CAMPEIUS.

Très-honorée Reine, Milord d'York, ſuivant ſon noble caractère, & guidé par le zèle & le reſpect dont il fut toujours pénétré pour votre Majeſté, oubliant, en homme de bien, l'amère cenſure qui vous eſt dernièrement échappée contre ſa perſonne & ſa véracité, & que vraiment vous avez pouſſée trop loin, vous offre ainſi que moi, en ſigne de paix, ſes ſervices & ſes conſeils.

LA REINE *à part.*

Pour me trahir ! — (*haut.*) Mes Lords, je vous rends graces à tous deux de votre bonne volonté. Vous parlez comme des hommes de bien; je prie

Dieu, que vous le ſoyez en effet. Mais comment vous donner ſur le champ une réponſe, ſur un point de cette importance, & qui intéreſſe de ſi près mon honneur, (& peut-être plus encore ma vie, je le crains bien) avec mon foible jugement, & à des hommes auſſi graves, & auſſi ſavans que vous? En vérité, je n'en ſai rien. J'étois occupée au milieu de mes femmes à des travaux de mon ſexe; & je ne ſongeois guères, Dieu le ſait, ni à une pareille viſite, ni à une affaire de cette conſéquence. Au nom de ce que j'ai été (car je ſens que je touche aux derniers momens de ma grandeur expirante), laiſſez-moi du tems, & le loiſir de me procurer des avis, pour défendre ma cauſe: hélas! je ſuis une foible femme, ſans amis, ſans eſpoir.

WOLSEY.

Madame, vous outragez par ces craintes inquiètes la tendreſſe du Roi: vos eſpérances ſont infinies & vos amis ſont innombrables.

LA REINE.

Oui, j'en ai en Angleterre: mais j'en retire bien peu de fruit. Pouvez-vous croire, mes Lords, qu'il ſe trouve aucun Anglais qui oſe me donner ſon conſeil? ni un ſujet qui ſe déclare mon ami, contre

la volonté de sa Majesté, & qui poussant le courage de l'honnêteté jusqu'à ce désespoir, puisse s'assurer de vivre? Non, non, mes amis, ceux qui doivent me soulager (†) du poids de mes afflictions, ceux à qui doit s'attacher ma confiance, ne vivent point dans ce Royaume: ils sont, ainsi que toutes mes autres consolations, bien loin de ces lieux; ils sont dans ma patrie, mes Lords.

CAMPEIUS.

Je voudrois que votre Majesté voulût faire trêve à ses chagrins, & accepter mon conseil.

LA REINE.

Quel conseil, Milord?

CAMPEIUS.

Remettez votre cause à la protection & à la bonté du Roi. Il vous aime, il est généreux: votre honneur & votre cause y gagneroient beaucoup. Car si une fois la Loi vous atteint, vous vous séparerez de lui disgraciée.

(†) *To weigh out*, expression de commerce: décharger une cargaison. *Mrs Griffith.*

WOLSEY.

Le Cardinal vous parle avec ſageſſe.

LA REINE.

Vous me conſeillez ce que vous ſouhaitez tous deux, ma ruine. Eſt-ce là votre conſeil chrétien?... Allez, qu'il retombe ſur vous: il reſte encore le Ciel qui eſt au-deſſus de tout. Là ſiège un Juge qu'un Roi ne peut corrompre.

CAMPEIUS.

La paſſion vous égare; & vous nous connoiſſez mal.

LA REINE.

Vous n'en êtes que plus honteuſement condamnables. Je vous ai cru deux hommes pieux & ſaints: oui, ſur mon ame, deux Miniſtres ſacrés, deux colonnes de la vertu: mais je crains bien que vous ne ſoyez les ſuppôts du vice, & deux cœurs faux: au nom de la vertu, corrigez vos cœurs & devenez plus hommes de bien, mes Lords. — Eſt-ce-là la reſſource que vous m'offrez? Le remede que vous venez préſenter aux maux d'une infortunée Lady, d'une femme délaiſſée, au milieu de vous, outragée, en butte au mépris? Je ne vous ſouhaiterai pas la

moitié de mes misères; j'ai plus de charité: mais souvenez-vous, que je vous ai avertis: prenez-y garde, au nom du Ciel, prenez bien garde, que le poids entier de mes chagrins ne retombe sur vous.

WOLSEY.

Madame, c'est un vrai délire de votre imagination. Vous tournez en haine & en mal le bien que nous vous offrons.

LA REINE.

Et vous, vous tournez en néant toute mon existence. Malheur sur vous, & sur tous les hypocrites professeurs de vertu, tels que vous! Voudriez-vous, si vous aviez quelque sentiment de justice, quelque pitié; si vous étiez autre chose, que des masques d'hommes de Dieu, voudriez-vous que je remisse ma cause désespérée entre les mains de l'homme qui me hait? Hélas! il m'a déja banni de sa couche: & il y avoit long-tems qu'il m'avoit banni de son cœur. Je suis veillie, mes Lords; & le seul lien par lequel je lui reste attachée, est celui de l'obéissance. Que peut-il m'arriver de pis que cette calamité? Ce sont vos soins & votre zèle qui me plongent dans cet abîme de misères.

CAMPEIUS.

Vos craintes sont mal fondées.

LA REINE.

LA REINE.

Ai-je vécu ſi long-tems (laiſſez-moi parler pour moi, puiſque la vertu ne trouve point d'ami) en épouſe fidèle ? Ai-je été une femme qui, j'oſe le dire ſans vaine gloire, n'a jamais été flétrie du plus leger ſoupçon ? Ai-je toujours accueilli le Roi d'un cœur plein de tendreſſe pour lui : l'ai-je, après le Ciel, le plus aimé ? Lui ai-je obéi ſans réſerve ? Ai-je porté pour lui l'amour juſqu'à la ſuperſtition ? oubliant preſque mes prières pour ſatisfaire ſes volontés ? Et voilà comme j'en ſuis récompenſée ! Oh ce traitement n'eſt guères juſte, mes Lords. Trouvez-moi une femme toujours conſtante dans l'affection de ſon époux, une femme qui n'ait jamais eu, même en ſonge, un plaiſir qui ne fût pas le ſien ; & au mérite de cette femme, lorſqu'elle aura fait tout ce qui eſt poſſible, devoirs, & ſacrifices, j'ajouterai encore une vertu qui couronne les autres..... une extrême patience.

WOLSEY.

Madame, vous vous perdez dans vos idées, & vous vous écartez du bien auquel viſoient nos intentions.

LA REINE.

Milord, je n'oſe me rendre coupable du crime

d'abandonner volontairement le noble titre que votre Maître a attaché à ma personne par un lien indissoluble : non, il n'y aura que la mort qui puisse opérer le divorce entre ma personne & ma dignité.

WOLSEY.

De grace, écoutez-moi.

LA REINE.

Ah! plût au Ciel, que mes pas n'eussent jamais foulé cette terre anglaise, que je n'eusse jamais connu les flatteries perfides qui y abondent! Vous avez des visages d'Anges (1); mais le Ciel connoît vos cœurs. Hélas que vais-je devenir, malheureuse que je suis? Oui, je suis la plus malheureuse femme qui respire. (*à ses femmes*) Hélas! mes pauvres amies, quel est votre sort maintenant? Naufragée sur un Royaume, où il n'y a ni pitié, ni ami, ni espoir; aucun parent pour pleurer mon sort; & pas même un tombeau qui me soit accordé. Jadis Reine & florissante, il me faut succomber de douleur & mourir (†).

(†) Semblable au lys, qui jadis régnoit & fleurissoit sur les champs, je pencherai ma tête mourante, & périrai.

WOLSEY.

Si votre Majeſté vouloit ſeulement ſe laiſſer perſuader, que nos vues ſont honnêtes, vous trouveriez plus de conſolation. Pourquoi voudriez-vous, noble Lady, que notre deſſein fût de vous nuire ? Hélas! à quelle fin ? Nos places, & le caractère de notre état, tout repouſſe cette idée. Nous ſommes pour guérir les chagrins que vous reſſentez, & non pour les cauſer. Au nom de la bonté, conſidérez ce que vous faites ; combien vous vous faites tort à vous même. Vous vous expoſez à vous voir ſéparée tout-à-fait du Roi, par cette conduite. Le cœur des Rois baiſe l'obéiſſance, tant ils en ſont amoureux ! mais ils ſe courroucent contre les eſprits opiniâtres & rebelles, & leur colère devient auſſi terrible que la tempête. Je ſai, que vous avez un naturel plein de douceur & de nobleſſe, une ame auſſi pure qu'elle eſt calme : je vous en conjure; daignez nous croire ce que nous faiſons profeſſion d'être, des médiateurs de paix, des amis dévoués à vous ſervir.

CAMPEIUS.

Madame, vous en ſerez convaincue par les preuves. Vous déshonorez vos vertus par ces craintes efféminées d'une ame foible. Une ame grande & noble,

telle que celle qui réside en vous, rejette toujours loin d'elle les défiances & les inquiétudes, comme un métal faux. Le Roi vous aime; prenez bien garde de perdre cet avantage. Quant à nous, s'il vous plaît de vous confier à nos soins dans cette affaire, nous sommes prêts à déployer tous nos efforts, tout notre zèle pour votre service.

LA REINE.

Hé bien, faites ce que vous jugerez à propos, mes Lords; &, je vous en supplie, pardonnez-moi, si je vous ai traités avec si peu de ménagement. Vous savez, que je ne suis qu'une femme, qui manque de l'esprit nécessaire pour faire une réponse convenable à des hommes de votre caractère. Je vous prie, portez mon dévouement à sa Majesté: il a encore mon cœur, & il aura toujours mes vœux & mes prières, tant que durera ma vie. Allons, vénérables Prélats, gratifiez-moi de vos avis: elle vous les demande aujourd'hui, celle, qui ne songeoit guères, lorsqu'elle posa les pieds dans cette Cour, qu'elle dût acheter si cher son titre & ses grandeurs! (*Ils sortent.*)



SCÈNE IV.

On voit l'Antichambre de l'Appartement du Roi.

Le Duc de NORFOLK *entre avec le Duc de* SUFFOLK, *le Comte de* SURREY, *& le Lord* CHAMBELLAN.

NORFOLK.

Si vous voulez maintenant vous unir & joindre vos plaintes, & les ſuivre avec une force & une conſtance ſoutenues, il eſt impoſſible que le Cardinal puiſſe tenir contr'elles. Mais ſi vous négligez l'occaſion que vous offrent ces conjonctures, je ne réponds pas, que vous ne ſubiſſiez de nouvelles diſgraces, ajoutées à celles qui vous oppriment déja.

SURREY.

Je ſuis ravi de trouver la plus legère occaſion, où je puiſſe me ſouvenir du Duc mon beau-père, & me venger de ce Prêtre.

SUFFOLK.

Quel eſt celui des Pairs qui ait échappé à ſes

affronts, & qui n'ait pas essuyé de lui le plus étrange dédain ? Quand a-t-il jamais montré quelque égard pour la dignité d'aucun Lord ? Il ne fait cas que de (†) sa propre grandeur.

LE LORD CHAMBELLAN.

Mes Lords, vous parlez à votre gré : ce qu'il mérite de vous & de moi, je le sai ; mais ce que nous pouvons faire contre lui, malgré la carrière que l'occasion nous ouvre, j'en appréhende les suites. Si vous ne pouvez pas lui fermer l'accès auprès du Roi, ne tentez jamais rien contre lui : car il est sur sa langue un charme infernal qui maîtrise le Roi.

NORFOLK.

Oh ! cessez de le craindre : ce charme est détruit. Le Roi a trouvé contre lui des faits, qui ont dépouillé pour jamais de son miel son séduisant langage. Non : il est enfoncé dans la disgrace, de manière à ne s'en relever jamais.

SURREY.

Duc, ce seroit une joie pour moi d'entendre le récit de ces nouvelles une fois par heure !

(†) Ou, *il ne l'estime que dans sa personne.*

NORFOLK.

Croyez-moi, elles ſont certaines. La contrariété de ſes doubles intrigues dans l'affaire du divorce, eſt découverte; & il y joue un rôle, que je pourrois ſouhaiter à mon ennemi.

SURREY.

Et comment ſes ſourdes pratiques ſont-elles parvenues à la lumière ?

SUFFOLK.

Par un hazard des plus étranges.

SURREY.

Oh! comment, comment?

SUFFOLK.

La lettre que le Cardinal écrivoit au Pape s'eſt égarée; elle eſt venue ſous les yeux du Roi, qui y a lu, comment le Cardinal perſuadoit à ſa Sainteté de ſuſpendre le Jugement du divorce. *S'il avoit lieu*, diſoit-il, *je m'apperçois, que mon Roi a le cœur pris d'amour pour une créature de la Reine, pour Anne Boulen.*

SURREY.

Le Roi a lu cela ?

SUFFOLK.

Vous pouvez m'en croire.

SURREY.

Cela fera-t-il son effet ?

LE LORD CHAMBELLAN.

Le Roi voit, par quels sentiers obliques & tortueux il trace son chemin : mais dans ce point, toutes ses mesures sont échouées, & il apporte le remède, quand le malade est mort. Le Roi a déja épousé la Lady.

SURREY.

Je voudrois bien que cela fût vrai.

SUFFOLK.

Je désire, Milord, que ce souhait fasse votre bonheur : car je puis vous protester, qu'il est accompli.

SURREY *avec transport.*

O que toute ma joie applaudisse à cette union !

SUFFOLK.

Tous mes vœux pour elle !

NORFOLK.

Et les vœux de tous.

SUFFOLK.

Les ordres ſont donnés pour ſon couronnement: mais cette nouvelle eſt bien jeune encore; & il n'eſt pas beſoin de la raconter à toutes les oreilles. — Mais en vérité, mes Lords, c'eſt une belle créature, & parfaite d'ame & de figure. Je me perſuade, qu'il tombera de ſon ſein ſur cette île, quelque bénédiction, qui y ſera une ſenſation mémorable.

SURREY.

Mais le Roi digérera-t-il la lettre du Cardinal? le Ciel nous en préſerve!

SUFFOLK.

Non, non: d'autres mouches importunes bourdonnent encore devant ſon viſage, qui ne feront que rendre plus profond le ſentiment de ce premier trait! Le Cardinal Campeïus eſt reparti furtivement pour Rome: il n'a pris congé de perſonne: il a laiſſé là la cauſe du Roi interrompue; & il eſt allé prendre ſon poſte, en qualité d'agent du Cardinal, pour appuyer ſon intrigue. Je puis vous aſſurer que le Roi a jetté un cri d'étonnement, à cette nouvelle.

LE LORD CHAMBELLAN.

Dieu veuille enflammer de plus en plus ſon cour-

roux, & qu'il jette un cri d'indignation encore plus fort !

NORFOLK.

Mais, Milord, quand revient Crammer?

SUFFOLK.

Il est de retour, muni de ses consultations, lesquelles ont satisfait le Roi sur son divorce : & il a rapporté la décision de presque tous les Collèges célebres de la Chrétienté. Je crois, que ce second mariage ne tardera pas à être déclaré, & que le couronnement de sa nouvelle épouse est prochain. Catherine n'aura plus le titre de Reine (†) : mais celui de Princesse douairiere, veuve du Prince Arthur.

NORFOLK.

Ce Crammer est un honnête Prélat, & il s'est donné bien des peines dans l'affaire du Roi.

SUFFOLK.

Oh bien des peines : aussi, pour sa récompense, nous le verrons Archevêque.

(†) Catherine fut si indignée de ce traitement, qu'elle sollicita du Pape l'excommunication du Roi & du Royaume. Elle fut lancée à Dunkerque en Flandres ; le porteur de cette foudre n'ayant pas osé approcher plus près de l'Angleterre. *Gray*.

NORFOLK.

C'eſt ce que j'ai oui dire.

SUFFOLK.

Oui, n'en doutez pas. Le Cardinal.....

SCÈNE V.

Les mêmes.

WOLSEY *paroît avec* CROMWELL *à un autre côté du Théâtre, dans l'enceinte de cette galerie du Palais.*

NORFOLK *aux autres Lords.*

OBSERVEZ-le, obſervez-le : il a de l'humeur.

WOLSEY.

Le paquet, Cromwell, l'avez-vous donné au Roi ?

CROMWELL.

Remis dans ſes mains, dans ſa chambre à coucher.

WOLSEY.

A-t-il jetté les yeux ſur ce qu'il contenoit ?

CROMWELL.

Il l'a ouvert sur le champ, & le premier papier qui s'est trouvé sous sa main, il l'a lu de l'air le plus sérieux: l'attention étoit peinte dans toute sa contenance; & il m'a chargé de vous dire de l'attendre ici ce matin.

WOLSEY.

Est-il prêt à sortir?

CROMWELL.

Je crois qu'il va sortir dans l'instant.

WOLSEY.

Laisse-moi un moment (*Cromwell sort*). Ce sera la Duchesse d'Alençon, la sœur du Roi de France: il faut qu'il l'épouse. — Anne Boulen? Non. Je ne veux point d'Anne Boulen pour lui. Il y a ici bien plus, qu'un beau visage (†). *Boulen*! non, point de Boulen. — Je suis bien impatient de recevoir des nouvelles de Rome. — La Marquise de Pembroke!

NORFOLK.

Il est mécontent.

(†) C'est-à-dire, il y a ici d'autres raisons qui déterminent le Roi, que la beauté d'Anne Boulen.

SUFFOLK.

Peut-être sait-il que le Roi aiguise sa vengeance contre lui.

SURREY *le fixant.*

Qu'elle s'aiguise, ô Ciel, pour prouver ta justice !

WOLSEY.

Une fille d'honneur de la derniere Reine; la fille d'un Banneret, être la Maîtresse de sa Maîtresse ! la Reine de la Reine ! — Cette lumière ne brûle pas d'un feu clair; il faut que je l'éteigne; allons, la voilà soufflée. — Que m'importe que je la connoisse vertueuse & pleine de mérite ? Je la connois aussi pour une Luthérienne acharnée; & il n'est pas salutaire pour nos intérêts, qu'elle repose sur le sein de notre Roi, déja difficile à gouverner. Et voilà encore un Hérétique sorti du néant, un archi-ennemi, Crammer, un homme qui s'est glissé en rampant dans la faveur du Roi, & qui est aujourd'hui son oracle.

NORFOLK.

Quelque idée le tourmente.

SURREY.

Je voudrois que ce fût une idée mortelle, capable de déchirer la principale fibre de son cœur.

SCÈNE VI.

Les mêmes.

LE ROI *paroît, il entre lisant un papier* (1); *& s'avance du côté des Lords.* LOVEL *le suit.* WOLSEY *est à l'autre coin de la Galerie.*

SUFFOLK.

Le Roi, le Roi!

LE ROI.

Quel amas de richesses il a accumulées pour son lot! Et quels flots de dépense coulent à chaque heure de ses mains! (*S'avançant vers les Lords, sans voir Wolsey*). Ah! c'est vous, mes Lords. Dites-moi, avez-vous vu le Cardinal?

NORFOLK.

Mon Souverain, nous étions-là à l'observer: il y a quelque étrange commotion dans son cerveau: il mord ses levres, & recule en tressaillant; puis il s'arrête tout-à-coup, regarde la terre, & ensuite porte son doigt à son front. Un moment après il

marche à pas précipités, puis il s'arrête encore, & se frappe violemment le sein. Et après il lance un regard vers le Ciel; enfin nous l'avons vu changer à chaque instant de postures, toutes des plus étranges.

LE ROI.

Cela pourroit être. Il y a de l'émeute dans son ame. — Ce matin il m'a envoyé des papiers d'Etat, que je lui avois demandés à lire. Et savez-vous, ce que j'y ai trouvé? Oh sur ma conscience, c'est une inadvertance de sa part (2). Le voici : un état, qui contenoit le dénombrement de toutes les parties de son argenterie, de son trésor, des riches étoffes & ameublemens de sa maison; & je le trouve monter à un excès d'opulence & de faste, qui passe de beaucoup les bornes de la fortune d'un sujet.

NORFOLK.

C'est un coup du Ciel: la main invisible de quelque Ange a glissé ce papier dans le paquet, pour le faire passer sous vos yeux.

LE ROI *regardant Wolsey, toujours occupé profondément de ses idées.*

Si nous pouvions croire, que ses méditations s'élèvent au-dessus de la terre, & sont fixées sur

quelque objet ſpirituel, je le laiſſerois plongé dans ſes rêveries : mais j'ai bien peur que ſes penſées ne rampent bien au-deſſous du firmament, & qu'elles ne méritent pas une contemplation auſſi ſérieuſe.

(Il s'aſſied, & parle bas à Lovel, qui va enſuite aborder Wolſey.)

WOLSEY.

Que le Ciel me pardonne. — *(Il s'avance vers le Roi.)* Que Dieu veille à jamais ſur votre Majeſté !

LE ROI.

Mon cher Cardinal, vous êtes riche en graces du Ciel, & c'eſt dans votre ame que vous poſſédez vos plus grands tréſors. C'étoit eux ſans doute que vous étiez là occupé à paſſer en revue : à peine pouvez-vous prendre ſur vos ſoins ſpirituels un moment de loiſir, pour le donner aux affaires terreſtres & tenir vos comptes temporels. Sûrement dans ceux-ci, je vous crois un aſſez mauvais économe, & je ſuis bien aiſe de trouver que vous me reſſemblez ſur ce point.

WOLSEY.

Sire, j'ai mon tems diſtribué, une partie pour les ſaints Offices de mon Miniſtère, une autre pour vaquer à la part que j'ai dans les affaires de l'Etat :

la

la nature reclame aussi ses heures pour sa conservation : & moi, son foible & fragile enfant, comme mes Confreres mortels, je suis forcé de me prêter à ses besoins.

LE ROI.

Vous avez parlé à merveille.

WOLSEY.

Et je souhaite que votre Majesté, comme j'espere mériter d'elle cette justice, ne sépare jamais pour moi l'éloge de bien dire, de l'éloge de bien faire.

LE ROI.

C'est encore bien dit ; & c'est en effet une sorte de bonne action, que de bien dire. Cependant les paroles ne sont pas, il s'en faut bien, les actions. Mon père vous aimoit : il me disoit qu'il vous aimoit, & il confirmoit sa parole par ses actions en votre faveur. Depuis que je posséde ma dignité, je vous ai tenu tout près de mon cœur : je ne me suis pas contenté de vous placer dans les emplois dont vous pourriez retirer de grands profits, mais j'ai même pris sur mes revenus actuels, pour verser mes bienfaits sur vous.

WOLSEY *à part.*

Où peut tendre ce discours ?

SURREY *à part.*

Que Dieu fasse prospérer ce début !

LE ROI.

N'ai-je pas fait de vous le premier homme de l'Etat ? Je vous prie, dites-moi, si, ce que j'avance ici, vous paroît vrai ; & si vous en convenez, dites-moi alors, si vous devez m'être attaché, ou non. Que répondez-vous ?

WOLSEY.

Mon Souverain, je confesse, que vos graces royales, répandues sur moi chaque jour, ont surpassé de beaucoup, ce que pouvoit mériter mon zèle, qui pourtant alloit bien au delà des forces de l'homme. Mes efforts, quoique toujours restés bien au-dessous de mes désirs, ont égalé toute l'étendue de ma puissance & de mes facultés. Mes vues personnelles ont toujours été dirigées de façon, qu'elles tendoient au bien de votre auguste personne, & à l'avantage de l'Etat. Quant aux grandes faveurs que vous avez accumulées sur moi, bien au-delà de mon foible mérite, je ne puis vous rendre que d'humbles actions de graces, & mes prières pour vous, & ma loyale fidélité, qui a toujours augmenté & qui ne fera que

croître de jour en jour, jusqu'à ce que le froid de la mort vienne en glacer la ferveur.

LE ROI.

C'est répondre à merveille. Un Sujet loyal & soumis s'illustre par sa fidélité même ; l'honneur de son attachement en est la plus digne récompense, comme l'infamie, s'il le trahit, en est la punition. Je présume, que, comme ma main s'est incessamment ouverte pour vous combler de biens, que mon cœur vous a prodigué son affection, que ma puissance a versé les honneurs sur votre tête, en plus grande profusion, que sur aucun autre de mes Sujets, en retour vos mains, votre cœur, votre intelligence, & toutes les facultés de votre ame, devroient, outre le lien général d'obéissance & de fidélité, m'être plus particulièrement dévoués, à moi, votre ami, qu'à aucun homme au monde.

WOLSEY.

Je proteste ici, que j'ai toujours travaillé pour les intérêts de votre Majesté, beaucoup plus que pour les miens, que je vous suis dévoué, que je l'ai toujours été & que je le serai toujours, quand tous les autres briseroient les liens du devoir qui les attachent à vous, & qu'ils rejetteroient de leur cœur tout sen-

timent de fidélité. Oui, quand les dangers m'environneroient, aussi nombreux que la pensée peut les imaginer, & me menaceroient ensemble sous les formes les plus effrayantes ; alors même, mon devoir & mon attachement pour vous resteroient aussi fermes, aussi inébranlables, que le rocher contre les attaques & la furie des flots écumans.

LE ROI.

C'est parler avec noblesse. — Retenez bien, mes Lords, qu'il a un cœur loyal : vous venez de le voir l'ouvrir devant vous. — (*Remettant à Wolsey les papiers qu'il tenoit dans sa main.*) Lisez cet écrit ; & ensuite lisez cette lettre : & après, selon l'appétit que vous vous sentirez, allez prendre le repas du matin. (*Le Roi sort, en lançant un regard de courroux sur le Cardinal. — Les Lords se pressent sur ses pas & le suivent, en se parlant tout bas & souriant.*)



SCÈNE VII.

WOLSEY *reste seul.*

QUE signifie ceci ? D'où vient ce courroux inattendu ? Comment me le suis-je attiré ? Il m'a quitté avec un regard menaçant, comme s'il eût voulu me détruire d'un coup d'œil. C'est le regard que le lion en fureur jette sur le chasseur téméraire qui l'a blessé, avant qu'il le dévore.... Il faut que je lise cet écrit... Je tremble qu'il ne m'apprenne le sujet de sa colère. — (*Considérant l'écrit.*) Oh ! c'est cela ; c'est ce fatal papier qui m'a perdu ! — Voilà l'état de tout cet amas de richesses que j'ai amoncelées pour mes vues ; oui, pour gagner la Papauté, & soudoyer mes amis dans Rome. O négligence incroyable, & qui n'étoit permise qu'à un insensé ! Quel démon ennemi m'a fait mêler cet important secret dans le paquet que j'envoyois au Roi ? — N'y a-t-il donc point de remede à cette imprudence ? Nul expédient nouveau, pour lui retirer cette pensée de la tête ? Je sens qu'elle l'agite puissamment. — Et cet autre papier, voyons ce que c'est. — (*Il lit l'adresse.*) *Au Pape* ? Quoi ! sur ma vie, la lettre & toute l'intrigue,

que j'adressois au Pape ! Oh ! c'en est fait ! J'ai atteint le faîte de mes grandeurs, & de cet éclatant midi de ma gloire, je vais me précipiter maintenant vers mon déclin : je tomberai, comme une brillante exhalaison du soir, & l'œil des hommes ne me reverra jamais.

SCÈNE VIII.

WOLSEY. *Les Ducs de* NORFOLK *& de* SUFFOLK, *le Comte de* SURREY *& le Lord* CHAMBELLAN *reviennent dans l'Antichambre du Roi.*

NORFOLK.

CARDINAL, écoutez les ordres du Roi : il vous commande de remettre sur le champ dans nos mains le grand sceau, & de vous retirer dans le château d'Esher de Milord de Winchester, jusqu'à ce que sa Majesté vous fasse savoir ses intentions.

WOLSEY.

Attendez : où est votre commission, Lords ? De simples paroles ne peuvent avoir une si grande autorité.

SUFFOLK.

Qui osera les contredire, lorsqu'elles portent la volonté expresse du Roi émanée de sa propre bouche?

WOLSEY.

Jusqu'à ce qu'on me montre quelque chose de plus positif qu'une volonté ou des paroles, je veux dire, que la volonté & les paroles de votre jalouse haine, sachez, Lords officieux, que j'oserai les contredire, & que je dois refuser cette démission. Je vois maintenant toute la bassesse de votre ame & l'ignoble élément dont vous êtes paîtris; l'envie. Avec quelle ardeur vous poursuivez ma disgrace, comme une proie dont vous seriez affamés! Avec quelle souplesse & quel abandon vous vous prodiguez à tout ce qui peut hâter ma ruine! Suivez le cours de vos envieux désirs, hommes jaloux & méchans; vous en trouvez, sans doute, l'apologie dans la religion & la charité; ne doutez pas qu'un jour ils ne reçoivent leur juste récompense. Ce sceau, que vous me redemandez avec tant de violence, le Roi, votre maître & le mien, me l'a donné de sa propre main; il m'a ordonné d'en jouir, ainsi que de la place & des honneurs qui y sont attachés, pendant la durée de ma vie, & pour m'assûrer la possession de ses

bontés, il les a confirmées par des Lettres-patentes. Après cela, qui me les ôtera ?

SURREY.

Le Roi, qui vous les a données.

WOLSEY.

Il faut donc que ce soit lui-même qui me les reprenne.

SURREY.

Tu es un traître orgueilleux (†).

WOLSEY.

Orgueilleux Lord, tu mens. Il n'y a pas deux jours encore, que Surrey auroit préféré de se voir brûler la langue, plutôt que d'oser me parler sur ce ton.

SURREY.

Toi, vice revêtu d'écarlate, c'est ton ambition

(†) Des Ducs & des Comtes lui servoient la Messe. Il souffroit qu'on lui donnât le titre de Majesté; titre qui n'étoit pas encore alors commun parmi les Têtes couronnées. L'Université d'Oxford, lui écrivoit : *Reverendissima Majestas : inaudita Majestatis tuæ benignitas. Vestra illa sublimis & longe reverendissima Majestas*, &c.

qui a enlevé de cette terre gémissante le noble Buckingham, mon beau pere; toutes les têtes des Cardinaux ensemble, tes confreres, avec la tienne, & toutes tes meilleures qualités, ne valoient pas un cheveu de la sienne. Malédiction sur ta politique! Tu m'as envoyé avec le titre de Député en Irlande, loin des lieux où j'aurois pu venir à son secours, loin du Roi, loin de tous ceux qui pouvoient obtenir sa grace du crime que tu lui as imputé; tandis que ta suprême bienfaisance, ta sainte pitié, se hâtoient de l'en absoudre avec la hache.

WOLSEY.

Ma réponse à ce reproche & à tout ce que ce Lord babillard peut inventer contre ma réputation, c'est, que rien n'est plus faux. C'est de la Loi que le Duc a reçu le sort qu'il méritoit. Combien j'étois innocent & pur de toute intention maligne contre ses jours; c'est ce que peuvent attester, & l'assemblée de ses nobles Pairs, & l'infamie de sa cause. Si j'aimois les longs & vains discours, Lord, je vous dirois, que vous avez aussi peu d'honnêteté que d'honneur, & qu'en fait de loyauté & de fidélité envers le Roi, mon éternel & royal maître, j'ose lutter avec un émule plus grave & plus digne, que ne peuvent l'être

& Surrey & tous ceux qui aiment ſa folie & ſes extravagances.

SURREY.

Par mon ame ! Prêtre odieux, ta longue robe te protége : ſans quoi tu ſentirois le fer de mon épée dans la ſource de ta vie. — Mes Lords, pouvez-vous endurer tant d'arrogance ? & de la part d'un tel homme ? Si nous nous conduiſons avec cette molle foibleſſe, & que nous nous laiſſions ſurmener par un manteau d'écarlate, adieu la Nobleſſe : en ce cas que ſa Grandeur pourſuive & nous épouvante de ſon chapeau rouge, comme on effraie les oiſeaux (†).

WOLSEY.

Tout ce qui eſt bonté, devient poiſon pour toi.

SURREY.

Oui, la bonté qui glane & amaſſe dans tes mains toutes les richeſſes du Royaume en un ſeul monceau, par d'odieuſes extorſions ; la bonté, qui te fait

(†) Tout le monde ſait que le chapeau d'un Cardinal eſt rouge, & auſſi que l'apât dont on éblouit les alouettes, ſont des miroirs attachés ſur un morceau d'étoffe écarlate, qui attirent leurs regards, tandis que le Chaſſeur étend ſon filet ſur elles. *Steevens.*

écrire au Pape contre le Roi cette lettre interceptée dans ton paquet : oui, ta bonté, puiſque tu me provoques, ſera miſe dans tout ſon jour. — Milord de Norfolk, ſi vous êtes vraiment noble, ſi vous aimez le bien public, l'Etat & les prérogatives de notre Nobleſſe mépriſée, & nos enfans, qui, s'ils vivent, ſe verront à peine de ſimples gentilshommes, produiſez à la lumière la ſomme de ſes fautes & de ſes vices, & tous les articles recueillis de ſa coupable vie.—Je veux t'effrayer plus, que la cloche ſacrée t'annonçant la préſence de ton Dieu, lorſque la vile proſtituée repoſe entre tes bras & reçoit tes careſſes, Lord Cardinal.

WOLSEY.

Oh de quel profond mépris je me ſentirois pénétré pour cet homme odieux, ſi je n'étois retenu par le devoir de la charité chrétienne !

NORFOLK.

Ces articles, Milord, ſont dans les mains du Roi : mais quand il n'y auroit que ceux-là, ils ſont bien affreux.

WOLSEY.

Mon innocence n'en ſortira que plus pure & plus éclatante, lorſque le Roi connoîtra ma fidélité.

SURREY.

Cela ne vous ſauvera pas... Ah! je rends graces à ma mémoire, je me rappelle encore quelques-uns de ces articles, & ils ſeront produits. Alors ſi vous pouvez rougir, & crier, du fond de votre conſcience, *je ſuis coupable*, Cardinal, vous montrerez du moins quelque reſte d'honnêteté.

WOLSEY.

Continuez vos invectives: j'oſe braver toutes vos imputations. Si je rougis, c'eſt de voir un Noble choquer tous les égards & toutes les bienſéances.

SURREY.

Il vaut mieux manquer de politeſſe, & conſerver ſa tête. — Répondez à cette attaque. D'abord ſans le conſentement & la connoiſſance du Roi, vous êtes parvenu à vous faire nommer Légat, & vous avez abuſé de ce pouvoir, pour mutiler la Juriſdiction de tous les Evêques.

NORFOLK.

Nouveau fait. Dans toutes les lettres que vous avez écrites à Rome & aux Princes étrangers, votre formule de début étoit toujours, *Ego & Rex*

meus (†): en ſorte que vous repréſentiez le Roi comme un ſerviteur à vos ordres.

SUFFOLK.

Et encore ; ſans la connoiſſance du Roi ou du Conſeil, lorſque vous êtes allé en qualité d'Ambaſſadeur vers l'Empereur, vous avez eu l'audace de porter en Flandres le grand Sceau.

SURREY.

De plus. Vous avez envoyé d'amples pouvoirs à Grégoire de Caſſalis pour conclure ſans l'aveu du Roi, ou l'autoriſation de l'Etat, une ligue entre ſa Majeſté & Ferrare.

SURREY.

Par un caprice d'ambition, vous avez fait frapper l'empreinte de votre chapeau de Cardinal ſur la monnoie du Roi.

SURREY.

Vous avez fait paſſer à Rome des ſommes innombrables (par quels moyens les avez-vous acquiſes? c'eſt ce que je laiſſe à votre conſcience à expliquer) pour ſoudoyer Rome, & vous applanir les chemins aux

(†) Moi & mon Roi.

dignités; à la ruine entiere de tout le Royaume: & bien d'autres attentats encore, dont je ne souillerai pas ma bouche, parcequ'ils sont de vous, & infâmes.

LE LORD CHAMBELLAN.

Ah! Milord, n'accablez pas trop un homme près de sa chûte: c'est vertu de l'épargner. Ses fautes sont soumises aux loix; que ce soit les loix & non pas vous, qui les punissent. Mon cœur gémit de le voir tombé si bas, de la hauteur où il dominoit.

SURREY.

Hé bien, je lui pardonne.

SUFFOLK.

Lord Cardinal, comme tous les actes que vous avez faits derniérement en vertu des pouvoirs de Légat dans ce Royaume (†), exigent un *Præmunire*, l'intention du Roi est encore, qu'on sollicite contre vous un acte qui confisque tous vos biens, vos Terres,

(†) *Præmunire*. On sait que c'est un mot barbare employé au lieu de *præmonere*. Steevens.

Ce *Præmunire*, est un acte par lequel on demande qu'un procès qui pourroît être jugé au Banc du Roi, soit porté au Tribunal Ecclésiastique.

vos domaines, vos châteaux, tout ce qui vous appartient, & vous mette hors de la protection du Roi. Telle eſt ma charge.

NORFOLK.

Et nous vous laiſſons après à vos méditations ſur les moyens de vivre mieux à l'avenir. Quant à votre rébelle réſiſtance à nous remettre le grand Sceau, le Roi en ſera inſtruit, & ſans doute il vous en remerciera. Adieu, mon cher petit Lord Cardinal.

(*Ils ſortent tous, excepté Wolſey.*)

SCÈNE IX.

WOLSEY *ſeul.*

Ainsi adieu au peu de bien que vous me vouliez.... Adieu : long adieu à toutes mes grandeurs ! Voilà la deſtinée de l'homme : fragile arbriſſeau ! aujourd'hui naiſſent les tendres feuilles de l'eſpérance, demain percent les bourgeons & les fleurs, & il ſe couvre de toute ſa parure printanière : le troiſième matin, ſurvient une gelée, une biſe meurtrière : lorſqu'il s'imagine dans ſa crédule ſimplicité, que ſa

grandeur est stable & touche au point de sa maturité, le froid mord & tue sa racine, & il tombe, comme je tombe aujourd'hui. — Comme ces enfans imprudens, qui nagent soutenus sur des outres enflés d'air, je me suis avanturé dans les beaux jours de mon été sur un océan de gloire, jusqu'à perdre le fond, & trop loin au-delà de ma hauteur naturelle : qu'est-il arrivé ? Mon orgueil enflé de vent a crevé sous moi, & il me laisse maintenant, épuisé de fatigues & vieilli dans les travaux, à la merci d'un courant impétueux, qui va m'engloutir pour jamais. Pompe vaine, frivoles grandeurs de ce monde, je vous abhorre ! Je sens que mon cœur est tout nouvellement ouvert à la lumière & à la vérité ! O qu'il est misérable, le mortel qui s'appuie sur la faveur des Rois! Entre ce sourire auquel nous aspirons, ce doux regard d'un Monarque, & notre ruine, il y a plus de transes & de terreurs que n'en cause la guerre, plus de douleurs & de maux que n'en éprouvent les foibles femmes ; & lorsque l'infortuné tombe, il tombe comme Lucifer, pour jamais & sans espoir. (†).

(†) Cette Scène présente à notre compassion un second objet, qui, quoiqu'il nous inspire un intérêt très-différent du premier, dont il n'a pas l'innocence, & dont l'infortune n'est pas aussi

SCÈNE X.

SCÈNE X.

CROMWELL *entre d'un air consterné.*

WOLSEY.

Hé bien, Cromwell, que veux-tu me dire?

CROMWELL.

Je n'ai pas la force de parler, Milord.

WOLSEY.

Quoi, te voilà confondu à la vue de mes infortunes? Est-ce donc toi qui peux t'étonner si fort, qu'un

injuste; cependant, j'oserai le dire, nous affecte presque autant que le premier. Nous ne sentons pas, il est vrai, notre cœur touché d'une sensibilité aussi tendre, que pour la Reine: mais je dirai à l'honneur de l'espèce humaine, que notre commisération prend ici sa source dans des principes plus nobles. Elle naît de notre inclination à pardonner au coupable qui se repent, & de notre pitié pour les malheurs, qui est attendrie par le regret que nous avons de son crime, en sorte que la générosité de notre intérêt dans un cas, égale presque la sympathie naturelle qui nous affecte dans l'autre. *Mrs Griffith.*

Sa résignation dans son malheur relève aussi son caractère,

Grand ſoit précipité ? Ah ! ſi tu pleures, certes je ſuis un homme perdu ſans reſſource.

CROMWELL.

En quel état eſt votre ame ? Comment vous ſentez-vous !

WOLSEY.

Eh ! mais, bien. Jamais je n'ai été ſi véritablement heureux, mon cher Cromwell. Je me connois à préſent moi-même ; & je ſens au dedans de moi une paix qui eſt au-deſſus de toutes les dignités de la terre, une conſcience calme & tranquille. Le Roi m'a guéri : je lui rends d'humbles actions de grace, & je ſens ces épaules, colomnes ruinées par les ans, déchargées par pitié d'un fardeau, qui auroit abîmé l'édifice. —Trop d'honneurs ! oh c'eſt un poids, Cromwell, un poids trop péſant pour un homme qui aſpire au Ciel !

CROMWELL.

Je ſuis bien aiſe de voir que votre Grace ait fait un ſi bon uſage de ce revers.

WOLSEY.

Je l'eſpère du moins. Je ſuis capable maintenant, à ce qu'il me ſemble, au courage que je ſens dans

mon ame, de fupporter de plus grands malheurs encore, & beaucoup plus de maux, que mes lâches & timides ennemis n'ofent m'en faire. — Quelles nouvelles dans le monde?

CROMWELL.

La plus fâcheufe, & la plus fatale, c'eft votre difgrace avec le Roi.

WOLSEY.

Que Dieu le protége & le rende heureux!

CROMWELL.

La feconde, c'eft que Sir Thomas More (†) eft choifi Lord Chancelier à votre place.

WOLSEY *avec un fentiment de furprife & de douleur.*

Cela eft un peu précipité. — Mais c'eft un homme bien inftruit. Puiffe-t-il jouir long-tems de la faveur de fa Majefté, & rendre la Juftice pour l'honneur de la vérité & le repos de fa confcience; afin que

(†) Thomas More, célèbre par fon exacte juftice. Un jour fon gendre lui reprochoit de ne pas avancer fa fortune dans le pofte éminent qu'il occupoit. « Si mon pere, dit-il, que voilà & que j'aime tendrement, avoit un procès avec le Diable que je hais; fi mon pere avoit tort, je ferois gagner le Diable ».

ſes cendres, lorſqu'il aura terminé ſa carrière, & qu'il s'endormira dans le ſein des félicités, puiſſent être arroſées des larmes des Orphelins (†). N'y a-t-il rien de plus ?

CROMWELL.

Crammer eſt de retour, il a été gracieuſement accueilli, & il eſt inſtallé Lord Archevêque de Cantorbery.

WOLSEY *encore ſurpris.*

Voilà des nouvelles en effet !

CROMWELL.

La dernière, c'eſt que Lady Anne, que le Roi a depuis long-tems ſecrettement épouſée, a été vue aujourd'hui publiquement, avec l'appareil des Reines, allant à la chapelle; & l'on ne parle à préſent que de ſon couronnement prochain.

WOLSEY.

Voilà le poids qui précipite ma chûte. O Cromwell,

(†) Le Chancelier eſt le Tuteur général des Orphelins. *Johnſon.*

le Roi eſt aliéné de moi ſans retour (†): par cette femme ſeule, toute ma fortune eſt perdue & évanouie pour jamais: nul ſoleil ne remontrera au jour la grandeur de Wolſey; & ne dorera de ſa lumière les flots de Courtiſans, qui briguoient mon ſourire. — Va, renonce à moi, Cromwell. Je ne ſuis plus qu'un infortuné, tombé dans la diſgrace, & indigne à préſent d'être ton protecteur & ton maître. Va trouver le Roi (cet aſtre, que je prie le Ciel, qui ne s'éclipſe jamais!) je lui ai dit quel homme tu es, combien tu es honnête & fidèle; il t'avancera. Un reſte de ſouvenir de moi l'engagera (je connois ſon généreux naturel) à ne pas laiſſer périr ton ſervice plein d'eſpérance. Bon Cromwell, ne le néglige point: fais uſage de mon conſeil; va pourvoir à ta propre ſûreté & à ta fortune à venir.

CROMWELL.

Ah! faut-il donc que je vous quitte! Faut-il que j'abandonne un ſi bon, ſi généreux, & ſi noble maître? Soyez témoins, vous tous qui n'avez pas un cœur de fer, avec quelle douleur Cromwell ſe ſépare de ſon maître. Le Roi aura mes ſervices; mais mes

(†) Autre ſens: *m'a bien trompé.*

prières feront à jamais, oui, à jamais pour vous.
(Il pleure.)

WOLSEY *pleurant auffi.*

Cromwell, je croyois que je ne répandrois pas une feule larme dans l'excès de mes infortunes; mais tu m'as forcé, par l'honnêteté & la tendreffe de ton attachement, à fentir la foibleffe d'une femme. Effuyons nos yeux: & écoute encore ces mots; Cromwell, ils feront les derniers: lorfque je ferai oublié, comme je vais l'être, & qu'endormi fous un marbre froid & infenfible, il ne fera plus mention de moi dans ce monde, dis, que je t'ai donné une utile leçon; dis que, « *Wolfey*, qui marcha jadis » dans les fentiers brillans de la gloire, qui fonda » toutes les profondeurs, tous les écueils des dignités, t'a ouvert, dans fon naufrage, un chemin » pour t'élever, une route sûre & infaillible, quoi» qu'il s'en foit égaré lui-même. » Remarque feulement ma chûte, & ce qui a caufé ma ruine. Cromwell, je te le recommande, repouffe loin de toi l'ambition. C'eft par ce péché que les Anges font tombés; comment donc l'homme, image de fon Créateur, peut-il efpérer de profpérer par elle? Ne fonge à ton bien qu'après celui des autres. Chéris

les cœurs qui te haïssent (3). Le vice & la corruption ne gagnent pas plus de cœurs que la vertu & l'honnêteté. Porte toujours la paix dans ta main droite, pour faire taire l'envie. Sois juste, & ne crains rien. Que toujours la fin, à laquelle tu viseras, soit l'avantage de ton pays, la gloire de Dieu & de la vérité. Et alors, si tu tombes, ô Cromwell, tu périras heureux Martyr. Sers le Roi; & je t'en prie, viens avec moi dans mon Palais: prens dans mon appartement un état de tout ce que je posséde, jusqu'à la dernière obole; il appartient au Roi: ma robe sacrée & ma foi devant le Ciel sont tout ce que j'ose dire être à moi. O Cromwell, Cromwell, si j'avois servi mon Dieu seulement avec la moitié du zèle avec lequel j'ai servi mon Roi, il ne m'auroit pas, dans ma vieillesse, exposé nud à la fureur de mes ennemis (†).

CROMWELL.

Cher Wolsey, conservez la patience.

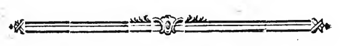
(†) Ce furent en effet les propres paroles de Wolsey à Sir William Kingston. Lorsque Secura, Gouverneur de Bassora, fut déposé par Morwya, sixième Calife, il s'exprima de même, & dit: « si j'avois servi Dieu aussi bien que je l'ai servi, il ne » m'auroit jamais condamné pour toute l'éternité. » *Steevens.*

WOLSEY.

J'en ai auſſi. Adieu, eſpérances de Cour : c'eſt dans le Ciel que réſident déſormais toutes mes eſpérances. (*Ils ſortent.*)

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène se passe dans une rue du quartier de Westminster.

Les DEUX CITOYENS *qui ont paru dans la première Scène du second Acte, se rencontrent encore & s'abordent.*

PREMIER CITOYEN.

HA! je suis bien aise de vous rencontrer encore ici.

SECOND CITOYEN.

Et je m'en félicite aussi.

PREMIER CITOYEN.

Vous venez pour prendre votre place & voir passer Lady Anne au retour de son couronnement?

SECOND CITOYEN.

C'est là tout mon objet. A notre dernière entre-

vue. c'étoit le Duc de Buckingham, qui revenoit de son jugement.

PREMIER CITOYEN.

Cela est vrai : mais alors c'étoit un jour de deuil universel : aujourd'hui c'est un jour d'allégresse publique.

SECOND CITOYEN.

Oui, les Bourgeois de Londres, je n'en doute pas, auront déployé sans réserve toute l'étendue de leur zèle & de leur attachement pour leurs Rois. Pourvu qu'on maintienne leurs privilèges, ils s'empressent toujours de célébrer un pareil jour par des spectacles, de pompeuses décorations, & autres cérémonies & fêtes publiques.

PREMIER CITOYEN.

Jamais on n'en vit de si brillantes : & jamais, je peux vous assurer, de mieux placées.

SECOND CITOYEN.

Me permettrez-vous de vous demander ce que contient ce papier que vous tenez là ?

PREMIER CITOYEN.

Oui : c'est la liste de ceux qui font valoir les

privilèges de leurs charges en ce jour, dans les cérémonies du couronnement. Le Duc de Suffolk est à la tête, & demande à être grand Maître de la Maison du Roi : le second, c'est le Duc de Norfolk qui aspire à être grand Maréchal ; vous pouvez lire les autres. (*Il lui offre la liste.*)

SECOND CITOYEN *le remerciant.*

Je vous rends graces : si je n'étois pas au fait de ces cérémonies, je vous aurois demandé votre liste pour m'en instruire. Mais dites-moi de grace, que devient Catherine, la Princesse Douairière ? Quel sera son sort ?

PREMIER CITOYEN.

Je peux vous l'apprendre. L'Archevêque de Cantorbery, accompagné de plusieurs savans & vénérables Prélats de son rang (†), a tenu dernièrement une Cour à Dunstable, à six milles d'Ampthill, où étoit la Princesse : on l'a ajournée plusieurs fois à cette Cour, mais elle n'a pas comparu ; bref, faute de s'être présentée, & d'après les derniers scrupules du Roi, le divorce entr'elle & lui a été prononcé (§) sur

(†) Les Evêques de Londres, de Winchester, de Bath & de Wells.

(§) Cette Sentence fut rendue le 23 Mai 1527.

l'avis de la plus grande partie de ces savans personnages, & le mariage déclaré nul. Depuis le jugement, elle a été transférée à Kimbolton, où elle est actuellement, & malade.

SECOND CITOYEN.

Hélas! la bonne & vertueuse Lady. — Mais j'entens les trompettes. Serrons-nous: la Reine va passer.

SCÈNE II.

L'Ordre du Cortége.

1°. *On voit des Trompettes qui jouent une fanfare des plus gaies.*

2°. *Ensuite deux Juges.*

3°. *Le Lord Chancelier, devant lequel on porte la bourse & la masse.*

4°. *Un chœur de Chanteurs.*

5°. *Le Maire de Londres, portant la masse. Ensuite le Hérault Garter, vêtu de sa cotte-d'armes, & portant sur sa tête une couronne de cuivre doré.*

6°. *Le Marquis de Dorset, tenant un sceptre d'or,*

& ayant ſur la tête une demi-couronne d'or. Avec lui marche le Comte de Surrey, portant la baguette d'argent avec la colombe & couronné d'une couronne de Comte, avec les colliers de l'ordre des Chevaliers.

7°. *Le Duc de Suffolk, dans ſa robe de cérémonie; ſa couronne ducale ſur la tête, & un long bâton blanc à la main, en qualité de grand Maître. Avec lui marche de front le Duc de Norfolk, avec la baguette de grand Maréchal, & la couronne ducale ſur la tête, & les colliers de l'ordre des Chevaliers.*

8°. *Enſuite paroît un dais porté par les Barons des cinq Ports* (†). *Sous ce dais marche la Reine, parée des ornemens de la royauté, la Couronne ſur la tête, & les cheveux ornés de perles précieuſes. A ſes côtés, ſont les Evêques de Londres & de Wincheſter.*

9°. *La vieille Ducheſſe de Norfolk, avec une petite Couronne d'or, tiſſue de fleurs, conduiſant le cortège de la Reine.*

10°. *Différentes Dames & Comteſſes, avec des petits cercles d'or ſans fleurs.*

Ils défilent l'un après l'autre & par ordre ſur le theâtre.

(†) Les Barons des cinq Ports furent inſtitués par Guillaume le Conquérant, pour la sûreté de la côte de Douvres. Les cinq ports ſont Haſtings, Douvres, Hith, Romney & Sandwick.

SECOND CITOYEN.

Une pompe vraiment royale, sur ma parole! — Je connois ceux-ci. — Mais quel est celui, qui porte le sceptre?

PREMIER CITOYEN.

Le Marquis de Dorset; & l'autre le Comte de Surrey, avec la baguette d'argent.

SECOND CITOYEN.

Un brave Comte, & d'une contenance noble & fière! — Celui-là doit être le Duc de Suffolk?

PREMIER CITOYEN.

C'est lui-même: le grand Maître.

SECOND CITOYEN.

Et celui-ci, Milord de Norfolk?

PREMIER CITOYEN.

Oui.

SECOND CITOYEN *considérant la Reine.*

Que Dieu te comble de ses bénédictions! Tu as la plus aimable, la plus céleste figure que j'aie jamais vue. — Ami, sur mon ame, c'est un Ange. Notre Roi peut se vanter de posséder tous les trésors de

l'Inde, & bien plus encore, quand il ſerre cette Lady dans ſes bras : je ne puis blâmer les ſcrupules de ſa conſcience.

PREMIER CITOYEN.

Ceux, qui portent le dais d'honneur au-deſſus d'elle, ſont les quatre Barons des cinq Ports.

SECOND CITOYEN.

Ils ſont bienheureux, & tous ceux qui ſont près d'elle. — J'imagine, que celle qui conduit le cortège, eſt cette noble Lady, la vieille Ducheſſe de Norfolk?

PREMIER CITOYEN.

C'eſt elle : & toutes les autres ſont des Comteſſes.

SECOND CITOYEN.

Leurs petites couronnes l'annoncent. — Ce ſont des étoiles, & des étoiles prêtes à tomber.

PREMIER CITOYEN.

Laiſſons cela.

(*La proceſſion diſparoît au ſon d'une fanfare.*)



SCÈNE III.

Les mêmes.

Un TROISIÈME CITOYEN.

PREMIER CITOYEN.

SALUT, Sir. Où avez-vous pénétré, vous ?

TROISIEME CITOYEN.

Parmi la foule, dans l'Abbaye ; on n'y auroit pas glissé un doigt de plus : je suis suffoqué, de l'exhalaison & du tumulte de leur joie.

SECOND CITOYEN.

Vous avez donc vu la cérémonie ?

TROISIEME CITOYEN.

Oui, je l'ai vue.

PREMIER CITOYEN.

Comment étoit-elle ?

TROISIEME CITOYEN.

Oh ! cela méritoit d'être vû.

SECOND

SECOND CITOYEN.

De votre grace, daignez nous en faire le récit.

TROISIEME CITOYEN.

Je vous le ferai de mon mieux. Cette longue & éclatante file de Lords & de Ladys ayant conduit la Reine au siège qui lui étoit préparé, s'est aussitôt rangée à une certaine distance d'elle ; la Reine s'est assise pour respirer quelque tems, une demi-heure, environ, sur un riche & magnifique trône, étalant toutes les graces de sa personne aux yeux du peuple. Oh! croyez-moi, c'est la plus belle femme qui jamais soit entrée dans la couche d'un mortel! Lorsqu'elle a paru ainsi exposée aux libres & avides regards du peuple, il s'est élevé un bruit aussi éclatant que celui que font les voiles sur les ondes dans une violente tempête ; oui, il étoit aussi fort, il renfermoit autant de tons divers : les chapeaux, les manteaux, & je crois, les habits aussi, voloient en l'air ; & si leurs visages eussent pu se détacher, ils les auroient aussi perdus ce jour-là... Jamais je n'ai vu tant d'allégresse. Des femmes chargées de leur grossesse, & qui n'avoient pas encore une semaine à attendre leur terme, de leur ventre énorme battoient la foule, comme les béliers dans les guerres des

tems anciens, & faisoient tout chanceler devant elles; pas un homme n'eût pu dire, *celle-ci est ma femme;* tant elles étoient toutes entassées & comme incorporées l'une dans l'autre !

SECOND CITOYEN.

Mais voyons la suite ?

TROISIEME CITOYEN.

A la fin, sa Majesté s'est levée, & d'un pas grave & modeste, elle s'est avancée vers les degrés de l'autel: là elle s'est mise à genoux, & comme une Sainte, elle a levé ses beaux yeux vers le Ciel, & a fait sa prière d'un air pieux & fervent. Ensuite elle s'est relevée, & a fait une inclination au peuple; après, elle a reçu de l'Archevêque de Cantorbery toutes les cérémonies du couronnement d'une Reine, comme l'Huile sainte, la Couronne d'Edouard le Confesseur, la baguette, & l'oiseau de paix; & tous les autres attributs qui ont été placés avec dignité sur sa personne: les cérémonies achevées, le chœur composé des plus célebres Musiciens du Royaume, a chanté le *Te Deum*.... Alors elle est sortie de l'Eglise, & elle est revenue dans la même marche solemnelle à la Place d'York (†), où se donne la fête.

(†) Nom du Palais du Cardinal Wolsey.

PREMIER CITOYEN.

Vous ne devez plus la nommer la place d'York: ce titre eſt anéanti. Elle appartient au Roi, & elle s'appelle deſormais, White-Hall.

TROISIEME CITOYEN.

Je le ſais: mais le changement eſt ſi nouveau; que l'ancien nom eſt encore tout frais dans ma mémoire.

SECOND CITOYEN.

Quels étoient les deux vénérables Evêques qui marchoient à chaque côté de la Reine?

TROISIEME CITOYEN.

Stokeſly & Gardiner: l'un Evêque de Londres, (ſiège où il a été tout récemment élevé, de Secrétaire du Roi qu'il étoit): l'autre l'eſt de Wincheſter.

SECOND CITOYEN.

Celui de Wincheſter ne paſſe pas pour être trop ami de l'Archevêque, du vertueux Crammer.

TROISIEME CITOYEN.

Tout le monde ſait cela: cependant, la brouillerie n'eſt pas conſidérable; & ſi elle s'envenimoit,

Crammer trouvera un ami, qui ne l'abandonnera pas au besoin.

SECOND CITOYEN.

Qui, s'il vous plaît?

TROISIEME CITOYEN.

Thomas Cromwell. Un homme singulièrement estimé du Roi, & vraiment un digne & fidèle ami. Le Roi l'a fait grand Maître des joyaux de la Couronne, & il est déja Membre du Conseil privé.

SECOND CITOYEN.

Son mérite le menera plus loin encore.

TROISIEME CITOYEN.

Oh sûrement, cela n'est pas douteux. — Allons; faites-moi l'amitié de me suivre; je vais à la Tour, & vous y serez mes hôtes. Je peux y donner quelques ordres. Et, chemin faisant, je vous raconterai d'autres détails.

PREMIER ET SECOND *ensemble.*

Nous sommes à vos ordres, Sir. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV.

La Scène passe à Kimbolton.

On voit CATHERINE *Douairière, malade & foible, conduite entre* GRIFFITH, *Grand-Maître de sa maison, &* PATIENCE (†), *une de ses Femmes, sur lesquels elle s'appuie* (§).

GRIFFITH.

COMMENT se trouve votre Grace ?

CATHERINE.

O Griffith, presque mourante. Mes jambes, comme des rameaux surchargés, ploient vers la terre, comme

(†) C'étoit son nom.

(§) Cette Scène est au-dessus de tout ce qu'il y a de beautés dans les Tragédies de Shakespeare ; & peut-être au-dessus de toute Scène d'aucun autre Poëte : elle est tendre & pathétique, sans le secours des dieux ni des furies, des poisons ni des précipices, sans aucuns incidens romanesques, sans toutes ces effusions invraisemblables des lamentations poétiques, & sans ces élans convulsifs d'une douleur outrée & bruyante. *Johnson.*

s'ils vouloient y dépofer leur fardeau. Avancez près de moi un fiége. — Bon. — A préfent, il me femble que je me fens un peu foulagée. — Ne m'as-tu pas dit, Griffith, en me conduifant, que cet illuftre fils de la fortune & de la faveur, le Cardinal Wolfey, étoit mort ?

GRIFFITH.

Oui, Madame. Mais je crois, que votre Grace, dans les peines que fouffre votre ame, n'y a guères fait attention.

CATHERINE.

Je t'en prie, bon Griffith, raconte-moi, comment il eft mort. S'il a fait une bonne fin, il m'a précédée peut-être pour me fervir d'exemple.

GRIFFITH.

Oui, une bonne fin, Madame ! C'eft la voix publique. — Après que le grand Comte de Northumberland l'eût arrêté à York, & voulut l'amener pour répondre aux Loix, comme un homme violemment prévenu, il tomba malade fubitement, & fon mal devint fi violent, qu'il ne pouvoit refter affis fur fa mule.

CATHERINE.

Hélas, le pauvre malheureux !

GRIFFITH.

Enfin, à petites journées, il arriva à Leicester, & logea dans l'Abbaye, où le révérend pere Abbé avec tous ses Religieux le reçut honorablement: le Cardinal lui adressa ces paroles: « O mon pere Abbé, » un vieillard, brisé par les orages de la Cour, vient » reposer au milieu de vous ses membres fatigués. » Accordez-moi par charité un peu de terre ». Il se mit au lit: où sa maladie fit des progrès si violens, que la troisième nuit après son arrivée, vers huit heures, qu'il avoit prédit lui-même devoir être sa dernière heure, plein de repentir, plongé dans de continuelles méditations, au milieu des larmes & des soupirs, il rendit au monde ses dignités, au Ciel son ame immortelle, & s'endormit dans la paix.

CATHERINE.

Qu'il y repose doucement, & que ses fautes allégées ne pésent point sur lui dans le tombeau! — Cependant, permets, Griffith, que je dise ma pensée sur lui, & pourtant sans blesser la charité. — C'étoit un homme d'un orgueil sans bornes ni mesure; toujours voulant marcher l'égal des Princes; un homme, qui par la suggestion de ses perfides

conſeils a déciмé (†) tout le Royaume. La ſimonie n'étoit qu'un jeu pour lui : ſa propre opinion étoit ſa loi : il vous nioit en face la vérité ; & il étoit toujours double, dans ſes paroles comme dans ſes penſées. Jamais il ne montroit de pitié, que lorſqu'il méditoit votre ruine : ſes promeſſes étoient, ce qu'il étoit alors, riches & puiſſantes ; mais l'exécution étoit, ce qu'il eſt aujourd'hui, néant. Il livroit ſon corps au vice (§), & donnoit au Clergé un exemple ſcandaleux.

GRIFFITH.

Noble Princeſſe, le mal que font les hommes, vit ſur le bronze, & leurs vertus, nous les traçons ſur l'onde. Votre Alteſſe me permettroit-elle de dire à mon tour le bien qu'il y avoit en lui ?

CATHERINE.

Oui, cher Griffith. Autrement, je ſerois méchante.

GRIFFITH.

Ce Cardinal, quoique iſſu d'une tige rampante, fut

(†) Farmer lit, *tyth'd*, qui ſignifie que le Cardinal a pris la dixme de tout le Royaume, par ſes exactions.

Acte Ier, Scène Iere, *no man's pye is freed from his ambition's finger.*

(§) On accuſa le Cardinal d'avoir fait deux enfans.

cependant inconteſtablement formé pour parvenir aux grandes dignités. Sorti du berceau de l'enfance, il étoit déja ſavant, d'un eſprit mûr, & bien organiſé. Il étoit ſingulièrement éclairé, d'une brillante élocution, faite pour perſuader. Hautain & dur pour ceux qui n'étoient pas ſes amis, mais doux comme un ſoir d'été, à ceux qui le recherchoient. Et s'il ne pouvoit ſe raſſaſier d'acquérir des richeſſes (ce qui fut un vice en lui) en revanche, Madame, il étoit généreux & grand, comme un Prince, dans ſes dons: j'en atteſte le témoignage éternel de ces deux fils jumeaux de la ſcience, qu'il a élevés en vous, Ipſwick & Oxford (†), dont l'un eſt tombé avec lui, & l'autre quoique imparfait encore, eſt cependant déja ſi célebre, ſi riche dans tous les arts, & ſi rapide dans ſes progrès continuels, que la Chrétienté ne ceſſera de vanter le mérite de ſon illuſtre Fondateur. — Son bonheur eſt ſorti de ſa ruine; car ce n'eſt qu'alors, qu'il s'eſt ſenti & connu lui-même, & qu'il a découvert le précieux avantage d'être petit & obſcur; & pour couronner ſa vieilleſſe d'une

(†) Wolſey fonda un Collége à Oxford, connu à préſent ſous le nom de *Chriſt-Church.* Il obtint du Pape la permiſſion de réunir quarante petits Couvens & leurs revenus, en un Collége à Ipſwick, Capitale du Comté de Suffolk.

gloire plus grande que celle que les hommes peuvent donner, il eſt mort dans la crainte de Dieu.

CATHERINE.

Après mon trépas, je ne veux pas d'autre héraut; d'autre panégyriſte de ma vie, pour ſauver mon honneur des atteintes des méchans, qu'un hiſtorien auſſi honnête, que Griffith. Celui que j'avois le plus haï vivant, tu as ſu, par la candeur religieuſe de tes diſcours & par ta modération, me le faire honorer dans ſa cendre. Que la paix ſoit avec lui (†)! — Chère Patience, tiens-toi près de moi. — Place-moi plus bas: je n'ai pas encore long-tems à t'importuner. — Bon Griffith, dis aux Muſiciens de me jouer cet air mélancolique, que j'ai nommé ma cloche funebre, tandis qu'aſſiſe ici je méditerai ſur l'harmonie des céleſtes concerts, où je vais bientôt me rendre.

(On joue une muſique lente & mélancolique.)

(†) Catherine montre ici les ſentimens du vrai Chrétien: quoiqu'elle ſouffre cruellement de l'inimitié de Wolſey, qu'elle regarde comme l'auteur de ſes diſgraces, elle lui pardonne ſes outrages, & écoute même ſans aucun reſſentiment ni peine ſon éloge dans la bouche de ſon honnête Apologiſte Gallois. *M. Griffith.*

GRIFFITH.

Elle s'est endormie. Bonne fille, asséyons-nous & restons tranquilles, de crainte de la réveiller. — Doucement, chère Patience.

SCÈNE V.

Les mêmes.

Une VISION.

On voit entrer l'un après l'autre, d'un pas léger; six personnages vêtus de robes blanches, portant sur leur tête des guirlandes de laurier, des masques d'or sur leurs visages avec des branches de laurier ou de palmier dans les mains. D'abord ils s'approchent de la Reine & la saluent, ensuite ils dansent. Et dans certaines figures, les deux premiers tiennent une petite guirlande suspendue sur sa tête, pendant que les quatre autres lui font de respectueux saluts. Ensuite les deux premiers, qui tenoient la guirlande la passent aux deux qui les suivent, & qui recommencent la même cérémonie: enfin la guirlande passe aux deux derniers, qui

répétent la même chose. Et alors on voit la Reine, comme dans une inspiration, donner dans son sommeil plusieurs signes de joie, & lever ses mains vers le Ciel. Ensuite les esprits s'évanouissent en dansant & emportant la guirlande avec eux (†). *La musique continue toujours.*

LA REINE *en s'éveillant.*

ESPRITS de paix, où êtes-vous? Êtes-vous tous évanouis? Et me délaissez-vous ici dans cette vie misérable?

GRIFFITH.

Madame, nous sommes près de vous.

CATHERINE.

Ce n'est pas vous que j'appelle. N'avez-vous vu personne entrer, depuis que je me suis assoupie?

(†) Cette Scène n'est qu'une allégorie où Shakespeare veut peindre ces songes heureux & dorés d'une ame vertueuse & d'une conscience pure. Ce ne sont point des Personnages visibles pour les Spectateurs: ce ne sont dans l'intention du Poëte, que des images de la pensée, visibles uniquement pour l'ame de ce Personnage endormi. On en a vu une semblable, & dans le même but moral dans la Pièce précédente, où les images de ses crimes obsédent l'ame du cruel Richard III. *M. Griffith.*

GRIFFITH.

Perfonne, Madame.

CATHERINE.

Non ? Quoi, vous n'avez pas vu, dans l'inftant même, une troupe d'Efprits céleftes m'inviter à un banquet? Leurs faces brillantes, comme le foleil, jettoient fur moi mille rayons. Ils m'ont promis le bonheur éternel, & m'ont préfenté des couronnes, Griffith, que je ne me fens pas digne encore de porter : mais je m'en rendrai digne; oui, je le promets.

GRIFFITH.

Je fuis bien joyeux, Madame, que votre imagination enfante de fi heureux fonges.

CATHERINE.

Dis à la mufique de ceffer. Elle m'importune & me bleffe l'oreille. (*La mufique ceffe.*)

PATIENCE *à Griffith.*

Remarquez-vous, quelle altération foudaine fe fait fur fon vifage; comme il s'allonge & s'amaigrit!

GRIFFITH.

Elle nous quitte, ma chère: prions, prions.

PATIENCE.

Que le Ciel la console !

SCÈNE VI.

Les mêmes.

UN COURIER.

LE COURIER.

Sous le bon plaisir de votre Grace.....

CATHERINE.

Vous avez bien de l'insolence. Ne méritons-nous pas plus de respect ?

GRIFFITH *au Courier.*

Vous êtes blâmable, de vous conduire avec si peu d'égards en sa présence, sachant qu'elle ne veut rien perdre de son ancienne grandeur. Allez, prosternez-vous devant elle.

LE COURIER.

J'implore humblement le pardon de votre Altesse ;

c'eſt la précipitation de vous annoncer mon meſſage, qui m'a fait tomber dans cette incivilité. — Je vous annonce une perſonne qui vient de la part du Roi, pour vous voir.

CATHERINE.

Faites-le entrer, Griffith : mais pour cet homme, que je ne le revoye jamais (†).

(Griffith & le Meſſager ſortent.)

SCÈNE VII.

GRIFFITH *rentre, introduiſant* CAPUCIUS.

CATHERINE.

Si la foibleſſe de ma vue ne me trompe pas, vous devez être l'Ambaſſadeur de l'Empereur, mon royal neveu, & votre nom eſt Capucius.

(†) Catherine ne voulut accepter de perſonne un autre titre que celui de Reine, & ſes gens l'appelloient toujours de ce nom. *Gray*.

CAPUCIUS.

Lui-même, Madame, devoué à vos ordres.

CATHERINE.

O Milord, les tems & les titres sont étrangement changés pour moi, depuis que vous m'avez connue pour la première fois! Mais je vous prie, que désirez-vous de moi?

CAPUCIUS.

Noble Princesse, d'abord de rendre mon humble hommage à votre Altesse; ensuite le Roi a desiré que je vienne vous voir: il est sensiblement affligé de l'affoiblissement de votre santé, & il vous adresse par ma voix l'expression de ses sentimens, & vous prie de tout son cœur de recevoir les consolations.

CATHERINE.

O mon cher Lord, ces consolations viennent trop tard; elles ressemblent au pardon après le supplice. Ce doux remede, s'il m'eût été donné à tems, m'eût guérie: mais à présent, il n'est plus ici-bas pour moi d'autres consolations possibles, que les prières. — Comment se porte sa Majesté?

CAPUCIUS.

CAPUCIUS.

Madâme, il jouit d'une bonne ſanté.

CATHERINE.

Puiſſe-t-il en jouir toujours ... & régner floriſſant; lorſque j'habiterai avec les vers, & que mon pauvre nom ſera banni du Royaume! — Patience, cette lettre que je vous avois chargée d'écrire, eſt-elle envoyée?

PATIENCE.

Non, Madame. (*Patience remet la lettre à Catherine.*)

CATHERINE.

Milord, je vous prie humblement de remettre cette lettre au Roi mon maître.

CAPUCIUS.

Très-volontiers, Madame.

CATHERINE.

Dans cette lettre (†), j'ai recommandé à ſa bonté

(†) Ce fait & la lettre ſont conformes à l'Hiſtoire.

l'image & le fruit de nos chastes amours, sa jeune fille (†). (Que la rosée du Ciel tombe en bénédictions sur cet enfant!) le conjurant de lui donner une vertueuse éducation. (Elle est jeune, & d'un naturel plein de noblesse & de modestie ; j'espère, qu'elle se conduira bien) & de l'aimer un peu en considération de sa mere, qui l'a aimé, lui, le Ciel sait avec quelle tendresse! Ensuite ma seconde & humble prière, est que sa Majesté prenne quelque pitié de mes malheureuses femmes, qui ont suivi mes fortunes contraires si long-tems & si fidèlement : il n'y en a pas une seule parmi elles, j'ose le garantir, (& je ne voudrois pas mentir à cet instant) qui ne mérite par sa vertu, & par la beauté de son ame, par l'honneur & la décence de sa conduite, un bon & honnête mari. Qu'il soit homme noble ; & sûrement ceux, qui les auront pour épouses, seront des maris heureux. — Ma dernière prière est pour mes serviteurs. — Ils sont bien pauvres, mais la pauvreté n'a pu les détacher de moi. — Qu'ils ayent leurs gages exactement payés, & quelque chose de plus pour se souvenir de moi. S'il avoit plu au Ciel de m'accorder une plus longue vie & les facultés,

(†) Qui fut depuis la Reine Marie.

noûs ne nous ferions pas féparés ainfi. Voilà tout ce qu'elle contient. — Mon cher Lord, au nom de ce que vous poffédez de plus cher dans ce monde, & par le défir que vous avez que les ames chrétiennes quittent la vie en paix, foyez l'ami de ces pauvres gens, & preffez le Roi de me rendre cette dernière juftice.

CAPUCIUS.

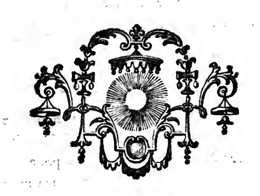
Par le Ciel, je le ferai, Madame : ou je renonce au titre d'homme.

CATHERINE.

Je vous remercie, honnête Lord. Rappellez mon fouvenir en toute humilité à fa Majefté : dites-lui que l'auteur de fes longs troubles eft prête à quitter ce monde. Dites-lui, qu'à l'inftant de ma mort je le bénis encore; car je le bénirai. — Mes yeux s'obfcurciffent.. Adieu, Milord.— Griffith, adieu. — Non pas à toi, Patience; tu ne dois pas me quitter encore : — Il faut que tu me conduifes à mon lit. — Appelle d'autres femmes. — Quand je ferai morte, chere fille, aie foin que je fois traitée avec honneur : féme fur mon cercueil des fleurs vierges, afin que l'univers fache, que je fus une chafte époufe jufqu'à mon tom-

beau. Quoique dépouillée du titre Reine, cependant enterre-moi comme une Reine, fille d'un Roi. Je ne peux plus... Mes forces... (*Ils sortent tous conduisant Catherine.*)

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une partie du Palais du Roi.

GARDINER, *Evêque de Winchester, paroît précédé d'un Page qui porte un flambeau devant lui. Il est abordé par Sir* THOMAS LOVEL, *qui entre après lui.*

GARDINER.

Il est une heure, Page; n'est-ce pas?

LE PAGE.

Elle vient de sonner.

GARDINER.

Ces heures devroient être réservées à des devoirs indispensables, & non pas usurpées par les plaisirs (†).

(†) Ce sont les plaisirs du Roi qu'il censure ici, mécontent d'être obligé de l'attendre. *Johnson.*

C'eſt le tems de réparer la nature par un repos rafraîchiſſant, & il n'eſt pas fait pour qu'on le perde à des frivolités — Ha! bonne nuit, Sir (†) Lovel. Où allez-vous ſi tard?

LOVEL.

Venez-vous de chez le Roi, Milord?

GARDINER.

Oui, Sir Lovel; & je l'ai laiſſé jouant à la Prime (§) avec le Duc de Suffolk.

LOVEL.

Il faut que je me rende auſſi auprès de lui, avant ſon coucher. Je vais prendre congé de vous.

GARDINER.

Pas encore, Sir Thomas. Quel ſujet vous preſſe? Vous paroiſſez bien impatient? Si l'on peut vous le demander, ſans commettre une indiſcrétion qui vous

(†) J'obſerverai qu'avec le titre de *Sir*, il faut ajouter en Anglais le nom de baptême: mais pour abréger, j'ai ſupprimé *Thomas* pour nous, qui n'en ſommes pas choqués.

(§) *Primero & Prima viſta*, deux jeux de cartes, *la Prime: Prime vue:* celui qui pouvoit le premier montrer un certain ordre de cartes, gagnoit la partie. *Gray.*

offenſe, donnez à votre ami quelque idée de l'affaire qui vous tient éveillé ſi tard. Les affaires qui s'enfoncent, comme on dit que font les Eſprits, dans les ombres de la nuit profonde, ſont d'un caractère plus ſombre & plus redoutable, que celles qui voyagent à la clarté du jour.

LOVEL.

Milord, je vous aime, & j'oſe confier à votre oreille un ſecret beaucoup plus important, que l'affaire qui m'occupe en ce moment. La Reine eſt en travail, & à ce que l'on dit, dans un extrême danger: l'on craint bien qu'elle n'expire à la fin de l'accouchement.

GARDINER.

Je fais des vœux ſincères pour le fruit dont elle eſt enceinte: je prie le Ciel qu'il proſpère & qu'il vive: mais pour le tronc, Sir Thomas, je ſouhaite qu'il en périſſe, & je voudrois le voir déraciné.

LOVEL.

Je crois, que je pourrois bien vous répondre, *ainſi ſoit-il.* Et cependant ma conſcience me dit, que c'eſt une bonne créature, & une charmante Lady, qui mérite de nous des vœux plus favorables.

GARDINER.

Mais, ami, ami : — Ecoutez-moi, Sir Thomas. Vous êtes un homme qui avez les mêmes principes & les mêmes sentimens que moi : je vous connois pour un homme sage & religieux : c'est moi qui vous dis, que jamais cela n'ira bien.... Cela n'ira jamais bien, Sir Thomas : retenez cela de moi, que Crammer, Cromwell, les deux bras de cette femme, & elle, ne soient endormis dans leurs tombeaux.

LOVEL.

Savez-vous, que vous parlez-là des deux plus illustres personnages du Royaume? Car Cromwell, outre la charge de grand Maître des joyaux de la Couronne, vient d'être fait Garde des rôles de la Chancellerie, & Secrétaire du Roi; & il est sur le chemin qui mène à de plus grandes dignités encore, dignités, qui ne peuvent lui échapper, & que le tems accumulera sur sa tête.... L'Archevêque est la main & la voix du Roi. Et qui sera assez hardi, pour oser proférer une syllabe contre lui?

GARDINER.

Oui, oui, Sir Thomas, il s'en trouvera qui l'oseront; & moi-même, je me suis hasardé à déclarer

ce que je penſe de lui; & ce jour même, je puis vous le dire, je crois avoir aſſez bien réuſſi à irriter les Lords du Conſeil, en leur diſant que cet homme eſt (car je ſais qu'il l'eſt, ils ſavent qu'il l'eſt) un archi-hérétique, une peſte qui infecte le Royaume. Echauffés par ces motifs, ils ont rompu le ſilence & ont déclaré leurs ſentimens au Roi; qui a ſi bien prêté l'oreille à leur plainte unanime, (cela eſt très-généreux à lui, & digne de la ſollicitude d'un Prince) que prévoyant les cruels malheurs que nos raiſons lui expoſoient devant les yeux, il a donné ordre, qu'il ſoit cité demain matin devant le Conſeil aſſemblé. C'eſt une ronce corrompue & malfaiſante, Sir Thomas, & il faut que nous la déracinions. Mais je vous retiens trop long-tems; vos affaires vous preſſent. Bonne nuit, Sir Thomas.

LOVEL.

Mille heureuſes nuits, Milord! Je reſte votre dévoué ſerviteur. (*Gardiner ſort, & ſon Page.*)



SCÈNE II.

Comme LOVEL *va pour sortir*, LE ROI *entre accompagné du Duc de* SUFFOLK.

LE ROI.

CHARLES, je ne joue plus cette nuit : mon esprit n'est point au jeu, & vous êtes trop fort pour moi.

LE DUC.

Sire, jamais je ne vous ai gagné avant ce soir.

LE ROI.

Ou fort peu, Charles, & vous ne me gagnerez pas, quand mon attention est à mon jeu. — Hé bien, Lovel, quelles nouvelles de la part de la Reine ?

LOVEL.

Je n'ai pu lui rendre moi-même les ordres dont vous m'avez chargé : mais je suis acquitté de votre message par une de ses femmes ; qui m'a rapporté les remercimens de la Reine, dans les termes les plus humbles, & qui recommande à votre Majesté de prier de tout son cœur pour elle.

LE ROI.

Que dis-tu? Ha! de prier pour elle? Quoi, est-elle dans les douleurs?

LOVEL.

Sa Dame d'honneur l'assure; & que ses souffrances étoient si violentes, que chaque tranchée étoit presque une mort.

LE ROI.

Hélas, pauvre Lady!

SUFFOLK.

Que Dieu la délivre heureusement de son fardeau & veuille adoucir ses souffrances, pour gratifier votre Majesté du présent d'un Héritier!

LE ROI.

Il est minuit: Charles, va chercher ton lit, je te prie. Et dans tes prières, souviens-toi de l'état souffrant de ma pauvre Reine. Laisse-moi seul: car j'ai à penser à une affaire, qui n'aimeroit pas la compagnie.

SUFFOLK.

Je souhaite à votre Majesté une nuit heureuse; & je n'oublierai pas ma bonne Reine dans mes prières.

LE ROI.

Bonne nuit, Charles! *(Suffolk sort.)*

SCÈNE III.

LE ROI, *Lovel à l'écart.*

Entre Sir ANTOINE DENNY.

LE ROI.

Hé bien ? Que m'annoncez-vous ?

DENNY.

Sire, j'ai amené Milord Archevêque, comme vous me l'avez commandé.

LE ROI.

Ha ! de Cantorbery ?

DENNY.

Oui, mon Souverain.

LE ROI *se rappellant.*

Cela est vrai. — Où est-il, Denny ?

DENNY.

Il attend les ordres de votre Majesté.

LE ROI.

Va : qu'il vienne. (*Denny fort.*)

LOVEL *à part.*

Il s'agit sûrement de l'affaire dont l'Evêque m'a parlé : je fuis venu ici fort à propos.

SCÈNE IV.

Les mêmes.

DENNY, *qui rentre avec* CRAMMER.

LE ROI.

Vuidez la galerie. (*A Lovel qui a l'air de vouloir rester*) Quoi ; ne vous l'ai-je pas dit ? Allons, fortez.
(*Lovel & Denny fortent.*)

CRAMMER *confidérant le Roi.*

Je fuis dans la crainte. — Pourquoi ce front menaçant ? Voilà fon afpect, quand il eft courroucé. — Tout n'eft pas bien.

LE ROI *lui adreffant la parole.*

Hé bien, Milord ? Vous êtes curieux de favoir ; pourquoi je vous ai envoyé chercher ?

CRAMMER *en se prosternant à ses pieds.*

C'est mon devoir d'être aux ordres de votre Majesté.

LE ROI.

Je vous prie, levez-vous : mon cher & honnête Lord de Cantorbery. Venez, il faut que nous fassions un tour ensemble : j'ai des nouvelles à vous apprendre. Allons, venez ; donnez-moi votre main. — Ah mon cher Lord, j'ai de la douleur de ce que j'ai à vous dire, & je suis sincèrement affecté d'avoir à vous en exposer les suites. J'ai dernièrement, & bien contre mon cœur, entendu beaucoup de plaintes graves ; oui, Milord, des plaintes très-graves contre vous : & après y avoir réfléchi, elles nous ont porté, nous & notre Conseil, à arrêter que vous comparoissiez ce matin devant nous. Et je sais, que vous ne pouvez vous en laver avec assez d'éclat & de liberté, sans qu'il soit nécessaire, que pendant l'examen approfondi de ces imputations, qui exigeront vos réponses, vous vous armiez de patience, & que vous consentiez à accepter notre Tour pour votre demeure passagère. Vous étant Membre de notre Conseil, il convient que nous procédions ainsi ; autrement nul témoin n'oseroit se produire contre vous.

CRAMMER.

Je remercie humblement votre Majesté; & je suis bien joyeux de saisir cette occasion favorable d'être sassé & resassé à fond, & qu'on sépare en moi le bon grain de l'ivraie : car je sai, qu'il n'est personne qui soit sous la dent de la calomnie, plus que moi, infortuné !

LE ROI.

Prends courage, bon Prélat. Ta fidélité, ton intégrité sont profondément gravées dans notre cœur, à nous, ton ami. — Donne-moi ta main; rassure-toi. — Allons de grace, faisons un tour de galerie. — Mais, par notre Dame, quel caractère d'homme êtes-vous ? Je m'attendois, Milord, que vous m'auriez adressé votre requête, pour demander à votre Souverain de se charger du soin de confronter devant lui vos accusateurs & vous; & de prendre connoissance lui-même de votre procès, sans autre contrainte ni prison.

CRAMMER.

Redoutable Souverain, l'appui sur lequel je me fonde, c'est ma loyauté, & ma probité. Si elles viennent à succomber, moi-même avec mes ennemis; je me réjouirai du triomphe des loix sur ma personne;

dont je ne ferai plus aucun cas, si on parvient à la dépouiller de ces vertus. — Je ne redoute rien de ce qu'on peut avancer contre moi.

LE ROI.

Ne savez-vous donc pas quelle est votre position dans le monde? Vos ennemis sont nombreux, & ce ne sont pas de petits personnages; leurs trames secrettes doivent être en proportion de leur force & de leur pouvoir; & la justice & la vérité dans une bonne cause n'entraînent pas toujours le jugement en leur faveur. Avec quelle facilité ces ames corrompues peuvent se procurer des scélérats corrompus comme elles, pour se parjurer & déposer contre vous! Ces exemples se sont vus. Vous avez à lutter contre des adversaires puissans; & contre la malice unie à une force redoutable. Vous croyez-vous fait pour être plus heureux en témoins parjures, que ne l'a été votre divin Maître, dont vous êtes le Ministre, lorsqu'il vivoit ici bas sur cette malheureuse terre? Allez, allez: vous prenez un précipice affreux pour un passage sans danger, & vous courez au-devant de votre ruine.

CRAMMER.

Que Dieu & votre Majesté protègent donc mon innocence,

innocence, ou je tomberai dans le piège dressé sous mes pas.

LE ROI.

Prenez confiance : ils n'avanceront dans leur poursuite contre vous, que jusqu'au terme où je leur permettrai d'atteindre. Rappellez votre courage & songez à comparoître ce matin devant eux. S'il arrive, que dans les imputations dont ils vous chargeront, ils opinent à vous emprisonner, ne manquez pas de faire valoir toutes les raisons contraires, les plus fortes que vous pourrez trouver, & parlez avec toute la véhémence que l'occasion & le moment vous inspireront : si vos représentations restent sans effet, donnez-leur cet anneau, & alors formez votre appel devant nous en leur présence. (*Crammer verse des larmes de reconnoissance.*) Voyez, cet homme de bien pleure ! il est honnête, sur mon honneur. Mere de Dieu ! je jure, qu'il a un cœur fidèle & pur ; non, il n'est point de plus belle ame que la sienne dans tout mon Royaume. — Allez, & faites ce que je vous ai dit. — Il n'a pas la force de me répondre : les larmes lui suffoquent la voix. (*Crammer sort versant des larmes.*)

SCÈNE V.

LE ROI. *Une* LADY *fort âgée se présente à la porte.*

Un Gentilhomme de la Cour qui l'a apperçue, la rappelle.

L'OFFICIER.

Revenez sur vos pas. Que voulez-vous ?

LA LADY.

Je ne retourne point sur mes pas. La nouvelle que j'apporte, entre à toutes les heures, & mon audace est respect. (*Entrant chez le Roi.*) Que les bons Anges volent sur votre tête royale, & ombragent votre Majesté de leurs saintes ailes !

LE ROI.

Je lis déja dans vos yeux le message que vous venez m'annoncer. La Reine est-elle délivrée ? Dites, *oui ; & d'un garçon.*

LA LADY.

Oui, mon Souverain, oui, & d'un aimable enfant :

Que le Dieu du Ciel la béniſſe à préſent & toujours ! — C'eſt une fille, qui promet des garçons pour l'avenir. Sire, votre Reine déſire votre viſite, & que vous veniez faire connoiſſance avec cette jeune étrangère : ce ſont tous vos traits, comme une ceriſe reſſemble à une ceriſe.

LE ROI *appellant.*

Lovel !

SCÈNE VI.

Les mêmes.

LOVEL *qui étoit en dehors, entre.*

LOVEL.

Sire ?

LE ROI.

Donnez-lui cent marcs. Je vais aller voir la Reine.

LA LADY.

Cent marcs ! Par cette lumière, j'en veux davantage ! Ce cadeau eſt bon pour une femme de chambre ordinaire : j'en aurai davantage, ou je lui en ferai la honte. Eſt-ce là payer le compliment que je lui

ai fait, que sa fille lui ressembloit ? J'en aurai davantage, ou je dirai le contraire : & tout-à-l'heure, tandis que le fer est chaud, je veux en avoir raison.

(*Elle sort avec Lovel.*)

SCÈNE VII.

Le Théâtre représente l'Antichambre de la Salle du Conseil.

CRAMMER, *des* VALETS, *& l'*HUISSIER *de la Porte.*

CRAMMER.

J'ESPÈRE, que je ne suis pas arrivé trop tard, & cependant l'Officier qui m'a été envoyé de la part du Conseil, m'a prié de faire la plus grande diligence. — Tout fermé ! Que veut dire ceci ? — Hola ! Qui garde la porte ? (*l'Huissier ouvre à demi*) Sûrement, je suis connu de vous.

L'HUISSIER.

Oui, Milord : & cependant je ne peux vous laisser entrer.

CRAMMER.

Pourquoi ?

L'HUISSIER.

Il faut que votre Grace attende, qu'on l'appelle.

SCÈNE VIII.

Les mêmes.

[*Le Doćteur* BUTTS, *Médecin du Roi.*

CRAMMER *à l'Huiſſier.*

Allons, ſoit.

BUTTS *appercevant Crammer confondu avec des valets dans l'antichambre.*

Voici un méchant tour! Je m'applaudis bien d'être venu ici ſi à propos: le Roi en ſera inſtruit à l'heure même.

CRAMMER *appercevant le Doćteur*, (*à part.*)

C'eſt Butts, le Médecin du Roi! Avec quel ſérieux il attachoit ſes regards ſur moi, en paſſant! Prions le Ciel qu'il ne ſonde pas toute la profondeur de ma diſgrace. — C'eſt ici un affront arrangé à deſſein,

par quelques-uns de mes ennemis. (Dieu veuille changer leurs cœurs! je n'ai jamais en rien mérité leur haine) pour me dégrader & m'avilir. Ils devroient rougir de me faire ainsi attendre à la porte: un Membre du Conseil, un de leurs Collégues parmi les valets, & la livrée! Mais il faut que leur volonté se fasse, & que j'attende avec patience.

SCÈNE IX.

LE ROI & BUTTS *paroissent à une fenêtre.*

BUTTS.

Je vais montrer à votre Majesté une des plus étranges choses....

LE ROI.

Qu'est-ce que c'est, Butts?

BUTTS *avec ironie.*

Voyez. J'imagine que votre Majesté a vu ce spectacle fort souvent?

LE ROI *cherchant des yeux.*

Quoi. De quel côté? Où?

BUTTS.

Là bas, mon Prince : voyez la suprême considération dont on honore sa Grace l'Archevêque de Cantorbery, qui tient sa Cour à la porte, parmi les Suivans, les Pages, & les Valets.

LE ROI.

Ha ! c'est lui, en vérité. Quoi ? est-ce là l'honneur qu'ils se rendent les uns aux autres ? Fort bien, fort bien. Il y a heureusement quelqu'un qui est au-dessus d'eux tous. — J'aurois cru, qu'il y auroit eu entr'eux assez d'honnêteté réciproque, de politesse au moins, pour ne pas souffrir qu'un homme de son rang, & si avant dans nos bonnes graces, fût là errant à attendre le bon plaisir de leurs Seigneuries, & à la porte encore, comme un Messager chargé de paquets. Par sainte Marie ! Butts ; il y a ici de la méchanceté. — Laissons-les & tirons le rideau : nous en entendrons davantage dans un moment.

SCÈNE X.

La Salle du Conseil.

Le Lord Chancelier (†) *se place au haut bout du tapis du Conseil, à la gauche : reste un siége vuide au-dessus de lui ; comme pour être occupé par l'Archevêque de Cantorbery. Le Duc de Suffolk, le Duc de Norfolk, Surrey, le Lord Chambellan, & Gardiner, se placent en ordre de chaque côté. Cromwell se met au bas bout de la table, en qualité de Secrétaire ou Greffier.*

LE CHANCELIER.

GREFFIER, appellez l'affaire, qui tient le Conseil assemblé ?

CROMWELL.

Sous le bon plaisir de vos Seigneuries ; la principale cause est celle qui concerne sa Grace l'Archevêque de Cantorbery.

GARDINER.

En a-t-il été informé ?

(†) Sans doute Thomas Audlie, qui succéda à Thomas More. *Théobald.*

CROMWELL.

Oui.

NORFOLK *à l'Huissier.*

Qui donc attend aux portes?

L'HUISSIER.

Est-ce dans l'antichambre, mes nobles Lords?

GARDINER.

Oui.

L'HUISSIER.

Milord Archevêque. Il y a une demi-heure qu'il attend vos ordres.

LE CHANCELIER.

Faites-le entrer.

L'HUISSIER *à l'Archevêque.*

Votre Grace peut entrer à présent.

(*Crammer entre & s'approche de la table du Conseil.*)

LE CHANCELIER.

Mon digne Lord Archevêque, je suis sincèrement affligé de siéger ici dans ce Conseil, & de voir ce siége vacant. Mais nous sommes tous des hommes, fragiles par notre nature; & tant que nous sommes

revêtus de cette chair mortelle, il y en a bien peu qui soient des Anges. C'est par une suite de cette fragilité, & d'un défaut de sagesse, que vous, qui étiez fait pour nous enseigner les meilleures leçons, vous êtes égaré vous-même dans votre conduite, & assez grièvement, d'abord contre le Roi, ensuite contre ses loix, en remplissant tout le Royaume de votre doctrine, en semant, avec vos Chapelains, (car nous en sommes informés) des opinions nouvelles, hétérodoxes & dangereuses, qui sont des hérésies, & qui n'étant pas réformées, pourroient devenir pernicieuses.

GARDINER.

Et cette réforme doit être hâtée sans délai, mes nobles Lords. Car ceux qui façonnent un cheval fougueux, ne prétendent pas l'adoucir & le dresser en le menant à la main; mais ils entravent sa bouche d'un mors invincible, & le châtient de l'éperon, jusqu'à ce qu'il obéisse au manège. Si nous souffrons par notre mollesse, & par une puérile pitié pour l'honneur d'un seul homme, que ce mal contagieux s'établisse, adieu tous les remèdes de l'art: & quelles en seront les conséquences? Des secousses, des soulevemens, & l'infection générale du Royaume; comme

on a vu dernièrement, nos voisins, dans la haute Allemagne (†) nous en donner la leçon à leurs dépens; le souvenir & la compassion de leurs maux sont encore tout frais dans notre mémoire.

CRAMMER.

Mes honorables Lords, jusqu'ici, pendant tout le cours de ma vie & de mes fonctions, j'ai travaillé, & j'ai fait tous mes efforts, pour que ma doctrine, & l'impulsion de mon autorité, pussent aller de niveau & suivre une route uniforme & sûre : mon but a toujours été de faire le bien; & il n'y a pas un homme vivant (je le dis avec un cœur sincère, mes Lords) qui abhorre plus que moi, dans l'intérieur de sa conscience, & dans l'administration de sa place, les perturbateurs de la paix publique, ni qui se soit plus constamment élevé contre eux. Je prie le Ciel, que le Roi ne trouve jamais moins d'obéissance & de fidélité dans un cœur. Les hommes, qui se nourrissent d'envie, & se plaisent dans les détours de la malice, osent imprimer la dent de leur malignité sur les hommes les plus vertueux. Je demande à vos

(†) Allusion à l'hérésie de Thomas Muntzer, qui se répandit en Saxe, en 1521 & 1522. *Gray.*

Seigneuries une grace, c'eſt que dans cette cauſe, mes accuſateurs, quels qu'ils ſoient, ſoient amenés & produits devant moi face à face, & qu'ils articulent librement leurs accuſations contre moi.

SUFFOLK.

Non, Milord : cela ne peut pas être. Vous êtes Membre du Conſeil; repouſſé par cette dignité, nul homme n'oſeroit ſe porter pour votre accuſateur.

GARDINER.

Milord, comme nous avons à examiner une affaire plus importante, nous abrégerons avec vous. C'eſt l'intention de Sa Majeſté, & notre avis unanime, pour que votre procès ſoit mieux approfondi, que vous ſoyiez conduit à la Tour. Là, redevenant homme privé, vous verrez que pluſieurs perſonnes auront la hardieſſe de vous accuſer ſans crainte, de fautes, dont j'appréhende fort que vous ne ſoyez pas trop en état de vous laver.

CRAMMER.

Ah! Milord de Wincheſter, je vous rends graces: vous fûtes toujours mon digne ami. Si votre avis paſſe, je trouverai en vous mon juge & mon accuſateur : tant vous êtes ſenſible & pitoyable! Je vois

votre but; c'est ma perte. La charité, la douceur, Milord, sied mieux à un Ministre de l'Eglise, que l'ambition. Cherchez à ramener, par la modération, les ames égarées; n'en rebutez aucune. — Chargez ma patience de tout le poids des accusations que vous pourrez inventer, & je doute aussi peu que je parviendrai à justifier mon innocence, que vous vous faites peu de scrupule de multiplier vos injustices autant que les jours. Je pourrois en dire davantage, mais le respect que je porte à votre état, me rend modéré.

GARDINER.

Milord, Milord, vous êtes un sectaire: voilà la vérité. Ce beau vernis dont vous vous masquez, ne fait que découvrir à ceux qui vous connoissent & vous pénétrent, la foiblesse de vos raisons, & le vuide de vos vains discours.

CROMWELL.

Milord de Winchester, permettez-moi cette représentation; vous êtes un peu trop violent: des hommes de son caractère & de son rang, quelque coupables qu'ils puissent être, devroient trouver du respect & des ménagemens pour ce qu'ils ont été. C'est une cruauté, d'accabler un homme dans sa chûte;

GARDINER.

Greffier, je demande grace à votre honorable personne. Vous, le dernier de toute la Cour, vous pouvez bien tenir ce langage.

CROMWELL.

Pourquoi, Milord?

GARDINER.

Ne vous connois-je pas pour un fauteur de cette nouvelle secte? Vous n'êtes pas sage.

CROMWELL.

Pas sage?

GARDINER.

Non, vous n'êtes pas sage, vous dis-je.

CROMWELL.

Que vous fussiez seulement la moitié aussi honnête! vous verriez les vœux des hommes vous suivre, au lieu de les voir vous craindre & vous fuir.

GARDINER.

Je me souviendrai de l'audace de ce propos.

CROMWELL.

Vous le pouvez. Souvenez-vous aussi de l'audace de votre conduite.

LE CHANCELIER.

C'en eſt trop. Contenez vous, au nom de la honte, mes Lords.

GARDINER.

J'ai fini.

CROMWELL.

Et moi auſſi.

LE CHANCELIER.

Quant à vous, Milord : il eſt arrêté, je le crois, par toutes les voix, que vous ſoyez ſur le champ conduit priſonnier à la Tour, pour y reſter, juſqu'à ce qu'on vous faſſe connoître les intentions du Roi. —N'êtes-vous pas tous de cet avis, mes Lords ?

(*Tous d'une voix*)

C'eſt notre avis.

CRAMMER.

N'y a-t-il donc point d'autre voie d'obtenir grace & juſtice, que d'être conduit à la Tour, mes Lords?

GARDINER.

Quelle autre voudriez-vous attendre ? Vous êtes étrangement importun ; qu'on faſſe venir ici quelqu'un des Gardes.

SCÈNE XI.

Les mêmes.

Entre un GARDE.

CRAMMER *voyant entrer le Garde.*

Pour moi! Faut-il donc que j'y sois conduit comme un traître?

GARDINER *au Garde.*

Chargez-vous de sa personne & songez à le conduire sûrement à la Tour?

CRAMMER.

Arrêtez, mes dignes Lords: j'ai encore un mot à vous dire. Jettez les yeux ici, mes Lords. Par le privilège de cet anneau, j'arrache ma cause des serres d'hommes cruels, & je la remets dans les mains du plus intègre des Juges, dans celles du Roi mon maître.

LE CHANCELIER *considérant l'anneau avec surprise.*

C'est l'anneau du Roi!

SURREY;

SURREY.

Ce n'eſt pas un anneau contrefait.

SUFFOLK.

C'eſt vraiment l'anneau royal, j'en atteſte le Ciel. Je vous l'ai dit à tous, lorſque nous avons commencé à rouler cette pierre dangereuſe, qu'elle retomberoit ſur nos têtes !

NORFOLK.

Croyez-vous, mes Lords, que le Roi ſouffre qu'on bleſſe ſeulement de la plus legère piqûre le petit doigt de cet homme ?

LE CHANCELIER.

Il n'eſt que trop manifeſte à préſent, combien ſa Majeſté fait cas de ſa conſervation ! Je voudrois bien être tiré de ce pas.

CROMWELL.

En cherchant à recueillir les propos, & les informations contre cet homme, dont la probité ne peut avoir d'envieux que Satan & ſes ſuppôts, mon ame me diſoit, que vous allumiez l'étincelle qui vous embraſe : maintenant ſongez à vous défendre vous-mêmes.

SCÈNE XII.

Les mêmes.

LE ROI *entre au Conseil, en lançant sur eux un regard plein de courroux: il prend sa place.*

GARDINER.

Auguste Souverain, combien nous devons tous les jours rendre de graces au Ciel, qui nous a donné un si grand Prince, un Roi si sage, si bon, & si religieux; un Roi, qui dans les sentimens d'une généreuse obéissance fait de l'honneur de la sainte Eglise sa principale gloire; & qui pour fortifier ce pieux devoir par l'exemple du plus tendre respect, vient lui-même en personne siéger dans ce Conseil, pour entendre la cause qui s'agite entre-elle & son grand & coupable ennemi!

LE ROI.

Evêque de Winchester, vous fûtes toujours excellent pour les éloges imprévus & arrangés sur le moment. Mais sachez, que je ne viens point ici aujourd'hui pour m'entendre adresser ces flatteries en

face: c'eſt un voile trop mépriſable, & d'ailleurs trop léger pour cacher les actions qui m'offenſent. Votre artifice n'atteint point juſqu'à moi : vous jouez le rôle de bas flatteur, & vous eſpérez me ſéduire par les careſſes de votre langue: mais de quelque façon que vous vous y preniez avec moi (†), je ſuis certain d'une choſe, c'eſt que vous êtes d'un naturel cruel & ſanguinaire. —(*à Crammer*) Homme de bien, aſſéyez-vous à votre place. A préſent, voyons ſi le plus fier d'entre vous tous (*les regardant*) oſera ſeulement du bout du doigt vous (*montrant Crammer*) inſulter du moindre ſigne. Par tout ce qu'il y a de plus ſacré, il vaudroit mieux pour lui périr de miſère, que d'avoir ſeulement la penſée, que cette place ne ſoit pas faite pour vous.

SURREY.

S'il plaiſoit à votre Majeſté.....

LE ROI *l'interrompant.*

Non, Sir, il ne me plaît pas... J'avois cru, que je poſſédois dans mon Conſeil des hommes un peu ſages & ſenſés: mais je n'en trouve pas un. Etoit-il ſage & décent, Lords, de laiſſer cet homme, cet homme de bien (il en eſt peu parmi vous qui

(†) Ou bien; *quelle que ſoit votre opinion de moi.*

méritent ce titre) ce vertueux Prélat, se morfondre comme le dernier des Valets à la porte de la chambre? Un Citoyen aussi distingué, aussi grand, que vous pouvez l'être. Quoi! quelle honte à vous de lui faire cet affront! Ma commission vous ordonnoit-elle de vous oublier jusqu'à cet excès? Je vous ai donné les pouvoirs de le juger comme un Membre du Conseil, & non pas comme un esclave. Il est quelques hommes parmi vous, je le vois, qui bien plus animés par la haine, que par un sentiment d'intégrité, ne demanderoient pas mieux que de le juger à la dernière rigueur, s'ils en avoient la faculté: mais vous ne l'aurez jamais, tant que je respirerai.

LE CHANCELIER.

Mon redoutable Souverain, que votre Majesté daigne au moins permettre à ma voix de vous présenter l'apologie de tous ces Lords. Si l'on avoit proposé son emprisonnement, c'étoit (s'il est quelque bonne foi dans le cœur des hommes) pour faciliter sa justification, & les moyens de faire éclater publiquement son innocence, plutôt que par aucun dessein de lui nuire: je réponds, du moins pour moi, de ces sentimens.

LE ROI.

Fort bien. — Allons, mes Lords, respectez-le.

Recevez-le parmi vous, & traitez-le avec égards; il en eſt digne. J'irai même juſqu'à dire pour lui, que ſi un Roi peut être redevable à ſon ſujet, je le ſuis moi envers lui, pour ſon tendre attachement, & ſon fidèle ſervice. Ne me cauſez plus de peine; embraſſez-le tous: au nom de l'honneur, ſoyez amis, mes Lords. — Milord de Cantorbery, j'ai à vous faire une prière, que vous ne devez pas me refuſer: il y a dans ce Palais une jeune pucelle, qui n'a pas encore reçu le Baptême: il faut que vous ſoyez ſon père ſpirituel (†), & que vous répondiez pour elle.

CRAMMER.

Le plus grand Monarque qui régne aujourd'hui dans l'Europe ſe glorifieroit de cet honneur: comment puis-je le mériter, moi, qui ne ſuis qu'un de vos plus humbles ſujets?

LE ROI.

Allons, allons, Milord: vous pouvez épargner les préſens (§) de la cérémonie. Vous aurez avec vous

(†) *God Father*, Pere en Dieu, Parrein.

(§) *Les cuillères;* c'étoit la coutume, long-tems avant Shakeſpeare, qu'aux baptêmes les Parreins offriſſent des cuillères dorées, en préſent à l'Enfant. On les nommoit *cuillères*

deux nobles compagnes, la vénérable Duchesse de Norfolk, & Lady Marquise de Dorset: ces Ladys vous plaisent-elles pour Commères? — Encore un mot, Milord d'Winchester; je vous enjoins d'embrasser & d'aimer cet homme de bien.

GARDINER *embrassant Crammer.*

Du cœur le plus sincère, & avec l'amour d'un frere.

CRAMMER *pleurant.*

Que le Ciel me soit témoin, combien cette assurance de votre part m'est chère!

LE ROI.

Homme vertueux, ces larmes de joie montrent l'honnêteté de ton cœur, & tu vérifies bien, je le vois, le mot qui se dit publiquement de toi. « Faites » à Milord de Cantorbery le plus méchant tour, & il

des Apôtres, parce que les figures des Apôtres étoient gravées sur le bout du manche. Ceux qui étoient riches & généreux, donnoient les douze; ceux qui étoient moins opulens ou plus économes, se contentoient d'en donner quatre, représentant les quatre Evangélistes: ou quelquefois l'on n'en donnoit qu'une, sur laquelle étoit la figure du Saint, dont l'enfant recevoit le nom. *Steevens.*

» sera votre ami pour toujours » (†). Allons, mes Lords, nous perdons ici le tems : je languis de voir cette jeune enfant rendue chrétienne. Restez unis, Lords, comme je viens de vous unir. Ma puissance en sera plus forte, & vous en serez plus honorés. (*Tous sortent*).

SCÈNE XIII.

La Cour du Palais.

Le Peuple en foule la remplit : tout retentit du bruit & du tumulte des curieux. Le Concierge s'avance à la porte, suivi de son Valet.

LE CONCIERGE.

Je vais bien vous faire cesser ce vacarme tout-à-l'heure, Canaille. Prenez-vous la Cour du Palais pour *Paris-Garden* (§) ? Vous, vile populace, portez ailleurs vos bouches béantes.

(†) L'Archevêque d'York ne pouvoit soutenir l'extrême douceur de Crammer. Il lui dit un jour : je sai bien le moyen de tout obtenir de vous. — Quoi donc, dit Crammer ? — Le voici ; je n'ai qu'à vous offenser d'une manière atroce, & ensuite avec un grain de repentir, j'aurai de vous tout ce que je voudrai.

(§) *Paris-Garden* étoit un Jardin, ou l'Arène aux Ours. Le Théâtre du Globe où jouoit Shakespeare, étoit situé sur le bord méridional de la

UNE VOIX *en dehors de la Cour.*

Bon Concierge, j'appartiens à l'Office.

LE CONCIERGE.

Au gibet, si tu veux, & va te faire pendre, coquin. Est ce ici une place pour y faire ce tintamare? Apportez-moi une douzaine de bâtons de pommier sauvage, & des plus forts: ceux-ci ne sont que des roseaux pour ces larges épaules. — Je vous chatouillerai la tête: ha; vous voulez voir des baptêmes? Voyez-vous ici de la bierre & des gâteaux, brutaux que vous êtes?

LE VALET.

Je vous prie, Sir, contenez-vous (§). Il est aussi impossible, à moins que de les chasser de la porte avec du canon, de les renvoyer, qu'il l'est de les faire dormir le matin du premier jour de Mai (†); ce qu'on ne verra jamais. Autant vaudroit entreprendre de reculer Saint-Paul, que de les faire bouger.

Tamise, & touchoit à cette Place de tumulte & de désordre. L'Eglise de Sainte Marie-Overy n'est pas éloignée du Pont de Londres, & presque à la porte de Fishmonger-Hall. Le Palais de Winchester étoit en face du Port au charbon. Paris-Garden étoit sur la ligne de Bridewell, & le Théâtre du Globe faisoit face à Black-Fryars, à Fleetditch, ou à Saint-Paul. C'étoit un édifice exagone, bâti en pierre ou en brique. Le plancher étoit de joncs, avec un pavillon sur le sommet. *Steevens.*

(†) Une partie de cette Scène est écrite en vers, & l'autre en prose, dans l'ancienne copie.

(§) On a parlé de cette Fête dans la Dissertation de M. *Tollet.*

LE CONCIERGE.

Comment sont-ils entrés, Coquin ?

LE VALET.

Hélas! je n'en sais rien. Comment le flot de la marée entre-t-il? Autant qu'un robuste gourdin de quatre pieds (vous voyez ce qui m'en reste) a pu distribuer de coups, je n'ai pas été à l'épargne, je vous jure, Sir.

LE CONCIERGE.

Vous n'avez rien fait.

LE VALET.

Je ne suis pas Samson, ni Sir Guy (†), ni Colbrand; pour les renverser devant moi. Mais si j'en ai ménagé aucun, qui eût une tête à frapper, jeune ou vieux, mâle ou femelle, homme ou garçon, que je ne goûte jamais de bœuf. Et je ne voudrois pas manger de la vache, Dieu l'ait en sa garde!

UNE VOIX *en dehors.*

Entendez-vous, maître Concierge?

LE CONCIERGE.

Je vais être à toi tout-à-l'heure, maître sot. — (*au Valet*) Tiens la porte fermée, coquin.

(†) Tout le monde a entendu parler de Guy de Warwick; on trouve sur ce Chevalier une Balade dans le Recueil de Percy. Colbrand étoit un Géant Danois, que Guy vainquit à Winchester. Leur combat est décrit au long par Drayton, dans son *Polyolbion*. Johnson.

LE VALET.

Que voulez-vous que je fasse ?

LE CONCIERGE.

Ce que je veux que tu fasses ? Que tu les renverses par douzaines à grands coups de bâton. Est-ce ici la plaine de Morefields, pour la revue de la Milice bourgeoise ? Ou, avons-nous quelque Sauvage Indien portant queue d'animal (†), d'arrivé à la Cour, pour que les femmes nous assiègent ainsi ? Bon Dieu, quel amas de fornication est à la porte ? Sur ma conscience chrétienne, ce seul baptême en engendrera mille ; & l'on trouvera ici le père & le parrein, & le tout ensemble.

LE VALET.

Il n'y en aura que plus de cuillers, mon maître. — Il y a là assez près de la porte un quidam qui, à sa face, doit être un Chaudronnier (§). Car sur ma conscience, tous les feux des vingts jours de la canicule, brûlent sur son nez : tous ceux qui sont autour de lui, sont placés sous la ligne ; ils n'ont pas besoin d'autre punition. Je

(†) La figure première des Danseurs Moresques a une queue qui passe son habit, & qui pouvoit être le voile d'une obscénité, que le *fol Bavien* montroit peut-être quelquefois pour divertir nos bons aïeux, grossiers & peu délicats. *Tollet.*

(§) *A Brasier*, est tout à la fois un homme qui fabrique l'airain, & un morceau de métal (*un Moine*) qu'on met dans le feu, pour se chauffer. Le Poëte fait ici allusion à ces deux sens à la fois. *Johnson.*

vous ai frappé trois fois ce dragon de feu (†) ſur la tête, & trois fois ſon nez a fait une décharge enflammée contre moi : il ſe tient là comme un mortier, pour nous bombarder. Il avoit près de lui la femme d'un revendeur de menues friperies, qui ſe moquoit de moi, juſqu'à ce qu'enfin ſon écuelle (§) découpée en fleurs a ſauté de ſa tête, en punition de ce qu'elle allumoit une ſi violente combuſtion dans l'Etat. J'ai manqué une fois le météore, & le coup eſt tombé ſur cette femme, qui s'eſt miſe à crier, (*à moi Gourdins*). Tout auſſitôt j'ai vu de loin venir à ſon ſecours le bâton au poing quarante drôles, la fleur & l'eſpérance du Strand, où elle loge: ils ſont venus pour fondre ſur moi; j'ai tenu bon & défendu mon terrein : enſuite ils ſont venus à moi avec des manches à balai; je les ai encore défiés : lorſque tout-à-coup une file de jeunes garçons retranchés derrière eux, déterminés garnemens, m'ont adminiſtré une telle grêle de cailloux, que j'ai été fort content de retirer mon honneur en dedans, & de leur laiſſer emporter l'ouvrage. Je crois, ma foi, que le Diable étoit de leur bande.

LE CONCIERGE.

Eh! ce ſont tous ces jeunes vauriens qui ſont vacar dans la ſeconde Galerie de la comédie (†), & vous lancent

(†) *A Fire-drake*, eſt tout à la fois un ſerpent, anciennement nommé à *Brenning drake*, ou *Dipſas*, & on donna d'abord ce nom à *Will-of-the-Wiſp*, ou feu follet. *Steevens*.

(§) Alluſion à une coëffure ridicule.

(†) Le prix des places, pour le menu peuple, dans nos anciens Théâtres;

des pommes mordues, Canaille tumultueuse, que nul autre auditoire ne peut endurer que la *Tribulation* (†) *de la colline de la Tour*, ou *les Limbes de Lime-house*, leurs chers confreres. J'en ai fait descendre quelques-uns dans les (§) Limbes des Pères; & les ai envoyés danser là les trois jours de fêtes; outre le petit régal du fouet qui viendra après.

étoit si bas, qu'il n'est pas surprenant qu'ils fussent remplis d'une populace tumultueuse, telle que Shakespeare la décrit dans cette Scène.

(†) Je soupçonne que la *Tribulation* étoit une maison d'assemblée & de prière de Puritains. Les *précieux Limbes*, étoit une phrase du tems employée par mépris pour les Puritains. *Warton.*

Lime-house étoit avant le tems de Shakespeare, & continua d'être depuis la résidence de ceux qui fournissent les agrêts, les voiles, &c. pour la navigation. Comme il y avoit un grand nombre d'Etrangers constamment employés dans les Manufactures, ils s'assembloient sous leurs différens Pasteurs. Et on bâtit plusieurs lieux de Culte différent pour ces diverses Associations. Comme ils n'étoient pas d'accord dans leurs principes, ils avoient de fréquentes querelles, & cette place a toujours été fameuse par la variété & les rixes tumultueuses des Sectes qui l'habitoient. Shakespeare pourroit avoir écrit, *The Lambs of Lime-house.* Steevens.

(§) Prison.



SCÈNE XIV.

Les mêmes.

LE LORD CHAMBELLAN.

MERCI de moi ! quelle multitude ici ! Elle grossit encore : ils accourent de toutes parts, comme si l'on tenoit ici une foire. Où sont donc ces Portiers ? Ces lâches coquins ! — (*aux Portiers*) : Vous avez fait là un beau tour ! Voilà une brillante assemblée ! — Sont-ce là tous vos amis des Fauxbourgs ? Il nous restera beaucoup de place, sans doute, pour les Ladys & leur cortège, lorsqu'elles vont passer en revenant du Baptême !

LE CONCIERGE.

Je supplie votre Grandeur de se souvenir, que nous ne sommes que des hommes ; & tout ce que peuvent faire des hommes, au nombre que nous sommes, sans être mis en pièces, nous l'avons fait. Une armée entière ne les contiendroit pas.

LE CHANCELIER.

Sur ma vie, si le Roi m'en fait reproche, je vous

chasse tous sur l'heure, & je ferai tomber sur vos têtes de grosses amendes, pour vous punir de votre négligence. Vous êtes des lâches sans vigilance, & vous êtes ici à vuider les barrils de bierre (†), tandis que vous devriez être à votre service. — Ecoutez; les trompettes sonnent. Les voilà déja de retour de la cérémonie. — Allons, fendez-moi la presse, & forcez un passage pour laisser défiler librement le cortège. Ou je ferai venir la Maréchaussée, qui vous mettra au cachot pour une couple de mois.

LE CONCIERGE *fendant la foule.*

Faites place pour la Princesse.

SON VALET *à un Quidam.*

Vous, grand vaurien, serrez-vous, ou je vous caresserai la tête.

LE CONCIERGE *à un autre.*

Vous, l'habit de camelot, à bas des barrières, ou je vous empalerai sur les pieux. (*Ils sortent.*)

(†) *Bumbard.* C'étoient de larges vases, dans lesquels on portoit la bierre aux Soldats en exercice. *Steevens.*

SCÈNE XV.

Le Théâtre représente le Palais.

On voit s'avancer des Trompettes, jouant une fanfare. Suivent deux Aldermans, le Lord Maire, le Héraut Garter, Crammer, le Duc de Norfolk avec son bâton de Maréchal, deux Nobles qui portent deux grandes tasses sur pied, pour les présens du Baptême. Ensuite les Nobles soutenant un dais, sous lequel est la Duchesse de Norfolk marreine, tenant l'enfant richement vêtu & couvert d'une mante; une Lady lui porte la robe. Suivent la Marquise de Dorset l'autre marreine, & des Ladys. Tout le cortège passe en cérémonie autour du théâtre, & Garter éleve la voix.

GARTER.

Ciel, dans ta bonté infinie, accorde de longs jours, remplis de bonheur & de prospérité, à la haute & puissante Princesse d'Angleterre, Elisabeth !

SCÈNE XVI & dernière.

Une Fanfare.

LE ROI *paroît avec sa suite.*

CRAMMER *se prosternant à ses pieds.*

Voici la prière qu'adressent au Ciel mes deux illustres Compagnes, & moi, pour la félicité de votre royale Majesté, & de notre bonne Reine. Que toutes les graces, & tous les biens que le Ciel a jamais prodigués aux enfans pour le bonheur de leurs parens, vous arrivent à chaque heure dans la personne de cette illustre enfant!

LE ROI.

Mille actions de graces, vénérable Lord Archevêque. — Quel est le nom de l'enfant ?

CRAMMER.

Elisabeth.

LE ROI *à Crammer.*

Levez-vous, Lord. — (*il baise l'enfant*) Dans ce baiser reçois ma bénédiction. Que Dieu te protège ! C'est dans ses mains que je recommande ta vie.

CRAMMER

CRAMMER.

Que le Ciel vous entende !

LE ROI.

Mes nobles Commères, vous avez été trop prodigues. Je vous en remercie de tout mon cœur: & cette jeune Lady vous en remerciera auſſi, dès qu'elle ſaura bégayer en anglais le mot de *reconnoiſſance*.

CRAMMER.

Sire, permettez-moi de parler. Car c'eſt le Ciel qui me le commande & qui m'inſpire en ce moment; & que perſonne ne prenne pour flatterie les paroles que je vais prononcer : l'événement en juſtifiera la vérité.—Ce royal enfant (que le Ciel veille toujours autour d'elle!) quoique encore au berceau, promet déja à cette île mille & mille fruits heureux, que le tems amenera à leur maturité. Elle ſera (mais il eſt peu d'hommes vivans aujourd'hui qui verront ces tems fortunés) un modèle pour tous les Princes ſes contemporains, & pour ceux qui leur ſuccéderont. Jamais l'illuſtre Saba ne rechercha avec tant d'ardeur la ſageſſe, & l'aimable vertu, que le fera cette ame innocente & pure. Toutes les graces ſouveraines qui concourent à former un Etre auſſi auguſte, avec

toutes les vertus qui ſuivent les bons Princes, ſeront doublées dans ſa perſonne. Elle ſera nourrie & formée par la vérité; les ſaintes & céleſtes penſées ſeront le Conſeil qui l'inſpirera : elle ſera chérie & redoutée : ſon peuple la bénira; ſes ennemis trembleront devant elle, comme un champ d'épis battus, & pencheront leurs têtes humiliées dans la terreur. Le bien va croître & proſpérer avec elle : ſous ſon régne, tout homme recueillera & mangera en sûreté, ſous l'ombrage de ſa vigne, les fruits qu'il aura plantés; & chantera des cantiques de paix & d'allégreſſe à tous ſes voiſins. Dieu ſera connu & adoré par un culte épuré; & ceux qui formeront ſa Cour apprendront d'elle la route de la perfection & de l'honneur; ils placeront dans l'honneur leur véritable grandeur, & non dans la nobleſſe du ſang & des aïeux. — Et cette paix fortunée ne s'éteindra pas avec elle (†). Mais ainſi que l'oiſeau merveilleux,

(†) Ces vers, jusqu'à l'endroit où le Roi parle, paroiſſent avoir été inſérés à quelque réviſion de la Pièce, après l'avénement de Jacques I. Si on retranche ce paſſage, le diſcours de Crammer offre alors une prédiction ſuivie & une ſuite continue ſans incohérence : mais en l'ajoutant, il ſe trouve alors qu'il célèbre d'abord le ſucceſſeur d'Éliſabeth, & qu'après il ſouhaite qu'elle ne meure point. Il commence par ſe féliciter de la conſé-

le phénix toujours vierge, lorſqu'il expire, laiſſe à ſes cendres le pouvoir de créer un autre héritier, auſſi beau, auſſi admirable que lui; de même, lorſqu'il plaira au Ciel de l'appeller à lui de cette vallée de ténébres, elle tranſmettra ſes dons & ſon bonheur à un ſucceſſeur, qui, renaiſſant des cendres ſacrées de ſa gloire, s'élevera comme un aſtre nouveau, & ſe fixera dans la même ſphère, répandant au loin une renommée égale à la ſienne. La paix, l'abondance, l'amour, la vérité, & le reſpect, qui auront été les miniſtres de cet enfant choiſi, ſe placeront auprès de ſon héritier & s'attacheront à ſon trône, comme une vigne à l'ormeau. La gloire & la renommée de ſon nom ſe répandront au loin & fonderont de nouvelles Nations par-tout où le brillant Soleil des cieux porte ſa lumière. — Il fleurira, & comme un cédre des montagnes, il étendra ſes rameaux ſur toutes les plaines d'alentour. — Les enfans de nos enfans ver-

quence, & finit par déplorer la cauſe. Notre auteur étoit à la fois adroit & pareſſeux. Il avoit l'idée de flatter le Roi Jacques; mais il négligea de refondre enſemble tout le diſcours pour en mieux lier les parties: ou peut-être ſon intention fut-elle que les vers fuſſent ajoutés à la repréſentation & ſupprimés à l'impreſſion; ſuppoſé qu'il ait jamais eu l'idée de publier ſes ouvrages. *Johnſon & Theobald.*

ront cet heureux tems & béniront le Ciel dans leur reconnoiſſance.

LE ROI.

Vous nous annoncez des prodiges (†).

CRAMMER.

Elle ſera, pour le bonheur de l'Angleterre, une Princeſſe riche en années : une multitude de jours la verront régner : & il ne s'en écoulera pas un ſeul qui ne ſoit couronné par quelque action mémorable ou vertueuſe. Hélas! plût à Dieu, que ma prévoyance ne pénétrât pas plus loin dans le ſombre avenir! mais elle doit mourir, il le faut; il faut que les Anges la poſſédent à leur tour. Cependant alors même toujours vierge, elle paſſera ſur la terre comme un lys pur & ſans tache, & l'Univers ſera dans le deuil.

LE ROI.

O Lord Archevêque! c'eſt par toi que je viens de commencer d'exiſter: jamais avant la naiſſance de cet heureux enfant, je n'avois encore poſſédé aucun

(†) Nouvelle preuve que le paſſage qu'on vient de lire a été inſéré après coup. Le Roi n'auroit pas fait cette exclamation de tranſport, s'il eût entendu qu'une fille d'une ſi grande eſpérance dût mourir ſans poſtérité. *Theobald.*

bien. Ces oracles consolans m'ont tant charmé, que, lorsque je serai dans les Cieux, je serai encore jaloux de contempler ce que fait cet enfant sur la terre, & que je bénirai l'auteur de mon être. — Recevez tous mes actions de grace.. — Je vous ai de grandes obligations, à vous, Lord Maire, & à vos dignes Collégues. J'ai reçu beaucoup d'honneur de votre présence, & vous me trouverez reconnoissant. — Lords, conduisez le cortège. — Vous devez tous votre visite à la Reine, qui vous doit des remercimens; si elle ne vous voyoit, elle en feroit malade. Que dans ce jour, nul de vous ne pense qu'il ait aucune affaire à son logis; tous resteront avec moi. Et ce tendre enfant fait de ce jour, un jour de fête universelle.

(*Tous sortent*) (†).

(†) La Pièce d'Henri VIII, est une de celles qui sont toujours restées au Théâtre, par son mérite & par la pompe du Spectacle. Le couronnement y attira il y a quarante ans une foule innombrable de Spectateurs pendant une grande partie de l'hiver. Cette pompe n'est pas sa seule beauté. La douleur paisible & douce de Catherine & sa vertueuse infortune, ont fourni au génie du Poëte des Scènes qui passent pour le dernier effort de la Tragédie. *Johnson.*

ÉPILOGUE.

Il y a dix à parier contre un, que cette Pièce ne plaira pas à tous les Auditeurs qui ſont ici raſſemblés. Quelques-uns viennent pour ſe délaſſer de la journée, & dormir pendant un Acte ou deux ; mais ceux-là, nous les aurons, j'en ai peur, effrayés dans leur ſommeil par le bruit de nos trompettes : en ſorte qu'ils ne manqueront pas de dire, cela ne vaut rien : *d'autres viennent pour entendre des railleries amères ſur les grands & les petits, & crier* : cela eſt ingénieux ! *ce que nous n'avons pas fait non plus. Enſorte que, je le crains fort, tout le bien que nous devons eſpérer d'entendre dire de cette Pièce aujourd'hui, dépend uniquement de la conſtitution tendre & ſenſible des femmes vertueuſes : car nous leur en avons montré une de ce caractère.* (†) *Si elles ſourient, & diſent*, la Pièce ira bien, *je ſai, qu'avant peu, nous aurons pour nous ce qu'il y a de mieux en hommes. Car c'eſt un grand hazard, & il faut bien du malheur pour cela, s'ils s'obſtinent à blâmer, lorſque leurs belles leur commandent d'applaudir.*

(†) Cette penſée eſt prodiguée à l'excès. Elle a déja été employée dans l'Épilogue de la ſeconde Partie d'Henri IV, & elle le ſera encore dans celui de la Comédie, *Comme il vous plaira. Steevens.*

Mais on ſoupçonne fort, & avec quelques preuves, que ces Prologues & Épilogues ne ſont pas de Shakeſpeare. *Voyez* la note de l'Acte V.



NOTES SUR *LA TRAGÉDIE* DE HENRI VIII.

ACTE II.

(1) La dignité de grand Connétable, lequel avoit la furintendance des affaires de la guerre, ne dura que jufqu'à la treizième année du régne de Henri VIII. Le nom du Duc de Buckingham étoit Stafford: l'erreur d'Holinshed a entraîné celle de Shakefpeare. *Steevens.* Tollet penfe tout différemment. « Ce n'eft point, dit-il, une expreffion jettée au hazard ou par méprife, mais un trait marqué de la jufteffe hiftorique la plus exacte. Le nom du Duc de Buckingham le plus connu étoit *Stafford.* Mais l'hiftoire dit qu'il affectoit de prendre le nom de *Bohun* avant celui de Stafford, parce qu'il defcendoit des Bohun, Comtes d'Hereford. Sa raifon étoit peut-être, que c'étoit comme héritier du fief des Bohun qu'il étoit grand Connétable d'Angleterre; & comme le Poëte a fait mention de cette grande Charge dont il étoit revêtu, n'eft-

il pas très-probable qu'il avoit la pensée fixée sur la raison qui portoit le Duc à prendre ce nom? Dans le fait, son nom étoit *Bagot*; un Gentilhomme de cette famille très-ancienne, épousa l'Héritière de la Baronie de Stafford, & leur fils, ayant quitté son surnom paternel, prit celui de sa mère, que sa postérité continua de porter. *Tollet.*

Un auteur a remarqué qu'avec le noble Duc, trois choses prirent fin en Angleterre, la magnificence de la Cour, l'hospitalité & la bonté des Seigneurs terriers dans les campagnes, & l'office de grand Connétable, & encore que les Intendans avoient toujours été funestes à cette famille. En effet, un Duc de Buckingham sous Richard III, fut trahi & livré par son Vassal & son Intendant *Banister*, pour l'appât de mille livres sterling prix de sa tête, & celui-ci par son Intendant *Knevit*. Gray.

(2) Le Cardinal haïssoit le Duc de Buckingham, qui se permettoit quelquefois de s'expliquer librement sur son compte. D'autres circonstances aggravèrent encore son ressentiment. Un jour que le Duc présentoit au Roi le bassin pour laver ses mains, dès que le Roi eut fini, le Cardinal plongea les siennes dans la même eau. Le Duc en fut si indigné, qu'il lui renversa le bassin sur les pieds. Le Cardinal furieux le menaça de *lui serrer de près les talons*. Cette expression proverbiale se rend par une autre phrase anglaise, également vulgaire: *he would sit upon his skirts*, *c'est-à-dire*, *qu'il s'assiéroit sur les basques de son habit*. Le Duc, pour faire une plaisanterie de cette réponse, parut le lendemain devant le Roi avec un habit

ſans baſques ; & ſur la queſtion du Roi étonné, il répondit, que c'étoit une précaution de ſa part : ce qui alluma la haine du Cardinal, haine qui ne put s'éteindre que dans le ſang du Duc. Pour s'aſſurer mieux de ſa victime, le Cardinal eut ſoin d'écarter tous ceux qui pourroient prendre ſes intérêts : il fit empriſonner ſon ami & ſon beau-pere le Comte de Northumberland ſur des crimes ſuppoſés ; & il éloigna ſon gendre le Comte de Surrey en l'envoyant Député en Irlande. Enſuite il machina ſa mort avec Knevit Intendant du Duc, qui l'avoit chaſſé. *Gray.*

ACTE III.

(1) C'eſt peut-être ici une alluſion à un ancien jeu de mots entre *Angli* & *Angeli*. « L'Angleterre eſt une petite » île, dit Saint Auguſtin, où le peuple a des viſages » d'Anges (*d'Angeli*), & des cœurs de lions ». On trouve encore ce jeu de mots dans le Jugement de Pâris, poëme donné en 1594. Les déeſſes s'en rapportent à la déciſion de Diane, qui écartant leurs prétentions reſpectives, adjuge la pomme d'or à Eliſabeth, & les deſtins viennent dépoſer à ſes pieds leurs attributs. Cette paſtorale fut préſentée à Eliſabeth par les enfans de chœur de ſa Chapelle. *Steevens.* On fait venir auſſi ce jeu de mots de l'incident qui occaſionna la converſion des Saxons au Chriſtianiſme : il eſt rapporté par Bede. Ces peuples vendoient leurs enfans. Grégoire, Archidiacre de Rome, en

remarqua quelques-uns d'une grande beauté, & demanda de quelle nation ils étoient. On lui répondit qu'ils s'appeloient *Angli*, *Angles* ou *Anglais*. *Benè*, *inquit*, *nam Angelicam faciem habent & tales* Angelorum *in cœlis decet esse cohæredes*. Dès qu'il fut Pape, il envoya le Moine Augustin en Angleterre pour les convertir à la Foi. Verstegan croit que ce titre *d'Anges* a pu porter les premiers Rois Anglais à faire frapper sur leurs plus belles pièces d'or la figure d'un Ange.

(2) Cette méprise du Cardinal, & qui occasionna sa chute, est de l'invention du Poëte, qui avec beaucoup de jugement le fait périr par la même erreur qui lui avoit servi à hâter la ruine d'un autre. Voici le fait. Thomas Rutthall Evêquè de Durham fut, après la mort d'Henri VII, un des Membres du Conseil-privé d'Henri VIII. Le Roi le chargea de dresser un état de tous les revenus du Royaume. Ensuite il donna ordre à Wolsey d'aller trouver cet Evêque & de lui apporter cet état. Cet Evêque en avoit fait deux livres, l'un pour satisfaire aux ordres du Roi, & l'autre pour se rendre compte de ses propres revenus. Lorsque le Cardinal vint à lui demander celui qui étoit destiné pour le Roi, l'Evêque par inadvertance chargea son domestique de lui apporter le livre relié en vélin blanc, qui étoit dans son cabinet d'étude à telle place. Le domestique apporta en effet le livre qu'on lui avoit dépeint, & c'étoit celui qui contenoit les affaires de l'Evêque. Le Cardinal le reçut, & étant sorti de chez l'Evêque, il rentra chez lui dans le dessein de le parcourir & de l'examiner. Il fut transporté de joie, lorsqu'il

reconnut la méprise, & qu'il se vit saisi d'une occasion, qu'il cherchoit depuis long-tems, de perdre l'Evêque dans l'esprit du Roi. Il va le trouver sur le champ, lui remet le registre, & l'instruit en peu de mots de ce qu'il contenoit; insinuant au Roi, que si jamais il avoit besoin d'argent, il pouvoit s'adresser directement aux coffres de l'Evêque. Lorsque l'Evêque eut appris sa méprise & l'usage qu'on en avoit fait contre lui, il en fut affecté d'un chagrin si violent, qu'il en mourut en peu de jours, en 1523. Alors le Cardinal, qui depuis long-tems aspiroit à son Evêché, vit ses vœux remplis, & l'obtint. *Steevens.*

(3) Warburton en trouvant le précepte admirable pour la conduite privée dans la vie, pense qu'il ne peut pas convenir à un Magistrat, ni à un Ministre public. Ce n'étoit pas le conseil qu'un homme, qui avoit acquis tant d'expérience, pouvoit donner sagement à son élève. S'il est propre à faire un bon Chrétien, il feroit un fort mauvais homme d'Etat; & il rappelle ce conseil singulier donné à un Roi d'Angleterre, de chérir & d'aggrandir ses ennemis, & de ne se donner aucune peine pour ses amis. En conséquence Warburton propose une autre leçon, & de lire *Wait thee;* c'est-à-dire, les cœurs qui sont attachés à ton service. C'étoit pour avoir négligé ce soin, que Wolsey étoit tombé dans la disgrace. Uniquement occupé d'amasser pour son compte, il ne songea pas assez à répandre ses bienfaits sur ses créatures. — Steevens, sans blâmer la réflexion ingénieuse de Warburton, trouve la correction peu nécessaire: « ce n'étoit pas là le moment, dit-il, pour Wolsey de parler en homme d'Etat, mais bien en

Chrétien. Shakeſpeare eût déprimé ſon caractère, au moment même où il fait ſes plus grands efforts pour le relever, s'il l'avoit peint ſous d'autres traits. Rien n'envenime autant l'amertume de notre diſgrace, que la réflexion, que nous avons été ſourds aux offres de réconciliation propoſées par nos ennemis, & que nous avons eu l'imprudence d'entretenir une inimitié qu'il nous étoit facile de changer en affection ».

ACTE V.

(1) Il eſt aſſez difficile de décider ſi les Prologues & Epilogues ſont de Shakeſpeare ou non: mais je ſuis fort porté à croire que ceux de cette pièce ne ſont point ſon ouvrage. *Non vultus, non color.* Il me paroît très-probable qu'ils ont été fournis par l'amitié de Ben-Jonſon, dont il me ſemble qu'ils offrent le ton & la manière. On peut encore ſuppoſer qu'ils ont pu être compoſés après que Shakeſpeare ſe fut retiré du théâtre, à l'occaſion d'une réviſion de la pièce; alors on croira aiſément que l'Ecrivain, quel qu'il ſoit, ne vouloit pas beaucoup de bien à Shakeſpeare. On remarque dans les Prologues une ſatyre cachée des fous & des combats qui ſe trouvent dans ſes pièces, & il n'eſt guère vraiſemblable que l'auteur ſe fût ſi durement cenſuré lui-même. Shakeſpeare avoit un peu aidé Ben-Jonſon dans ſon *Séjan:* & Ben étoit trop vain pour rien recevoir ſans chercher à le rendre. Il eſt

probable que c'eſt lui qui préſida aux décorations & à la diſpoſition de la cérémonie du Baptême : employé à la Cour, il étoit plus à portée que Shakeſpeare d'être au fait de cette partie du Spectacle. *Johnſon* & *Farmer.*

NOTE SUR LES PIECES HISTORIQUES.

Ici finiſſent les Drames hiſtoriques. Les deux Parties d'Henri IV, & Henri V, en font, au jugement des Anglais, les plus heureuſes compoſitions. Le Roi Jean, Richard III, & Henri VIII, font mis dans la ſeconde claſſe. Shakeſpeare a ſuivi le plus ſouvent Holinshed & quelquefois Hall.

C'étoit un divertiſſement en uſage chez nos ancêtres de repréſenter dans les grandes fêtes une ſuite d'événemens en action & en dialogue. Les *Clercs de Paroiſſe* repréſentèrent une fois à Clerkwell une pièce qui dura trois jours, & qui contenoit *l'Hiſtoire du monde.*

Il paroît par plus d'un des manuſcrits du *Muſæum* Anglais, que les marchands de Cheſter furent employés trois jours à la repréſentation de leur vingt-quatre pièces ou *Myſtères* de la Pentecôte. Ces mêmes Myſtères doivent avoir occupé encore plus de jours à Coventry, où il s'en repréſentoit juſqu'à quarante. La repréſentation commençoit le jour de la Fête-Dieu, qui ſuivant Dugdale étoit une de leurs anciennes foires. *Steevens.*

NOTE SUR HENRI IV.

On a oublié de faire une réflexion intéressante sur le caractère d'Henri IV, & sur laquelle beaucoup de lecteurs m'auront sans doute prévenu. On a vu Henri IV (Bolinbroke) soutenir hautement ses droits à la Couronne & la légitimité de son action pendant tout le cours de sa vie, & devant ses courtisans, & ses confidens les plus intimes. Ce n'est qu'à l'article de la mort, & à son fils seul, qu'il confie son remords & l'aveu de son usurpation.

NOTE DE M. REYNOLDS, CÉLÈBRE PEINTRE ANGLAIS, SUR CE PASSAGE DE MACBETH.

This castle has a pleasant seat.

« Ce court dialogue entre Duncan & Banquo, lorsqu'ils approchent du Château de Macbeth, m'a toujours paru un exemple frappant de ce qu'on appelle en peinture *un repos*. Leur conversation se tourne naturellement sur la beauté de la situation de ce Château, & sur la douceur de l'air qu'on y respire. Et Banquo observant des nids de *martinet* dans chaque coin de la corniche, remarque que l'air est toujours pur dans les lieux où ces oiseaux se plaisent. Le sujet de cette conversation tranquille & facile donne le repos si nécessaire à l'ame après l'agitation tumultueuse des scènes précédentes;

& contraste parfaitement avec la scène d'horreur qui suit immédiatement. Il semble que Shakespeare se soit fait à lui-même cette question : qu'est-ce qu'un Prince doit dire, suivant la vraisemblance, aux personnes qui l'accompagnent, en pareille occasion ? au lieu que les Ecrivains modernes semblent au contraire toujours courir après des pensées neuves, telles qu'elles ne se présentent jamais aux hommes dans la situation donnée. C'est aussi la pratique fréquente d'Homère, qui, après les horreurs des batailles, délasse & rafraîchit l'ame de son lecteur, en introduisant quelque scène douce & champêtre, ou la peinture de la simplicité de la vie domestique.

Fin du Tome treizieme.

